

U d/of OTTAWA



39003002134863



3-4/70



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

A Monsieur le Prof^r Vincent
Affreux souvenir.
Ant. Magny

10 mai 1911

CHARLES NODIER

NATURALISTE



CHARLES NODIER (1780-1844)

(D'après l'*Illustration*, 1844).

Dr ANT. MAGNIN

DOYEN DE LA FACULTÉ DES SCIENCES

DE BESANÇON

CHARLES NODIER

NATURALISTE



SES ŒUVRES D'HISTOIRE NATURELLE

PUBLIÉES ET INÉDITES



Préface de M. E. L. BOUVIER,

MEMBRE DE L'INSTITUT, PROFESSEUR AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

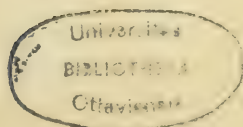


PARIS

LIBRAIRIE SCIENTIFIQUE A. HERMANN ET FILS

6, Rue de la Sorbonne, 6

1911



PRÉFACE

L'ouvrage que j'ai l'honneur de présenter au public offre un intérêt des plus vifs et sera certainement accueilli avec faveur par tous ceux qui ont le culte de la littérature et de la science ; il complète très heureusement le beau travail de M. Michel Salomon sur le rôle de Charles Nodier dans l'école romantique et, avec cette œuvre, constitue l'étude biographique la plus sérieuse qu'on ait consacrée jusqu'ici à l'illustre écrivain franc-comtois.

M. Magnin aime visiblement son héros ; on sent qu'il a vécu dans l'intimité du littérateur, qu'il lui a consacré de longues veilles et de subtiles recherches, qu'il a respiré l'air des mêmes lieux et, dans ces mêmes lieux, partagé les mêmes jouissances de naturaliste. Au fond, il s'attache à mettre en relief le caractère scientifique de Charles Nodier et il y réussit pleinement ; mais la passion du naturaliste ne cessa jamais d'inspirer l'auteur de la *Fée aux miettes*, elle éclaire vraiment toute son œuvre, et c'est là, pour une grande part, ce qui donne tant d'attrait et de vérité à la biographie scientifique qu'on va lire.

J'ai eu moi-même, il y a un lustre, le charmant plaisir de vivre en compagnie de Nodier et de le suivre au cours de ses pérégrinations nombreuses. C'était dans le même but que M. Magnin, toutefois avec des ambitions moins hautes, car il s'agissait d'une brève esquisse, d'une esquisse à l'usage de compatriotes peu versés, pour la plupart, dans les sciences naturelles. Je croyais donc assez bien connaître l'œuvre savante du brillant écrivain, mais il faut bien l'avouer à ma honte : Nodier fut, avant tout, fêru d'entomologie, et la peinture qu'en a faite le professeur de botanique bisontin dépasse incomparablement, par son éclat, celle du professeur d'entomologie au Museum. Quelle documentation extraordinaire dans l'ouvrage de M. Magnin ! Quelle pénétration dans les recherches et quelle sagacité à suivre les multiples et très importantes relations scientifiques de son héros ! Partout ailleurs qu'à Besançon, au sein même du pays où se forma Nodier et où il laissa le meilleur de son âme, semblable tâche eût été impossible ; et encore fallait-il, pour y réussir, la belle ardeur et les profondes connaissances d'un homme qui s'est fait l'historiographe des notabilités scientifiques franc-comtoises.

Comme je comprends M. Magnin lorsqu'il s'étonne de voir M. Salomon, pourtant si averti, restreindre la production scientifique de Charles Nodier aux *Recherches sur le rôle des antennes chez les insectes* et à la *Bibliographie entomologique* ! Et comme il sera étonné d'apprendre que M. Salomon, fort innocemment, était venu se documenter au Museum, dans mon propre laboratoire ! L'aveu ne laisse pas

d'être pénible, mais il le faut bien faire, pour la renommée de M. Salomon, comme par respect pour le vrai. Et j'avouerai de même, en dépit de mes assertions ignorantes, que Nodier s'est rendu maintes fois dans le haut Jura, qu'il en a fait une peinture délicieuse, et qu'il s'y est livré aux plaisirs des chasses entomologiques.

Que cette humble mais nécessaire confession serve d'exemple aux biographes de l'avenir, à ceux qui voudraient pénétrer, davantage encore, l'homme de science que fut Charles Nodier ! La tentative, à vrai dire, me paraît bien problématique et risquerait d'être illusoire, car sur la table où il fit ses études, M. Magnin n'a guère laissé de miettes. Peut-être aura-t-on la bonne fortune de retrouver quelque jour les manuscrits scientifiques inédits de Charles Nodier, et notamment le fameux *Thesaurus coleopterarum* dont il entretient ses correspondants à plusieurs reprises ; mais après les patientes et longues recherches de M. Magnin, cet espoir apparaît bien faible.

Au surplus, on peut aujourd'hui, sans témérité aucune, porter un jugement sur Charles Nodier naturaliste : il eut la passion des sciences naturelles, surtout entomologiques (1), il leur a consacré les premiers fruits de son intelligence, et ces productions précoces ne sont pas sans intérêt parce qu'elles dénotent un vif esprit d'observation et des tendances

(1) Le goût de l'entomologie semble héréditaire dans cette famille : un cousin de Charles Nodier, ayant les mêmes nom et prénom, fait actuellement partie de la Société entomologique de France et s'occupe surtout des Coléoptères, comme le brillant conteur lui-même.

généralisatrices peu communes. Il y avait en lui, sans aucun doute, l'étoffe d'un naturaliste, peut-être même d'un naturaliste éminent, car l'imagination fut toujours sa qualité principale, et cette faculté créatrice joue un rôle de premier ordre dans les sciences quand elle est assujettie au contrôle de l'observation. Il faut admettre que les circonstances jouèrent un grand rôle dans l'orientation définitive de Charles Nodier ; peu favorisé par elles, il ne put donner libre cours à ses goûts scientifiques et mit au service de sa plume, qu'il avait très fine, les aptitudes de son esprit. De là peut-être sa vie romanesque et son humeur voyageuse, l'une et l'autre favorisées d'ailleurs par les événements d'une époque singulièrement agitée. La carrière des lettres, à ses débuts, n'est pas moins aride que celle des sciences, et Nodier put le sentir plus que personne ; mais il était amplement doué pour l'une et l'autre, et s'il ne devint pas un émule de Latreille, la France n'y perdit rien ; elle eut en lui un des maîtres de sa langue et un de ses conteurs les plus délicieux. Quelles que puissent être les difficultés du départ, un grand esprit arrive toujours à trouver sa voie.

Dans la direction nouvelle qui lui réservait sur le tard une vie d'honneur et de calme, Nodier reste fidèle à son premier amour : il conserve la passion des insectes et des plantes, de tous ces êtres qui le captivaient, qui lui rendaient la nature si belle, et dont il sut toujours comprendre le mutisme éloquent. Il était purement naturaliste quand il rédigea ses deux opuscules de jeunesse, mais il comptait parmi les littérateurs quand furent écrites les feuilles, malheureu-

sement perdues, de son vaste *Thesaurus* : et longtemps encore, il sema dans les dictionnaires des articles scientifiques remarquables par leur précision. Puis le silence se fit, car les lettres sont des maîtresses exigeantes qui ne se prêtent guère à un partage. Nodier cessa de recueillir des insectes, il donna ceux qu'il avait collectionnés et mit fin à sa production scientifique. Le naturaliste professionnel avait vécu !

Le naturaliste professionnel avait vécu, mais l'amant de la nature, le passionné des plantes et des insectes subsistait encore et subsista jusqu'au dernier jour, tout rempli d'une flamme qu'il communiquait à sa plume. Ce qui frappe, en effet, dans Charles Nodier, et ce qui le caractérise surtout comme naturaliste, c'est l'empreinte persistante et profonde que les sciences naturelles ont laissée dans son œuvre littéraire, c'est la saveur toute spéciale qu'elles ont donnée à ses écrits. Certaines de ses nouvelles sont purement inspirées par l'entomologie, d'autres doivent être considérées comme des rêveries scientifiques et dans toutes abondent les pages où se révèlent, enthousiastes ou attendries, les émotions du naturaliste. Presque toujours, ces pages comptent parmi les plus belles et les plus touchantes, car elles servent de traduction à des sentiments intimes et chers. Qu'on lise, pour s'en convaincre, la première partie de *Séraphine* : elle est tout imprégnée des souvenirs du jeune naturaliste et leur doit entièrement sa naïveté comme sa fraîcheur.

Au lieu d'être des sœurs ennemies comme on le proclame trop souvent, la science et la littérature peuvent vivre en bon

voisinage et se prêter un mutuel concours ; il suffit de les aimer l'une et l'autre d'un amour profond, et de les cultiver avec soin. Lorsque cette culture et cet amour sont réalisés dans un esprit éminent, elles ennoblissent la plume et deviennent procréatrices d'œuvres maitresses. Nodier en offre un exemple, le seul peut-être de notre histoire dans le passé, et à coup sûr le plus remarquable. Cette association parfaite, cette sorte de symbiose de la science et de la littérature est le caractère dominant de l'illustre écrivain ; elle méritait d'être mise en évidence et ce but a été poursuivi par M. Magnin avec un entier succès.

E. L. BOUVIER.

Paris, le 6 février 1911.

CHARLES NODIER

NATURALISTE

INTRODUCTION

La vie et les œuvres de Ch. Nodier ont été déjà l'objet d'études si nombreuses, — biographiques, littéraires ou scientifiques, — que la publication d'un nouvel ouvrage, peu de temps après celui de M. Michel Salomon, peut sembler, de prime abord, injustifiée ; cependant, le dépouillement de cette riche littérature ne satisfait pas entièrement le chercheur ; beaucoup de particularités de la vie de Ch. Nodier sont encore très mal connues, surtout pour la partie si mouvementée de ses années de jeunesse, et son imagination vagabonde l'a entraîné dans des domaines si divers de l'activité humaine, les renseignements qu'il en donne lui-même sont tellement imprécis ou sujets à caution, qu'on s'explique la difficulté de s'y retrouver, les tentatives faites pour y parvenir et les publications nombreuses qui ont paru, presque chaque année, depuis sa mort, c'est-à-dire depuis soixante-cinq ans.

Un des côtés les moins étudiés de la vie intellectuelle de Ch. Nodier est certainement l'homme de science, le naturaliste. Malgré ce qu'en disent les biographes, et quelques-

consciencieuses mais trop rares études spéciales, comme celles des Drs Fabre et Baudin, le rôle scientifique de Nodier, encore mal déterminé, est l'objet des jugements les plus divers : pour les uns, Nodier est un véritable naturaliste, au sens élevé du mot ; pour d'autres, c'est un simple amateur, passionné il est vrai, ou même moins, un vulgaire collectionneur. Cette diversité d'appréciations provient de la rareté des documents pouvant apporter quelque lumière sur ce sujet : les œuvres scientifiques publiées de Nodier sont peu nombreuses ; il est très difficile de les trouver, quelques-unes n'ayant été tirées qu'à un très petit nombre d'exemplaires, d'autres n'étant que de simples notes disséminées dans des recueils ordinairement peu consultés ; les opinions émises jusqu'à ce jour reposent donc, le plus souvent, sur des documents de seconde main, incomplets ou même inexacts, et partant susceptibles d'interprétations différentes.

Il était, par conséquent, utile de reprendre cette étude, en se reportant aux œuvres scientifiques originales de Nodier, en utilisant aussi les renseignements qu'on peut recueillir dans ses autres ouvrages, dans ceux même purement littéraires, particulièrement dans sa correspondance, et, enfin, en compulsant les traités d'entomologie où le nom de Nodier revient, comme on le verra, quelquefois. Notre naturaliste, écrivain fécond, avait encore préparé plusieurs ouvrages sur les insectes qu'il n'a pas eu le temps d'achever ou qu'il n'a pas jugé à propos de publier plus tard ; il était indiqué de rechercher ces manuscrits : si on n'a pas encore pu retrouver les traces des plus importants, on a eu cependant la bonne fortune de mettre la main sur un d'entre eux, ainsi que sur des compléments à la partie de sa correspondance déjà publiée, mais que les éditeurs avaient cru devoir supprimer. Ces renseignements nouveaux nous permettent de porter déjà un jugement plus sûr, plus complet, sur la valeur des recherches scientifiques de Nodier.

Au surplus, la rareté de ses publications d'histoire naturelle nous a décidé, — conformément à un vœu du bibliophile Jacob, — à rééditer, à la suite des œuvres inédites, toutes celles déjà publiées que nous avons pu nous procurer ; on les trouvera donc, réimprimées, en totalité ou en partie, à la fin de ce travail, et le lecteur pourra ainsi juger, pièces en mains, de la légitimité de nos conclusions (1).

Nodier fut, en effet, en sciences naturelles, plus qu'un amateur ; il ne s'est pas borné à récolter des plantes et des insectes, et à en faire des collections, mais, doué d'un talent d'observation très sagace, il a étudié, analysé et décrit minutieusement, très exactement, en véritable naturaliste, les formes qu'il croyait reconnaître comme nouvelles ; il est l'auteur de recherches physiologiques remarquables pour l'époque et pour son jeune âge ; possédant aussi un esprit de généralisation véritablement scientifique, il a imaginé non seulement des classifications pour les ouvrages d'entomologie, mais encore des systèmes naturels pour classer les insectes ; enfin, il a professé, pendant plusieurs années, un cours d'histoire naturelle, enseignant particulièrement la botanique et l'entomologie ; bien mieux, il s'en est fallu de peu qu'il ne devint professeur d'histoire naturelle à l'Université de Besançon, lors de sa création, en 1810. Cet ensemble d'études, de recherches publiées ou inédites, cette persévérance à les poursuivre pendant de nombreuses années, malgré tant d'autres préoccupations d'objets si différents, leur double caractère analytique et synthétique (description et classification), l'enthousiasme avec lequel il s'y livrait, enfin ses brillantes aptitudes professorales, voilà bien des traits où se reconnaît le véritable naturaliste. C'est donc avec raison que les spécialistes ont consacré le mérite de Nodier, comme entomologiste, en attachant

(1) Cette partie a paru dans les *Mémoires de la Société d'Histoire naturelle du Doubs*, année 1911.

son nom à un bel insecte du midi de la France, l'*Oxypleurus Nodieri*, et que je viens, à mon tour, essayer dans cet ouvrage d'ajouter définitivement à ses titres universellement admis et non contestés de « littérateur fécond, de brillant écrivain, de bibliographe érudit, de lexicographe, de philologue », celui également justifié de « naturaliste »

Besançon, 1908-1910.

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE ET L'ŒUVRE SCIENTIFIQUE

DE CH. NODIER

Le brillant écrivain que fut Ch. Nodier, — ce riche, aimable et presque insaisissable polygraphe, suivant les expressions de Sainte-Beuve, — a été aussi, du moins pendant sa jeunesse et la première moitié de sa vie, un naturaliste passionné; plus tard, même quand il s'est défait de ses collections et de ses livres d'histoire naturelle, il s'intéresse encore aux sciences dont l'étude l'avait charmé si longtemps; et cependant, la plupart de ses biographes, Sainte-Beuve, Wey, Thuriot, M^{me} Mennessier-Nodier, plus récemment, M. Michel Salomon⁽¹⁾, donnent peu de renseignements sur ce côté de son activité intellectuelle; il faut en excepter cependant quelques notes de Droz, d'Albert de la Fizelière et de P. Lacroix et les publications spéciales des Drs Fabre (de Commeny) et Baudin, de Besançon⁽²⁾; s'occupant plus particulièrement de Nodier naturaliste et médecin elles nous renseignent un peu mieux sur cette intéressante question. En réunissant tous ces documents, en les complétant par le dépouillement de la correspondance de Nodier, publiée ou encore inédite, par l'étude de ses œuvres scientifiques,

(1) Voyez plus loin la Bibliographie générale de Nodier.

(2) On trouvera, après la Bibliographie générale, la Bibliographie *spéciale* concernant *Nodier naturaliste*.

notamment des fragments de celles restées manuscrites, on peut reconstituer ce chapitre ordinairement sacrifié de la vie de notre compatriote.

Cette première partie comprendra donc les chapitres suivants.

Aperçu de la vie de Nodier, surtout au point de vue de ses recherches scientifiques (chapitre 1^{er}) ; — jeunesse de Nodier, ses débuts dans l'étude des sciences naturelles, particulièrement avec le naturaliste bisontin Girod de Chantrans (chap. 2) ; — influence de Luczot et du professeur d'histoire naturelle De Besses, à l'École centrale (chap. 3) ; — voyage de Nodier à Paris, ses explorations dans les Vosges et ses observations pendant qu'il erre, fugitif, dans le Jura (chap. 4) ; — la dernière, mais la plus belle période de sa vie scientifique, à Dole où il professe l'histoire naturelle, — à Amiens et à Quintigny où il travaille à divers ouvrages d'entomologie (chap. 5 et 6) ; — en Illyrie et à Paris, où il continue, pendant quelques années, à s'occuper d'histoire naturelle (chap. 7).

On étudiera ensuite les œuvres entomologiques de Nodier, celles qui ont été publiées (chap. 8 et 9) ; — celles restées manuscrites ou qui n'ont pas été retrouvées (chap. 10) ; — puis Nodier zoologiste, botaniste, minéralogiste, professeur d'histoire naturelle, critique scientifique, poète des insectes et des fleurs (chap. 11 et 12) ; — enfin, dans un 13^e et dernier chapitre, on recherchera la double influence du naturaliste sur le littérateur, du lettré sur le savant, et on terminera en examinant si l'on peut reconnaître dans Nodier les caractères du véritable naturaliste.

CHAPITRE PREMIER

RÉSUMÉ DE LA VIE SCIENTIFIQUE DE NODIER

BIBLIOGRAPHIE

La vie de Ch. Nodier a été tant de fois et si bien décrite dans les biographies énumérées plus loin qu'il suffit, pour cette étude, d'en présenter un tableau abrégé, mais qui permettra au lecteur d'en trouver, à leur date, les principaux événements, surtout ceux qui intéressent le naturaliste : nous la résumons donc dans ces éphémérides.

Principales dates de la vie scientifique de Ch. Nodier ⁽¹⁾.

1780. Naissance de Nodier, à BESANÇON, le 29 avril.
1792-93. N. commence l'étude des sciences naturelles avec Girod-Chantrans (2).
1794. Séjour à Novillars (mai-oct. ?) chez Girod-Chantrans.
1796-97. Ecole centrale de Besançon : N. y suit les cours de De Besses; il s'occupe d'entomologie avec Luczot, rédige ses *Descriptions succinctes d'insectes...* (1797, msc.) et publie, avec Luczot, la *Dissertation sur l'usage des antennes* (an VI, 1797-98).
1798. N. adjoint au bibliothécaire de l'Ecole centrale (13 sept. 1798 à 1802); séjour dans les Vosges, chez sa nourrice,

(1) On a indiqué aussi, à la date de leur publication, les ouvrages littéraires de Nodier dont on donne des extraits scientifiques dans ce travail.

(2) Séjour en Alsace, à Vendenheim, chez un pasteur, où il prend goût à l'étude des papillons ?

Thérèse Krist, au Puix, près Giromagny; herborisation, récolte d'insectes, etc. (1).

1799. Associé correspondant (jusqu'en 1804) de la *Société d'Agriculture du Doubs* que Girod Chantrens venait de fonder; séjour dans les Vosges, excursions aux Ballons, récolte d'insectes, de plantes, de minéraux; N. fait partie d'une commission pour la recherche des mines d'argent.
- 1800-01. (An IX). PARIS (déc. 1800-mars 1801): Société philomatique; relations avec La Metherie, Lamarck, Bailly; N. travaille à la Bibliothèque Nationale, prépare et publie la *Bibliographie entomologique* (fév. 1801), prépare une *Histoire des Insectes* et les *Harmonies de l'Entomologie et de la Botanique*; — Besançon, (fin mars 1801); séjour dans les Vosges, en automne?
- 1801-02. (An X). Paris (fin 1801 à mai 1802): observations sur les Rotifères?; projets de voyage dans les Vosges, d'herborisation, de chasse aux insectes, etc.; — *Stella* (ou les *Proscrits*).
- 1803-04. (An XII). Paris: N. à Sainte-Pélagie (23 déc. 1803 au 26 janv. 1804); *Le Peintre de Salzbourg*; N. rédacteur de la *Décade philosophique* (plusieurs art. d'histoire naturelle, réclamation à propos de *Duméril* et du *Rôle des antennes* (20 mai 1804). — Besançon: N. sous la surveillance de la police, s'enfuit dans les montagnes du Jura.
- 1805-06. N. fugitif dans les montagnes du Doubs, du Jura, en Suisse?, continue ses observations d'histoire naturelle: récolte d'insectes, de plantes, etc.; — *Les Tristes*.
1807. DOLE: N. professeur de littérature, de grammaire et d'histoire naturelle; sa collection d'insectes, correspondance avec Gevril, Luczot.
1808. Dole: Professeur; correspondance avec Gevril, Luczot; projets de cours à Dijon, à Rennes, — de départ pour la Louisiane; épouse, le 31 août, Désirée Charve; — *La Vision*.

1 Plusieurs séjours dans les Vosges, pendant les années suivantes, en août-septembre.

Alpes et du Jura « à publier dans le courant de l'été prochain » ; refuse une chaire de professeur de belles-lettres dans l'Université ; s'inquiète du professeur à qui sera confiée la chaire d'histoire naturelle de la nouvelle Université de Besançon ; naissance de sa fille Marie (26 avril).

1812. Quintigny : Recherches entomologiques, achèvement du *Museum entomologicum* ou *Eleuthérates des Alpes et du Jura* ; projet d'excursions entomologiques à Giromagny ; N. reçu à l'Académie de Besançon ; demande le titre de membre de l'Académie de Vesoul. — Nomination à Laybach, en Illyrie (21 sept.) ; départ (le 30 nov.) ; à Genève (déc.), N. visite les belles collections du savant entomologiste Jurine.
1813. LAYBACH (du 6 janv. à oct.) : Recherches sur les Coléoptères, les Lépidoptères, la persistance de la vie chez les Crapauds ; le *Carabus cœlatus* ; — Quintigny, puis Paris (fin 1814).
1815. PARIS : Au château du Buis, pendant les Cent jours (avril-juin) ; entomologie.
1816. Paris : A St-Germain, courses entomologiques et botaniques.
- 1817-18. Projet de départ pour Odessa ; N. donne sa collection d'insectes à Aimé Martin ; un an à Quintigny ; — *Jean Sbogar*.
1819. Paris : *Thérèse Aubert*.
1820. *Voyage pittoresque dans l'ancienne France* (1820-1843) ; Voyage en Ecosse (cf. Trilby), observations d'histoire naturelle (lichens, mousses, carabes, etc.) ; plusieurs analyses d'ouvrages scientifiques dans les *Mélanges de littérature et de critique* ; — *Adèle*.
1821. *Promenade de Dieppe aux montagnes de l'Ecosse* (un chapitre d'histoire naturelle) ; — *Smarra*.
1822. *Trilby* ou *Le lutin d'Argaël*.
1823. *Essai critique sur le gaz hydrogène* (en coll. avec le Dr Amédée Pichot).
1824. N. bibliothécaire de l'Arsenal (3 avril) ; — *Examen critique du Dictionnaire de Boiste*.

- 1825 (-1829). *Voy. pittoresque dans l'ancienne France* (volume *Franche-Comté*).
1826. Voyage en Franche-Comté; — 1827, voyage dans les Pyrénées; — *Poésies diverses*.'
1828. *Examen critique des dictionnaires de la Langue française* (plusieurs articles sur des termes d'histoire naturelle).
1829. Nodier demande à Weiss un exemplaire de sa *Dissertation* de 1797; dans *Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque*, divers essais sur des *Sphinx* des environs de Montbéliard, — sur les *Scarabées des hiéroglyphes*, etc.
1830. *Mademoiselle de Marsan*.
1831. *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire*; — *les Emigrés*; — *la Fée aux Miettes*, etc.
1832. *Examen critique des « Lettres de Julie sur l'Entomologie »* (le *Temps* des 26 fév. et 8 mars); — N. membre fondateur de la *Société entomologique de France*; — lettre à Weiss sur le choléra (24 avril); *Souvenirs de jeunesse* (Séraphine, Thérèse, Amélie); *Réveries*; *Le Songe d'or*; *Marie-Sybille Mérian*; *Palingénésie humaine*.
1833. Tirage à part (publié par Mulsant) de l'*Examen critique des « Lettres à Julie sur l'Entomologie »*; — Nodier à l'Académie française; *Trésor des Fèves et Fleur des pois*; *Baptiste Montauban*; *la Combe de l'homme mort*.
1834. Sur la demande de Nodier, Fr. Wey visite Girod-Chantrans à Novillars.
1835. N. représente l'Académie française à l'inauguration de la statue de Cuvier à Montbéliard (23 août); le 26 (et non le 24), il assiste à une séance publique de l'Académie de Besançon.
1836. *Des nomenclatures scientifiques*. — 1837. *Piranèse, contes psychologiques*.
1840. Mulsant lui dédie l'*Oxypleurus Nodieri*.
1841. *L'homme et la fourmi*; *Diatribes du Dr Neophobus*.
1844. Décès de Nodier, à l'Arsenal (25 janvier): — *Nouveaux mélanges* (posthumes).

Bibliographie générale (1)

I. SAINTE-BEUVE. Portraits littéraires, t. I (mai 1840), p. 441 ; (fév. 1844), p. 483.

II. FR. WEY. Notice en tête de la *Description raisonnée d'une jolie collection de livres*, par G. Duplessis. 1844.

III. J. JANIN. Notice en tête de *Fr. Columna*. 1844.

IV. MÉRIMÉE. Discours de réception à l'Académie française. 1845.

V. Correspondance de Nodier avec Peignot (*Bull. du Bibliophile*, 1859, p. 73-76).

VI. GAILLON (marquis de). Lettres inédites de Ch. Nodier (*Id.*, 1860, janv., p. 928).

VII. P. LACROIX (Bibliophile Jacob). Ch. Nodier à l'Arsenal (*Id.*, 1864, p. 1037, 1169 : 1865, p. 145, 158).

VIII. MENNESSIER-NODIER (M^{me}). Ch. Nodier, épisodes et souvenirs de sa vie. 1867.

IX. BOYER DE S^{te}-SUZANNE. Notes d'un curieux, 1867 (22 lettres inédites de Ch. Nodier à Jean de Bry, de 1809 à 1831).

X. ESTIGNARD. Correspondance inédite de Ch. Nodier (avec Ch. Weiss, de 1796 à 1844). 1876.

XI. MONTÉGUT. Notice dans *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} et 15 juin 1882.

XII a. PINGAUD. Jean De Bry et ses relations avec Ch. Nodier et Ch. Weiss. 1887 (*Soc. Emul. du Doubs*, 1886). — XII b. Lettres de Ch. Weiss à Ch. Nodier, 1889 (*Id.*, 1888, 1889).

XIII. THURIET. Ch. Nodier, écrivain franc-comtois (*Soc. Emul. Jura*, t. IV, 1888, p. 91). 1889.

XIV. VAISSIÈRE (de). Ch. Nodier conspirateur (*Correspondant*, 25 oct. 1896).

XV. THURIET. Fr. Wey et Ch. Nodier, 1897.

XVI. JULLIEN. Le romantisme et l'éditeur Renduel. 1897.

(1) Dans les citations, les auteurs seront indiqués par les n^{os} ci-dessous placés entre crochets, par ex : FR. WEY [II, p. 5]. — Voy. Bibliographies de QUÉRARD, *Fr. littér.* ; G. VICAIRE, 1907, t. VI, p. 189 ; Hugo P. THIEME, *Guide bibliographique*., 1907, p. 304.

XVII. GAZIER. Manuscrit autobiographique inédit de Ch. Nodier (*Soc. Emul. du Doubs*, 1903).

XVIII. LIEFFROY. Le merveilleux dans Ch. Nodier (*Acad. de Besançon*, 7 fév. 1907).

XIX. MICHEL SALOMON. Ch. Nodier et le groupe romantique, 1908.

XX, XXI, XXII. Bibliographies Hœfer, Michraud; 6^{de} Encyclopédie.

Bibliographie spéciale

XXIII. *Société d'agriculture du Doubs*, 1799-1810.

XXIV. DUMÉRIL. Traité élémentaire d'Histoire naturelle, 1804.

XXV. *Décade philosophique*, 1804.

XXVI. GIROD-CHANTRANS. Géographie physique du Doubs, 1810.

XXVII. DUMÉRIL. Eléments des sciences naturelles, 3^e éd., 1825.

XXVIII. DEJEAN. Species des Coléoptères, 1826, t. II.

XXIX. MULSANT. Lettres à Julie sur l'Entomologie, 1830.

XXX. MULSANT. Histoire des Coléoptères de France, t. I, Longicornes, 1841, p. 57, 58 (pl. 1, fig. E; pl. 3, fig. 2) (1).

XXXI. FAIRMAIRE et LABOULBÈNE. Faune entomologique française, Coléoptères, t. I, 1854, p. 49.

XXXII. MULSANT E. et V. Notes pour servir à l'histoire de l'*Oxypleurus Nodieri* (*Soc. linn. Lyon*, 13 nov. 1854); nouv. série, t. II, 1854-55, p. 491.

XXXIII. FIZELIÈRE (Ab. de la). Ch. Nodier entomologiste (*Bull. du Bibliophile*, mars 1857, p. 131; juin 1857, p. 324).

XXXIV. Correspondance de Nodier avec Peignot (*Id.* 1859, p. 73, 76).

XXXV a. P. LACROIX, Ch. Nodier à l'Arsenal (*Id.*, 1864, p. 1037), le Tarentatello; — XXXV b. Ch. Nodier, rédacteur de la « *Décade philosophique* » (*Id.*, 1864, p. 1169); — XXXV c. Lettre concernant la *Bibliographie entomologique* (*Id.*, 1865, p. 145-158).

1) Voy. aussi *Manuel Boret*, Entomol., II, p. 278-1843; FAIRMAIRE, *Genera Coleopt. Eur.*, Longicornes, pl. 38, fig. 174; HAYDEN, *Catal. Coléopt. Eur.*, 1883, p. 185; ACLOQUE, *Faune de France*, Coléoptères, 1896, p. 415, pl. 129, etc.

XXXVI. DROZ. Histoire du Collège de Besançon, 1869.

XXXVII. Dr FABRE (de Commeny). Ch. Nodier, naturaliste et médecin (extr. du *Centre médical*), 1897.

XXXVIII. *Chronique médicale*, 15 avril 1897.

XXXIX. Dr BAUDIN. Ch. Nodier, médecin et malade (*Acad. de Besançon*, 1903, p. 206).

XL. *Dépêche républ.* de Besançon, 2 fév. 1908; — *Socialiste franc-comtois*, 9 fév. 1908.

XLI a. ANT. MAGNIN. Ch. Nodier naturaliste (*Soc. Emul. Doubs*, 21 mars, 28 mai 1908; déc. 1909): — XLI b. Id. (*Soc. Hist. natur. du Doubs*, fév. mars 1908).

XLII. BOUVIER. Discours à la réunion des *Gaudes*. Paris, 10 mars 1908.

Dans les citations de la correspondance Nodier-Weiss, les chiffres romains sont ceux de la publication Estignard [X, ci-dessus]; les chiffres arabes sont les numéros d'ordre de la classification que nous avons adoptée; voy. chapitre X paragraphe 2.

CHAPITRE II

LA JEUNESSE DE CH. NODIER ET SES DÉBUTS DANS L'ÉTUDE DES SCIENCES NATURELLES : GIROD-CHANTRANS

Tous les biographes de Nodier s'accordent à reconnaître sa précocité remarquable, une aptitude singulière pour les connaissances encyclopédiques, enfin une vive imagination qui, dans ses essais historiques, l'a emporté souvent bien au delà des limites de la vérité.

Cette précocité s'est manifestée dans tout, aussi bien au point de vue civique ou sentimental, qu'en littérature ou en science ; il suffit de rappeler les discours que Nodier débitait, à 11 et 12 ans, au *Club des Amis de la Constitution* (1), les passages de ses mémoires, manuscrits ou publiés, datant de cette période de sa jeunesse (2). Pour l'histoire naturelle, il est certain aussi que Nodier a commencé très jeune à s'en occuper : dès l'âge de 13 ans, d'après M^{me} Mennessier-Nodier (VIII. 33), peut-être même plus tôt, si son séjour en Alsace, chez un pasteur, amateur de papillons, remonte à 12 ans, comme semble l'indiquer le passage suivant de *Séraphine*.

A l'âge de douze ans, j'avois achevé les études superficielles des enfants et par conséquent je ne savois rien ; mais j'avois

(1) Discours prononcé à la Société des Amis de la Constitution, le 22 décembre 1791, par M. Ch. Nodier fils, âgé de 11 ans ; 4 pages (Besançon, Simard, 1791 ; Bibliothèque de Besançon). — Discours de M. Nodier fils, âgé de 12 ans, prononcé à la Société des Amis de la Constitution, lors de sa réception (Besançon, Simard, 1792 ; Bibl. de Besançon) ; cf. aussi COINDRE, *Mon vieux Besançon*, 1908, p. 890.

(2) Voy. GAZIER (XVII) et les nombreuses allusions de Nodier aux aventures sentimentales de sa jeunesse, dans *Séraphine*, *Adèle*, *Clémentine*, *Thérèse*, etc.

heureusement appris ce qu'on apprend rarement au collège, c'est que je ne savois rien et que la plupart des savants eux-mêmes ne savoient pas grand'chose. J'étois si avide d'instruction qu'il m'est souvent arrivé d'épeler avec effort l'alphabet d'une langue inconnue... Mais de tous les alphabets écrits ou rationnels que j'essayois de déchiffrer, il n'y en avoit point qui m'inspirât autant de ferveur que celui de la nature.. Un séjour de quelques semaines chez un bon ministre de Windenheim (1), en Alsace, fort amateur de papillons, m'avoit aidé à soulever le voile le plus grossier de cette belle Isis dont les secrets délicieux devoient mêler tant de charmes, quelques années après, aux misères de mon exil. J'étois rentré dans mes montagnes, le filet de gaze à la main, la boîte de fer blanc doublée de liège dans la poche, la loupe et la pelote en sautoir, riche et fier de quelques lambeaux d'une nomenclature hasardée qui m'initioit du moins au langage d'un autre univers (2)...

Il ne nous a pas été possible de trouver la date exacte et les conditions de ce séjour en Alsace ; peut-être a-t-il eu lieu pendant le voyage de Nodier avec les délégués du *Club des Amis de la Constitution* chargés de féliciter Pichegru, voyage accompli précisément en 1792, ou bien lorsque son père l'envoya étudier le grec chez Euloge Schneider, à Strasbourg, en 1793 ? En tout cas, c'est le plus lointain souvenir qu'il ait gardé de son initiation à l'étude des insectes ; et si l'on ne peut pas affirmer que ce séjour remonte bien à 1792, il est certainement antérieur aux leçons de Girod de Chantrans et doit, par conséquent, se placer en 1792 ou 1793 (3).

(1) Probablement Winzenheim, ancien chef-lieu de canton du Haut-Rhin, à 5 kil. à l'Ouest de Colmar. (Voy. *Carte*, chap. 1^{er}.)

(2) *Séraphine*, p. 23-24. La famille de Nodier habitait le n° 11 de la *rue Ch. Nodier* actuelle (ancienne *rue Neuve*, construite sur le prolongement de la rue des Minimes, dans les jardins de Chamars, vers le milieu du XVIII^e siècle (Voy. Castan et Pingaud, *Besançon*, 1901, p. 389).

(3) Dans sa très intéressante étude sur *Nodier naturaliste et médecin* (XXXVII), M. le docteur Fabre fait remonter le goût de Nodier pour l'histoire naturelle à ses années de fugue dans les montagnes du Jura, c'est-à-dire vers 1804-06, soit à l'âge de 24 ans (p. 5) ; il est certain qu'il remonte bien plus haut ; M. Fabre donne, du reste, lui-même, des dates plus anciennes, p. 3 et p. 7.

Mais deux hommes ont exercé une grande influence sur l'orientation de Nodier vers les sciences naturelles et ont surtout guidé ses premiers pas dans cette étude : c'est d'abord son compatriote, le naturaliste GIROD DE CHANTRANS, puis un jeune ingénieur breton, de passage à Besançon, LUCZOT ; on peut y ajouter DE BESSES, dont Nodier suivit les cours d'histoire naturelle à l'Ecole centrale, quoique son enseignement n'ait fait que coordonner et compléter les leçons pratiques de ses deux premiers maîtres : les paragraphes suivants montrent, du reste, ce que Nodier doit à chacun de ces naturalistes.

§ 1. Nodier et Girod de Chantrans

C'est ordinairement à Girod de Chantrans seul qu'on attribue le mérite de l'initiation de Nodier à l'histoire naturelle ; tous les biographes le disent et le répètent, sauf cependant M. de Gaillon qui reporte ce mérite à Luczot (VI, 943, note).

Déjà Sainte-Beuve consacre, dans sa notice de 1844, quelques lignes à « M. Girod de Chantrans, un savant, un sage, une espèce de Linné bisontin » (I, 457) ; puis F. Wey, Thuriot, etc., et plus récemment M. Michel Salomon, racontent dans quelles circonstances les relations s'établirent entre le savant et son jeune élève et font un tableau pittoresque de leur installation à Novillars, pendant la Terreur (II, XV, XIX, etc.).

Ch. Nodier, âgé alors de 13 ans, était d'une exaltation romanesque (M^{me} Mennessier, VIII, 20), et c'est pour calmer son cerveau, son imagination toujours en délire (Wey, II, 7) qu'on le confie aux leçons et aux soins affectueux de Girod-Chantrans, un ami de la famille. Wey a donné un portrait, souvent reproduit, de ce « patriarche de l'ancien régime, spirituel, érudit et pieux. »

« C'était un ancien officier du génie, petit, contrefait et d'une figure charmante; un homme du temps jadis, plein d'indulgence, de sérénité, voué à l'amour de la nature, à l'étude des sciences, aux recherches de la botanique et de l'entomologie. » (II, 9).

Ch. Nodier s'attacha à cet excellent maître et passait des journées entières avec lui; l'élève reconnaissant lui a consacré, plus tard, dans *Séraphine*, les pages suivantes, souvenir charmant de ses plus belles années de jeunesse.

Il y avoit alors dans ma ville natale un homme d'une quarantaine d'années qui s'appelait M. de C..., et qu'au temps d'où je parle, on appeloit plus communément le citoyen Justin, du nom de son patron, parce que la Révolution lui avoit ôté le nom de son père. C'était un ancien officier du génie qui avoit passé sa vie en études scientifiques et qui dépensoit sa fortune en bonnes œuvres. Simple et austère dans ses mœurs, doux et affectueux dans ses relations, inflexible dans ses principes, mais tolérant par caractère, bienveillant pour tout le monde; capable de tout ce qui est bon, digne de tout ce qui est grand, et modeste jusqu'à la timidité, au milieu des trésors de savoir qu'avoit amassés sa patience ou devinés son génie; discutant peu, ne pérorant pas, ne contestant jamais; toujours prêt à éclairer l'ignorance, à ménager l'erreur, à respecter la conviction, à compatir à la folie, il vous auroit rappelé Platon, Fénelon ou Malesherbes; mais je ne le compare à personne; les comparaisons lui feraient tort. Le vulgaire soupçonnoit qu'il étoit fort versé dans la médecine, parce qu'on le voyoit toujours le premier et le dernier au chevet des pauvres malades, et qu'il étoit à son aise, parce qu'il fournissoit les remèdes; mais on le croyoit aussi un peu bizarre, parce qu'il étoit avec moi le seul du pays qui se proménât dans la campagne armé d'un filet de gaze et qui en fauchât légèrement la cime des hautes herbes, sans les endommager, pour leur ravir quelques mouches aux écailles dorées, dont personne ne pouvoit s'expliquer l'usage. Cette analogie de goût rapprocha bientôt nos âges si éloignés. Le hasard vouloit qu'il eût été l'ami de mon père dont le mien fut un moment jaloux: mais ils s'en-

tendirent mieux pour mon bonheur que les deux mères du Jugement de Salomon. (p. 25, 26).

Complétons ces souvenirs par quelques renseignements biographiques plus précis qui achèveront de nous faire connaître le sympathique naturaliste bisontin.

Justin GIROD DE CHANTRANS naquit à Besançon le 20 sept. 1750; il était le 10^e des 12 enfants d'*Antoine GIROD*, seigneur de Naisey, Novillars et Amagney, — le frère de *Claude-François GIROD DE NOVILLARS* (1748-1812), auteur d'un *Essai historique sur quelques hommes de lettres* (1806), — le neveu de *Jean-François-Xavier GIROD DE MIGNOVILLARS* (1735-1783), médecin de Louis XVI(1). Très doué pour les mathématiques, J. Girod de Chantrans fit sa carrière dans l'arme du génie (campagne des Antilles, Saint-Domingue, Fort de Joux) jusqu'en 1792, époque de son retour à Besançon, où il prenait sa retraite (2).

Bien qu'il se fût déjà occupé de sciences naturelles, notamment pendant son séjour à Saint-Domingue (1775-1777), où, d'après un de ses biographes (3), « il aurait créé un herbier des plus précieux de plantes exotiques... », c'est surtout à partir de 1790-1792 qu'il paraît s'être livré avec ardeur à l'étude de l'histoire naturelle de notre région(4). Très lié avec Lacroix (5), professeur à l'Ecole d'artillerie de Besançon, ils

(1) Voy. les Biographies générales, et particulièrement LEBON d'après CROULLEBOIS dans *Académie de Besançon*, 1881, p. 90. — Voy. note additionnelle.

(2) Girod-Chantrans, — c'est ainsi qu'il s'est appelé depuis la Révolution, — habitait à Besançon, rue de la Vieille-Monnaie, n° 3.

(3) DE JOUFFROY, *Académie de Besançon*, 1882, p. 123.

(4) Voy. *Essai sur la géogr. physiq. du Doubs*, t. I, 1810, préface, p. vj : « Mon début dans ce travail date d'une vingtaine d'années, pendant lesquelles j'ai accumulé une multitude de notes qu'il était absolument nécessaire de coordonner entre elles pour en tirer parti... »

(5) LACROIX (Sylvestre-François), né à Paris en 1765, † en 1843; après son séjour à Besançon (1788-1793), comme professeur à l'Ecole d'artillerie, le célèbre mathématicien devint professeur à l'Ecole centrale, puis à l'Ecole normale de Paris, enfin à l'Ecole polytechnique, à la Faculté des sciences et au Collège de France.

commencent ensemble des *Recherches microscopiques et chimiques* sur des organismes inférieurs que Girod-Chantrans publia en 1802; on y trouve la première mention des zoospores des algues d'eau douce, qu'il considérait comme des infusoires; De Candolle lui dédia, à cette occasion, le genre *Chantransia* (1).

Huit ans après (1810), Girod-Chantrans faisait paraître son *Essai sur la Géographie physique du Doubs*, première tentative d'une énumération de toutes les productions naturelles (animaux, plantes, minéraux) de ce département.

On trouvera dans les biographes de Girod-Chantrans, dans Weiss, Quérard, de Jouffroy ²⁾, la liste de ses nombreux travaux publiés dans le *Journal des Mines*, le *Bulletin de la Société d'encouragement*, le *Bulletin de la Société philomatique de Paris*, la *Société d'Agriculture* du Doubs, l'*Académie* de Besançon. Rappelons encore que Girod-Chantrans fonda, en 1799, la *Société d'Agriculture*, à laquelle il communiqua, jusqu'à la veille de sa mort, survenue le 1^{er} août 1844, les résultats de ses expériences et de ses nombreuses observations agronomiques.

Tel est le savant, le sage, à qui on confiait le jeune Nodier; « effrayé du débordement d'idées, du désordre d'imagination de ce cerveau toujours en délire, M. de Chantrans enseigna à l'enfant un peu de mathématiques par manière de potion réfrigérante; il y joignit la botanique et l'étude des insectes, dans laquelle, Charles, avec sa mémoire surprenante, ne tarda pas à exceller. » (Wey, II, 9); d'après Sainte-Beuve, « l'enfant ne mordit qu'à l'histoire naturelle »; mais il y

(1) Voy. notre note sur Girod-Chantrans mycologue et notre travail sur la querelle scientifique survenue entre Girod-Chantrans et Vaucher (*Soc. Emul. du Doubs*, 20 mai 1905, juin 1906). — M. G. Bonnier est arrivé plus tard, aux mêmes conclusions. (voy. *Le Monde végétal*, 1909, p. 94), au point de vue de la valeur respective des recherches des deux naturalistes, mais sans faire mention des zoospores.

(2) WEISS dans Biographie Michaud; QUÉRARD, *France littér.*, III, 378; DE JOUFFROY, dans *Acad. de Besançon*, 1882, p. 119-134.

mordit si bien que toute cette activité fébrile, toute cette imagination désordonnée furent désormais, au moins pendant quelque temps, détournées vers ces occupations d'une nature plus paisible ; aussi Nodier s'y livra-t-il avec passion et les promenades à la recherche des insectes, la découverte des espèces rares, l'observation des mœurs de ces créatures mystérieuses lui furent un enchantement continuel dont il conservait, bien longtemps après, le souvenir encore vibrant d'enthousiasme.

Notre journée d'investigations commençoit régulièrement à midi, après le repas du matin, et duroit jusqu'à la nuit, car nous étions d'intrépides marcheurs. Nous allions et nous revenions en courant, moi, questionnant sur tout ce qui se rencontroit ; lui, répondant toujours et à tout par des solutions claires, ingénieuses et faciles à retenir. Il n'y avoit pas un fait naturel qui ne fournit matière à une leçon, pas une leçon qui ne fit sur moi l'effet d'un plaisir nouveau et inattendu. C'étoit un cours d'études encyclopédiques mis en action, et je suis sûr maintenant que tout autre que moi en auroit tiré grand profit ; mais mon imagination étoit trop mobile pour n'être point oublieuse. Arrivés aux champs ou aux forêts, nous entrions en chasse, et, comme mes collections se commençoient à peine, chaque pas me procuroit une découverte ; je marchois en pays conquis.

Il n'y a point d'expression pour rendre la joie de ces innocentes usurpations de la Science sur la nature rebelle et mystérieuse, et ceux qui ne l'ont pas goûtée auront peut-être quelque peine à la concevoir. Encore aujourd'hui, je me prends quelquefois à frémir d'un voluptueux saisissement en me rappelant la vue du premier *carabus auronitens* qui me soit apparu dans l'ombre humide que portoit le tronc d'un vieux chêne renversé, sous lequel il reposoit éblouissant comme une escarboucle tombée de l'aigrette du Mogol. Prenez garde à son nom, s'il vous plaît : c'étoit le *carabus auronitens* lui-même ! Je me souviens qu'il me fascina un moment de sa lumière et que ma main trembla d'une telle émotion qu'il fallut m'y reprendre à deux fois pour m'en emparer... (*Séraphine*, p. 35-36)

§ 2. Girod-Chantrans et Ch. Nodier à Novillars.

C'est surtout à Novillars et dans ses environs, pendant l'été 1794, que s'écoulèrent ces journées enchanteresses ; ce séjour dans la retraite de Girod-Chantrans est un des épisodes les mieux connus de la vie de Nodier, grâce aux pages charmantes qu'il lui a consacrées dans ses *Souvenirs de Jeunesse* ; souvent reproduites, elles ont servi aux biographes pour décrire l'installation des deux naturalistes dans la maison de Girod-Chantrans à Novillars, et pour raconter leurs chasses aux insectes et les moments qu'ils employaient à l'étude de leurs récoltes. Et cependant, bien que de nombreux passages de *Séraphine* aient l'apparence d'une autobiographie véridique, la date et la durée de ce séjour, l'emplacement de la maison de campagne de Girod-Chantrans, ne peuvent pas être indiqués avec une entière certitude (1).

D'après Sainte-Beuve, c'est « pendant la Terreur, probablement », et à la suite du décret interdisant aux ci-devant nobles le séjour dans les places de guerre, que Girod-Chantrans « alla habiter Novillars, château à deux lieues » de Besançon, emmenant le jeune Nodier avec lui [I, 457].

Wey, moins explicite pour la localité, l'est davantage pour l'époque : « pendant la Terreur, à la campagne », dit-il [II, 7, 9].

(1) Pour plusieurs biographes de Nodier, *Séraphine* est une « espèce d'autobiographie qu'on aurait bien tort de prendre au sérieux » Cf. Michaud, etc. Mais les renseignements qu'on a pu recueillir à d'autres sources prouvent que, si certains détails ont été transformés, embellis par la vive imagination de Nodier, le fond des événements qu'il décrit est souvent exact : on l'a vérifié non seulement pour *Séraphine*, mais encore pour d'autres souvenirs, nouvelles ou portraits, celui de Fouché, par exemple, ainsi que M. Madelin vient d'en donner les preuves (Voy. Michel Salomon, p. 90, 91).

Avec M^{me} Mennessier-Nodier, les renseignements deviennent plus précis : c'est bien à Novillars que Girod-Chantrans se retire avec le jeune Nodier, « dans la paisible maison de Novillars, représentée dans une aquarelle de M^{me} la comtesse de Circourt, devenue par mariage petite nièce de M. de Chantrans » : et la retraite est indiquée comme une conséquence de la *loi de floréal* qui exilait les nobles des villes de guerre [VIII, 23, 27].

Dans *Séraphine* (1) Nodier fait une allusion à la *loi de floréal* et ajoute cette particularité intéressante qu'à ce moment, c'est-à-dire à la *fin de mai*, il était tombé de la neige ; ce détail ne paraît pas une invention de Nodier, mais le souvenir d'un phénomène qui l'avait frappé à cause de sa rareté (2).

On ne peut donc placer la date de l'installation à Novillars qu'après la *loi du 30 floréal an II* (19 mai 1794), c'est-à-dire au plus tôt, à la fin de mai 1794.

Et comme deux passages très précis de *Séraphine* (3) permettent de fixer au 12 octobre de la même année le départ de Nodier, c'est donc à peine 4 mois et demi et non une année, comme on l'a dit, que Nodier est resté à Novillars, en 1794 (4).

Le petit village de Novillars est situé près des bords du Doubs, à 10 kilomètres au nord-est de Besançon : ses

1) Pour les citations de *Séraphine* nous renvoyons aux pages des *Œuvres complètes*, édition Renouel, 1834, t. X, *Souvenirs de jeunesse* (*Séraphine*, p. 21-80).

(2) Voy. la note de la page précédente.

(3) « Aujourd'hui 12 octobre 1831, trente-sept ans jour pour jour » (p. 28) et p. 68.

(4) C'est grâce à l'influence de Nodier père, président du tribunal révolutionnaire, que Girod-Chantrans ne se retira qu'à deux lieues de Besançon ; il lui confia son fils et le lui annonça en ces termes : « Je ne connais pas d'homme plus vertueux que toi ; tu méritais de n'être pas né gentilhomme ; mais obéis à la loi, emmène mon enfant, je te le confie, tu lui apprendras à connaître la nature et la vérité. » (Cf. Michel Salomon, XIX, 9).

rares maisons sont disséminées au voisinage d'une petite rivière, affluent du Doubs, la Longeau, dont une dérivation, aujourd'hui comblée, est probablement le *Biez* de la description de *Séraphine*.

M. Michel Salomon, qui a fait le pèlerinage de Novillars, y a retrouvé « le charme du vallon, les courbes complaisantes du Doubs, à travers les herbages verts et drus, ce coin de riante nature, que Nodier nommait son paradis perdu » [XIX, 10, 11] ; mais il ne nous a pas été possible d'y reconnaître les traces de l'habitation de Girod-Chantrans et même d'y retrouver le souvenir de son séjour, bien qu'il y eût passé encore de nombreuses années dans la première moitié du siècle dernier !

On se heurte du reste, dans cette recherche, à plusieurs difficultés.

D'abord le château de Novillars n'appartenait pas à Justin Girod de Chantrans, mais à son frère Charles-François *Girod de Novillars* (1747 † 1812) : la matrice cadastrale, établie en 1808, ne porte rien au nom de Justin ; toutes les cotes, possédées par des Girod, sont au nom de *Claude-François*, ou de ses fils, *Casimir*, *Ferdinand* et *Eugène* : par exemple, nos 41 et 46 (château et ses dépendances, actuellement à M. d'Hote-lans) ; nos 43, 47, 113, 190 (en ruines ou démolies) ; nos 96, 117 (aujourd'hui à divers propriétaires) ; n° 107 (encore à un petit-fils, M. Eugène de Novillars).

D'autre part, la maison où Girod Chantrans et Nodier s'étaient installés, n'était pas un château, d'après la description de *Séraphine* (1), mais une habitation très modeste, composée principalement de deux pièces au premier et unique étage, simplement enduites de plâtre et pourvues d'un mobilier rustique et sommaire : cette maisonnette était placée tout à fait sur le bord du Biez « dont on suivait au loin les détours entre des fabriques charmantes et des ilots de ver-

(1) *Séraphine*, p. 27, 30 et 60.

dure » et au voisinage d'« une source murmurante qui allait mourir dans le Biez, en bondissant sur les cailloux ».

Justin Girod-Chantrons avait probablement trouvé dans une des maisons de son frère, ou d'un autre habitant de Novillars, un pied à terre pour ses collections et ses études, où il passait la belle saison, dans le calme et la tranquillité qu'il n'aurait pas trouvés au château. Wey, qui vint l'y voir, en 1834, sur la demande de Ch. Nodier, ne donne aucun renseignement sur cette habitation, où, dit-il, « je passai, dans sa retraite, cinq jours délicieux. » [II, 9].

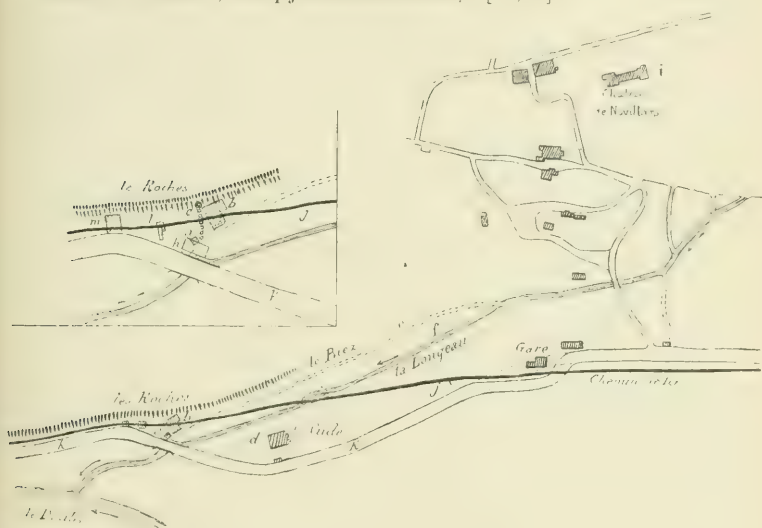


FIG. 2. — **Village de Novillars**: *a*, maison Grosjean (Claude), démolie (n° 185 ; *b*, ancien Moulin, démoli (n° 186) ; *c*, petite source au pied des rochers ; *d*, La Cude, usine démolie (n° 190) ; *e*, ancien bras de la Longeau, allant au Moulin, supprimé depuis longtemps ; *f*, ruisseau actuel ; *g*, gare (1857) ; *h*, maison Besançon ; *j*, chemin de fer et *k* route de Besançon à Belfort ; *l, m*, maisons démolies.

Puisque, d'après le cadastre de 1808 et la description de *Séraphine*, l'habitation de Girod-Chantrons ne pouvait être le château actuel, nous avons recherché, avec l'aide de

M. Hudelot, instituteur, s'il existait des traces ou le souvenir d'une autre demeure correspondant à cette description : aucune maison actuelle ne s'y rapporte ; mais, d'après un habitant de Novillars, M. Daclon, dont le grand âge conserve le souvenir de beaucoup de choses disparues, on aurait pu la retrouver dans une petite maison située à l'extrémité occidentale du village, au lieu dit *La Cude, Sous les roches*, figurée sur le plan cadastral sous le n° 185 (voir le plan de la page précédente, lettre *a*), maison déjà en ruines lors de la construction du chemin de fer de Besançon à Belfort (1854-1857) et démolie à cette époque.

Cette maisonnette, placée sur les bords d'un bras de la Longeau, actuellement comble (lettre *e* du plan), n'avait, en effet, que deux pièces à son premier et unique étage ; près d'elle, une maison plus importante (lettre *b*, n° 186 du plan cadastral), ancien moulin ne fonctionnant plus depuis longtemps et démoli aussi par la construction du chemin de fer ; entre les deux, s'écoulait une petite source sortant à la base des rochers voisins (lettre *c*) ; l'établissement de la voie ferrée a supprimé la source, son écoulement aérien, et l'ancien moulin ; mais les eaux provenant du pied de la falaise rocheuse alimentent encore un puits placé au nord de la maison Besançon (lettre *h*), construite sur l'emplacement de l'habitation présumée de Girod-Chantrans (1).

Si cette maison n'est pas celle qu'a habitée Girod-Chantrans, Ch. Nodier s'est inspiré de sa situation dans l'endroit le plus pittoresque de la contrée, et de sa disposition intérieure, pour broser le tableau si vivant qu'il en donne dans *Séraphine*, dans ces pages ravissantes que nous croyons devoir reproduire presque en entier (2).

(1) Les deux maisons, *a* et *b* (nos 185 et 186) ont appartenu à une famille Grosjean (Jean-Claude et Claude) de Novillars, jusqu'à leur acquisition, en 1854, par la C^{ie} du Chemin de fer P.-L.-M. et leur démolition.

(2) Dans son très attachant ouvrage sur Ch. Nodier, M. Michel Salomon a donné un excellent résumé de ces pages, résumé que nous aurions pu

Nous allâmes habiter un joli village éparpillé sur les deux bords d'une petite rivière qu'on appeloit le *Biez*, suivant l'usage du pays, et qui étoit garnie de côté et d'autre d'un rang pressé de jeunes peupliers. Ils doivent avoir bien grandi ! Notre maison étoit, dans sa simplicité, la plus magnifique de la commune, et l'appartement que nous occupions au premier et dernier étage auroit fait envie à dix rois que j'ai rencontrés depuis dans les plus méchantes auberges d'Europe. Il se composoit de deux chambres enduites d'un plâtre blanc et poli, dont la propreté charmoit la vue. Celle du citoyen Justin, qui étoit la plus grande, comme de raison, ne manquoit pas d'un certain luxe d'ameublement, quoique le principal s'y réduisit à une couchette de paille (il n'y avoit jamais d'autre lit, et je me suis fort bien trouvé dès lors d'avoir contracté près de lui cette habitude), à deux fortes chaises de bois de noyer, et à deux grandes tables de la même matière et du même travail, cirées comme des parquets et luisantes comme des miroirs. La première, qui avoit au moins cinq pieds de diamètre, occupoit de sa vaste circonférence le milieu du superbe salon dont je commence la description avec un sentiment si vif et si présent des localités, que j'en reconnoitrois tous les détails à tâtons, si j'y étois transporté la nuit par la baguette d'une bonne fée, quoi qu'il y ait, aujourd'hui 12 octobre 1831, trente-sept ans que j'y ai laissé à peu de chose près la petite part de bonheur sans mélange qui devoit m'échoir sur la terre. Celle-là portoit tous nos ustensiles de travail et d'observation journalière, les presses, les pincés, les scalpels, les ciseaux, les poinçons, les loupes, les lentilles, les microscopes, les étoupes, les yeux d'émail, le fil de fer, les épingles, les goupilles, le papier gris, les acides et les briquets, pièces indispensables, s'il en fût jamais, d'un équipage de naturaliste ; c'est là qu'on analysoit, qu'on disséquoit, qu'on empaillait les animaux c'est là qu'on essayoit les pierres au contact des houppes nerveuses les plus développées de notre organisme, au choc du fer.

nous borner à reproduire ; mais à nous a semblé que dans un travail consacré spécialement à Nodier, naturaliste, le lecteur aimerait trouver le texte même de ces descriptions pleines à la fois de science et de poésie

aux sympathies de l'aimant, au jeu sensible des affinités, à l'effervescence et aux décompositions que produisent les réactifs ; c'étoit le modeste laboratoire où venoient se révéler l'un après l'autre tous les secrets de la nature.

Sur la paroi du fond, car je suis bien décidé à ne vous faire grâce d'aucun détail, étoit la couchette dont je vous ai parlé, flanquée de nos deux fauteuils de cérémonie, terminée au pied par le mobilier exigü d'une toilette philosophique, et appuyée sur l'arsenal de nos grandes expéditions, freloches de toutes les dimensions, de toutes les formes et de toutes les couleurs, outils à fonir, outils à saper, pieux à sauter les ravins, gaules à frapper les ramées. Il n'y manquoit qu'un fusil, mais c'étoit une arme interdite aux naturalistes suspects, et les nôtres n'inspiroient déjà que trop de défiance dans les mains d'un philosophe et d'un enfant. Dessous gisoient le marteau à rompre le roc et la pointe à déchausser les racines. Deux bâtons légers, mais nouveaux, contre les loups et les serpents, complétoient ce formidable appareil de guerre. Je puis vous assurer que cela étoit terrible à voir.

La muraille de droite ouvrait son unique fenêtré sur une source murmurante qui alloit mourir dans le Biez, en bondissant sur les cailloux, et dont je crois entendre encore le fracas mélodieux. Dans la partie de l'appartement qui précédoit cette croisée, nous avions assis sur des consoles trois gracieuses tablettes dont la première ou l'inférieure supportoit les boîtes de chenilles et de chrysalides, fermées de fins réseaux, qui étoient confiées à mes soins particuliers, et la seconde, les planchettes polies où nous étalions nos papillons, sous des plaques de verre qui contenoient leurs ailes sans les froisser. La dernière étoit garnie de flacons bouchés à l'émeri, qui renfermoient le camphre destiné à saupoudrer tous les soirs nos boîtes de chasse, l'alcali volatil contre la piquûre des frelons et la morsure des vipères, et l'esprit de vin conservateur des reptiles et des petits ovipares. Une armoire pratiquée tout auprès, et dont le citoyen Justin portait toujours la clef, étoit réservée pour les trésors cent fois plus précieux de la pharmacie domestique.

L'autre côté de la croisée étoit occupée par notre seconde table, dont je n'ai encore rien dit, quoi qu'elle en valût bien la

peine; mais j'ai cru devoir sacrifier l'ordre logique à l'ordre descriptif dans cette topographie vraiment spéciale qu'on ne refera pas après moi, car je suis le seul qui m'en souviennne sur la terre, à moins que M. de C... n'ait conservé à quatre-vingts ans quelque mémoire de ces jours d'exil, qui furent pour moi des jours d'ineffables délices. Je ne savois pas même qu'il souffroit, et son attentive bonté me dissimuloit, sous une humeur douce et riante, des chagrins qui auroient empoisonné mon bonheur! — Cette table étoit bien longue, à l'idée que je m'en fais aujourd'hui. Toutes nos académies détruites par un vandalisme brutal mais naïf, et qui avoit au moins cette excuse de l'inexpérience qu'il n'aura plus, y siégeoient à mes yeux dans une seule personne. Un homme de génie écrivoit là ces pages admirables, dont quelques rares amis ont reçu la confiance, tirées à dix ou douze exemplaires, et qu'ignorera la postérité qui ne pourroit plus les entendre. Devant lui, ses livres favoris étoient amassés sur trois rayons, dont le premier avoit peine à contenir nos auteurs usuels, le *Systema Naturae*, le grave Fabricius, le bon Geoffroy, l'ingénieux Bergmann, Lavoisier, Fourcroy, Berthollet, Maquer l'éclectique, et Bernardin de Saint-Pierre le poète. (*Séraphine*, p. 27-32).

Quant aux occupations de Nodier, elles sont décrites dans les pages suivantes des mêmes *Souvenirs*.

Mon ministère particulier se bornoit à pousser des reconnoissances autour du village, sur tous les points où quelque accident favorable à de certains développemens, nous promettoit une abondante récolte de genres nouveaux. Je savois à ne pas m'y tromper le petit bouquet d'aunes ou de bouleaux qui balançoit à ses feuilles tremblantes des *eumolpes* bleus comme le saphir et des *chrysomèles* vertes comme l'émeraude; la jolie coudraie qu'affectionnoient ces élégants *attelabes* d'un rouge de laque, si semblables aux graines d'Amérique dont les sauvages font des colliers; la plantation de jeunes saules où le *capricorne* musqué venoit développer les richesses de son armure d'aventurine, et répandre ses parfums d'ambre et de rose; la flaque d'eau voilée de nénuphars aux larges tulipes, et

de petites renoncules aux boutons d'argent, où nageoit le *ditique* aplati comme un bac, et du fond de laquelle l'*hydrophile* s'élevoit sur son dos arrondi comme une carène, tandis qu'une penplade entière de *donacies* faisoient jouer les reflets de tous les métaux sur leurs étuis resplendissants, à travers les feuilles des iris et des menianthes. Je savois le chêne où les *cerfs volants* vivoient en tribu, et le hêtre, à l'écorce d'un blanc soyeux où gravissoient lourdement les *priones* géants... (*Séraphine* p. 39-40).

Ces descriptions si minutieuses auxquelles le talent de Nodier donne du moins l'illusion de la vraisemblance, si elles ne sont pas l'expression de la réalité, ne s'accordent pas toujours avec l'emplacement de Novillars, ni avec l'hypothèse d'un séjour de 4 mois et demi dans cette localité : il est facile de relever des détails topographiques qui s'appliquent mieux à une autre contrée ; quand, par exemple, Nodier « descend de la montagne », en quittant l'habitation de Girod-Chantrans, ou qu'il suit le sentier taillé dans le rocher, au-dessus d'un précipice effrayant, le passage du *trou du hibou* (p. 50, 66), il semble bien que cette demeure serait mieux placée à Nancray, ou à Chantrans, autres patrimoines de la famille Girod, qu'à Novillars⁽¹⁾ ; mais, suivant son habitude, Nodier a dû mélanger les souvenirs de lieux et d'événements différents et les agrémenter des produits de son imagination. Il en est de même de la description de ses chasses, de ses observations, si remarquables comme vérité scientifique, des caractères et des mœurs des insectes ; l'année entière qui lui est accordée par la plupart des biographes lui aurait à peine suffi pour acquérir des connaissances si précises et si étendues ; c'est encore ici, le naturaliste déjà exercé, qui utilise,

(1) Girod-Chantrans ne cite cependant jamais Nancray ni Chantrans parmi les localités qu'il indique dans sa *Géographie physique* ; celles qui reviennent le plus souvent sont : Novillars (jardins, clos, bois, environs) Blamont, Pontarlier, le Doubs, la Loue, Chamars, les Prés de Vaux, Amagney, etc...

au moment où il écrit *Séraphine*, les résultats de plus de vingt années de recherches et en enrichit des souvenirs de quelques mois seulement d'observations et d'études.

§ 3. Dernières relations de Nodier et de Girod-Chantrans.

Après le départ de Novillars, les relations de Ch. Nodier avec Girod-Chantrans deviennent moins fréquentes et moins intimes ; Nodier se lie particulièrement avec un ingénieur des Ponts et Chaussées, Luczot, arrivé récemment à Besançon (août 1793), que rapprochaient de Nodier, son jeune âge (Luczot n'avait que 25 ans) et une singulière communauté de goûts, notamment pour l'entomologie.

Les deux amis suivent ensemble pendant l'année 1796-1797, les cours d'histoire naturelle de l'Ecole centrale : Nodier y retrouve, il est vrai, Girod-Chantrans comme membre de la commission de surveillance et du jury d'examen.

C'est aussi à cette époque (an VI) que Luczot et Nodier publient, en collaboration, leur fameuse *Dissertation sur l'usage des antennes* ; on s'étonne de n'y trouver aucune allusion à Girod-Chantrans, à son rôle initiateur dans l'étude des insectes pour l'un des deux collaborateurs. Mais dans les *Descriptions d'insectes nouveaux* rédigées la même année (1797) et restées manuscrites (Bibliothèque de Besançon), Nodier reconnaît avoir puisé les renseignements qu'il donne sur plusieurs insectes dans « deux autres cabinets, celui de M. de Chantrans et celui de M. Luczot » ; on remarque cependant qu'il parle avec plus de complaisance de Luczot « mon collaborateur et mon ami », et que le nom du jeune ingénieur revient plus souvent que celui de « Monsieur de Chantrans » dont le cabinet n'est cité que deux fois : à propos du Capricorne à longues cornes et du Capricorne peltifère.

Plus tard, après la publication de la *Bibliographie entomologique* (1801), une lettre de Nodier père, reproduite par M^m Mennessier-Nodier [VIII, 35], nous apprend que Girod-Chantrons devait faire un rapport sur cet ouvrage à la *Société d'Agriculture du Doubs*, qu'il avait récemment fondée (1799) ; or, on ne trouve pas trace de ce rapport dans les dix premières années des publications de cette Société : et cependant Ch. Nodier en faisait partie depuis sa fondation et il y figure sur la liste des membres, comme *associé correspondant*, jusqu'en 1804.

Depuis, rien dans les œuvres diverses de Nodier, rien dans sa correspondance publiée, notamment dans ses lettres à Ch. Weiss où cependant il parle souvent d'entomologie et des entomologistes bisontins comme Gevril, Lonjan, rien ne vient rappeler le souvenir de Girod-Chantrons (1), jusqu'en 1832, date des *Souvenirs de jeunesse* où Nodier rend un hommage tardif, mais si touchant, au savant bisontin. Deux ans plus tard (1834), Fr. Wey, sur la demande de Nodier, ira visiter Girod-Chantrons dans sa retraite de Novillars, et le vieux savant, plus qu'octogénaire, lui parlera avec émotion des collections faites par Ch. Nodier et qu'il conservait encore (2). [II, 9.]

A l'occasion de *Séraphine*, Girod-Chantrons avait du reste remercié Nodier des pages de souvenirs reconnaissants qu'il lui avait consacrées :

Besançon, 18 février 1832. — Vos souvenirs d'un commencement d'adolescence, mon cher Charles, qui embellissent tous les objets sur lesquels ils se rattachent, sont bien flatteurs pour votre ancien ami. Le précieux témoignage d'affection et d'estime

(1) Cependant, dans une poésie datée de Dole, 1807, l'*Ombre*, Nodier se souvient de « Chantrons qui réunit Aristote et Newton » (Poésies, 2^e éd., 1829, p. 153.)

(2) « Collections de fleurs et d'insectes amassées par son élève », dans Michel Salomon [XIX, 15.]

dont vous l'honorez dans votre joli roman de *Séraphine* le dédommage de ce qu'il est forcé de se reconnaître infiniment au-dessous du *citoyen* Justin. Je peindrais avec bien moins de talent, mais avec plus de vérité, les qualités heureuses qui vous ont signalé dès l'enfance... (Lettre inédite, dans Michel Salomon [XIX, 15.])

Si Nodier cite si rarement Girod-Chantrons, on constate aussi que le naturaliste bisonnin n'a jamais mentionné Nodier, — ni Luczot, — dans ses ouvrages d'histoire naturelle ; le nom de Nodier ne se rencontre pas dans l'*Essai sur la Géographie physique du Doubs* (1810, 2 vol.), ni dans la Préface, où Girod-Chantrons parle seulement de De Besses (p. viij), ni à l'article *Insectes* (p. 129), quoiqu'il y mentionne fréquemment Novillars, l'enclos du château et les environs. Mais au moment où il écrivait son *Essai* (1810), Girod-Chantrons était depuis longtemps privé de ses collections, comme le prouve la note de la page 143 : il ne lui en restait, à ce moment, que le *Catalogue* ! (voy. *op. cit.*, p. 175) ; de quelle collection de Ch. Nodier, Girod-Chantrons pouvait-il parler à Wey, en 1834 ? probablement de quelques débris d'insectes et de plantes, échappés à la destruction et conservés dans la retraite de Novillars ?

La grande différence d'âge, la nature spéciale des recherches d'histoire naturelle de Girod-Chantrons et de Nodier, mais surtout la vie désordonnée de ce dernier pendant ses années de jeunesse, avaient dû rendre de moins en moins étroites les relations, si affectueuses au début, du vieux savant et du jeune disciple ; elles ne furent bientôt que des souvenirs de plus en plus lointains, mais dont ils aimaient tous deux, dans les dernières années de leur vie, à se rappeler la douce intimité et les bonnes heures d'agréables et instructives causeries.

CHAPITRE III

LA JEUNESSE DE CH. NODIER (*suite*)

BESANÇON : LUCZOT, L'ÉCOLE CENTRALE ET DE BESSES

Après Girod Chantrans, deux autres naturalistes ont eu une influence heureuse sur l'éducation scientifique de Nodier : l'ingénieur LUCZOT, dont il a déjà été question dans le chapitre précédent, et le professeur à l'Ecole centrale DE BESSES ; l'exposé de leur rôle constitue deux paragraphes inédits de la vie de Nodier.

§ 1. Nodier et Luczot de la Thébaudais

Luczot de la Thébaudais a été certainement un des initiateurs de Nodier aux sciences naturelles ; mais ce n'est pas à lui seul qu'il faut attribuer ce rôle, comme on pourrait le croire, d'après une phrase de M. de Gaillon [VI, 943, note 1].

Pendant longtemps, Luczot ne nous a été connu que par le titre de la *Dissertation sur le rôle des antennes*, où son nom est associé à celui de Nodier, et par quelques lignes qui le concernent dans la correspondance de Nodier avec Weiss et Pertusier [VI et X].

Mais la mention sur les registres de l'*Ecole centrale du Doubs* (1) d'un *Luczot* (sic), ingénieur, parmi les auditeurs du cours d'histoire naturelle de De Besses, la découverte de passages plus explicites de la correspondance de Nodier-Weiss, tronqués, mal lus, ou supprimés par M. Estignard [X],

(1) Conservés dans les *Archives du Doubs* et à la *Bibliothèque de Besançon*.

enfin l'indication dans le *Species* de l'entomologiste Dejean [XXVIII], d'un Luczot, ingénieur en chef du Morbihan, m'ont permis de retrouver les traces de ce naturaliste et d'en établir la notice biographique (1).

François-Marie-Julien LUCZOT DE LA THÉBAUDAIS (2) est né à Bain (Ile-et-Vilaine), le 21 septembre 1769 : il fit ses études au collège de Rennes et entra à l'Ecole des Ponts et Chaussées de Bretagne, en 1788 et à celle de Paris, en 1792.

Le 29 fructidor an II, il recevait sa commission d'ingénieur ordinaire et était nommé en cette qualité à Besançon, où il arrivait probablement en septembre 1793.

Ch. Nodier paraît s'être lié de bonne heure avec Luczot, jeune encore (24 ans) et s'occupant avec passion de l'étude des insectes : cette liaison remonte probablement à 1794 ou 1795, car en 1796, Nodier est déjà très familier avec le jeune ingénieur ; il écrit à Pertusier « de chez Luczot » [VI, 936] ; dans une autre lettre, « Luczot n'ira pas au théâtre » : il étudie, en 1797, les insectes de la collection Luczot, « son collaborateur et son ami » (préface des *Descriptions....* inédites) : le nom de Luczot revient, du reste, fréquemment, à cette époque (1796-97, puis 1798, 1799) dans les lettres de Nodier à Pertusier [VI] et l'on y voit que le jeune ingénieur était très lié, non seulement avec Nodier, mais avec ses camarades, Pertusier, Deis, etc., appartenant presque tous, à l'association des *Philadelphes* qu'ils venaient de fonder (3).

1) Je dois, à ce propos, adresser mes remerciements à M. Mouret, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées à Besançon, et à M. H. Desbordes, chef du 1^{er} bureau du personnel au Ministère des Travaux publics qui m'ont très obligeamment facilité ces recherches, en me communiquant les états de service de Luczot.

(2) Fils d'un conseiller au Parlement de Rennes ; M. de Gaillon le nomme à tort, Luczot de Lesthiboudois [VI, 943.]

(3) Voy. De Gaillon [VI, 936, 943, 948, 949, 952, 957, 961, 962, 969] : dans cette dernière lettre (10 janv. 1799), Nodier, inquiet de Luczot, réclame des nouvelles de son ami, en ce moment « au centre d'une nouvelle Vendée ».
— Pour l'histoire des *Philadelphes*, voy. Note additionnelle.

A cette époque, encore, plusieurs de ces jeunes gens se rencontraient au cours d'histoire naturelle professé par De Besses à l'Ecole centrale ; on lit, en effet, sur la liste des auditeurs du cours pour 1795-1796 : « NODIER jeune, DEYS, LUXOT ingénieur, ORDINAIRE cadet, etc. » (Arch. du Doubs) ; Luczot fait en juillet 1797 le portrait de Nodier et Pertusier envoie à Luczot, la même année, l'ouvrage de Geoffroy sur les insectes [VI, 948, 949].

La collaboration de Luczot et de Nodier s'affirme en 1797 par la publication de leur *Dissertation sur le rôle des antennes*¹, dont Nodier dirigea probablement l'impression : Luczot, venait, en effet, d'être nommé ingénieur ordinaire dans le département des Côtes-du-Nord (2 fructidor an VI) ; en quittant Besançon, il séjournait à Paris (où la correspondance Pertusier le signale à la fin de 1797 et au commencement de 1798), avant de se rendre chez lui, à Hédé près Rennes, et de rejoindre définitivement son poste.

Luczot ne devait plus revenir à Besançon et Nodier ne plus le revoir, sauf peut-être pendant leur commun séjour à Paris, sur la fin de leur vie. Dans une lettre à Weiss, du 20 juin 1812, Nodier écrit : « Luczot que je n'ai pas revu depuis 14 ans » [X, 76] ; malgré la séparation, les deux amis ne cessèrent cependant pas de correspondre fréquemment et le plus souvent sur des sujets d'entomologie.

Une lettre de Nodier, adressée en 1802, de Paris, à Weiss, contient un long paragraphe consacré à *notre ami Thébaudais* ; ce passage a été omis dans l'édition Estignard [X, lettre VI, p. 11] : « J'ai appris avec un plaisir infini que vous aviez reçu des nouvelles de notre ami Thébaudais, car ce n'est que sous ce nom que j'en parle avec vous ! » : le reste de ce

1 Quérard a soutenu que Luczot en était l'auteur véritable et Nodier le simple *blanchisseur* (*Suppl. littér.*, III, 337 ; nous examinons plus loin cette question — chap. VIII — et la réponse de M. de la Fizelière (*Bull. du Bibliophile*, mars 1857, p. 131.)

long paragraphe inédit discute une question étrangère à notre sujet, l'organisation de la société les *Philadelphes*.

Dans sa réclamation à propos des *Eléments d'Histoire naturelle* de Duméril (*Décade philosophique*, 1804), Ch. Nodier rappelle « la découverte de MM. Luczot de Thébaudais et Nodier. »

En 1808, dans une lettre du 30 avril adressée à Weiss, non publiée par M. Estignard, et commençant par ces mots : « Je reçois une lettre.. », Nodier lui annonce que Luczot l'invite à aller passer quelques mois chez lui (à Hédé).

Une lettre postérieure, de fin 1808 (1), de Nodier, informe Weiss qu'il va attendre son embarquement pour la Louisiane, dans la maison de Luczot, à Hédé (2).

Luczot s'est occupé beaucoup d'entomologie, surtout des Lépidoptères : la préface des *Descriptions* manuscrites de 1797 et les mentions « du cabinet de M. Luczot », prouvent que Luczot avait déjà formé, à cette époque, une importante collection d'insectes ; on lit aussi, dans la même préface, que les deux amis s'étaient partagé l'étude de la faune de la Franche-Comté, Nodier se réservant les Coléoptères et les Hémiptères, Luczot les Lépidoptères.

Après son départ de Besançon, Luczot continue en Bretagne, avec une grande activité, ses observations entomologiques ; une lettre de Nodier, de 1808, nous apprend que « Luczot qui a poussé au plus haut période ses recherches en entomologie, se propose de publier dans quelques années un *Species* plus complet qu'aucun de ceux qui existent. » [X, lettre XXI].

(1) Cf. X, lettre XXX, p. 38 ; cette lettre a été écrite après la mort du père de Ch. Nodier, par conséquent après le 9 octobre 1808.

(2) Le mot *Hédé* a été supprimé dans Estignard, le copiste ayant lu « dans la maison de Leuzot ». — Hédé est un chef-lieu de canton d'Ile-et-Vilaine, à 21-24 kil. au N.N.W. de Rennes, où la famille de Luczot avait une habitation ; M. Durand, juge de paix à Hédé, n'a plus entendu parler des Luczot, depuis 1858. (*In litt.*, 1908.)

Plus tard, Luczot paraît avoir abandonné ce projet, mais il avait promis sa collaboration à Nodier pour les ouvrages d'entomologie auxquels son ami travaillait dans sa retraite de Quintigny ; Nodier annonce, en effet, à Weiss, le 25 avril 1812, que Luczot lui a promis de faire les figures de son *Museum entomologicum* ¹ et dans une autre lettre du 15 mai de la même année, à propos des mêmes figures. Nodier affirme « qu'il se sent en état de les faire assez proprement, si, dit-il, Luczot me les néglige » (2).

On verra plus loin que le départ de Nodier pour l'Illyrie l'empêcha, malheureusement, de terminer ces ouvrages où il se serait montré un véritable entomologiste, au sens scientifique du mot ; depuis lors, le nom de Luczot ne se retrouve plus dans sa correspondance.

Mais on le rencontre dans des ouvrages d'entomologie ; le comte Dejean cite Luczot, en 1828, dans son *Species des Coléoptères* (t. III, p. vi), parmi ses correspondants : « Luczot, ingénieur des ponts et chaussées du Morbihan, à Vannes, s'occupe d'entomologie et m'a donné quelques insectes de Terre-Neuve. »

Après avoir rempli les fonctions d'ingénieur ordinaire dans les Côtes-du-Nord, de 1798 à 1803, Luczot avait été envoyé à Nantes, le 1^{er} prairial an XI, pour diriger les travaux des ports de commerce ; puis, le 7 germinal an XII, dans le département d'Ille-et-Vilaine pour diriger les travaux de jonction de la Vilaine à la Rance ; il avait enfin été nommé ingénieur en chef du Morbihan, le 20 janvier 1819.

Luczot prit sa retraite à Vannes, le 4 juillet 1829 et vint s'installer à Paris, où il mourut le 28 novembre 1844, la même année, — coïncidence remarquable, — mais quelques

(1) Le copiste de M. Estignard a transformé les mots « quoique Luczot me les eût promises », en : « et qui m'ont été promises » [X, 124].

(2) Même transformation, par le même copiste, des mots « si Luczot » en « si on me » : [X, 125] ; n'ayant pas su lire le nom de Luczot, et craignant de se tromper, le copiste a préféré le supprimer !

mois plus tard que Ch. Nodier ; les deux amis qui ne s'étaient pas perdus de vue, malgré une longue séparation, ont donc pu se revoir et causer, dans leur vieillesse, des recherches de leurs jeunes années ; on n'a cependant pas la preuve qu'ils aient repris leurs relations pendant cet assez long séjour dans la même ville.

Le nom de Luczot se retrouve encore plus tard dans les traités d'entomologie : un Luczot, officier de marine, descendant ou parent probablement de l'ami de Nodier, est cité comme ayant fait des observations intéressantes sur les mœurs des *Hexodon*, curieux insectes de l'Île-de-France et de Madagascar. (Maur. Girard, I, 467).

Quelle a été la part d'influence de Luczot sur les études d'histoire naturelle de Nodier ? Il me paraît qu'elle a été au moins aussi grande que celle de Girod-Chantrons, mais d'une autre nature : Girod-Chantrons avait essayé d'intéresser le jeune Nodier à l'ensemble des sciences naturelles ; Luczot s'était spécialisé dans celle de ces sciences que Nodier cultivait avec le plus de plaisir, l'entomologie : ils s'en occupèrent tous deux, dans le même esprit, avec l'enthousiasme de la jeunesse et la vivacité d'imagination qui leur faisaient établir, un peu prématurément, des théories physiologiques aussi délicates que celles de l'usage des antennes chez les insectes. Des deux ouvrages scientifiques écrits par Ch. Nodier à cette époque, la *Dissertation* est le produit avoué de la collaboration des deux amis ; mais l'autre, resté manuscrit, les *Descriptions d'espèces nouvelles*, quoique signé de Nodier seul, peut aussi revendiquer un peu de la paternité de Luczot.

§ 2. Nodier et l'Ecole centrale : De Besses

Rappelé par son père, Nodier quitte Novillars en octobre 1794 et revient à Besançon continuer ses études sous la surveillance paternelle (1).

La création de l'*Ecole centrale du département du Doubs*, en 1795 ², va permettre à Nodier de compléter, en suivant un enseignement méthodique, ses connaissances scientifiques, particulièrement en mathématiques et en histoire naturelle.

L'Ecole centrale avait été installée, par arrêté du 23 floréal an III (12 mai 1795) dans les bâtiments de l'ancien collège des Jésuites, le Lycée actuel ; l'enseignement y était donné dans dix cours publics dont les professeurs étaient : DE-BESSES, pour l'histoire naturelle ; DEMEUSY, les mathématiques ; GUILLEMET, la physique et la chimie ; BRIOT, puis J. DROZ, les belles-lettres ; J.-J. ORDINAIRE, la grammaire générale ; PROUDHON, la législation, etc. (3)

Nodier s'intéressa non seulement aux sciences naturelles, mais aussi aux mathématiques ; il écrit à Pertusier : « Deis travaille à l'histoire naturelle et il pourra bien être un Pline quand je serai un Newton » (VI, 942 ; et plus tard, le 20 nivôse an VII : « j'apprends les mathématiques et mon arithmétique est déjà finie » (VI, 969.)

(1) Des biographes le font envoyer à ce moment à Strasbourg, pour y apprendre le grec sous la direction du fougueux terroriste, l'ex-capucin Euloge Schneider ; d'autres placent ce voyage, à la fin de 1793 ; cf. Nodier, *Euloge Schneider* (éd. Renduel, VIII, p. 52, 57, 67) ; M^{me} Mennessier-Nodier, VIII, 20 ; M. Michel Salomon, XIX, 45 et note (1), p. 48.

(2) Les *Ecoles centrales* ont été créées par décret de la Convention du 25 février 1795 ; voy. DROZ, XXXVI, 51

(3) Les biographes de Nodier ne citent ordinairement que J. Droz, son parent, parmi ses professeurs à l'Ecole centrale ; voy. M^{me} Mennessier-Nodier, VIII, 33, etc.

Mais c'est l'enseignement de Debesses et son influence sur Nodier que nous devons examiner surtout dans cette étude sur *Nodier naturaliste*.

La commission de l'Ecole, dont Girod-Chantrons faisait partie, avait eu beaucoup de peine à trouver un professeur d'histoire naturelle ; le seul candidat qui s'était présenté au concours, le 4 pluviôse an III, le citoyen Léglise, avait été jugé insuffisant ; un autre inscrit avait fait défaut ; devant cette disette de candidats, le jury avait cru devoir demander un professeur au Ministre de l'Intérieur qui lui désigna Jean-Antoine Debesses, professeur à l'Institut de Paris, comme très capable de remplir ces fonctions (1) ; le jury accepta cette proposition et Debesses fut ainsi nommé, sans concours, professeur d'Histoire naturelle (13 floréal an IV — 2 mai 1796.)

Jean-Antoine de GLO DE BESSES *dit* CHONEL, était un personnage très remuant, d'un caractère bouillant, courageux et actif, — nous apprend une biographie manuscrite (2), — et dont l'existence a été, en effet, très mouvementée ; né le 15 octobre 1751, à Besses, commune de Silhac (Ardèche), il fait ses études classiques chez les Jésuites au collège de Tournon ; embrasse d'abord la carrière militaire, puis l'état ecclésiastique (1780) : à la Révolution, partisan des nouvelles idées, il renonce à la prêtrise (en 1792) et se retire à Besses ; la tourmente un peu apaisée, il vient à Paris, vers 1795, où il professe, comme il a été dit, plusieurs cours à l'Institut ; il séjourne ensuite à Besançon, comme professeur à l'Ecole centrale, puis comme procureur général du Lycée, de 1796 à 1804 ; en février 1804, il rentre dans la carrière ecclésiastique, comme aumônier du Lycée de Versailles, puis comme

(1) « Ce citoyen avait professé le commerce et l'agriculture à l'Institut de Paris et avait des attestations des professeurs les plus instruits d'histoire naturelle, de chimie et de minéralogie. » (Lettre du Ministre de l'Intérieur ; *Archives du Doubs*, liasse L, 386).

(2) Communiquée par des membres de sa famille (*in litt.*, 1895).

curé de Viroflay (Seine-et-Oise) où il meurt, le 28 avril 1825. (1)

De Besses, très zélé, très actif, s'occupa beaucoup de son enseignement à l'Ecole centrale et de l'organisation du jardin botanique qu'il avait installé dans une partie des jardins du Collège (2).

Son cours, bisannuel, qui avait lieu tous les jours pairs, à 10 heures du matin, et les démonstrations au jardin botanique qui le complétaient, avaient obtenu un grand succès; Droz en donne l'attestation suivante.

L'enseignement de Debesse était aussi agréable que compréhensible, et ce genre de mérite lui attirait de nombreux auditeurs. Ses leçons avaient lieu le plus souvent en plein air, en face de la nature, selon l'expression de François Neufchâteau. La minéralogie et la zoologie lui étaient moins familières que la botanique; aussi cette dernière science faisait le sujet privilégié de ses travaux. Au jardin botanique, il montrait la certitude de l'observateur sérieux. Dans sa chaire, la parole et le crayon suppléaient à l'absence de la nature, et, dans les deux cas, ses exposés comme ses discussions brillaient par la logique, autant que par l'élégance et la clarté. Il professait avec goût, et son zèle témoignait d'un grand amour de la science. Ce sentiment se manifesta de la façon la moins équivoque dans les labours qu'il entreprit pour mettre son appareil de culture au niveau de son enseignement. Mais ses soins échouèrent devant l'indifférence et les mesquines économies de l'administration. (3)

Le cours était aussi complété par des excursions botaniques (4); ajoutons que De Besses avait préparé une *Flore du*

(1) Je donne une Notice biographique plus complète de De Besses dans mes *Botanistes franc-comtois* (en préparation).

(2) Voyez sur ce Jardin botanique Droz, XXXVI, t. II, p. 104-108 et *Archives du Doubs*, liasse L, 386; voy aussi mon *Histoire des jardins botaniques de Besançon* (en préparation), et dans *Soc. Emul. du Doubs*, 1890, 1895 (9 fév.), 1905, etc.

(3) Droz, XXXVI, p. 115-116. Voy. aussi le *Plan d'Enseignement* que De Besses a publié, an IX (*Cours d'Histoire naturelle*, p. 10 à 16).

(4) Voy. DE BESSES, *Plan d'Enseignement...*, an IX, p. 12.

département du Doubs, d'après l'herbier de Girod de Chantrans, mais cet ouvrage n'a pas été publié.

Tel est l'enseignement que Nodier suivit à l'Ecole centrale et dont il profita assurément, bien que sa spécialisation précoce dans l'entomologie, — science moins familière à De Besses que la botanique, — ne lui permit peut-être pas d'en retirer le même profit. Au surplus, on a conservé le souvenir du brillant examen que Nodier soutint à la fin de son année d'études.

L'élève le plus distingué de son cours était Ch. Nodier. Dans le premier compte rendu des examens publics, il avait émis en entomologie des opinions tellement savantes ou avancées, que le jury, dans l'embarras, ne put les accueillir que sous réserves. Il est juste d'ajouter qu'il devait cette supériorité aux soins particuliers de Girod de Chantrans. (XXXVI, 116, note.)

Ne conviendrait-il pas d'y associer le nom de Luczot, son collaborateur, son ami, son condisciple, puisqu'il suivait aussi les cours de De Besses? Voici, en effet la liste des auditeurs, conservée dans les *Archives du Doubs*.

Levasseur, directeur du génie ; Giraud, officier du génie ; Dangel, adjoint du génie ; Luxot (sic), ingénieur ; Compagnié, Petitpierre, Ordinaire cadet, Gardet, Lorient, Charles, Plantain, Clerc, officiers de santé ; Dey (sic), Nodier jeune, Camus, France, Guillaume, Mathieu, Perrin, Ménétrier, Prost, Besson, étudiants ; Le Cloux, élève médecin.

ORDINAIRE cadet est Désiré Ordinaire (1773-1847, qui fut professeur d'histoire naturelle à la première Faculté des sciences de Besançon (1810-1815) ;

LORIENT est probablement Pierre-Alexis Lorient (1753-1823), médecin, pharmacien, botaniste, dont nous parlerons dans nos *Botanistes bisontins*.

On a vu plus haut qu'un autre camarade et ami de Nodier, DEIS, étudiait aussi avec passion l'histoire naturelle.

En résumé, Nodier doit moins à De Besses qu'à Girod de Chantrans et qu'à Luczot ; De Besses était surtout botaniste ; et si Nodier profita des leçons de l'Ecole centrale dans cette branche de l'histoire naturelle pendant ses excursions dans les Vosges et le Jura, pendant son professorat à Dole, et dans ses promenades aux environs de Paris ou dans son voyage en Ecosse, il délaissa assez tôt la botanique pour s'intéresser presque exclusivement à l'entomologie.

CHAPITRE IV

LA JEUNESSE SCIENTIFIQUE DE NODIER (*fin*)

VOYAGES A PARIS, DANS LES VOSGES ET LE JURA

De 1798 à 1804, Ch. Nodier partage son temps, — « mélange de passions débordées et d'études sérieuses » (Wey) — entre Besançon et Paris ; il fait aussi quelques séjours dans les Vosges et parcourt enfin, en fugitif, pendant les années 1805 et 1806, les montagnes du Jura ; cependant, malgré cette vie agitée et traversée par tant d'aventures, il n'en continue pas moins ses observations d'histoire naturelle, seule particularité de sa vie dont nous ayons à nous occuper.

§ 1. Observations d'histoire naturelle dans les Vosges

Nodier allait fréquemment, — peut-être chaque année, dans sa jeunesse, — passer quelques semaines de vacances, dans les Vosges, chez sa nourrice Thérèse Krist.

Il fait allusion à ces séjours dans les *Souvenirs de la Révolution* (Les Emigrés) et dans les *Souvenirs de jeunesse* (Thérèse) ; les transformations que la riche imagination de Nodier a fait trop souvent subir aux événements qu'il raconte dans ses Nouvelles et ses Essais pourraient faire suspecter la véracité de ceux dont il parle dans ces *Souvenirs* ; mais ils sont confirmés par plusieurs passages de sa correspondance avec Weiss. Il est, du reste, assez facile, dans *Thérèse* et dans les *Emigrés*, de séparer, de la partie romanesque du récit, les faits vrais et les observations scientifiques rapportés par Nodier.

C'était ordinairement en août ou en septembre que Nodier se rendait à Giromagny, ou au Puix, au pied du Ballon d'Alsace ; dans sa correspondance, il donne plusieurs fois rendez-vous à Weiss pour le mois de fructidor ou la fin du mois d'août.

Un de ces voyages aurait eu lieu en 1798, si l'on accepte comme exacte la date donnée par cette indication de Nodier dans ses *Souvenirs* (1) : « je n'avais pas 18 ans » ; il s'agit de l'« expédition des Vosges », organisée par le Directoire pour y rechercher des mines d'argent (2).

D'autres descriptions de *Thérèse* (p. 23, 86) se rapporteraient à un autre séjour, — si ce n'est pas le même que le précédent ? — du courant de l'année 1799 : l'intéressant passage suivant montre l'enthousiasme de Nodier à la vue des paysages vosgiens et au cours de ses observations entomologiques.

Vous tous, disais-je, qui avez voyagé en tous pays, et qui n'avez pas vu la gorge romantique du Puy, quand vous serez arrivés de Giromagny au pied du ballon, vous conviendrez qu'il vous restait à voir plus que vous n'aviez vu. Mais il aurait mieux valu y aller en 1799. Ce qui m'inspirait pour le Puy, à moi, une prédilection si marquée, c'était l'impression toute récente d'une promenade que j'y avais faite quelques mois auparavant (3), dans la ferveur de mes recherches entomologiques, à la poursuite de deux magnifiques insectes vosgiens, la *lamia edilis* et la *lamia Schaefferi*, et dont je n'avais rapporté qu'une amourette, mais une amourette qui avait bien son prix, car c'était la première (4).

Les lettres I et II de la correspondance Nodier-Weiss, se rapportent probablement aux séjours de ces deux années

(1) Les Emigrés, p. 193 ; *Thérèse*, p. 84 (éd. Renduel).

(2) Voy. plus loin : *Nodier, minéralogiste* (Chap. XII, paragr. 1.).

(3) Il s'agit peut-être du séjour de 1798 ?

(4) Les Emigrés, p. 198 ; *Thérèse*, p. 85-86.

1798, 1799 et non à l'année 1796⁽¹⁾ ; Nodier y parle de son installation chez sa nourrice, près de Giromagny et on y voit qu'il s'occupait alors autant de botanique que d'entomologie.

J'ai fixé dans le mur trois petites tablettes où sont mes livres ; tu sais que j'en ai apporté fort peu. J'ai mis sur la première trois ou quatre volumes de Shakespeare, Montaigne... et le *Genera plantarum* de Linné... J'ai fait tous ces jours-ci des excursions botaniques assez fructueuses ; j'ai découvert beaucoup de plantes alpines et j'en ai recueilli de superbes individus, entre autres des citises qui ne sont, je crois, pas décrits [X, lettres I, II].

Dans une autre lettre écrite de Paris, probablement en 1802 (avant la publication de *Stella* !), Nodier, dans un moment de découragement, écrit à Weiss : « J'irai retremper ma vie auprès de toi. Je crois que la campagne, la solitude, l'amitié me rafraîchiraient un peu. Nous cueillerions des plantes ; je t'apprendrais à les dessécher : nous chercherions des insectes et tu me rappellerais leurs noms. Crois-tu que cela soit possible ?... Cela était si facile à dix-huit ans... » [X, lettre III, p. 6].

Une autre lettre adressée à Weiss, aussi en 1802, mais postérieure à la publication de *Stella*, fait allusion à son séjour, dans les environs de Giromagny, l'année précédente, et lui donne rendez-vous pour le mois d'août prochain.

Du courage, mon bon ami, et au mois de fructidor prochain, nous herboriserons dans ma chère montagne des Vosges et je te montrerai les belles mines⁽²⁾ de Giromagny, et le beau vallon du Puits et la chaumière où habitait cette inconcevable Thérèse Krist qui a servi de modèle à ma pauvre *Stella*. Cependant il

(1) Malgré M. Estignard et d'autres après lui, comme M. Michel Salomon, XIX, 261.

(2) « La belle mine » pour « belles mines », dans éd. Estignard, X, p. 11.

est possible que nous ne chargions pas notre bagage de Tournefort et de Linné. Une petite nomenclature bien simple nous suffira pour reconnaître celles de nos plantes que je verrais pour la première fois ou dont le nom me serait échappé⁽¹⁾ ; nous voyagerons moins en érudits qu'en poètes, qu'en amis ; nous nous chargerons moins de toutes ces pédantesques définitions des savants que de plaisirs et de sensations nouvelles. [X, lettre VI, p. 11].

La même année toujours, il écrit de Paris, à Weiss, des lettres pleines de souvenirs des Vosges, de ses sapins, de ses bruyères, de ses rochers [X, lettre XI, p. 21] ; dans la lettre XIII (p. 27), il ajoute avec son enthousiasme juvénile :

Et la lettre est un volume que nous lisons sous les grands sapins de Giromagny, au milieu des souvenirs... ; car nous irons à Giromagny ; nous marcherons sur ses bruyères, nous visiterons ses chalets, nous recueillerons ses plantes ; et nous chercherons sur les feuilles de ses bouleaux ce beau capricorne rouge à écusson noir que j'avais nommé *peltifer* : et cet autre moins élégant, mais dont les antennes s'étendent à trois pouces derrière lui. Avoue que ce jour sera beau ! que de titres nous réunirons pour être bien accueillis par la nature ! poètes, naturalistes... amis !

Nous verrons, dans un autre chapitre, que le *peltifer* de Nodier est le *Purpuricenus Kœhleri* et que l'insecte aux longues antennes est le bel *Ædilis montana* dont Nodier a, du reste, déjà parlé plus haut.

Enfin, bien plus tard, en 1812, [X, lettre 73] Nodier fait encore de semblables projets pour le 31 août de cette année !

Ainsi, pendant ses séjours dans les Vosges, dans le cours de ses excursions à travers les forêts de sapins, les pâturages et les bruyères des Ballons, Nodier, mettant à profit les

(1) Le copiste de M. Estignard a lu « cité après » au lieu de « échappé ».

connaissances qu'il avait acquises en histoire naturelle, avec Girod-Chantrons, Luczot et De Besses, avait pu s'occuper, avec des aptitudes et des succès divers, comme on le verra plus loin, de trois branches de ces sciences : l'entomologie, la botanique et la minéralogie.

§ 2. Recherches entomologiques à Paris

Pendant ses divers séjours à Paris, de 1800 à 1804, Nodier s'est occupé surtout de bibliographie et d'entomologie. Il était allé à Paris dans le but d'y trouver une situation, d'entrer en relations avec des hommes de lettres, des professeurs, qui pourraient l'y aider ; aussi passa-t-il son temps à beaucoup d'autres choses qu'à l'histoire naturelle ; cependant, dès son premier voyage, en hiver 1800 (déc. 1800—mai 1801), il poursuit ses recherches bibliographiques sur les insectes en utilisant les ouvrages qu'il trouve à la Bibliothèque nationale où il fait de nombreuses séances [X, lettre 3, 4] ; il rédige sa *Bibliographie entomologique*, terminée dès la fin de décembre 1800 [X, lettre 4, 5] et qui sera publiée en février 1801 ; il prépare aussi d'autres ouvrages sur les insectes, une nouvelle classification de ces animaux, leurs rapports avec les plantes, ouvrages interrompus par des préoccupations de nature bien différentes, mais qu'il reprendra plus tard, à Quintigny, sans cependant pouvoir encore les achever !

La publication de la *Bibliographie entomologique* mit Nodier en relations avec l'illustre naturaliste Lamarck, qui en examina le manuscrit et le « qualifia d'ouvrage bien fait et vraiment classique. » L'approbation de ce savant avait été exigée par l'éditeur à qui Nodier s'était adressé pour l'impression de son œuvre.

« Monsieur Maradan, avec qui je suis étroitement lié, se chargera, à coup sûr, de l'impression de mon ouvrage. Il n'y met plus qu'une clause, c'est la soumission antécédente du

manuscrit à Messieurs de Laméthérie et de Lamark. D'après leur aveu, dont je ne crois pas devoir douter et qui me sera notifié le 14, Monsieur Maradan achètera l'ouvrage. Si la somme est assez forte pour m'entretenir ici pendant quelques semaines, j'écirai promptement à M. Coste (1), suivant ses intentions, parce que je puis, pendant quelques semaines bien employées, rétablir mes affaires... » (2).

Quelques jours plus tard (26 nivôse = 16 janvier 1801), une nouvelle lettre donne des renseignements sur cette négociation.

Maradan est venu chez moi pour m'apporter votre lettre (3), pendant que j'étais à la Bibliothèque nationale. Je n'ai pas pu le voir, et j'ignore encore ce qui est décidé de mon ouvrage, dont je n'ai pas pu avoir des nouvelles depuis qu'il est déposé entre les mains de M. Lamark : il est probable que j'aurai de la peine à le vendre, et des platitudes dégoûtantes vont aux nues... (4).

Enfin, Lamarck ayant approuvé l'ouvrage, Moutardier se charge de l'imprimer.

Quant à mes manuscrits je voulais garder sous le secret ce qui les concerne et je ne vous (5) confie rien qu'à ce titre, parce que je prépare à mon père le plaisir de la surprise. Monsieur de Lamark a approuvé ma Bibliographie entomologique, l'a qualifiée *d'ouvrage bien fait et vraiment classique* (6) et m'a engagé à en presser la publication. C'est Moutardier qui s'en

(1) Ch. Nodier était adjoint au bibliothécaire Coste, à l'Ecole centrale de Besançon, et ses absences donnaient lieu à des plaintes répétées.

(2) Lettre de Nodier à Ch. Weiss, du 11 nivôse an IX = 1^{er} janv. 1801; inédite !

(3) Lettre adressée par Weiss et des amis communs.

(4) Estignard, X, lettre XIV, p. 29; cette lettre est bien antérieure à la lettre XVII et doit être classée la 4^e de la correspondance Weiss !

(5) La lettre est adressée à Weiss et à des amis communs.

(6) Ces mots sont soulignés dans l'original, non dans l'édition Estignard. X, p. 8.

occupe et dans huit jours vous me verrez imprimé. *Motus*. Je ferai passer à Deis des exemplaires qu'il vendra comme il pourra... [X, lettre IV, p. 8-9].

Cet ouvrage fut bien une surprise, -- et très agréable -- pour le père de Ch. Nodier : on peut lire dans l'ouvrage de M^{me} Mennessier [VIII, 37] la satisfaction qu'il éprouva à la réception des exemplaires de ce travail et tous les avantages qu'il en espérait pour l'auteur.

Besançon, 20 ventose an IX. — *In tenui labor*. Cette épigraphe, mon cher Charles, eût merveilleusement convenu à l'ouvrage que tu nous as fait parvenir. Il a dû te coûter beaucoup de travail et de recherches. Les personnes en état de les apprécier, te sauront plus de gré de ta petite bibliographie des insectes que de plusieurs volumes in-douze de pur amusement. Tous tes paquets ont été remis à leurs adresses du jour de leur réception. Je ne sais point encore quel jugement le citoyen Chantrons aura porté de ton petit volume, mais je ne doute pas qu'il ne te soit favorable et qu'il ne fasse beaucoup valoir ton travail dans la première assemblée de la Société d'agriculture. Pour moi, je suis extrêmement satisfait de ce que tu as utilement employé le temps que tu as dérobé à la curiosité et au plaisir. Ce petit monument servira peut-être à te rappeler au souvenir des professeurs et des hommes de lettres avec lesquels tu as entretenu quelque liaison et dont le suffrage te sera infiniment avantageux quand il se présentera une place qui pourra te convenir...

Je ne sais quel a été le sentiment de Girod-Chantrons sur l'ouvrage de son ancien élève ; mais ainsi qu'on l'a vu plus haut (p. 32), cet ouvrage n'est pas même mentionné dans les procès-verbaux de la *Société d'Agriculture du Doubs* !

Quelques renseignements sur les deux naturalistes qui devaient examiner le travail de Nodier.

LAMARCK (Jean-Baptiste-Pierre Antoine de MONET de), né en Picardie, à Barentin, en 1744, mort à Paris, en 1829,

l'illustre fondateur du transformisme, était surtout botaniste (cf. sa belle *Flore française* de 1778 et 1795, revue et augmentée par Decandolle, 1805-1815) ; mais, chargé en 1793 de la chaire des *Animaux sans vertèbres* au Jardin des Plantes, il s'occupa dorénavant avec succès de ces organismes ; cependant il travailla moins les insectes que les autres groupes de ces animaux inférieurs et en abandonna l'étude à son aide naturaliste LATREILLE ; cette circonstance explique le jugement un peu trop élogieux qu'il fit de l'ouvrage de Nodier.

Pour LA METHERIE, il s'agit du physicien et naturaliste Jean-Claude de La Metherie (né à La Clayette, dans le Mâconnais, en 1743, mort en 1817) qui venait d'être nommé adjoint à la chaire d'Histoire naturelle du Collège de France ; il est l'auteur de nombreux ouvrages de géologie, de minéralogie, etc., où l'on trouve des idées singulières sur l'origine des végétaux et des animaux, idées que Nodier utilisera plus tard dans son Essai de *Palingénésie humaine* (voy. chap. XII, parag. 3) : on ne peut confondre J.-Cl. de La Metherie avec le médecin philosophe Julien OFFRAY de LA METTRIE, né à Saint-Malo, en 1709 et mort à Berlin en 1751, qui sera plus tard le sujet d'un autre Essai de Ch. Nodier *Sur les superstitions* dont nous parlerons plus loin.

Ch. Nodier avait encore fait des recherches sur un sujet bien en rapport avec ses facultés d'observation, d'analyse et de généralisation, les *Harmonies de l'Entomologie et de la Botanique* ; il les annonce dans sa *Bibliographie entomologique*, p. 36 et 37. Il paraît aussi avoir préparé une *Histoire des Insectes* avec un *Nouveau système de classification*, qui aurait même été annoncé dans des catalogues, à la date de 1800. M. Abeille de Perrin, à qui je dois cette indication, n'a pu retrouver la source où il l'a puisée ; il s'agit probablement du même ouvrage que Nodier reprendra, plus tard, à Quintigny, sous le titre de *Museum entomologicum*.

Dans ses autres séjours à Paris, fin 1801 à mars 1802, et hiver 1803-04, malgré ses occupations littéraires (publication

de *Stella*), ses relations avec les Méditateurs et les Philadelphes, ses démêlés avec la police (emprisonnement à Sainte-Pélagie, déc. 1803 à janv. 1804), Nodier n'a pas dû interrompre complètement ses études d'histoire naturelle; c'est à cette époque qu'il faut probablement rapporter les recherches indiquées plus haut et les curieuses observations sur les *animaux ressuscitants*, qu'il faisait dans les gouttières du toit de sa chambre d'étudiant, au 5^me étage, observations transcrites, en 1864, par Al. Dumas, avec sa verve habituelle, sous le titre de *Tarentatello*; elles sont analysées et reproduites plus loin.

Enfin, collaborateur du journal la *Décade philosophique*, Nodier a donné, en 1804, à cette Revue, plusieurs articles sur des sujets scientifiques.⁽¹⁾

Nodier a dû entrer en relations, à Paris, avec d'autres naturalistes que ceux dont on a relevé les noms dans sa correspondance : Lamarck, La Metherie, Cuvier, Duméril, etc.; il cite, dans divers de ses ouvrages, des anecdotes qui se rapportent à des personnages amis de son père, comme Naigeon, ou s'occupant d'histoire naturelle; il parle, dans *Séraphine*, de la *Société philomathique de Paris* qui était, grâce à « une correspondance hebdomadaire » de Girod-Chantrans, « seule dépositaire alors de toutes ses brillantes acquisitions des sciences physiques dont l'Institut a recueilli l'héritage » (p. 39). Nodier a probablement servi plusieurs fois d'intermédiaire entre Chantrans, la Société philomathique et les naturalistes qui la composaient⁽²⁾.

(1) Voy. Bibliophile Jacob. Ch. Nodier rédacteur de la *Décade philosophique* (Bull. du Bibliophile, 1864, p. 1169; 1865, p. 145, 158, etc.)

(2) Les premières communications de Girod-Chantrans à la Société philomathique remontent à 1793; il les a continuées pendant plusieurs années; voy. rapport du citoyen Sylvestre, an VI, p. 99; *Recherches chimiques*. . . 1802, p. vi, vij.

§ 3. Nodier fugitif dans les montagnes du Jura.

La période la plus obscure de la jeunesse de Nodier comprend les années 1805, 1806, qu'il passe en grande partie, se croyant poursuivi par la police de Napoléon, à errer en fugitif dans les montagnes du Jura.

Ses biographes racontent comment à son retour de Paris, au commencement de 1804, sortant de Sainte-Pélagie avec le renom d'un révolté et d'un conspirateur, ses propos hardis, ses relations compromettantes éveillent l'attention de l'autorité et le font mettre en surveillance ⁽¹⁾; dans la crainte d'une arrestation possible, Nodier croit prudent de s'échapper de Besançon et de dépister la police en vagabondant dans les montagnes du Jura et les hautes vallées de la Suisse. ⁽²⁾

Mais, « dans ses pérégrinations à travers les bois et les champs, tandis qu'il fuyait les gendarmes réels ou imaginaires qui étaient ou qu'il pensait être à sa poursuite, Nodier faisait la chasse aux insectes », et récoltait des plantes ou des minéraux : on le trouve ainsi à Courlans, aux environs de Lons-le-Saunier, à Sellières, Arbois, Grozon, Saint-Cyr, Aumont, Colonne, Pupillin, Toulouse, Villers-le-Bois, la Ferté, etc. ⁽³⁾; à Courlans, « la vallée la plus gracieuse du Jura et peut-être, dit-il, du monde entier, où il fait si bon se coucher parmi les

(1) Cette surveillance a duré jusqu'en 1809; le 10 septembre de cette année, Nodier écrit d'Amiens à Weiss (X, lettre 37) : « je ne suis plus en surveillance et le chevalier ne l'a jamais été ». Dans la préface de l'*Examen critique des Dictionnaires*, p. 6, il dit aussi : « un mandat d'arrêt a pesé sur moi pendant 4 ans. »

(2) Voy. *Suites d'un mandat d'arrêt* dans *Souvenirs et Portraits*, éd. Renduel, 1841, t. IX, p. 116, 118 (Courlans, 119) Ancolie, Lamie de Köhler, p. 124 (Sellières), etc.; allusions dans plusieurs Nouvelles, par ex. *Made-moiselle de Marsan*; aussi dans la Biogr. RABBE, autobiographie (?) reproduite dans *Bull. du Bibliophile*, 1864, p. 865 et dans la Préface de l'*Examen critique des Dictionnaires*, etc.

(3) Voy. la carte placée dans le Chap. I de cet ouvrage, p. 9

renoncules à la coupe d'or, les leucanthèmes aux rayons d'argent et les salicaires aux grappes violettes », il fait, dans ses prairies en fleurs, la découverte d'un bel insecte : « jamais, s'écrie-t-il, la magnifique *lamie de Köhler* ne s'était offerte à mes yeux et je l'appelai par un cri d'enthousiasme. »

La nuit venue, le naturaliste fugitif cherchait un asile dans quelque cabane de paysan ou de bucheron, dans un presbytère écarté ou chez un médecin de campagne ⁽¹⁾ ; « habile à discourir sur la médecine, comme sur toutes les sciences qui s'y rattachent, il étonnait ses hôtes par l'étendue et la variété de ses connaissances » ; et en les quittant, en reconnaissance de leur hospitalité, il leur laissait des insectes curieux, des plantes salutaires, ou quelques minéraux rares ; il les engageait à rechercher les curiosités naturelles, à en faire des collections, leur donnait des conseils et des leçons ; comme le dit Mérimée, et ainsi que nous le verrons plus loin, Nodier était déjà un professeur, — professeur nomade, — d'histoire naturelle. ⁽²⁾

Nodier n'a pas donné, sur ces années « au nombre des plus douces de ma vie » ⁽³⁾ et sur ses observations d'histoire naturelle, d'autres renseignements que ceux contenus « dans les pages charmantes de pittoresque » qu'il a consacrées à cette vie errante ⁽⁴⁾ ; mais il a certainement utilisé ses observations dans les cours qu'il a professés à Dole et dans les ouvrages, malheureusement perdus, qu'il devait plus tard préparer à Quintigny.

(1) D'après l'autobiographie citée plus haut, Nodier trouvait un asile dans les presbytères et les couvents ; il y travaillait dans leurs bibliothèques ; en Suisse, il aurait été obligé pour vivre d'exercer divers métiers (p. 866).

(2) Voy. Mérimée, IV ; Wey, II, 43 ; Thuriot, XIII, 101 ; D. Fabre, XXXVII, 5 ; Michel Salomon, XIX, 62 ; Bouvier, XLII, 5.

(3) Examen critique. . . p. 7.

(4) Voy. plus haut, note ⁽²⁾, p. précédente.

CHAPITRE V

LA DERNIÈRE PÉRIODE DE LA VIE SCIENTIFIQUE DE NODIER : DOLE, AMIENS, QUINTIGNY, L'ILLYRIE, PARIS

Nodier trouve enfin, dans les derniers mois de 1806, ou au commencement de 1807, un terme à cette vie vagabonde ; il était rentré, sur l'invitation même du préfet Jean de Bry ¹, à Besançon : un peu plus tard, il se laisse envoyer en surveillance à Dole, où pendant plus d'un an (1808 septembre 1809), « il butine, à son gré, à travers les vastes domaines de la philologie, de la littérature et des sciences naturelles » ² ; après une échappée de 8 mois à Amiens (septembre 1809-mai 1810), Nodier se fixe à Quintigny, près de Lons-le-Saunier, dans la famille de sa femme et s'y occupe avec ardeur d'histoire naturelle, jusqu'à son départ pour Laybach (fin décembre 1812) ; à son retour de l'Illyrie (octobre 1813), après quelques jours passés à Quintigny, Nodier s'installe définitivement à Paris (1814) et là s'éteint peu à peu sa passion pour l'entomologie et se termine sa vie de naturaliste (1818).

La période de 1807 à 1812, pendant laquelle Nodier se livra à un travail acharné, très disséminé comme toujours, mais consacré en grande partie à l'histoire naturelle, aurait été des plus fructueuses et des plus démonstratives pour sa réputation de naturaliste, si sa nomination à Laybach ne l'avait empêché de terminer les recherches importantes qu'il avait

(1) JEAN DE BRY, né à Vervins, en 1760, † le 6 janv. 1844, ancien député à la Convention nationale, a été Préfet du Doubs, de juillet 1801 à avril 1814.

(2) PINGAUD, dans *Soc. d'Emul. du Doubs*, 1886, p. 206.

entreprises sur les Coléoptères du Jura et des Alpes et d'en publier les résultats ; ces ouvrages étaient assez avancés pour qu'il ait pu en annoncer la publication dans l'année même où devait avoir lieu son départ ! Il n'en reste malheureusement que des traces dans sa correspondance et dans quelques passages de ses autres ouvrages.

§ 1. Nodier à Dole (1807-1809).

A Dole, Nodier est pour nous surtout le professeur d'histoire naturelle, comme nous le verrons dans un chapitre spécial de cet ouvrage : il y faisait des cours de belles-lettres⁽¹⁾, de grammaire, de sciences naturelles, enseignant particulièrement la Botanique et l'Entomologie. (Voy. chap. XII, paragr. 2.)

En dehors de son enseignement et à côté de ses recherches d'histoire⁽²⁾, de philologie⁽³⁾, de bibliographie⁽⁴⁾, etc., Nodier s'occupe très activement d'entomologie, surtout de sa collection d'insectes qu'il augmente chaque jour et qui devient en quelques années très importante ; pour l'accroître, il s'adresse à divers naturalistes et le plus souvent, par l'intermédiaire de son ami Weiss, aux entomologistes bisontins, Gevril et Lonjan

Plusieurs lettres prouvent avec quelle impatience Nodier réclamait et attendait les insectes dont il avait besoin pour ses cours et pour sa collection.

« J'espérais, écrit-il à Weiss en 1807 ou 1808, que tu m'enverrais quelques insectes. et j'avais pour en désirer de bonnes

(1) Nodier ouvre le 4 juillet 1808, dans l'ancien couvent des Cordeliers, un cours public de belles-lettres (PINGAUD, *Soc. Emul. du Doubs*, 1886, p. 206).

(2) Voy. Correspondance Nodier-Weiss, lettre 17.

(3) Id., lettre 22, inédite, de décembre 1807 ?

(4) Id., plusieurs lettres inédites, non cataloguées.

raisons que je t'ai dites. Quoique je m'en sois procuré en nombre suffisant pour mes démonstrations, ceux qui viendraient seraient bien venus. Ils figureront dans mes boîtes qui sont très somptueuses mais qui sont un peu vides. *Nota bene* que je ne veux que des Coléoptères. » (1)

Dans une autre lettre de 1808? (après son mariage!) : « Dis à Lonjan que s'il lui reste des insectes et qu'il n'y tienne plus, il me fera plaisir de me les céder et de te les donner pour m'être adressés avec mes livres et pas plus tard... Passe chez Gevril qui a quelque chose à m'envoyer et arrange les choses de manière à ce que tout me parvienne à la fois. » (2)

Un passage d'une lettre du 31 mars 1809, se rapporte aussi à des demandes d'insectes aux mêmes correspondants : « J'attendais de lui de Gevril des insectes qu'il ne peut plus m'envoyer. Ceux de Lonjan me font donc faute et cela est bien pressé, car la saison n'est pas assez avancée pour m'en fournir un nombre suffisant à mes démonstrations. » (3)

Nouvelle lettre, en 1809, un peu plus tard, au moment de son départ pour Amiens :

Je n'abandonne pas mes insectes, et ma collection est trop belle pour que je ne tiende pas à la compléter. Je ne sais quelle proposition faire à Gevril. Il est trop riche pour prendre grand intérêt à de simples échanges. Dis-lui positivement que s'il le veut, je lui tiendrai compte d'autant de demi-francs qu'il me fournira d'insectes des trente-six à quarante espèces capitales qui me manquent. Tu me feras part de sa réponse et je lui adresserai mon petit catalogue. (X, lettre XXV, p. 47.)

(1) Lettre 31, inédite, commençant par ces mots : « Tu nous joues un mauvais tour... »

(2) Lettre 27, inédite, commençant par : « Je ne sais pas encore de ce que tu t'es fâché... »

(3) Lettre 33, inédite, commençant ainsi : « Mon cher ami, je ne me suis pas empressé... »

De ces deux correspondants un seul nous est connu, Gevril ; je n'ai trouvé aucun renseignement sur Lonjan ; mais j'ai pu reconstituer la biographie de Gevril, à l'occasion de mes recherches sur les *Naturalistes franc-comtois*.

Frédéric GEVRIL est né au Locle (Suisse), vers 1773 ; il est mort à Besançon, le 1^{er} août 1856, à 83 ans ; il a été conservateur du Musée d'Histoire naturelle et du Jardin botanique de cette ville, de 1820 à 1844 ; c'était un naturaliste collectionneur enthousiaste, récoltant indistinctement tout ce qu'il trouvait d'intéressant, un original sur qui Marcou raconte d'amusantes anecdotes (1). On voit par la correspondance de Nodier que Gevril était déjà, en 1808, un entomologiste exercé, mais malheureusement méconnu.

« J'ai reçu de Gevril, écrit Nodier en 1809, une lettre qui tire les larmes des yeux. Il est affreux que vous laissiez partir de Besançon un homme tel que celui-là, à qui le gouvernement devrait des gratifications ; tâche de faire à Besançon l'honneur de me dire ici quelque chose pour lui ! Voilà une ville qui apprécie bien le mérite ! Passe pour les gens qu'elle a produits, mais les étrangers, du moins ! » (Lettre 33, inédite, du 31 mars.)

Et plus tard, à Amiens, le 16 janvier 1810, nouvel éloge de Gevril et des services qu'il a rendus à la science :

C'est d'ailleurs un homme à voir que Gevril. Je serais bien aise que tu cultivasses la connaissance de ce recommandable garçon qui aurait des médailles, des pensions et des brevets, si l'on donnait de tout cela au mérite modeste. Je pose en fait que Gevril a rendu des services plus réels aux sciences naturelles, a fait cent fois plus de découvertes et d'observations, a senti cent mille choses plus intéressantes et plus sensées que

(1) *Soc. d'Emul. du Jura*, 1888, p. 120, 121. A propos de son voyage à Besançon, au printemps 1845, Marcou dit, à tort, que « Gevril était mort depuis peu, » (p. 123) ; il avait seulement cessé ses fonctions de conservateur du Musée.

tous les beaux parleurs de l'Institut. M. de Bry a-t-il vu sa collection ? Sait-il que cet homme existe et ne le lui dis-tu pas ? Je te recommande cette idée. » (X, lettre XLI, p. 88.) (1)

Le mérite de Gevril fut enfin reconnu : notre naturaliste ne quitte pas Besançon, devient conservateur du Musée d'Histoire naturelle et meurt dans la ville d'adoption qui l'avait d'abord ignoré.

D'autres lettres concernent l'échange de l'*Histoire des Oiseaux* de Valmont de Bomare (lettre 21, inédite), et le désir de Nodier, d'avoir, par voie d'échange, un exemplaire des *Insectes* de Geoffroy (lettre 25, inédite).

Cet ouvrage de Geoffroy est celui qui avait déjà servi à Nodier pour ses études entomologiques à Besançon, en 1793-1800 ; il est intitulé *Histoire abrégée des Insectes qui se trouvent aux environs de Paris*, 1762, 2 vol. in-4^e avec figures ; ouvrage qui a fait époque et qui est réellement très remarquable pour le temps où il a été écrit, d'après DEJEAN (*Species*, t. I, p. xxij). Nodier s'était aussi servi de l'abrégé publié par Fourcroy, en 1787, 2 vol. in-12 sous le titre de : *Entomologia parisiensis*. (2)

« Le Beauvais sera donc de surcroît et je fais prier Saint-Vandelin de me donner son *Geoffroy* en échange. S'il y consent, tu te chargeras de le lui remettre... (3) »

(1) Voir encore plus loin une lettre d'Amiens, du 10 septembre, sur la remarquable collection de Gevril, « plus riche que celle du Muséum en espèces indigènes »

(2) GEOFFROY (Etienne-Louis), médecin et naturaliste, né à Paris, en 1725 † août 1810 ; — FOURCROY (Ant. François de), Paris, 15 juin 1755 † 16 décembre 1809, célèbre chimiste, s'est aussi occupé d'histoire naturelle ; il a ajouté à l'abrégé de l'*Histoire des insectes des environs de Paris* par Geoffroy, les noms et les caractères d'un assez grand nombre d'espèces (DEJEAN, *Species*, t. II, p. vj.)

(3) Lettre 25, inédite, du 30 avril, commençant par : « Je reçois une lettre de Madame Malpré... »

Nodier est toujours en correspondance avec Luczot qui l'engage à l'aller voir à Hédé et s'occupe de lui procurer des cours à Rennes (lettres 25, 28).

C'est pendant le séjour de Nodier à Dole, que survint le décès de son père (9 octobre 1808) ; il avait épousé, deux mois auparavant (31 août), Désirée Charves, que nous retrouverons plus tard avec Nodier, dans la demeure de ses parents, à Quintigny ; collaboratrice de son mari, elle s'intéresse à ses études et l'accompagne dans ses excursions : « Du 1^{er} mai à cette époque (15 mai), je ferai avec ma femme une promenade pédestre à travers les montagnes du Jura, tant pour voir nos parents communs que pour nous livrer à notre goût mutuel pour l'entomologie, qu'afin de me reposer un peu... (1) »

Mais Nodier n'est pas satisfait de sa situation précaire de professeur libre à Dole ; aussi ne cesse-t-il d'intéresser à son sort les personnages influents qu'il connaît à Besançon ou à Paris, par exemple Jean de Bry, préfet du Doubs, devenu son ami, Arnault membre de l'Institut, et d'essayer d'obtenir un emploi, inspecteur, professeur, dans l'Instruction publique (2) ; il décline, du reste, les propositions qui lui sont faites, ne les trouvant pas en rapport avec ses aptitudes et ses goûts.

C'est encore à ce moment que désespérant de trouver en France la situation qu'il désirait, il accepte l'emploi qu'une grande maison de commerce lui propose à la Nouvelle-Orléans, avec l'intention avérée d'y faire surtout des recherches d'histoire naturelle ; mais les offres du chevalier Croft le décident à aller s'installer à Amiens.

(1) Lettre 33, du 31 mars 1809, inédite.

(2) Lettres 20, 26; PINGAUD, XII, p. 207 ; la biographie Rabbe affirme que Nodier occupa successivement deux chaires de rhétorique dans d'autres villes du département du Doubs (*Bull. de Bibliophile*, 1854, p. 806).

§ 2. Nodier à Amiens (1809-1810)

A Amiens, où il séjourne d'août 1809 à mai 1810, Nodier continue à s'occuper avec la même passion de recherches entomologiques ; il n'avait pas hésité à transporter avec lui sa collection d'insectes déjà très importante, mais où il y avait encore des vides « qu'il ne regardait pas sans douleur ! » Aussi, continue-t-il, toujours par l'intermédiaire de l'ami Weiss, à presser Gevril de demandes d'insectes.

Voici des extraits de la correspondance de Nodier à Weiss à ce sujet :

Une première lettre du 9 octobre 1809 renferme un long paragraphe consacré à Gevril et aux insectes réclamés par Nodier, supprimé dans l'édition Estignard (X, lettre XXXI) ; il doit prendre place, p. 66, avant celui qui commence par les mots « J'attends (incessamment) mes livres... »

« Je ne sais si tu as déjà vu Gevril. Je tiens beaucoup à ce que tu le voyes, et à ce que tu lui communicates ma dernière lettre. Outre les insectes dont il est question, je désire des *richards à points jaunes* de toutes les espèces, des *leptures à pattes fauves*, deux ou trois *lichénées bleues* (le jeune Morey à qui je te charge de faire mes compliments en même temps qu'à toute sa famille. t'en procurerait aussi, peut-être) — et en général tous les insectes rares ou peu connus qui se rencontreraient en double dans sa riche collection, surtout parmi ces espèces du Midi dont il me parle et qui me manquent absolument. Comme ma collection s'établit maintenant, je lui saurai gré de me faire son envoi le plus immédiatement possible ; je ne serai pas plus long à lui renvoyer de l'argent en raison de ce que j'aurai reçu, et je lui aurai bien des obligations par dessus le marché. S'il a envie d'entrer en relations avec notre savant Constant Duméril, il n'a qu'à dire,

Duméril est, pour un mois, à Amiens, sa patrie, et je suis très lié avec lui (1) ».

Le 25 octobre de la même année, Nodier écrit de nouveau :

Gevril trouvera dans sa propre collection la plupart des insectes que je lui demande, et bien au delà, car il m'annonce que ses relations dans le Midi lui ont procuré un grand nombre d'intéressantes espèces à échanger. Son envoi peut très bien me parvenir avec mes livres. Retourne donc auprès de lui, et joins la boîte aux volumes.

Répète-lui la promesse d'être traité de moi en ami ; mes insectes et une douzaine de volumes sont tous mes menus plaisirs. Avec plus de cinq mille livres de revenus, je puis y mettre quelque chose. Mais je tiens à avoir bientôt, ou jamais, ce que je lui demande, et ma reconnaissance sera en raison de sa diligence à m'obliger (Lettre 40 ; X, lettre VIII, 17) (2)... Encore une fois, mon frère, j'ai bien honte des maux que je te donne, mais cette affaire de Noël et de Gevril achevée, je ne t'écrirai plus que pour te dire combien je t'aime. Au nom de Dieu, mes livres et des insectes, dans dix jours, mais surtout mes livres... . (Id., p. 18).

Une lettre du 15 décembre suivant contient un paragraphe très mal reproduit dans l'édition Estignard (X, lettre XXVIII, p. 56) et dont nous rétablissons ainsi le texte (3) :

« Dis, je te prie, à Gevril, de [s'arranger pour] me faire le plus tôt possible un envoi de deux louis... chez M. François Debray (Dubray) à Amiens. Je ne veux que des indigènes, mais des indigènes européens. Je manque de *lethrus*, de *pimélées* (pincelices), d'*akix*, de *trogosites* (frogosites), d'*ipales* (apotes), de *lymexylons* (d'aymexylons), [d'*aesales*,

(1) Voy. plus loin une note sur Duméril.

(2) Cette lettre, écrite après le mariage de Nodier, est par conséquent bien postérieure à l'époque où la place M. Estignard.

(3) Les mots entre [] ont été supprimés dans la publication de M. Estignard ; ceux entre () sont des lectures fautives du copiste.

des *priones* menuisier et de psaire, de *calopes*], de *molorques*, de *spondyles*, de *brachycères*, etc. »

Cette note pour Gevril doit être ajoutée à la lettre XXVIII, qui est la suite de la lettre XXVII dont elle forme un post-scriptum.

Le 16 janvier 1810, nouvelle recommandation (lettre 42 ; X, lettre XLI, p. 85) :

Puisque j'en suis sur mes affections, n'oublies pas mes insectes. Tu as, sans doute, communiqué à Gevril l'énumération de ce qui me manque et mes propositions pécuniaires. Insiste souvent, car ma collection m'intéresse fort et je ne regarde pas sans douleur la place blanche où devrait figurer un *lethrus*, un *apale* ou un *spondyle*. Infortuné ! tu ne sais pas ce que c'est qu'un *spondyle* ! (Ici le passage sur Gevril reproduit plus haut)... Et puis, au nom de Dieu, n'oublies pas mes *lethrus* et mes *spondyles* ! (X, lettre XLI, p. 88, 90).

Gevril, toujours mécontent (voy. lettres 33 et 42) veut se défaire de sa collection ; le chevalier Croft a l'intention de l'acheter.

La lettre incluse est pour Gevril, comme l'adresse te l'indique. Vois-le de ma part pour faire valoir mes recommandations auprès de lui. Si nous allons à Dole, le chevalier achètera sa collection et la payera bien. Il y est très décidé, mais c'est une hypothèse bâtie sur une hypothèse. (X, lettre XXVI, p. 52).

A Amiens. Nodier revoit Duméril, le naturaliste à qui il adressait, en 1804, une réclamation à propos du rôle des antennes ⁽¹⁾ ; il ne semble pas que cette discussion ait altéré leurs relations, si ce n'est d'une façon passagère ; d'après la lettre reproduite plus haut (p. 62), leurs rapports étaient

(1) Voy. plus loin, Chap. VIII, paragr. 1.

très cordiaux : « Duméril est à Amiens, sa patrie, et je suis très lié avec lui. »

André-Marie-Constant DUMÉRIL est né, en effet, à Amiens, le 1^{er} janvier 1774 ; il était professeur à la Faculté de médecine de Paris et suppléant de Lacépède dans la chaire d'erpétologie et d'ichthyologie du Jardin des Plantes ; il est mort à Paris, le 16 août 1860 (1).

Nodier était en relation avec un autre entomologiste moins connu, DELALANDE, naturaliste voyageur pour le Muséum, mort à Paris en 1827 ; Dejean le cite aussi dans son *Species* (XXVIII, t. I, p. xx), parmi ses correspondants ; Nodier servit d'intermédiaire entre Gevril et Delalande, comme le montrent les lettres suivantes :

J'ai prévenu Delalande que Gevril lui adresserait un envoi d'insectes. Quand je saurai ce que cet envoi contient, j'en tiendrai compte à Gevril à qui j'adresserai de nouvelles demandes et qui n'aura pas à se plaindre de mon amitié. Je suis bien fâché qu'il n'entreprenne pas d'établir sa collection à Paris. Il en retirerait des sommes considérables. La collection impériale n'est pas si riche du quart, en espèces indigènes, et on paye très bien tout ce qu'on peut s'y procurer. Il sera possible aussi que j'y fasse pour lui quelques affaires à mon premier voyage, c'est-à-dire très incessamment. Je ne suis plus en surveillance du tout et le chevalier n'y a jamais été (2).

Autre lettre, non datée, mais évidemment postérieure à la précédente, inexactement reproduite dans l'édition Estignard (3) : elle est intéressante par les renseignements qu'elle contient sur les relations de Gevril et de Delalande et surtout

(1) Un autre entomologiste avec qui Nodier a été en rapport, DEJEAN, était aussi d'Amiens ; voy. chap. VII, paragr. 1.

(2) Lettre du 10 septembre 1809 ; X, lettre XXIX, p. 61.

(3) X, lettre XXX, p. 64 ; les mots entre [crochets] ont été omis et ceux entre (parenthèses), mal lus par le copiste.

par la longue énumération des insectes que Nodier réclamait.

« Ne manque pas de voir incessamment Gevril. Dis-lui que Delalande a été peu satisfait de la condition des insectes qu'il en a reçus et que je suis fâché qu'il ne lui ait pas adressé ni des *Lichénées bleues* que j'avais cru devoir promettre, ni des Coléoptères qu'il me faisait espérer. [Cependant, je lui tiendrai compte de cet envoi pour la somme qu'il m'en demandera *raisonnablement* parlant, mais] je lui saurai gré de faire un autre envoi qui contiendra les espèces suivantes, [dont je lui envoie les deux nomenclatures à celle fin qu'il ne s'y trompe] : le *scarabé mobilicorne* [et sa femelle], [le *scarabé testacé*, le *scarabe rufipède*], la *cétoine marbrée*, le *byrrhe* [ou la *cistèle*] *bronzée*, le *lampyre* ou *ver luisant* [à *demi fourreaux*], le *taupin porte croix*, le [richard ou] *bupreste ondé*, [la *cicindèle* ou] le *bupreste échancré*, [le *carabe* ou *bupreste doré brillant* qui ressemble à la *jardinière*, la *lepture rouillée* ou *prione scabricorne*], la *rosalie* ou *cérambyx alpin*, [la *saperde porte échelle*, ou *lepture à bandes et points jaunes*, le *criocère bimaculé*], la *chevrette brune* [ou *trogossite*], le *scarabé perlé* ou *trox sabuleux*, [le *dermeste à oreilles* ou *parne proliféricorne*], les *richards* [ou *buprestes*] à *plusieurs points jaunes*, les *richards* ou *buprestes tout noirs*, le *bupreste [quarre] bronze antique* [ou *calosome inquisiteur*], le *bupreste épiscopal* [ou *cicindèle violette*], le *capricorne marbré* [à *longues antennes*, ou *lamie charpentière*, le *capricorne* ou *lamie* qu'il m'avait adressée et qui avait une antenne endommagée, la *lepture verte à six points* et *corselet aplati*, le *capricorne à étuis dentelés* ou *cérambyx agréable*], le *capricorne à pointes*, [le *stencore* ou *lepture couleur de feu*, le *tritome* de Geoffroy], la *grande nécydale* [ou *molorque abrégée*], le *proboscide* [ou *grand antripe*] ou *macrocéphale*, [ses variétés et ses analogues, tant qu'il en pourra trouver. Je tiens à ce que les individus soient d'une conservation parfaite, et si je les reçois bientôt, Gevril peut

être assuré de ma reconnaissance.] Tout cela est essentiel à ma superbe collection qui ferait envie à Gevril lui-même. »

Le passage sur les variations du Proboscide, supprimé dans l'édition Estignard, est d'autant plus important que ces variations ont été l'objet d'observations originales de Nodier tout à fait au début de ses études sur les insectes (Voy. chap. X, § 1, Œuvres inédites).

Enfin, véritablement *exploité* par le chevalier Croft et lady Hamilton, Nodier se décide, grâce à l'énergique intervention de sa belle-sœur Fanny Messageot (voy. chapitre suivant), à quitter Amiens, en mai 1810 ; ils l'installent à Quintigny, chez ses beaux-parents, dans cette famille où il avait enfin « trouvé le bonheur et la sagesse. »

CHAPITRE VI

LA DERNIÈRE PÉRIODE DE LA VIE SCIENTIFIQUE DE NODIER (*Suite*) : — NODIER A QUINTIGNY (1810-1812)

Le séjour de Nodier à Quintigny⁽¹⁾ a été la période la plus heureuse de sa vie, celle où il travailla avec le plus de suite et le plus d'ardeur, — « je travaille comme un diable », écrit-il, — la période dont il a conservé le plus vif et le plus doux souvenir.

O riant Quintigny, vallon rempli de grâces,
Temple de mes amours trône de mon printemps,
Asile que l'espoir promet à mes vieux ans.

(*Le Bengali*).

Quintigny est un joli village du Jura, gentiment placé dans un verdoyant vallon à 10 kilomètres à l'ouest de Lons-le-Saunier⁽²⁾. M. Michel Salomon, qui a fait ce second pèlerinage aux lieux habités par Nodier, a donné de ce coin du vignoble jurassien et de la maison où Nodier vécut quelques années de bonheur et de travail, une description pittoresque (XIX, 83-85). Nous avons tenu aussi à visiter cette maison histo-

(1) Avant de se fixer complètement à Quintigny, à son retour d'Amiens, Nodier avait fait de fréquents séjours dans l'habitation d'été de ses beaux parents, depuis 1808, pendant qu'il était professeur à Dole ; c'est pourquoi, plusieurs de ses lettres de cette époque sont déjà datées de Quintigny. (Voy. lettre 35 et peut-être quelques autres rapportées à tort à la période 1810-1812 ?)

(2) Voy. la *Carte* du Chapitre I^{er}.

rique et la contrée à laquelle se rattachent tant de souvenirs chers à tout naturaliste franc-comtois (1).

Voici d'abord la description de M. Michel Salomon.

La curiosité m'a pris de connaître ce coin de montagne où Nodier « coula » quelques mois de sa vie « entre les romans et les papillons. » Ce n'était pas, quand j'allai à Quintigny, la saison des pervenches. Des silènes s'attardaient à fleurir dans les fossés, les prés se tachaient de colchiques, et, par les chemins comtois aux jolies courbes, qui semblent imiter les caprices du Doubs, des vendangeurs menaient leurs voitures. Dévalant, grimpant, zigzaguant, la mienne descendit enfin une venelle bordée de sureaux, d'ormes et de noisetiers, et, après des circuits dans un fond de prairies, j'aperçus Quintigny à travers une saulaie : quelques maisons espacées dans une irrégularité pittoresque, à droite et à gauche du chemin. S'y souvenait-on du poète qui célébra ce paysage, « temple de ses amours ? » Je pus craindre que non. Personne, d'abord, ne sut qui je voulais dire, et j'allais, découragé, clore mon enquête, lorsqu'un vieillard, un vigneron qui poussait du pied une futaille, m'indiqua de la main où je trouverais avec qui parler. A peine son aspect la distingua-t-il des autres demeures campagnardes, cette maison où l'on connaît le nom de Nodier. Mais l'intérieur a un air de bourgeoisie dans l'encadrement d'une alcôve, dans une rosace du plafond, dans les moulures Louis XV d'une pièce que jonche de la paille de maïs. Je traverse une chambre où une armoire entr'ouverte laisse voir des liasses de papier saupoudrées de poussière, — archives dont le possesseur n'ignore pas le prix. J'entre enfin dans « une resserre » où s'accroche un tableau, précieux témoin du temps même que nous racontons. Sur cette toile, fort endommagée, et, par endroits, crevée, une famille se groupe : deux hommes, deux femmes, dont l'une, toute jeune, rayonnante dans un décolletage Empire, et couronnée de roses. Aux genoux de l'autre s'appuie une fillette, le corsage ouvert aussi à la mode du temps, et la taille courte, les manches haut coupées avec des

(1) Le 18 août 1908, en l'aimable et savante compagnie du géologue jédonien, M. L. A. Girardot.

bouillonnés à l'épaule. J'ai devant moi la famille Charve. La jeune fille auréolée de fleurs, c'est Fanny. A côté d'elle, ce beau jeune homme, au mâle et brun visage, est, sans doute, son fiancé, Tercy, dont Charles Nodier avait voulu préparer l'avenir en l'associant à l'entreprise de librairie savante rêvée par le baronnet.

Mais il nous faut déjà compléter et rectifier les attributions données par M. Michel Salomon aux différents personnages de ce tableau. Les deux hommes sont M. Charve et le fils du premier mari de M^{me} Charve, Xavier Messageot ; les deux femmes, Lucile Messageot (M^{me} Frank) et Fanny Messageot (M^{me} Tercy) ; la fillette, c'est Liberté Charve (M^{me} Nodier) ; le jeune homme brun n'est donc pas Tercy. Cette interprétation repose sur la description que Désiré Monnier (1) a donnée de ce tableau, après ses visites à Quintigny en 1808 et 1827, description d'autant plus exacte qu'elle a pu être faite sur les indications de quelques-unes des personnes représentées dans l'œuvre de Lucile Frank.

Le personnage principal, dit-il, était une grosse et puissante dame, à la face épanouie et riante, qui était entourée de ses enfants des deux lits. Son dernier époux, M. Charve, était debout derrière le fauteuil. A côté, étaient les enfants de M. Messageot, son premier époux. Quelle est cette figure maigre, pâle et mélancolique qui s'efface dans l'ombre ? C'est Lucile Messageot, c'est le peintre de cette toile intéressante. Son talent s'est fait connaître depuis dans la capitale, où elle est devenue Madame Frank et où le nom de son mari n'a point passé sans réputation. Et ce jeune homme si grave qui est debout près d'elle ? C'est Monsieur Xavier Messageot, le type de l'honnête homme, un sujet digne des honneurs de la biographie et auquel nous consacrerons quelques pages spéciales, d'après les notes d'une de ses sœurs.

(1) *Souvenirs d'un octogénaire de Province*, Lons-le-Saunier, 1871, p. 201-209.

les sommets des mamelons arrondis, formés de calcaire bajocien, boisés ou dénudés, comme le coteau pittoresque qui dresse sa croupe à l'est même de Quintigny.



FIG. 3. — Vue de la maison Charve à Quintigny.

Les maisons du village sont presque toutes construites sur un type uniforme, caractéristique de cette région vinicole : caves, cellier, chambre à four au rez-de-chaussée ; pièces d'habitation au premier étage. La maison Charve est de ce nombre ; elle a été un peu agrandie à l'ouest par son propriétaire actuel, M. Gesse ; mais la distribution intérieure de la partie ancienne subsiste encore telle qu'au moment où Nodier l'habitait. Nous en donnons le plan de l'étage (1) et une vue

1) D'après le levé dû à l'obligeance de M. Château, instituteur à Quintigny.

de la maison dessinée par notre aimable collaboratrice, M^{lle} Anne-Marie Esprit (1).

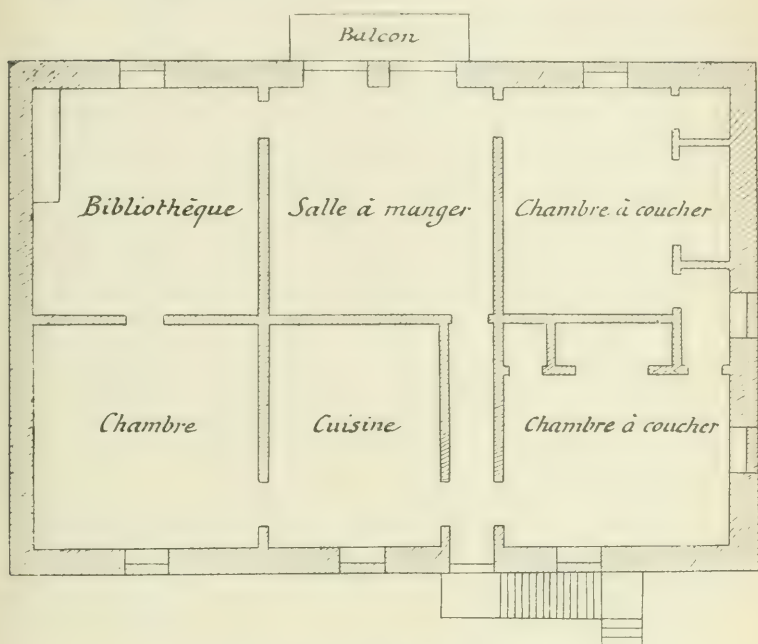


FIG. 4. — Plan du premier étage.

Si nous nous reportons à cent ans en arrière, nous pouvons nous figurer, par la pensée, à l'aide de ce plan et de cette vue, Nodier montant l'escalier extérieur qui conduit au premier étage ; il pénètre dans le couloir qui dessert les diverses pièces de l'appartement, cuisine, chambres à coucher sur le devant, salle à manger, chambre à coucher, bibliothèque dans la partie exposée au nord ; Nodier s'arrête dans cette dernière pièce, y dépose ou y étudie les plantes, les insectes qu'il vient de récolter ; il passe dans la salle à

(1) D'après une photographie communiquée par M. Gesse.

manger, ornée du tableau de famille que nous avons décrit plus haut, et, de là, sur le balcon d'où ses regards se promènent amoureusement sur le paysage calme et tranquille des prairies et des bois de cette partie du vallon. Nous comprenons, en nous y arrêtant à notre tour, pourquoi Nodier aimait à s'y reposer de sa vieillesse et plus tard à y travailler, alternant les recherches d'histoire naturelle avec des compositions poétiques ou des études de critique littéraire.

C'est donc dans cette paisible retraite, environné de parents et d'amis, que Nodier vint continuer, avec plus d'ardeur, plus d'enthousiasme que jamais, ses recherches entomologiques (1); il complète d'abord ses collections par d'incessantes demandes à Gevril et à Weiss lui-même : nous pouvons citer une dizaine de lettres de cette époque (quelques-unes inédites) où le nom de Gevril revient, avec les objurgations les plus pressantes pour que Weiss s'entremette et fasse aboutir ses demandes.

Le 21 janvier 1811 : « Gevril m'avait annoncé un envoi d'insectes pour cet hiver. Je ne l'ai pas vu. Le chevalier avait envie de sa collection d'oiseaux et il me tourmente pour en finir. Je l'ai écrit à Gevril et il ne m'a pas répondu. Va lui faire lecture de ces quatre lignes et dis-lui mille choses de ma part (2). »

Dans une autre lettre, non datée (de 1811 ?) : « Bonjour, mon cher Weiss, dis donc à Gevril de m'envoyer des insectes (3). »

1 M. Michel Sédouin dit : « Maintenant Nodier redevenait chasseur de longicornes autrement que par procuration » XIX, 82. Nodier n'avait jamais cessé de l'être par lui-même : ses demandes à ses correspondants ne sont pas une preuve du contraire : il y en a, en effet, beaucoup datées aussi de Quintigny.

(2) Lettre à Weiss, inédite, commençant par ces mots : « Je m'empresse de t'envoyer mon Philippe de Commines... » ; lettre 48.

(3) Lettre 53 ; X lettre XXXVIII, p. 83 ; cette lettre contient un grand paragraphe supprimé dans l'édition Estignard : « Encore une fois, il est de la plus grande importance... »

Le 26 avril 1811 : « N'oublie pas l'intéressant envoi que tu m'as promis, et rappelle à Gevril qu'il me fait attendre depuis longtemps des insectes (1). »

Dans une lettre non datée mais postérieure à la précédente (2) : « Gevril pouvait un peu se dédoubler avant ses chasses ; il savait quel plaisir il m'aurait fait et il lui en aurait peu coûté. Au reste, ma collection est arrivée à un point où il est difficile de m'enrichir. Elise (3) (qui te recommande d'embrasser pour elle M^{me} Morey (4)), lui dira quels brillants échanges il peut faire avec moi. J'ai les espèces les plus rares d'Europe, doubles, triples et souvent décuples (5). »

D'après cette dernière phrase, Nodier devait avoir de nombreux correspondants dont les noms ne nous sont pas parvenus.

Le 21 juin suivant : « Je te recommande bien vivement de rappeler à Gevril que j'en attends des insectes ; je travaille comme un diable, il faut bien que je m'amuse un peu (6). »

Le 29 août, un post-scriptum non imprimé dans l'édition Estignard [X, lettre XLVII, p. 102] se termine par ces mots : « Gevril m'enverra-t-il des insectes ? (7) »

Une lettre inédite, non datée, mais de la fin de 1811 ou du commencement de 1812 (8), renferme ce passage intéressant :

« Si j'avais su que Gevril eût encore des insectes, je t'aurais fait une demande un peu plus ample. Demande-lui

(1) Lettre 50 ; X, lettre XLIII, p. 93 ; il faut y ajouter le lieu et la date !

(2) Cette lettre a été écrite peu de temps après la naissance de sa fille, par conséquent peu après le 26 avril : « je me dois à cette enfant qui vient de naître... », dit-il dans un passage.

(3) Sœur de Charles-Nodier.

(4) La mère probablement du jeune Morey à qui Nodier demande des insectes, le 25 octobre 1809 (Voy. p. 62).

(5) Lettre 51 ; X, lettre XXXVII, p. 81.

(6) Lettre 58 ; X, lettre XLVI, p. 102.

(7) À ajouter, par conséquent, ainsi que la date, à X, p. 104.

(8) Il y est question du renvoi de l'ouvrage d'Olivier que Nodier avait demandé en communication au commencement de 1811 et qu'il conserva pendant un certain temps (voy. un peu plus loin).

s'il veut mon catalogue de *Coléoptères* et m'envoyer le sien. Demande-lui quel est son système et quelles sont ses plus grandes richesses. Quant à moi, je me flatte d'avoir une collection magnifique et riche en raretés. Voici cependant ce qui me manque absolument : le *moine*, la *rosalie*, la *lepture rouillée*, la *lepture chagrinée*, la *lepture aux yeux de paon*, la *lepture à pattes fauves*, la *stencore couleur de feu*, et la *cérocome*. J'ai presque tout le reste triple ou quadruple, sauf le *hottentot*, la *diaprée*, la *cardinale* et la *cuculle* dont je n'ai qu'un individu. »

Nodier paraît à ce moment abandonner Gevril et s'adresser à Weiss lui-même pour obtenir quelques insectes dont il a besoin ; une longue lettre, probablement de 1812, lui donne mission de rechercher trois coléoptères intéressants sur le territoire de Bregille, près Besançon ; cette curieuse lettre, ornée de dessins de Nodier, ayant été assez mal reproduite par M. Estignard [X, lettre XXXII, p. 66], on nous saura gré d'en donner le texte exact.

Si j'étais toi et que tu fusses moi, voici une commission qui me ferait un plaisir infini, parce qu'elle me fournirait l'occasion de penser solitairement à toi pendant une heure et de me livrer pendant une heure, pour toi, à des soins dont le souvenir est lié à tous les doux (vieux) ⁽¹⁾ souvenirs de notre vie. Tu vas savoir.

Il faudrait te munir d'une petite boëte [garnie] de liège ou dont le fond fût d'un bois tendre [comme celles, par exemple, qui renferment les pains à cacheter], garnir ta manche de huit ou dix épingles tant fortes que moyennes, et, par une belle après dinée, quand le soleil *poudroye* et qu'on ne sent pas le moindre vent, diriger gayement ta route vers les prés de Vaux ⁽²⁾, en rêvant de [ta belle] ⁽³⁾ et un peu de moi.

(1) Voy. pour les mots entre parenthèses ou entre [crochets], la note ⁽²⁾ de la page 63.

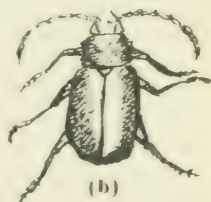
(2) Prairies, sur les bords du Doubs, en amont de Besançon.

(3) Un amusant scrupule du copiste de M. Estignard, lui a fait remplacer la bien innocente formule « ta belle » par « la belle nature » !

Vingt pas plus loin que l'église de Bregille (1), il y a un petit pont ruineux sous lequel croupit une eau rare et marnreuse, et à côté duquel s'élève une côte rapide, plantée de jeune saule ou d'oseraie ; c'est là qu'il faut d'abord gravir, puis interrogeant chaque rameau d'un œil attentif et patient, découvrir, s'il se peut, l'insecte précieux et peu connu, mais assez fréquent dans cet endroit, dont je t'envoie la figure, à peu près dans sa grandeur naturelle. Je ne peux me rappeler précisément de quelle couleur est la tête de cette belle



lepture, mais son corselet, ses pattes et tout le dessous de son corps sont d'un beau blond abricot. Ses élytres sont d'un gris clair, comme ardoisé, [et pointillés finement] ; enfin le corselet est chargé de deux points ronds, [noir foncé, très lenticés, et qui suffiraient à caractériser cette espèce.



Ce n'est pas tout, car tu en serais quitte à trop bon marché. Il faut de là, pousser ta route (à la route), et parvenant enfin à la prairie, la laisser à [ta] droite pour parcourir un joli bois de saule dont elle est bordée ; le premier

arbre que tu daigneras inspecter t'offrira deux ou trois individus du capricorne ci-contre, qui est entièrement noir, raboteux comme du chagrin, et [d']à peu près moitié plus grand que dans ce mauvais croquis. Enfin il est possible qu'en cherchant cette dernière espèce, tu (on) en rencontres une qui lui est si analogue que je ne crois pas nécessaire de t'en ébaucher les linéaments : elle n'en diffère que parce qu'elle est semée çà et là, de taches d'un jaune boueux [et d'une forme irrégulière] et qu'elle a les antennes [beaucoup plus longues que le corps. (Il serait à propos que tu presses au moins deux individus de chaque genre, et *autant que tu pourrais*, un premier et du dernier, à supposer que tu découvres celui-ci. Tu n'as peut-être pas oublié la manière de piquer les insectes.

(1) Cette église, détruite en 1814, était située près du confluent du petit ruisseau de Bregille avec le Dore (voy. CASTAN, op. cit., p. 154).

[Dans tous les cas], il ne s'agit que de faire passer l'épingle [à l'endroit ponctué de l'étui ci-contre], de manière à ce qu'elle ressorte en dessous, entre les deux premières paires de jambes, sans en enlever une, [ce qui arrive quelquefois et] ce qui déprécie autant un insecte que l'absence d'un frontispice déprécie un Elzévir. [Je te recommande *finale*ment de fixer solidement ton gibier dans la boîte où il doit mourir, de manière à interdire à chacune des pièces capturées la possibilité de mutiler les autres; tu emploieras les épingles moyennes pour les leptures et les fortes pour les capricornes]. Le tout me parviendra (des espèces récoltées me parviendront), [à très bon compte], par la diligence, si tu n'aimes mieux me l' (les) apporter.



D'après les descriptions et les dessins de cette lettre, la lepture au corselet abricot à deux points noirs (a) est, sans aucun doute, l'*Oberca oculata*; le capricorne noir, raboteux (b), est le *Prionus coriaceus*; enfin, le capricorne noir, taché de jaune, aux longues antennes, le *Morismus lugubris*.

M. Bouvier [XLII] analyse avec esprit la demande de Ch. Nodier: « On prête aisément ses passions aux autres et Nodier se garde d'échapper à la règle. Sans sourciller une minute, il prie son ami Ch. Weiss d'aller lui quérir, sur les hauteurs de Bregille, un rare Coléoptère dont il brûle d'enrichir ses collections. La besogne est toute remplie d'attraits: « il faudrait te munir d'une petite boîte de liège, . . . garnir ta manche de huit ou dix épingles. etc. » Weiss, le « froid Weiss » peut-il résister aux charmes d'une pareille promenade? »

Cette lettre se termine par la demande de l'ouvrage important de Fabricius dont Nodier avait besoin pour les travaux entomologiques qu'il avait entrepris.

Je compte assez sur l'amitié de Deis . . . pour ne pas prendre la précaution . . . de te faire parvenir, avec cette lettre, trois ou quatre écus que pourra coûter l'ouvrage suivant que je te supplie

de demander, et de me faire parvenir dans la quinzaine, sans plus. C'est un service essentiel.

FABRICIUS, *Systema Eleutheratorum*, editio *ultima* (sine qua non), 1800 ou 1802 ; deux volumes in-8. Chez Trentell, Wurst, etc... (1)

Plusieurs autres lettres de Nodier à son ami Weiss ont pour objet la demande de l'ouvrage d'Olivier sur les insectes que Nodier désirait obtenir en prêt de la Bibliothèque de Besançon. Cet ouvrage est l'*Histoire des Coléoptères*, traité important en 6 volumes, in-4^o, avec 363 planches, que le voyageur entomologiste Olivier avait publié, de 1789 à 1806 (2).

Le 21 janvier 1811, Nodier profite de la nomination de Weiss, comme bibliothécaire adjoint, pour lui demander cet ouvrage, en communication, dans la lettre inédite suivante.

« Quoique ta place d'adjoint ne soit qu'honoraire, je te félicite de l'avoir obtenue, d'abord parce qu'elle t'achemine à une meilleure, et ensuite, parce qu'elle favorise nécessairement tes travaux bibliographiques. Elle me suggère un petit caprice dont je ne me serais plus occupé sans cela, mais que j'aurais beaucoup de plaisir à satisfaire, et que l'occasion rendra moins inconvenant. Il te souvient que j'avais supplié M. Coste de me prêter les insectes d'Olivier pour quelques mois, et qu'il y avait consenti avec une extrême politesse. Mon départ pour la Picardie m'empêcha de profiter de sa bonne volonté, mais j'aime à croire qu'il n'a pas changé à mon égard, et qu'il ne répugnera pas à me rendre ce service,

(1) FABRICIUS, Jean-Chrétien, né à Tundern (Schleswig) en 1742, † en 1807, a été le plus célèbre entomologiste du 18^e siècle ; il a publié de nombreux ouvrages, notamment le *Systema Eleutheratorum*, Kiel, 1801, 2 vol. 8^o, dont nous reparlons plus loin.

(2) Guillaume-Antoine OLIVIER est né aux Arcs, près Fréjus, le 19 janvier 1756 et † à Lyon, le 1^{er} octobre 1814 ; il a été un des premiers entomologistes de son temps (cf. DEJEAN, XXVIII, t. I, p. xxv).

surtout sous la garantie. Vous savez l'un et l'autre avec quel soin je tiens les beaux livres et que celui-ci qu'on doit demander très rarement chez vous sera aussi sûrement entre mes mains que sous les sept sceaux de l'Apocalypse. Dans le cas où j'obtiendrais de M. Coste cette marque distinguée de sa bienveillance, je garderais *Olivier* pendant la belle saison, c'est-à-dire jusqu'à la fin de ma campagne entomologique et je le lui renverrais au bout de ce temps, comme je l'aurais reçu. Remarque que cette petite circonstance entrerait, au moins, pour un sixième ou un cinquième, que je ne mente, dans mon bonheur de cette année. »

Malgré la garantie de Weiss, le prêt se fit attendre; le 21 juin, Nodier le réclamait encore : « As-tu peur de me prêter les insectes d'Olivier ? » (X, lettre XLVI, p. 99); mais à la fin de 1811 ou au commencement de 1812, Nodier lui écrit : « je te renverrai incessamment l'ouvrage d'Olivier » (lettre 72, inédite); Nodier avait donc obtenu ce qu'il désirait.

Ce n'est pas seulement par des échanges que Nodier enrichit sa collection ou se procure les insectes nécessaires pour ses études; « redevenu chasseur de longicornes, autrement que par procuration », suivant l'expression de M. Michel Salomon, il faisait presque chaque jour des excursions dans les environs de Quintigny, ou plus ou moins loin dans le Haut-Jura.

« L'ami Bugnet est venu me voir, nous demeurons à une petite lieue l'un de l'autre et son château est tout au milieu d'un bois charmant où je vais chaque jour pendant l'été, parce que c'est le pays de *chasse entomologique* le plus riche du Jura, ce qui fait que nous nous verrons très souvent... » (X, lettre XXXV, p. 74) (1).

Aussi, Désiré Monnier, qui aurait voulu faire connaissance avec son compatriote, ne put-il le rencontrer lorsqu'il vint, à diverses reprises, à Quintigny, vers cette époque; toujours,

(1) Sur ce château, voy. une Note à la fin de l'ouvrage.

« le poète était absent ; il se plaisait surtout parmi les sites les plus ardens et faisait de fréquentes excursions dans la haute montagne » (1).

Le site sauvage de l'ancienne chartreuse de Bonlieu était une des promenades favorites de Nodier : « ce site romantique, il fallait l'aller trouver à huit ou neuf lieues de distance de Quintigny. Alors le poète était accompagné par Xavier Messageot, son beau-frère, le marin, le frère bien-aimé de Fanny et dont Nodier ne parlait jamais sans enthousiasme. » Et Monnier de raconter une anecdote plaisante qui a pour personnages nos deux voyageurs.

Le souvenir de sa première excursion sur les hauts sommets du Jura, à la Dôle, au bois de Lavatay, au chalet de la Faucille, a inspiré à Nodier, dans *Adèle* (p. 194), la lumineuse description du beau panorama qu'on y découvre sur la plaine suisse et la chaîne des Alpes.

Rappelons que sa jeune femme « qu'un goût mutuel pour l'entomologie » unissait à son mari, l'accompagnait souvent dans ses excursions

Grâce à ses récoltes personnelles, aux échanges avec d'autres entomologistes et aussi à des acquisitions, les collections de Nodier étaient devenues très importantes, même si riches qu'il ne peut plus échanger avec Gevril : « je me flatte d'avoir une collection magnifique et riche en raretés » (lettre 72) ; « Au reste, ma collection est arrivée à un point où il est difficile de m'enrichir » (lettre 51). Nodier annonce même qu'il pourrait la vendre, « si ma collection était mise à son prix » (X, lettre XLVI, p. 99) ; et dans une autre lettre, Nodier, malade, songeant à la vente qu'on pourrait faire de ses meubles et de sa collection, après sa mort : « Plaisanterie à part, tu décideras peut-être facilement la mairie (de Besançon) à en donner autant de ma collection qui vaut cent louis comme un sou et qui est contenue dans un meuble qu'on ne ferait pas faire

(1) *Souvenirs*, 1871, p. 201-209.

pour dix. Souviens-toi de ce petit codicille en cas de quelque événement ! » (13 nov. 1810 !) [X, lettre XLIV, p. 107.]

Mais Nodier s'était occupé à Quintigny de travaux plus importants et qui nous intéressent davantage, la rédaction de deux ouvrages sur les insectes, presque achevée en 1812, malheureusement interrompue par son départ pour l'Illyrie à la fin de cette année.

Le premier avait pour titre : *Harmonies de l'Entomologie et de la Botanique*.

L'autre, plus considérable, était un *Museum entomologicum* avec figures, ou *Description des Coléoptères des Alpes et du Jura*.

Les documents qui s'y rapportent se trouvent dans les lettres 72 (inédite), 60 (inédite) et LVII-LVIII [X] de sa correspondance avec Weiss ; nous y reviendrons, en les publiant dans la partie de ce travail consacrée aux *Œuvres scientifiques inédites* de Nodier (chap. X, paragr. 2).

En résumé, l'histoire naturelle a été l'occupation favorite, sinon exclusive, de Ch. Nodier à Quintigny : « J'ai besoin, écrit-il, d'amasser des idées et surtout de me faire un système d'entomologie un peu perfectionné. Dans quelques mois, je n'aurai probablement point d'autre étude que l'histoire naturelle et point d'autre guide que ma mémoire. Il est donc à propos que je l'exerce et que je l'enrichisse autant que je le puis » (Lettre inédite, 72).

L'excès de travail détermina chez notre fervent naturaliste un état maladif dont il ne parvenait pas à sortir : « Je suis harassé de mon inconcevable besogne », écrit Nodier, le 13 juillet 1811 (lettre inédite, 80) ; pour aider à son rétablissement, son ami, le médecin Baron ⁽¹⁾, l'emmène « au sommet de la pointe la plus élevée du Jura » (Lettre du 19 nov. 1811 ; X, lettre L, p. 110).

(1) Sur le Dr Baron, de Maynal, habitant Ménétrux-en-Joux, voy. D. MONNIER, *Souvenirs*, p. 93.

Les relations avec Duméril, renouées à Amiens, continuent à Quintigny.

« Je voudrais, écrit-il à Weiss, le 9 déc. 1810, que ton jeune homme fut naturaliste. Je l'adresserai à Duméril qui me veut du bien et qui lui en ferait... » ; à Paris, « je connais en tant qu'amis, Duméril .. » [X, lettre XXXVI, p. 75]. Voyez encore : la lettre XLIV [X, p. 95] ; la lettre inédite 64 (du 14 oct. 181...), commençant par ces mots « je suis certain de l'exactitude... » et où on lit : « J'adresserai Duméril à Cuvier. »

Nodier était aussi en relations avec un conseiller de préfecture de Besançon, quelque peu naturaliste et archéologue, Jean-Jacques BRUAND, né vers 1770, † à Besançon le 26 juillet 1826; (voy. X, lettres XXXIII, XXXIV, LIX, p. 68, 74, 129) (1).

On trouve encore dans la correspondance de Nodier, à cette époque des traces de son projet de collaboration à un journal que Weiss se proposait de créer à Besançon, — de pourparlers et de propositions qui lui étaient faites pour un emploi de professeur dans l'Université, etc. : voy. X, lettres XXXVIII, p. 82 ; XLIV, p. 94 ; LIII, p. 112 ; LIV, p. 113 ; LVII, p. 123 ; LX, p. 132, etc.

Ces pourparlers, ces recherches, ces travaux scientifiques et littéraires, se trouvèrent suspendus, arrêtés par la nomination de bibliothécaire à Laybach, que son beau-frère Tercy, nommé secrétaire général de l'Intendance en Illyrie, venait d'obtenir pour lui (21 octobre 1812) et Nodier quittait Quintigny en décembre 1812.

(1) Son fils Charles-Théophile BRUAND, né à Besançon en 1808, † à Strasbourg, en 1861, a été un entomologiste remarquable ; il a publié d'intéressants mémoires sur les Lépidoptères du Doubs dans *Soc. d'Emul. du Doubs*, 1844, 1845 à 1858 ; Léandre Pidancet lui a dédié *Libellula Bruandi* (Soc. Emul. Doubs, 1855).

CHAPITRE VII

DERNIÈRE PÉRIODE DE LA VIE SCIENTIFIQUE

DE NODIER (*Suite*) : — ILLYRIE, PARIS

§ 1. Nodier naturaliste en Illyrie

Dans le cours de son voyage de Quintigny à Laybach, Nodier s'arrête à Genève, à la fin de décembre 1812, pour y visiter de remarquables collections d'insectes.

Il y avait alors, dans cette ville, un naturaliste distingué, le médecin Louis JURINE (6 février 1751, $\dagger$ 20 octobre 1819), auteur d'une *Nouvelle méthode de classer les Hyménoptères et les Diptères* publiée à Paris en 1807, et possesseur de très belles collections entomologiques. Nodier ne pouvait moins faire que de rendre visite au savant et à ses collections : il en sortit émerveillé : « J'ai vu le respectable Jurine et une collection d'insectes qui m'a consolé de perdre la mienne, » écrit-il à Weiss, le 2 janvier 1813 (X. 140) : il y fait encore allusion, plus tard, dans une de ses nouvelles, *Amélie* (p. 196).

Nodier a pu, du reste, revoir ces collections à Paris, où elles furent transportées, après la mort de Jurine (1819), par un de ses fils, propriétaire des Bains de Tivoli, lui-même excellent naturaliste et auteur de plusieurs mémoires publiés dans les *Annales du Muséum* (1).

Nodier arriva à Laybach au commencement de janvier 1813; le 6, il y est installé officiellement (2).

(1) Voy. DEJEAN, XXVIII, t. I, p. XXIV.

(2) Voy. Michel Salomon. XIX, p. 88. On relève dans Quérard *Fr. litt.*, VI, 429 la singulière affirmation que, « dès 1810, Nodier fonda, rédigea et

Pendant les quelques mois de son séjour en Illyrie, et malgré le peu de temps que lui laissent ses fonctions de bibliothécaire et surtout de directeur des journaux officiels de Laybach, Nodier peut cependant s'occuper d'histoire naturelle : il parcourt la Carniole, la Croatie, visite les bords de la Save, les Alpes juliennes (1); il y fait des récoltes d'insectes assez intéressantes pour qu'il puisse les communiquer au célèbre entomologiste, le comte Dejean (2).

« Nodier, homme de lettres et romancier très connu, s'est un peu occupé d'entomologie et m'a donné quelques insectes de la Carniole et des montagnes du Jura » (XXVIII, t. II, p. VII).

C'est l'origine des relations de Nodier avec Dejean et du rappel de son nom dans ses ouvrages, par exemple dans la *Fin prochaine du genre humain* (p. 312) : « cet ambre, aussi pur et aussi transparent que la topaze s'est durci sur un insecte que Dejean ne pourrait nommer. »

Sur le « Carabus cœlatus » de la Carniole. — Aux recherches entomologiques de Ch. Nodier en Illyrie se rattache l'histoire d'un insecte de la Carniole et de la Croatie indiqué dans le Jura très probablement par erreur.

On lit, en effet, dans FAIRMAIRE et LABOULBÈNE (3) à propos des *Carabes à labre bilobé*.

Une première division renfermerait les Carabes à élytres rugueuses, couvertes de gros points irréguliers, confluent. Ce

publia à Laybach, dans le temps où il était bibliothécaire, un journal intitulé le *Télégraphe*, qui a paru jusqu'en 1813 » ! Nous avons vu où Nodier était en 1810, 1811 et 1812 ! Il est curieux que Béchét fasse aussi partir Nodier pour l'Illyrie, dans l'été 1810 ! (Voy. *Acad. de Besançon*, 24 août 1845, p. 8).

(1) Cf. lettre du 13 mai 1813, citée dans Béchét (loc. cit.).

(2) Pierre-François-Auguste comte DEJEAN, né à Amiens, le 10 août 1780, † 18 mars 1845; général et entomologiste; il était compatriote et élève de Duméril (XXVIII, t. II, p. v).

(3) *Faune entomologique française*. Coléoptères, t. I, 1854, p. 19.

sont tous de grands insectes propres à la Carniole et à la Croatie. S'il faut en croire Dejean, le *Carabus cœlatus* (DEJ., *Sp* II, 38) aurait été trouvé dans les montagnes du Jura par Ch. Nodier.

Si l'on se reporte au *Species* de Dejean, on voit qu'il s'agit d'un exemplaire de *Carabus cœlatus*, un peu différent du type, que Nodier disait avoir pris dans les monts du Jura : « *C. cœlatus*, Carniole et provinces voisines. M. Ch. Nodier m'en a donné un individu qui est un peu moins allongé et dont le corselet est un peu moins long, qu'il m'a dit avoir pris dans les montagnes du Jura. = *C. cœlatus* Fabr., variété ! dans le Jura, sec. Ch. Nodier (XXVIII, t. II, p. 38). »

Les détails que nous venons de donner sur le séjour de Nodier en Illyrie, pendant une partie de l'année 1813, nous permettent de trouver l'explication de ce fait d'abord déconcertant de géographie entomologique. Malgré les petites différences relevées par Dejean, il est infiniment probable que l'individu qui lui a été communiqué par Nodier avait été récolté par lui, pendant son séjour en Illyrie, en 1813, et mélangé, par mégarde, avec ses récoltes jurassiennes. Dejean reconnaît, du reste, dans un autre endroit de son ouvrage, que Nodier lui a envoyé des insectes de la Carniole (XXVIII, t. II, p. vij).

Il ne serait cependant pas impossible qu'une variété de *Carabus cœlatus* existât dans les expositions chaudes du Jura : on sait qu'un certain nombre de formes de l'Europe centrale et orientale, animales et végétales, atteignent le bord oriental du Jura, souvent avec des caractères un peu différents, et il y a d'autres exemples de types de la Carniole retrouvés dans l'est de la France : on peut lire, dans une note récente de M. Forel que le *Lasius carniolicus* Mayr., de Laybach, — curieuse coïncidence, — a été retrouvé à Dieulefit (Drôme), par M. Bugnon (1).

(1) *Soc. vaudoise des sciences naturelles*, mars 1908, n° 162, p. 16.

En Dalmatie. Nodier eut l'occasion d'étudier les relations singulières existant entre le typhus et une mouche qu'il ne put malheureusement pas déterminer (voy. plus loin, chap. IX, § 4).

D'après P. Lacroix, Nodier fait aussi, en Illyrie, la chasse aux Lépidoptères et des observations curieuses sur la persistance de la vie chez les crapauds ; [XXXV^a, p. 4064] ; nous en reparlons plus loin (chap. XI, parag. 4).

Nodier rappelle en divers endroits de ses Contes et de ses Essais, son séjour en Illyrie ou dans les contrées voisines ; « Je ne pensais qu'à poursuivre mes explorations de voyageur naturaliste sur les longues grèves de l'Illyrie, dans des contrées à peine connues des savants et des poètes, » dit-il dans *Mademoiselle de Marsan* (p. 5. etc.), mais en mêlant les lieux et les dates ; il place en effet, ce séjour, à Trieste, en 1808-1809, en se rajeunissant, comme d'habitude de deux ans, « j'avais 26 ans », et en rattachant ce voyage à ses pérégrinations de 1806, « au besoin de me dérober enfin aux poursuites obstinées de la police impériale, le seul objet de ma récente émigration. » C'est là qu'il fait la rencontre d'un autre émigré, un vieux gentilhomme, le père de l'héroïne de la nouvelle, M^{lle} de Marsan, que le même « goût pour l'histoire naturelle rapproche subitement » de Nodier (p. 8) : il y trouve, aussi, le Dr Fabricius, « plus versé que moi-même dans la technologie des sciences physiques » (p. 77), dont le nom rappelle le célèbre entomologiste, précisément le créateur du *Carabus cœlatus* (1) !

Dans l'Essai *De quelques phénomènes du sommeil* (2), Nodier place son voyage en Dalmatie à une date plus rapprochée de celle de 1813, en disant que le voyage de Fortis a été publié « une dizaine d'années avant ma naissance » et qu'il le retrouvait « 40 ans plus tard. »

(1) Sur l'entomologiste FABRICIUS, voy. plus haut, p. 79.

(2) *Rêveries*, éd. Renduel, V, 1832, p. 183.

Nodier quittait Laybach, au commencement de l'évacuation de l'Illyrie (octobre 1813), pour rentrer en France, passer quelques semaines à Quintigny et se fixer enfin définitivement à Paris.

§ 2. Nodier à Paris : dernières années de sa vie de naturaliste (1814-1820)

Dans les premières années de son séjour à Paris ou aux environs, Nodier est encore un naturaliste fervent, au moins par intermittences.

Il montre, dit Sainte-Beuve [I, 481] : « des retours par accès vers les champs, des reprises de tendresse pour l'histoire naturelle et l'entomologie (sic!) ; un jour, ou plutôt une nuit, qu'il errait au Bois de Boulogne, pour ses doctes recherches, une lanterne à la main, il se vit arrêté comme malfaiteur ».

Son ancienne passion se ravive surtout lorsque les événements l'obligent à aller habiter dans la banlieue de Paris.

Pendant les Cent jours (avril-juin 1815), au château de Buis, où le duc de Caylus lui donne asile pour le soustraire aux suites de ses imprudences antiimpérialistes, Nodier redevient chasseur d'insectes et récolteur de plantes. M^{me} Mennessier-Nodier nous le montre « assis auprès de la table sur laquelle il avait apporté une pelotte de longues épingles et une boîte de fer blanc à fond de liège où il piquait les innocentes victimes de ses chasses quotidiennes, des insectes et des papillons » [VIII, 488].

Et plus loin : « les longues courses au fond des bois à la recherche d'un bupreste ou d'un scarabée recommencèrent ; mon oncle et ma jeune cousine ¹ avaient pris goût à ces études charmantes que le professeur savait rendre plus

(1) M. de Tercy et M^{lle} Mélanie Frank (voy. tableau généalogique, p. 71).

charmantes encore, et comme pendant ce temps-là les beaux jours étaient venus, la promenade de la veille encourageant à la promenade du lendemain, les trois marcheurs infatigables s'habituaient bientôt à ne plus rentrer au château qu'après le coucher du soleil » [VIII, 199].

Plus tard, à Saint-Germain, où il était allé se rétablir du mauvais état de santé provoqué par la mort d'un jeune enfant âgé de deux ans, Nodier s'occupe encore, avec sa fille d'insectes et de plantes.

« Je n'avais nullement l'intention, dit M^{me} Mennessier, de désobéir, d'abord parce que je n'étais pas désobéissante et puis peut-être parce que j'étais fort peureuse, mais je composais un herbier, — comme mon père, — je collectionnais les insectes, — comme mon père, — et toute préoccupée de ma poursuite, pendant que lui était tout préoccupé de sa lecture, je ne tardais pas à m'égarer complètement » [VIII, 212].

Un nouveau projet vint encore une fois détourner Nodier de ses occupations ordinaires ; on lui offre une chaire d'économie politique au lycée qu'on doit créer en Russie, à Odessa (12 novembre 1817) ; Nodier vend ses meubles, ses livres, donne ses chères boîtes d'insectes à Aimé MARTIN⁽¹⁾ et va attendre dans le Jura, à Quintigny, l'avis officiel de son départ ; il y reste un an, puis revient à Paris (1818) refaire « le nid qu'on avait abandonné au vent des chimères ».

Ce fut la fin de sa carrière de naturaliste ; privé de ses livres, de ses collections, Nodier abandonne définitivement

(1) Voy. M^{me} Mennessier-Nodier [VIII, 234]. — MARTIN (Louis-Aimé), né à Lyon, en 1786, mort à Paris, en 1847 ; professeur à l'*Athénée*, à l'Ecole polytechnique, rédacteur aux *Débats* ; disciple et ami de Bernardin de Saint-Pierre dont il épouse la veuve, Aimé Martin a publié l'ouvrage suivant qui a eu de nombreuses éditions : *Lettres à Sophie, sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle*, Paris, 1810, 2 vol. in-8° ; la 13^e édition, en 1847, 2 vol. in-12 ; elles inspirèrent probablement l'ouvrage analogue de son compatriote MULSANT : *Lettres à Julie sur l'Entomologie*, dont nous parlerons plus loin (chap. IX, paragr. 2).

les études qui avaient été l'objet de ses recherches enthousiastes depuis 1792, pendant sa jeunesse, son adolescence, les premières années de son âge mûr, c'est-à-dire pendant 35 ans !

Cependant une passion si vive ne pouvait disparaître complètement. Le voyage que Nodier fit en Ecosse, en 1820, lui donna, en effet, l'occasion de se remettre, pendant quelques semaines, à l'histoire naturelle et de faire des observations de géologie, de botanique et d'entomologie dans la célèbre région des lacs.

Les lacs de l'Ecosse rappelaient à Nodier les lacs du Jura, particulièrement le lac de Bonlieu qu'il ne se lassait pas d'aller admirer pendant son séjour à Quintigny (voy. p. 81). Dans l'introduction au volume *Franche-Comté du Voyage pittoresque dans l'ancienne France* de Nodier, Taylor et Cailleux (1825, p. 9, 10), Nodier compare ainsi les lacs des deux contrées : « les lacs qui s'étendent à leurs pieds (des monts Jura) ne sont pas immenses comme les Méditerranées de l'Helvétie et même de l'Ecosse, mais ils sont plus gracieux peut-être dans leurs dimensions moins étendues, et nous avons éprouvé qu'ils éveillent des idées plus familières et plus tendres, comme si leur circonscription bornée se rapportait mieux aux limites des sentiments de l'homme et le ramenait naturellement à ses affections les plus privées ». On sait que, depuis Nodier, cette région du Jura, où miroitent les belles nappes vert-bleu des lacs de Bonlieu, d'Ilay, du Grand et du Petit Mâclu, de Narlay, est souvent appelée l'*Ecosse jurassienne* (1).

Guidé par les indications du botaniste anglais W.-J. Hooker (2), à qui il avait été recommandé par un ami commun,

1, Voy. : BOUCHOT, *La Franche-Comté*, 1890, p. 160, etc. : — ARDOUIN-DUMAZET, *Voyage en France*, 2^e série, Plaine comtoise et Jura, 1901, p. 254 ; — ANT. MAGNIN, *Les Lacs du Jura*, 1904, p. 144.

(2) Il s'agit de William-Jackson HOOKER, né à Norwich, en 1785, mort à Kew, en 1865, le père de l'auteur du *Genera plantarum*, Jos.-Dalt.

Bory de Saint-Vincent¹, Nodier récolte sur les bords des Loch Lomond et Katherine et sur les montagnes qui les entourent, des plantes intéressantes et des insectes rares ou inédits; ces observations sont résumées dans l'ouvrage *Promenade de Dieppe aux montagnes de l'Ecosse*, publié l'année suivante⁽²⁾; bien que Nodier se défende d'y donner des descriptions scientifiques, — « nous n'avons pas, dit-il (p. 20), la prétention d'instruire, notre ambition se borne à jouir de ce qui est beau », — ces pages sont très remarquables même au point de vue de l'histoire naturelle⁽³⁾.

Plus tard encore le naturaliste perce à chaque page de la plupart des Nouvelles et des Essais littéraires de Nodier; rappelons au lecteur, *Trilby* (1821), *M^{lle} de Marsan* (1830), les *Emigrés*, la *Fée aux miettes*, les *Souvenirs de jeunesse*, *Piranèse*, etc., et surtout *Marie-Sybille Mérian* (1832), *L'Homme et la Fourmi* (1841) qui sont de véritables contes entomologiques; nous les analysons plus loin (Chap. IX, X, XI, XII.)

Nodier saisissait du reste toutes les occasions de parler science et surtout sciences naturelles; à propos de la publication de divers *Dictionnaires de la langue française* (1824, 1828), il critique leurs définitions des termes d'histoire naturelle; il publie, dans les *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque* (1829) à l'occasion de deux livres rares, de véritables dissertations scientifiques sur des *Sphinx* des environs de

HOOKEE; W. J. Hooker a publié de nombreux ouvrages de botanique, notamment le *Flora scotica*, 1821, dont Nodier se servit pour la rédaction de son voyage.

1 BORY DE SAINT-VINCENT (Jean Bapt.-Georges-Marie), officier du génie, naturaliste, né à Agen, en 1781, mort en 1846; a exploré les Iles de France et de la Reunion; proscrit en 1815, il était rentré en France en 1819; Nodier fait allusion aux observations de Bory dans ses voyages.

(2) En 1821: Le chapitre XXII, p. 205 à 226 traite des *Productions naturelles*.

(3) Nous les reproduisons dans la 2^e partie de cet ouvrage; voy. déjà plus loin, chap. VIII, paragr. 3; chap. XI, paragr. 1 et 2; chap. XII, paragr. 1.

Montbéliard et sur les *Scarabées des Hiéroglyphes*. Ces préoccupations scientifiques se retrouvent encore dans divers articles des *Mélanges de littérature et de critique* (1820), l'*Essai sur le gaz hydrogène* (1823), la *Palingénésie humaine* (1832), les *Nomenclatures scientifiques* (1836), etc. ; à l'Arse-
nal même (1824-1844), dans les célèbres soirées, « un mot lui rappelait le botaniste et l'entomologiste qu'il avait été jadis dans la vallée de Novillars », sur les monts du Jura et dans la calme demeure de Quintigny.

Nodier donne une autre preuve manifeste de l'intérêt qu'il porte toujours à ses anciennes études, au moment de la fondation de la *Société entomologique de France* (1832), en se faisant inscrire parmi les premiers adhérents.

En 1835, le 23 août, Nodier représente l'Académie française, avec Roger et Michaud, à l'inauguration de la statue de Cuvier, élevée à Montbéliard ; il y retrouve Duméril, délégué par l'Académie des sciences. Les connaissances scientifiques de Nodier, autant que sa qualité de compatriote et ses relations amicales avec Cuvier, ont pu déterminer l'Académie à choisir Nodier pour faire l'éloge de l'illustre savant, à côté des naturalistes Duméril et Duvernoy (1) ; bien que son discours soit entièrement littéraire, on ne peut passer sous silence sa participation à cette cérémonie scientifique (2) ; Nodier y signale, du reste, chez Cuvier, la réunion des qualités du *savant* et de l'*écrivain*, réunion qui se retrouve aussi chez Nodier, puisque, comme il le dit de l'illustre naturaliste, tous deux ont su « exprimer avec une élégante correction des idées et des détails qui semblent se prêter

(1) Nodier était en relations amicales avec Cuvier, comme on le voit par plusieurs de ses lettres de Quintigny et par ce passage de son discours : « au pied de cette statue qui nous rappelle des traits si chers à notre mémoire, et oserai-je le dire, à notre amitié. » (p. 18).

(2) *Inauguration du monument Cuvier et Précis historique de la cérémonie qui a eu lieu à Montbéliard*, le 23 août 1835 ; Montbéliard, 56 p., 8° ; le discours de Nodier occupe les pages 16 à 18.

le moins aux combinaisons du style et aux ornements du langage ».

Trois ans auparavant, Nodier avait fait paraître dans le journal *Le Temps* un *Examen critique des Lettres à Julie sur l'Entomologie par Mulsant*⁽¹⁾ ; au moment de la publication de cet ouvrage, en 1830, il avait écrit à l'éditeur cette lettre bien suggestive.

A M. Levasseur, libraire, au Palais-Royal, galerie neuve.

4 juin 1830.

Mon cher Monsieur,

.....Vous avez publié des *Lettres sur l'Entomologie*, auxquelles je prends un grand intérêt, car cette science de fourmis et de cirons est, de toutes celles que j'ai étudiées, le plus en rapport avec mes facultés littéraires et je me flatte de la bien savoir. Ce serait donc une belle et bonne œuvre de votre part que de m'en donner un exemplaire, dont je vous compenserais volontiers la valeur en quelques lignes d'appréciation mieux entendues que la plupart de celles qu'on peut vous offrir dans les journaux... ..

A vous de cœur.

Charles NODIER.
à l'Arsenal.

L'éditeur de cette lettre, M. DE LA FIZELIÈRE⁽²⁾, ajoute : « La révolution de Juillet, arrivée quelques semaines plus tard, a dû empêcher Nodier de donner suite à son projet d'article, car je n'ai trouvé trace de son article, ni dans les *Débats*, ni dans le *Temps*, les deux journaux où il écrivait le plus volontiers ».

(1) *Lettres à Julie sur l'Entomologie*. Lyon, Rossary ; Paris, Levasseur, 1830, 4 vol. in-8°. — MULSANT Martial-Etienne, entomologiste lyonnais, né à Marnant (Rhône) en 1797, † à Lyon, le 4 nov. 1880 ; conservateur de la Bibliothèque, professeur au Lycée, etc.

(2) Charles Nodier, entomologiste, dans *Bull. du Bibliophile*, 1857, 13^e série, juin, p. 324, 325.

Contrairement à cette assertion, mais seulement en 1832, dans le journal le *Temps* (26 février et 8 mars), Nodier donnait, comme il l'avait promis, une analyse de l'ouvrage de l'entomologiste lyonnais, analyse curieuse, pleine de verve et d'aperçus ingénieux, mais où il est à peine question de l'œuvre elle-même (voy. chap. IX, paragr. 2) ; Mulsant en fut cependant satisfait puisqu'il la fit réimprimer quelques mois après (Lyon, 1833, chez Rossary, 14 p. in-12) et qu'il donna le nom de Nodier, sept ans plus tard, à un bel insecte, l'*Oxypleurus Nodieri*, en accompagnant cette dédicace de la note suivante :

« Je l'ai dédié à M. Ch. Nodier, auteur d'une bibliographie entomologique (entomologiste autrefois passionné. 2^e édition, 1862) et l'une des gloires de notre littérature » [XXX, 1840, p. 57].

Cet hommage de 1840 est le dernier lien qui rattache Nodier à l'entomologie ; l'illastre encyclopédiste mourait quatre ans plus tard, le 25 janvier 1844, à l'Arsenal, au milieu d'une partie seulement de ce qui avait été la passion de sa vie, « mes insectes, ma femme, ma fille » [X, lettre XL] : sa femme et sa fille l'entouraient de leurs soins pieux ; mais ses livres et ses collections d'histoire naturelle, « ses chers insectes », avaient quitté depuis longtemps la demeure du naturaliste qui leur devait les rares instants de véritable bonheur de sa jeunesse agitée et les meilleurs délassements des débuts difficiles de sa carrière d'écrivain.

CHAPITRE VIII

L'ŒUVRE SCIENTIFIQUE DE NODIER : SES PUBLICATIONS ENTOMOLOGIQUES

L'œuvre scientifique de Nodier est extraordinairement variée, ses facultés encyclopédiques lui ayant permis de s'intéresser aux sciences les plus diverses : histoire naturelle, physiologie, médecine, chimie, etc., et de publier sur ces sujets si différents un certain nombre d'ouvrages, d'essais ou d'analyses critiques ; on peut y ajouter divers passages de ses contes, aussi scientifiques pour le fond que littéraires par la forme.

Cette œuvre se compose de travaux publiés et de recherches inédites.

Les *Travaux imprimés* comprennent :

Des publications concernant l'Entomologie, comme la *Dissertation sur l'usage des antennes*, la *Bibliographie entomologique* (1), les *Essais sur les Sphinx des environs de Montbéliard*, sur les *Scarabées des hiéroglyphes*, l'Analyse

(1) On trouvera quelques renseignements sur Nodier et ses publications entomologiques dans la courte Notice que E. Desmarest lui a consacrée dans son *Résumé des travaux de la Société entomologique de France pendant l'année 1844* (Ann. de la Soc. entom. de Fr., 2^e série, 1845, t. 3, pp. 18-20). Cette notice a été oubliée dans l'Enumération des Ouvrages que nous avons consultés ; elle doit prendre place entre les nos XXX et XXXI de la *Bibliographie spéciale* de notre Chapitre 1^{er} (p. 13).

Cette notice mentionne (p. 18) un autre ouvrage de Nodier, une *Histoire des insectes* qui aurait été publiée en 1800 ; cette assertion est reproduite par HAGEN, *Biblioth. entomol.*, 1863, t. II, p. 15 ; mais nous n'avons pas pu retrouver cet ouvrage, inconnu de tous les entomologistes (Voy. Chap. IV, § 2 ; Chap. X, § 2).

des *Lettres à Julie* de Mulsant, les Notes critiques sur des définitions de termes d'entomologie des Dictionnaires de la Langue française, des descriptions entomologiques disséminées dans ses Contes, ses Nouvelles, ses Essais littéraires ; leur étude fait l'objet des chapitres VIII et IX ;

Des observations, des considérations scientifiques sur diverses questions de zoologie, de botanique, de physiologie, de médecine, de chimie, souvent éparses dans ses ouvrages purement littéraires, formant rarement des publications spéciales.

Les *Recherches inédites* se rapportent surtout à des études d'entomologie. Nous analysons ces deux dernières catégories de travaux scientifiques dans les chapitres X et XI.

RECHERCHES ENTOMOLOGIQUES PUBLIÉES

§ 1. Dissertation sur l'usage des antennes dans les insectes.

DISSERTATION | SUR L'USAGE | DES ANTENNES DANS LES
INSECTES, | ET | SUR L'ORGANE DE L'OUÏE | DANS LES MÊMES
ANIMAUX. | PAR F. M. J. LUCZOT ET CHARLES NODIER. | — A
BESANÇON, | DE L'IMPRIMERIE DE BRIOT. | 6^e ANNÉE RÉPUBLI-
CAINE.

Petit in-4°, 12 pages ; fin de 1797, ou commencement de 1798.

Cet ouvrage a été composé par Luczot et Ch. Nodier, pendant l'année scolaire 1796-1797, alors qu'ils étaient étudiants à l'Ecole centrale du département du Doubs ; il a paru probablement à la fin de 1797 ou au commencement de 1798. Tiré à 50 exemplaires, d'après Quérard (*France littéraire*, VI, 423), cet ouvrage est devenu très rare (cf. HAGEN, *Bibliotheca entomologica*, Leipzig, 1862, t. I, p. 506).

L'exemplaire de la Bibliothèque de Besançon (n° 58509) est un volume relié (ABICH, relieur gainier, rue Saint Paul, 45,

Besingon, dont la couverture a 241 sur 272^{mm} et le texte, une justification de 149 sur 180^{mm}.

Dans cet opuscule, où l'on reconnaît déjà la facilité et l'élégance du style de Nodier, même dans un sujet scientifique aussi aride que la question examinée dans cette dissertation, les auteurs cherchent à démontrer que les antennes des insectes servent principalement d'organes de l'ouïe ; ils reconnaissent, avec la plupart des naturalistes de l'époque, que l'opinion qui paraît d'abord la plus plausible est d'y voir des organes du toucher ; mais ils relèvent de suite de nombreuses objections à cette interprétation : les longs appendices qui ornent la tête des cerfs-volants et des insectes analogues rendent leurs petites antennes inutiles pour ce rôle d'organe tactile ; les insectes à longues antennes ne les portent pas en avant pendant le vol, c'est-à-dire au moment où ils en auraient surtout besoin, mais en arrière ; la plupart des insectes ne dirigent, du reste, presque jamais leurs antennes en avant, mais ordinairement sur les côtés ; les antennes ne seraient, dans cette hypothèse, d'aucune utilité pour les insectes sédentaires ; enfin, les insectes agitent leurs antennes surtout à l'état de repos et non pendant la marche sur le sol.

Les antennes servent donc, non seulement à tâter les corps, mais aussi et surtout à d'autres fonctions ; et la principale serait celle de l'ouïe. Nodier cite, à l'appui de cette théorie, l'observation du *Cloporte armadille* qui se replie sur lui-même quand on l'approche, de la *Cistule* qui fait le mort, du *Gribouri* qui se laisse tomber de la feuille sur laquelle il est posé, quelles que soient les précautions que l'on prenne pour se dérober à leur vue, par conséquent prévenus seulement par l'ouïe.

Si ces considérations ne manquent pas de justesse, — elles ne fournissent du reste pas la preuve que l'ouïe ait son siège dans les antennes, — Nodier est moins heureux lorsqu'il cherche des arguments à l'appui de la théorie qu'il défend

dans l'organisation générale de l'appareil auditif étudié chez les autres animaux.

Ch. Nodier a donné lui-même, dans la *Bibliographie entomologique* (1801, p. 41), le résumé suivant de son mémoire : « On a pour but, dans cet ouvrage, de démontrer l'existence de l'ouïe dans les antennes des insectes. Cette idée aperçue par M. de Réaumur et par le savant Fabricius, est exposée avec quelque développement et appuyée de preuves d'analogie, d'une certaine importance. »

Il a analysé, plus longuement, son travail et les arguments qu'il renferme, dans sa *Lettre aux auteurs de la Décade philosophique*, adressée, en 1804, aux rédacteurs de ce journal, après la publication des *Eléments d'Histoire naturelle* de Duméril, pour protester, non pas contre un plagiat de ce naturaliste, erreur répétée par tous les biographes, mais pour se plaindre que Duméril n'ait pas tenu compte de sa *Dissertation*.

Dans son *Traité élémentaire d'Histoire naturelle*, publié à Paris en 1804, Duméril dit, en effet, à propos des Insectes (p. 112) : « On ignore absolument où réside l'organe de l'ouïe, quoique l'observation prouve que les insectes ne sont pas sourds... » Nodier proteste contre cette affirmation qu'il ne s'explique pas, puisque, dit-il, « M. Duméril a été personnellement instruit que M. Luczot de Thébaudais et moi, nous avions indiqué le siège de cet organe, d'une manière assez plausible, dès le courant de l'an VI (1). »

Il est donc tout à fait inexact de dire avec Sainte-Beuve [I, 457] que Nodier, ayant découvert l'organe de l'ouïe chez les insectes, « M. Duméril confirma depuis cette opinion, ou même, selon son jeune et jaloux devancier, s'en empara ; il y eut réclamation dans les journaux ; » toutes ces affirmations sont fausses ; nous avons cherché l'origine de cette erreur et

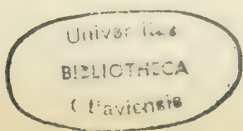
(1) Nous reproduisons la lettre de Ch. Nodier dans la 2^e partie de cet ouvrage à la suite de la *Dissertation*.

nous l'avons trouvée dans le passage suivant d'une notice de Nodier publiée par la *Biographie des hommes vivants* de Michaud : « M. Nodier place le siège de cet organe dans les antennes et son opinion, déjà aperçue par Réaumur et Fabricius, a été confirmée par les observations du savant M. Duméril » (Voir Quérard, *Fr. litt.*, VI, 1834, p. 423) ; mais, ce passage ne se retrouve pas dans la *Biographie universelle* de Michaud.

Duméril n'a jamais adopté l'opinion de Nodier : bien plus tard, dans la 3^e édition de ses *Eléments des sciences naturelles*, publiée en 1825 (t. II, p. 85, 86), on lit encore : « Les sons... sont aussi perçus par les insectes... ; mais on ne sait pas encore où réside chez eux l'instrument destiné à leur en transmettre l'idée et l'image. »

Ainsi, Duméril, non seulement ne s'est pas emparé de l'opinion de Nodier, mais ne l'a jamais adoptée, ne la trouvant pas justifiée par des preuves suffisantes ; et la réclamation dans les journaux de 1804 n'est pas une réclamation de priorité « d'un jeune et jaloux devancier ». Et cependant ces erreurs se retrouvent chez tous les biographes, sans exception, depuis Michaud et Sainte-Beuve, jusqu'aux Docteurs Fabre et Baudin. M. Fabre [XXXVII, 3], se fiant à Sainte-Beuve, répète qu'« avant Duméril, Nodier avait donc décrit l'appareil auditif des insectes et (qu') il se montra toujours jaloux de la priorité de sa découverte » ; et le Dr Baudin avance à son tour [XXXIX], à propos de la *Dissertation*, que Nodier y « émet la première théorie, reprise plus tard par Duméril, généralement adoptée depuis, mais fort contestée de nos jours, que les antennes sont les organes de l'ouïe » ; ces dernières assertions sont elles-mêmes inexactes comme on le verra plus loin.

Malgré le déplaisir de Nodier de ne pas voir ses recherches citées par Duméril et malgré la lettre de réclamation de 1804, Duméril et Nodier furent toujours en excellentes relations ; on en trouve la preuve en différents endroits des ouvrages



et de la correspondance de Nodier, où le nom de Duméril est amicalement cité, par exemple, dans les lettres envoyées par Nodier à Weiss, pendant ses séjours à Amiens et à Quintigny (9 octobre 1809, 9 décembre 1810, 14 octobre 1811) : « Notre savant Constant Duméril... est pour un mois à Amiens, sa patrie, et je suis très lié avec lui... » ; voy plus haut, p. 64-65.

Nodier reparle de la *Dissertation*, en 1829, à l'occasion de recherches qui venaient d'être faites sur le même sujet ; cet opuscule était devenu très rare et Nodier n'en possédait plus d'exemplaires ; il écrit de Paris, à Weiss, le 19 janvier 1829 : « Je voudrais bien retrouver la *Dissertation sur les antennes*. Je ne sais que depuis huit jours qu'elle a été traduite en latin par Lehman vers le commencement du siècle (1). Un journal annonçait avant-hier que M. Schram (2) venait de découvrir que l'organe de l'ouïe des insectes était placé dans les antennes et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que c'est un journal auquel je travaille. Il est intitulé modestement l'*Universel*, quoiqu'il ne soit que littéraire et scientifique. » [X, lettre CIII, p. 220].

Les fonctions des antennes ont été, en effet, l'objet des opinions les plus contradictoires ; d'après les recherches les plus récentes (3), les antennes sont des organes à la fois tac-

(1) LEHMANN (M. C. G.) a, en effet, publié en 1799, une *Dissertation* intitulée : *De antennis insectorum dissertatio prior*. . dont la 2^e partie, parue en 1800, traite spécialement des fonctions des antennes : *De antennis insectorum dissertatio posterior, usum antennarum recensens*. . ; cet ouvrage ne paraît pas une traduction de la *Dissertation* de Luczot et Nodier ; on ne rencontre pas, du reste, le nom de Nodier dans les 48 et 80 pages des deux dissertations de Lehmann. (Note de M. Virieux, d'après les exemplaires de la Bibliothèque du Museum de Paris).

(2) On ne trouve pas d'ouvrage de cette nature indiqué à cette date, dans la *Bibl. entomol.* de Hagen, à l'art. Schramm (t. II, p. 138) ; voy. cependant les bibliographies données dans les ouvrages de Chatin et Henneguy cités dans la note (3) ci-dessous.

(3) Elles sont résumées dans CHATIN, *Organes des sens*, 1880, p. 131 (Organes tactiles), p. 275 (Org. olfactifs), p. 416 (Org. auditifs) ; — dans HENNEGUY, *Les Insectes*, 1904, p. 138 (odorat), p. 142 (ouïe).

tiles, olfactifs et auditifs : surtout olfactifs, comme le prouvent les observations de Hicks, Leydig, Hauser, etc., et les expériences de Balbiani, Hauser, Forel ; mais certains organes appartenant à la catégorie des *chordotonaux*, observés dans les antennes des Dytiques, des Tétéphores et des Formicides, sont considérés comme auditifs par Græber, Leydig, Lubbock. Dans les Culcéides, un organe découvert par Johnston (1855), dans le 2^e segment de l'antenne, est aussi considéré comme auditif par Hurst ; on le retrouve, mais plus réduit, chez les taons, les mouches, les fourmis, les guêpes, les hannetons, les libellules, etc. ; d'après A. M. Mayer, l'organe de Johnston serait un appareil *auditif* renseignant l'animal sur la direction et l'intensité des vibrations sonores. Græber enfin a découvert, dans le dernier article des antennes de certains Diptères, une vésicule chitineuse garnie intérieurement de prolongements ciliformes, qu'il considère comme un *otocyste* dépourvu d'otolithes.

On voit que l'opinion de Luczot et Nodier, bien que n'étant pas appuyée sur l'expérimentation et l'anatomie, n'était pas si hasardée puisqu'elle est confirmée par les recherches les plus récentes.

La *Dissertation* a paru en 1798, Nodier ayant par conséquent 18 ans ; mais elle est signée de Luczot et de Nodier ; quelle part revient à l'un et l'autre des deux collaborateurs dans leur découverte et dans l'exposé qu'ils en ont fait ?

Quérard, entassant erreurs sur erreurs, a émis la singulière idée que la *Démonstration* a été faussement attribuée à Nodier et que tout le mérite en revient à Luczot.

Nodier, dit-il, « avait quinze ans lorsque parut cette *Démonstration* ; est-ce un sujet à traiter pour un jeune homme de cet âge et n'est-il pas plus vraisemblable de considérer M. J.-M.-J. Luczot, qu'on dit y avoir une part, comme son véritable auteur, et Ch. Nodier au surplus, comme le *blanchisseur* ? ; d'autant plus que quand jeune on s'est occupé d'histoire naturelle, cette science offre tant

de charmes qu'on s'en occupe encore dans un âge avancé, et Ch. Nodier n'a rien fait imprimer depuis sur cette matière » (*Supercherries littéraires*, III, 337).

Or, Nodier avait 18 ans et non 15 comme le dit Quérard ; d'une précocité remarquable, comme nous l'avons vu, il s'occupait d'entomologie depuis cinq ans et il a continué à publier sur cette science et à s'y intéresser jusqu'à l'âge de 40 ans ! M. Albert de la Fizelière a, du reste, relevé, comme il convenait, les inexactitudes de Quérard, en rappelant particulièrement les diverses notices, les divers essais sur des questions d'histoire naturelle publiés par Nodier même lorsqu'il ne s'en occupait plus activement et le profit qu'il a pu retirer personnellement « des connaissances spéciales et de premier ordre de Nodier en entomologie ».

« D'ailleurs, dit-il, il est de notoriété, pour ceux qui ont connu Nodier, qu'il était de première force en entomologie et que les coléoptères surtout et les lépidoptères n'avaient point de secrets pour ses observations ingénieuses et sagaces. J'ai eu pour ma part l'extrême bonne fortune de profiter de ses connaissances spéciales à ce sujet et je déclare qu'elles étaient de premier ordre... » [XXXIII, mars 1857, p. 131].

Il ne reste donc rien des assertions désobligeantes de Quérard ; Nodier était parfaitement capable de collaborer à la rédaction de la fameuse *Dissertation* et on doit l'attribuer aux deux jeunes entomologistes qui l'ont signée, sans pouvoir cependant distinguer si une part plus considérable dans l'observation des faits ou dans la rédaction du mémoire doit être attribuée à l'un ou l'autre des deux collaborateurs.

§ 2. La Bibliographie entomologique.

BIBLIOGRAPHIE | ENTOMOLOGIQUE | OU | CATALOGUE raisonné des Ouvrages relatifs à l'Entomologie et aux Insectes, | avec 1 Des Notes critiques et l'exposition des méthodes | PAR CHARLES NODIER | A PARIS | Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire | Quai des Augustins, n° 28 | AN IX.

In-12, de viij-64 pages ; 90 sur 156^{mm} ; justification du texte, 62 sur 106^{mm} ; exemplaire du Dr Fabre (de Commentry), broché avec couverture en papier et titre *msc.*

Prix 1 fr. 80 et 2 fr. 50 franc de port, d'après le *Magasin encyclopédique*, 1801, p. 559.

Nodier a écrit, ou, du moins, terminé cet ouvrage, à Paris, dans les derniers mois de l'année 1800, en profitant des ressources bibliographiques de la Bibliothèque nationale, comme l'indique ses lettres à Weiss, des 11 et 26 nivose an IX (1) : il l'avait probablement commencé à Besançon ; mais on ne peut dire, avec certains biographes, qu'il l'ait rapporté de son séjour dans les Vosges (2 ; il aurait eu du mal à y trouver les nombreux ouvrages nécessaires à sa rédaction.

Après des observations préliminaires sur l'utilité et le rôle des Bibliographes, Nodier répartit les auteurs en deux classes : l'*Entomologie descriptive* et l'*Entomologie philosophique*.

La *Première classe*, qui contient les *Historiens*, renferme sept sections :

1^o Les *Archéographes*, ou ceux qui ont traité des éléments de la science (par exemple, les *Éléments entomologiques* de J.-C. Schæffer, 1766) (3).

2^o Les *Pangraphes*, ceux qui ont traité des insectes en général (Ex. les *Mémoires* de Réaumur, 1734 ; le *Systema* de Fabricius, 1775).

3^o Les *Polygraphes*, qui ont traité de plusieurs espèces (Ex. *Histoire des Papillons* de E.-J.-C. Espar, 1777).

1 Voy. plus haut, chap. IV, paragr. 2

(2) « Il en rapporte un gros livre, intitulé : la *Bibliothèque entomologique* ». Jules JANIN, Notice en tête de *Franciscus Columna* [III, 10].

(3) Nous ne citons, à titre d'exemple, qu'un ou deux des ouvrages plus ou moins nombreux que Nodier a répartis dans chaque section.

4^e Les *Monographes*, qui n'ont traité que d'une seule espèce (Ex. *Histoire de la Mouche commune*, par Keller, 1766).

5^e Les *Auteurs nationaux*, qui n'ont traité que des insectes d'un pays particulier (Ex. *Les Insectes de France*, par M. de Villers, 1780).

6^e Les *Iconographes*, ceux qui se sont bornés à donner des peintures d'insectes (Ex. *Icones insectorum* de Pallas, 1781).

7^e Les *Muséographes*, qui ont donné l'histoire d'une collection seulement ou ceux qui ont considéré les insectes sous le rapport de leur valeur commerciale.

La *Deuxième classe* ou *Entomologie philosophique*, contient les *Observateurs* ; ils se divisent en 5 sections :

1^o Les *Philosophes*, qui ont considéré les insectes au point de vue moral et qui ont traité de leurs habitudes (Ex. *Théologie des insectes*, de Lesser : *Hospita florida insectorum* de Linné).

2^o Les *Physiciens*, qui ont observé les insectes microscopiques (Ex. *Arcana naturæ* de Lee ven Hoeck).

3^o Les *Anatomistes* et les *Physiologistes* qui ont traité des organes des insectes et de leurs facultés (Ex. *Dissertation sur l'usage des antennes*, de Luczot et Nodier).

4^o Les *Economistes*, qui ont considéré les insectes sous le rapport de leur utilité et de leur nuisibilité, soit ceux utiles dans les arts (1^{er} paragraphe), — dans l'économie rurale (2^e), — en médecine (3^e), — et ceux nuisibles (4^e) : Ex. Les ouvrages sur 1^o la sériciculture, la cochenille ; 2^o les abeilles ; 3^o les cantharides ; 4^o les sauterelles, etc.

5^o Les *Philologues*, qui ont écrit sur les insectes sous des rapports critiques et littéraires (Ex. *Dialogus formicæ, muscæ, aranei et papilionis*, de Du Choul, 1550).

Nodier donne, pour la plupart des ouvrages cités, une analyse succincte, quelquefois plus développée.

Le plan de cette Bibliographie est original ; il diffère notablement de la manière ordinaire d'envisager la Bibliographie en général et celle des insectes en particulier ; cette originalité lui donne un certain intérêt et justifie plusieurs appréciations élogieuses dont elle a été l'objet.

« Dans cet opuscule, — écrit le D^r Fabre, — le jeune Ch. Nodier fait preuve d'une grande maturité d'esprit et d'une très précoce largeur de vues » [XXXVII, p. 4].

Et M. Bouvier, l'éminent professeur du Muséum, reconnaît aussi que cet ouvrage « n'est vraiment pas mal pour un jeune homme presque un enfant ; la classification des matières ne manque pas d'ingéniosité et indique une maturité d'esprit peu commune » [XIX, 225-226].

Cependant, ce travail prête à de nombreuses critiques : le plan est artificiel et manque de clarté ; le cadre si vaste n'a pas été rempli complètement ; on peut y relever de nombreuses omissions, des erreurs regrettables : telle est la conclusion d'une analyse, plutôt sévère, que le *Magasin encyclopédique* donnait de ce travail, en 1801, peu de temps après sa publication.

Le C. *Charles* NODIER, dans une courte préface, traite de l'utilité de la bibliographie, pour faire connoître les ouvrages que celui qui cultive une science quelconque, peut au besoin consulter. Mais il porte trop loin l'office du bibliographe, quand il dit que le bibliographe élague les erreurs, concilie les opinions, et tient le fil d'Ariadne. C'est l'auteur d'élémens, celui qui réduit la science en théorie, qui est chargé de cette fonction. Le bibliographe se borne à l'histoire littéraire et bibliographique de la science, à celle des auteurs et de leurs ouvrages, sans se mêler de les corriger.

Haller, dit-il, a rendu le même service à la botanique. Muller et les auteurs de l'*Encyclopédie méthodique* ont essayé, avant lui, une bibliographie entomologique, mais ils n'ont produit que des nomenclatures incomplètes. Le C. Nodier ne cite ni le chapitre intitulé *Bibliothèque* dans la *Philosophie entomo-*

logique de FABRICIUS, ni la partie des *insectes* dans la *Bibliothèque d'histoire naturelle* de BOEHMER, et dans le *Catalogue de la bibliothèque de M. de Cobres* et dans celui de M. BANCKS ; probablement, il a jugé ces nomenclatures encore plus incomplètes ; voyons donc si la sienne les surpasse.

Sa division nous paraît embrouillée ; et le premier principe en bibliographie est d'adopter une distribution méthodique et claire. Il commence par les *Historiens* et tous les ouvrages mis dans cette section sont *élémentaires* ; parmi eux, il cite les *Fundamenta entomologiae* comme de Bladt ; ils sont de Linnaeus ; et il n'indique pas qu'on les trouve dans ses *Amaenitates academicae*, ce qui est fort important, car la dissertation originale est presque impossible à rencontrer. Il ne cite pas la *Philosophie entomologique*, publiée l'année dernière, à Agen, par le C. SAINT-AMANS, ni les genres des *insectes* du savant LATREILLE, ni la *méthode* de CUVIER, ni celle de LAMARCK, ni celle de DUMÉRIL ; il ne parle pas non plus de l'excellent ouvrage de JABLONSKY, ni de la partie entomologique de l'excellente *Introduction à l'histoire naturelle* de FORSTER, traduite en français par LÉVEILLÉ. A l'article de FABRICIUS, il ne cite pas *ses genera* ; il place ailleurs sa *Philosophie entomologique* ; il oublie la dernière édition de son *Systema*, en 4 volumes ; il ne parle que de celle de 1775 en un volume. Il auroit dû ensuite ranger les auteurs qui ont traité des espèces, selon les classes de l'entomologie, parmi les auteurs *nationaux* ; c'est-à-dire, *selon lui*, ceux qui ont décrit les insectes d'un pays donné et qu'il auroit dû appeler *Faunistes*. Il ne cite pas la *Fauna etrusca* de ROSSI, la *Fauna petropolitana* de CEDERHJELM, la *Fauna groenlandica* de FABRICIUS et d'autres ouvrages semblables, presque entièrement consacrés aux insectes, comme la *Fauna carniolica* de SCOPOLI, qu'il a indiquée. L'article des monographies pourroit être quadruplé.

L'auteur auroit dû, ou ne présenter que le titre de chaque ouvrage ou en donner une notice courte, mais suffisante, pour en indiquer le contenu ; mais ses notices sont inexactes, incomplètes et toujours insuffisantes. L'ouvrage devoit être terminé par une table des auteurs, qui remédieroit au vice de la distribution, et il n'y en a pas. La *Bibliothèque entomologique* est donc un ouvrage qui manque encore et qui reste à faire (Extrait du *Magasin encyclopédique*, 6^e ann., t. 6, 1801, p. 559).

Ces critiques chagrinèrent fort Nodier ; elles expliquent sa détermination de détruire l'édition de son ouvrage.

Dans le *Catalogue de la Bibliothèque*, publié en 1827, on lit en effet (p. 16 n° 105), à la suite du titre, *Bibliographie entomologique* : « Essai fort imparfait, mais fort rare, d'un écolier de quatorze ans. J'étais propriétaire de l'édition et je l'ai détruite avec tant de soin qu'il n'en reste certainement pas quatre exemplaires. — C. N. ».

Double erreur, sur l'âge et sur la rareté : Nodier se rajeunit de six ans et le nombre des exemplaires échappé à la destruction est plus considérable : Lacordaire en connaissait 9 exemplaires et Hayen dit qu'il avait rencontré cet ouvrage dans presque toutes les bibliothèques (1) ; nous l'avons cependant demandé en vain à plusieurs bibliothèques publiques de France : l'exemplaire que j'ai consulté m'a été obligeamment communiqué par M. le Dr Fabre (de Commeny).

La *Bibliothèque entomologique* doit être jugée moins sévèrement qu'elle ne l'a été par les rédacteurs du *Magasin encyclopédique* ; c'est une œuvre intéressante, au moins, par l'originalité du plan ; et il convient de tenir compte du jeune âge de l'auteur et du peu de ressources bibliographiques dont il a pu disposer à ce moment, même à la Bibliothèque nationale où nous l'avons vu travailler. C'était l'opinion de Lamarck qui, d'après Nodier, avait qualifié son travail « d'ouvrage bien fait et vraiment classique (2) » ; et c'est aussi le sentiment de naturalistes plus récents qui le considèrent comme un essai curieux et méritant qu'on le réédite avec les autres œuvres scientifiques du même auteur.

(1) *Bibliotheca entomologica*, Leipzig, 1862-63, t. II, p. 15.

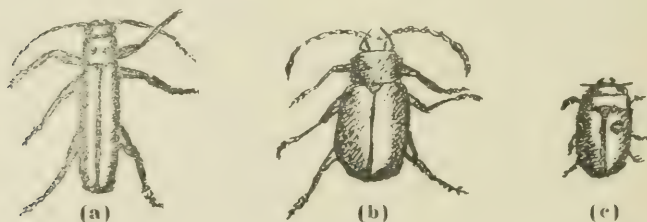
(2) Voy. lettre de Nodier à Weiss [X, p. 8-9] et Chap. IV, § 2.

§ 3. Nodier dessinateur d'histoire naturelle.

Dans la lettre écrite de Quintigny, probablement en 1812, et que nous avons reproduite dans le Chap. VI, p. 76, on peut voir des figures d'insectes qui prouvent que Nodier était doué d'un certain talent de dessinateur, ou qu'il savait, du moins, représenter exactement les particularités d'organisation des insectes qu'il observait.

Nodier affirme, du reste, en d'autres endroits de sa correspondance, qu'il est parfaitement capable d'exécuter les figures dont il doit orner son *Museum entomologicum*, figures qu'il avait demandées à Prudent et à Luczot, mais qu'il est décidé à faire lui-même, si on les lui fait attendre : « je me sens en état de les faire assez proprement », dit-il (voy. lettres des 25 avril et 15 mai 1812, Chap. X, § 2, p. 135, 136).

Cette aptitude de Nodier est, en effet, confirmée par l'examen des dessins rappelés plus haut et que nous reproduisons ci-dessous :



Ces dessins, bien qu'exécutés au courant de la plume, sont cependant remarquables par la vérité du port et la précision des caractères importants : ils permettent une détermination certaine ou très approchée.

Pour la figure *a*, il n'y a pas de doute ; le port, les caractères sont ceux de l'*Oberea oculata*.

La figure *b*, quoique d'une exécution aussi correcte, ne se prête pas à une identification aussi certaine : à première vue,

et en s'aïdant de la description, on peut la rapporter au *Pronus coriarius*, qui répond assez bien au dessin par la taille (la figure est réduite d'un tiers), le corselet muni de trois épines latérales, etc. ; mais l'habitat indiqué, le Saule, ne concorde plus, les *Prones* se trouvant sur les Chênes ; le Coléoptère habitant les Saules, qui s'en rapproche le plus, est le *Lamia textor*, qui est un peu moins grand, noir, mais dont le corselet n'a qu'une épine latérale. Il est probable que Nodier avait cette espèce en vue et qu'il ne s'est pas donné la peine de la figurer avec la précision désirable, Weiss ne pouvant faire confusion avec une autre en cherchant sur les Saules de Bregille.

Quant à la 3^{me} figure, elle n'est qu'une indication de la manière de piquer les insectes, et il est inutile d'en essayer la détermination ; mais on peut constater que les divers organes sont dessinés avec la précision qu'un naturaliste seul peut leur donner.

§ 4. Observations entomologiques en Ecosse :

le « *Carabus Hookeri*. »

En 1820, Nodier fit dans les montagnes de l'Ecosse, particulièrement dans la région des lacs, une excursion dont il a donné le captivant récit dans l'ouvrage : *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Ecosse*, paru l'année suivante. Nodier s'était proposé d'y étudier les productions naturelles qui, pensait-il, devaient être spéciales à cette région : « un des motifs qui m'avaient déterminé à circonscrire ma solitude, c'était le désir de reconnaître avec un peu de soin les productions naturelles des montagnes de l'Ecosse, préoccupé que j'étais de la persuasion qu'elles devaient être plus caractérisées et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, plus spécialement locales qu'elles ne le sont en effet. » (p. 208).

Mais Nodier fut un peu déçu, du moins au point de vue entomologique : « mes observations entomologiques, dit-il (p. 222), ont été infiniment moins fructueuses que je ne me

l'étais promis » ; malgré « l'attention la plus scrupuleuse et l'habitude la plus exercée », Nodier ne put observer dans cette région, que « deux ou trois espèces de teignes et de pyrales assez vulgaires et une dizaine de coléoptères frieux » ; ces derniers étaient presque tous de la famille des *carabiques* « que je soupçonne devoir être fort riche dans ce pays rarement exploré, puisqu'il m'a offert, entres autres espèces très rares, quatre espèces entièrement nouvelles » ; Nodier en dédie une au D^r Hooker, le botaniste qui lui avait donné d'utiles indications pour son voyage (Voy. plus haut, chap. VII, § 2, p. 90).

Le *Carabus Hookeri* est ainsi caractérisé par Nodier : « *Affinis certè C. auronitenti, sed duplo minor. Apterus, elytris sulcatis, viridibus, lineis elevatis externis apice tricrenatis. N.* ».

La création de Nodier ne paraît pas avoir été conservée par les entomologistes ; Dejean, en relations en ce moment avec Nodier, ne la cite pas dans son *Species* paru quelques années plus tard (1826), soit au voisinage du *C. auronitens* (t. II, 118, 119), soit dans le Supplément (t. V).

CHAPITRE IX

ŒUVRES ENTOMOLOGIQUES PUBLIÉES (*suite*).

§ 1. Mémoires sur des « Sphinx » des environs de Montbéliard et sur les « Scarabées » des hiéroglyphes.

Dans les *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque* (Paris, 1829), Nodier a publié deux Essais très intéressants pour les entomologistes : le premier concerne un ouvrage de J. Bauhin où ce naturaliste parle d'une épizootie attribuée à des papillons, à des *Sphinx*, d'après la détermination de Nodier ; le second est une étude entomologique très documentée sur les *Scarabées* représentés dans les inscriptions hiéroglyphiques.

I. Les Sphinx des environs de Montbéliard.

L'ouvrage de J. Bauhin étudié par Nodier, ouvrage extrêmement rare, a pour titre :

TRAITÉ DES ANIMAVLS AIANT AISLES, *qui nvisent par leurs piquevres ou morsures avec les remèdes.* — *Oultre plus une histoire de quelques mousches ou papillons non vulgaires apparues l'an 1590, qu'on a estimé fort venimeuses ; le tout composé par Jean Bavhin. Imprimé à Mont-Béliart, 1593.*

J. Bauhin y décrit avec une grande exactitude le développement extraordinaire d'une espèce de papillons survenue en même temps qu'une épizootie se déclarait sur le bétail ; il discute, « avec un esprit critique et une force de raisonnement » remarquable, le préjugé populaire qui attribuait

la maladie à ces insectes, en donne des descriptions et des figures très exactes, afin de prouver que leur trompe, « leur aiguillon », est « trop mol pour percer la peau du bestial ou de l'homme ».

Dans son mémoire intitulé : QUELQUES GRAVES ERREURS EN HISTOIRE NATURELLE COMBATTUES DEPUIS LONGTEMPS PAR LES VRAIS SAVANTS. — COMMENT ELLES SE SONT ÉTENDUES A TOUS LES PAYS ET PROLONGÉES DANS TOUS LES AGES (*Mélanges* cités, p. 213), — Nodier remarque combien J. Bauhin était déjà au-dessus des préjugés de son temps et signale l'intérêt des figures qui ornent son *Traité* ; elles sont assez fidèles pour que Nodier ait pu les identifier : la principale, représentant l'espèce particulièrement incriminée, est le *Sphinx du Liseron*, papillon qui n'est pas absolument rare, aujourd'hui même, dans la région de Montbéliard ; et, circonstance curieuse, Nodier a observé, de son côté, que ce papillon y apparaît encore en plus grand nombre à la fin des années très chaudes et que le préjugé populaire qui les concerne a persisté jusqu'à nos jours ; les autres espèces figurées peuvent être rapportées au *Sphinx de la Vigne* et au *Morio sphinx* de Geoffroy.

Nodier insiste sur la persistance de ces préjugés ayant pour origine un rapprochement inexact entre des phénomènes « qui ne sont que deux effets très divers et très indépendants d'une même cause » ; il en donne plusieurs exemples, notamment cette intéressante observation qu'il fit en Dalmatie, où le typhus est attribué à une mouche très commune « qui porte la mort partout où elle se repose » ; Nodier n'a pu la déterminer exactement, les habitants lui ayant montré des insectes de diverses espèces : des *Culex*, des *Tipules*, des *Diplolèpes* ; mais ses observations méritaient d'être rappelées puisque les recherches récentes ont prouvé le rôle des insectes (mouches, *culex*, anophèles, puces, etc...), dans la propagation de plusieurs maladies : fièvre intermittente, fièvre jaune, fièvre typhoïde, etc.

II Sur les Scarabées des Hiéroglyphes.

Le second Mémoire, — INTERPRÉTATION DES HIÉROGLYPHES ; RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES ET ENTOMOLOGIQUES SUR LE SCARABÉE SACRÉ DES ÉGYPTIENS... SES ESPÈCES ET SES VARIÉTÉS (*Mélanges cités*, p. 408), -- est une dissertation absolument scientifique ; Nodier y étudie les diverses représentations de Scarabées, soit dans les inscriptions, comme caractères hiéroglyphiques, soit sous forme d'annulettes ou de momies.

Ces représentations sont très multipliées et il y a un intérêt évident à en essayer la détermination scientifique ; mais les caractères donnés par les artistes égyptiens sont-ils suffisants ? sont-ils exacts ou dus au caprice du graveur ou du scribe ? ces formes diverses se rapportent-elles à une seule et même espèce, le Scarabée sacré, l'*Ateuchus sacer* ? ou bien les variations observées correspondent-elles à autant d'espèces différentes ?

Nodier discute ces questions avec soin, avec esprit et aussi avec une assurance qu'on sent reposer sur une connaissance approfondie et par conséquent une compétence parfaite du sujet. Contrairement à l'opinion du voyageur Fréd. Cailliaud (1), pour qui le Scarabée sacré était l'*Ateuchus profanus* rapporté par lui de Nubie, le Scarabée sacré n'est pas une espèce particulière mais une collection de différents *Scarabées orbivolves*, c'est-à-dire ayant l'habitude d'enfermer leurs œufs dans une boule de matière stercorale ; il y en a une douzaine d'espèces, déjà reconnues et figurées par les Égyptiens et que Nodier a pu rapporter aux types suivants : *Ateuchus sacer*, *A. laticollis*, *A. pilularis*, *A. flagellatus*, *A. volvens*, *Copris emarginatus*, *C. lunaris*, *C. taurus*,

(1) CAILLIAUD (Frédéric, né à Nantes en 1787, † 1^{er} mai 1869, a publié : *Voyage à l'oasis de Thèbes...* (1815-1818), 2 vol., 1822 ; *Voyage à Méroé...* (1819-1822), 4 vol., 1826-1827 ; etc.

Geotrupes punctatus, *Onitis* sp. Cette dissertation est donc un excellent travail de discussion scientifique et pourrait être signée par un entomologiste de profession, un véritable naturaliste ! (1).

§ 2. Diverses analyses et notes critiques entomologiques.

Sous cette rubrique nous classerons divers articles de critique sur des sujets touchant à l'entomologie : l'*Examen des Lettres à Julie sur l'Entomologie* par Mulsant et les observations de Nodier concernant les articles d'entomologie de différents dictionnaires

I. Examen critique des Lettres à Julie sur l'Entomologie par M. E. Mulsant.

On a vu dans un précédent chapitre (VII, § 2) qu'en juin 1830, Nodier, ayant appris la publication des *Lettres à Julie* de l'entomologiste lyonnais Mulsant, s'était hâté d'en demander un exemplaire à l'éditeur, lui promettant en échange, « quelques lignes d'appréciation » ; ces lignes ont paru dans le journal *Le Temps*, mais deux ans plus tard et transformées en deux longs articles (nos des 26 février et 8 mars 1832) (2) ; ces articles ont été réédités, en 1833, en une plaquette in-12, de 14 pages, intitulée :

(1) Le travail de Nodier est cité dans l'*Histoire des Coléoptères de France* par Mulsant (Lamellicornes, 1842, p. 36 ; 2^e éd., 1874, p. 39, en même temps que celui de Latreille sur le même sujet (*Des insectes peints sur les monuments de l'Égypte*, Paris, 1819 ; voyez aussi les *Traité d'Entomologie*, par ex. Maurice GIRARD, t. I, p. 411 ; etc.

(2) C'est pourquoi M. A. de la Fizelière, n'ayant pas trouvé cette analyse dans les nos des années 1830 et 1831 des *Débats* et du *Temps*, journaux où Nodier écrivait ordinairement, a cru que la Révolution de 1830 l'avait empêché de donner suite à son projet (Voy. *Bull. du Bibliophile*, 1857, p. 325).

EXAMEN CRITIQUE | PAR | M. CH. NODIER | DES | LETTRES A
JULIE | SUR | L'ENTOMOLOGIE,* | PAR M. E. MULSANT | — *à
Paris, † chez Méquignon-Marvis, rue du Jardinnet n° 13. | à
Lyon, | chez les principaux libraires. | 1833.

Lyon. — Imprimerie de G. Rossary, rue Saint-Dominique, n° 1.

Cet *Examen critique* n'est pas une analyse mais une fantaisie charmante, où Nodier fait un brillant tableau des métamorphoses des insectes, de leur rôle dans la nature, des phénomènes de mimétisme et de reviviscence peu connus à cette époque et où il expose ses idées sur la forme à donner à un ouvrage de la nature des *Lettres à Julie*.

Nodier commence par une sorte de « roman d'Histoire naturelle », où, sous le nom de Grandison, il fait naître, se métamorphoser, se reproduire et mourir son héros, lequel n'est autre qu'un insecte à l'éclatante parure ; cette admirable description rappelle les plus belles pages de *Séraphine* et le charmant conte de *Sybille Mérian* ; mais on y trouve, de plus, résumés en quelques lignes (p. 4, 5), les phénomènes de mimétisme et de reviviscence, ressouvenir de ses observations d'étudiant racontées plus tard par Al. Dumas (1) ; et la conclusion « orthodoxe » de l'exposé de toutes ses merveilles n'est pas une « homélie », mais encore un conte où Nodier se fait un plaisir d'embarrasser le philosophe athée Naigeon (p. 5). Dans un curieux passage, Nodier se montre aussi évolutionniste, mais pour lui l'évolution des êtres doit s'effectuer par les insectes : « l'insecte est le roi du monde et c'est au perfectionnement de cette race que tend l'œuvre de la création, si elle est intelligente. »

Mais que deviennent, dans ces brillantes digressions, les *Lettres à Julie* ? Le critique s'en souvient vers la fin du premier article : « Je ne sais si l'aimable et savant écrivain qui m'a fourni le sujet de cet article a pensé la même chose,

(1) Voy le *Tarentatello* (Chap. XI, § 1).

mais on le croirait au zèle avec lequel il cherche à éveiller ces délicieuses sympathies qui seront l'âme d'un monde à venir. Il trouvera que je me suis égaré en bien longs détours pour revenir à lui et cependant il ne m'en voudra pas si j'ai servi son projet ». Puis, dans le 2^e article, Nodier lui consacre encore une demi-page (sur sept) et il donne de cette sobriété la raison admirable suivante (p. 8) :

Je compterais avec une exactitude capable de faire envie au savant M. Dupuis tous les pétales et toutes les étamines d'une rose que je ne me flatterais pas d'avoir donné une juste idée de la rose à celui qui ne l'a pas vue ; il faut jouir des fleurs sur leur tige et des livres dans les livres. Voilà pourquoi j'ai si peu parlé, dans mon premier article, du livre de M. Mulsant, dont je parlerai fort peu dans le second. C'est cependant une production délicieuse, pleine d'un intérêt doux et gracieux, animée de sentiments tendres et purs. . . . M. Mulsant a pensé que l'Entomologie était ce que l'on pouvait enseigner de plus agréable aux femmes, et il est bien entendu que c'est de science que je parle. Il est parti de cette idée qui est le principe, l'âme, le but de son livre et qui me sourit beaucoup. Cependant j'ai besoin d'air, d'espace et d'ébats, et j'espère qu'en faveur de mes concessions sur le fonds il me pardonnera de n'être pas tout à fait d'accord avec lui sur la forme. »

Ainsi Nodier n'est pas satisfait de la forme des *Lettres à Julie* et il l'explique par d'ingénieux aperçus sur l'éducation de la femme qui occupent les cinq dernières pages de l'Examen : il termine, du reste, par ces conseils : « M. Mulsant est maître de modifier son excellent travail, d'après mes inspirations, si elles valent quelque chose. Un fait qui me paraît démontré, c'est que pour initier les femmes à une science, il faut beaucoup aimer la science et surtout les femmes. »

Cette boutade n'a probablement pas été bien goûtée par le bon bourgeois, l'honnête savant de province, Mulsant ; mais Nodier s'y découvrait tout entier, lui qui avait tant

aimé les femmes et la science dans sa jeunesse et qui, plus tard, avouait encore à Weiss, comme étant les seuls objets de sa passion : « mes insectes, ma femme, ma fille » 1.

II. Analyses et Notes diverses.

Les *Mélanges de littérature et de critique* (2) renferment des observations sur le *Dictionnaire universel de la Langue française* de Boiste ; Nodier y rectifie diverses définitions de termes d'entomologie (p. 145), par exemple, celles des mots *Attelabe*, *Calyge*, *Dryops*, *Millepieds*, *Mitte*, etc.

Dans l'*Examen critique des Dictionnaires de la Langue française* (Paris, 1826), Ch. Nodier reprend la critique de ces définitions ; outre celles rectifiées dans son premier essai, nous y trouvons des articles consacrés aux mots suivants : Bigaille, Bupreste, Calandre, Charançon, Cicindèle, Cigale, Clairon, Courtilière, Erythrocéphale, Escarbot, Fourmilion, Géotrupe, Insectier, Lépidoptères, Milabre, Naucore, Nécydale, Staphylin, etc. Comme le dit le Dr Fabre [XXXVII, 8], Ch. Nodier s'y est donné carrière pour faire un exposé de ses connaissances en histoire naturelle et plus spécialement en entomologie. Voici, à titre d'exemple, l'article concernant l'*Attelabe* (p. 51)

« ATTELABE : Coléoptère aquatique, à tête de sauterelle, corps d'araignée (LINNÉ). BOISTE. — Linné serait fort étonné qu'on lui attribuât cette singulière définition ; et quant à cette description, je garantis qu'il n'y a pas de coléoptère au monde auquel elle puisse convenir. . . »

Nous y reviendrons à propos des autres recherches de Nodier en zoologie, en botanique et en minéralogie. (Chap. XI et XII.)

(1) Lettre XL de Nodier à Weiss, dans X, p. 84

(2) Paris, 1820, t. I : c'est une réunion d'articles parus dans divers journaux de l'époque.

§ 3. Observations, descriptions et souvenirs entomologiques
disséminés dans les œuvres littéraires (Contes, Nouvelles)
de Charles Nodier.

Les plus belles pages des Nouvelles de Nodier, celles où ses souvenirs entomologiques sont rappelés, à la fois, avec la poésie du conteur et l'exactitude du naturaliste, où les caractères des insectes, leurs mœurs, leurs parures, sont décrits d'une manière si vraie, si vivante. ces pages forment une partie de *Séraphine*, dans les *Souvenirs de jeunesse* ; souvent reproduites, nous les réimprimons à notre tour dans le dernier chapitre de cet ouvrage.

Mais on en trouve beaucoup d'autres, presque aussi remarquables, dans l'œuvre littéraire de Nodier ; certaines de ses Nouvelles, comme *Sybille Mérian* et *l'Homme et la Fourmi*, sont même de véritables contes entomologiques.

Marie-Sybille Mérian⁽¹⁾, une entomologiste « dont le talent exact et soigneux sera l'éternel désespoir des peintres d'histoire naturelle », essaie d'intéresser à l'étude des insectes son petit neveu Gustave de Rosander qui ne pouvait s'habituer à vivre au milieu des « larves, des chenilles et des cocons ». Sous la forme d'un conte, elle lui fait l'histoire « d'un peuple où tout le monde naît adulte et parfait, . . . où tout le monde y naît vêtu, . . . habillé de pompeux ornements . . . » ; et termine cette description, qu'elle a su rendre si attrayante, par ces mots : « je te parlais des insectes ». Le jeune Rosander, réconcilié avec ces êtres pour lesquels il n'avait eu d'abord que du dégoût, devient à son tour un fervent naturaliste⁽²⁾.

(1) Edition Renduel, t. XI, p. 79.

(2) Les personnages de cette nouvelle sont historiques : MÉRIAN (Marie-Sybille) née à Francfort, en 1647, † le 13 janvier 1717, a été une célèbre miniaturiste, une habile peintre de fleurs et d'insectes : elle a publié plu-

Dans *L'Homme et la Fourmi* « apologue primitif » ⁽¹⁾, Nodier raconte les mœurs des Termites, « de la fourmi *Termes*, qui se rit de la puissance de l'homme » et finit par renverser ses palais et ses villes.

À propos des dangers auxquels on s'expose pour un mince profit ou pour des motifs de peu d'importance, Nodier raconte, dans *Piranèse* ⁽²⁾, comment il faillit perdre la vie, à 14 ans, en cherchant à prendre le *Tritoma bipustulatum*, dans un endroit escarpé des environs de Besançon.

« J'avais mesuré du regard, sur un petit bolet qui pendait au penchant de la branche la plus éloignée, un joli insecte de la grosseur d'une semence de senevé, rond comme une perle, noir et luisant comme le jais poli, oculé sur les étuis de deux larges points d'un rouge de laque admirables à voir et je venais de reconnaître en lui ce fameux *tritoma bipustulatum* dont le premier exemplaire décrit avait été recueilli le 17 avril de l'année précédente, à Homstead, en Angleterre, par mon illustre maître, Jean-Christien Fabricius... » ⁽³⁾; et après avoir décrit l'endroit dangereux où il se trouvait et raconté comment il s'était tiré de ce mauvais pas, Nodier ajoute : « J'étais sauvé, les jambes pendantes... et je contemplais avec une joie que mon cœur n'a jamais retrouvée, la dépouille opime de cette expédition au prix de laquelle on n'achèterait ni la fortune ni la gloire : le *tritoma bipustulatum* !... J'en ai depuis ramassé 60 en me promenant dans la forêt de Saint-Germain ! »

Dans les *Suites d'un mandat d'arrêt* ⁽⁴⁾, Nodier donne des

sieurs beaux ouvrages d'histoire naturelle, ornés de planches magnifiques. ROSANDER, général suédois, ayant dissipé la fortune de son beau-père, Mathieu Mérian, confie son enfant, Gustave de Rosander, à sa grand'tante Sybille Mérian qui lui donna, en effet, le goût de l'histoire naturelle.

(1) Edition Renduel, t. XI, p. 351.

(2) Piranèse, contes psychologiques, à propos de la monomanie réflexive. (Edition Renduel, 1837, t. XI, p. 179).

(3) Sur FABRICIUS, voy. plus haut, Chap. VI, p. 79.

(4) *Souvenirs et Portraits*, édition Magen et Comon, 1841, t. IX, p. 119.

renseignements sur l'habitat et la dispersion géographique de la *Lamie de Kœhler* dans le Jura, aux environs de Courlans : elle ne s'y trouve, dit-il, que dans une zone étroite, de 4 à 5 lieues de longueur (1).

La *Fée aux miettes* (2) renferme de nombreux passages, où perce le naturaliste ; ils sont dans la mémoire de tous : « Quand je courrais doucement ma 25^e année entre les romans et les papillons... dans un pauvre et joli village du Jura... mon cher Quintigny » (p. 10) ; — « les seules distractions que je prenais alors... c'était la recherche des papillons, des mouches singulières, des jolies plantes de nos parages » (p. 81) ; — « Un jour que nous revenions ensemble ainsi, en causant des petites conquêtes d'histoire naturelle que j'avais faites la veille et qu'elle s'amusait à me décrire, aussi exactement qu'une bonne iconographie aurait pu le faire... » (p. 85) ; — et à propos des papillons qu'un perpétuel printemps avait fixés dans le jardin : « je les connaissais presque tous par les descriptions que j'en avais lues très jeune » ; (p. 281.)

Dans *Trilby* (3), le lutin d'Argaïl prend les formes d'une mouche ou d'une phalène (p. 200).

Smarra (4) contient aussi de nombreuses réminiscences entomologiques : « un insecte mille fois plus petit que celui qui attaque d'une dent impuissante le tissu d'une feuille de rose » (p. 83) ; la plus intéressante est cette belle description des *Lucioles*.

« Semblables à ces insectes agiles que la nature a ornés de feux innocents et que, souvent, dans la silencieuse fraîcheur d'une courte nuit d'été, on voit jaillir en essaims du milieu d'une touffe de verdure, comme une gerbe d'élin-

(1) Le *Purpuricenus Kœhleri* qu'il avait décrit autrefois sous le nom de *Capricorne peltifère*. Voy. *Descriptions succinctes...* Chap. X, § 1.)

(2) Edition Renduel, 1832, t. IV.

(3) Id., 1832, t. III p. 175.

(4) Id., 1832, t. III, p. 37.

celles sous les coups redoublés du forgeron. Ils flottent emportés par une légère brise qui passe, ou appelés par quelques doux parfums dont ils se nourrissent dans le calice des roses. Le nuage lumineux se promène, se berce inconstant, se repose ou tourne un moment sur lui-même, et tombe tout entier sur le sommet d'un jeune pin qu'il illumine comme une pyramide consacrée aux fêtes publiques, ou à la branche inférieure d'un grand chêne à laquelle il donne l'aspect d'une girandole préparée pour les veillées de la forêt. Vois comme ils jouent autour de toi, comme ils frémissent dans les fleurs, comme ils rayonnent en reflets de feu sur les vases polis : ce ne sont point des démons ennemis. Ils dansent, ils se réjouissent, ils ont l'abandon et les éclats de la folie. »

Les lumineux ébats de la Luciole hantent du reste l'esprit de Nodier : on la retrouve, en effet, dans d'autres de ses compositions, par exemple dans l'*Idylle de Georgi* (*Id.*, p. 167).

§ 4. L' « *Oxypleurus Nodieri* » MULSANT et la Société entomologique.

Huit ans après la publication dans *Le Temps* de l'*Examen critique des Lettres à Julie* de Mulsant, par Nodier, l'entomologiste lyonnais lui dédiait un insecte rare de la France méridionale, appartenant à ces Longicornes dont Nodier a décrit si souvent la riche parure.

C'est l'*Oxypleurus Nodieri*, un bel insecte rouge-brun, au prothorax muni d'une petite pointe latérale, origine de son nom⁽¹⁾, comme le montre le dessin ci-après.

Le genre *Oxypleurus*, créé par Mulsant, appartient aux Cérambycides (Longicornes) et à la tribu des Cérambyciens ; en voici la diagnose :

(1) ὀξύς, pointe ; πλευρά, côté.

Antennes sétacées, à peine aussi longues que le corps dans les mâles, moins longues chez les femelles ; au 3^e article plus court que le suivant. Dernier article des palpes élargi vers le sommet, sécuriforme. Prothorax presque hexagonal, armé de chaque côté d'une petite épine. Pointe du médisternum bilobé. Cuisses renflées en massue. Corps allongé.

L'espèce unique, *O. Nodieri*, est ainsi caractérisée :

Corps subdéprimé, d'un rouge brun. Prothorax pubescent, épineux latéralement. Elytres parsemées de petits espaces circulaires privés du duvet dont le reste de la surface est garni et ressemblant à de petits points élevés (pl. 4, fig. 2) (1).

« Cette belle espèce, ajoute Mulsant, a été trouvée par M. Doublier dans les environs de Draguignan. Je l'ai dédiée à M. Charles Nodier, auteur d'une Bibliographie entomologique et l'une des gloires de notre littérature ». (*Histoire naturelle des Coléoptères de France*, 1^{re} livraison, Paris, Lyon, 1840, p. 57-58.)

Dans la 2^e édition (1862-1863, p. 107) publiée dans les Annales de la Société d'agriculture de Lyon, l'*O. Nodieri* est donné avec la synonymie *Criocephalum morbillosum* DEJ. Cat. (1837), p. 354, — et la note ci-dessus est ainsi transformée :

« Je l'ai dédiée à Charles Nodier, entomologiste autrefois passionné et l'une des gloires de notre littérature ».

La larve de l'*O. Nodieri* a été décrite par Mulsant et son fils, l'abbé Victor Mulsant, dans les *Annales de la Société linnéenne* de Lyon, t. II (1855), p. 191 ; cf. MULSANT, *Opusc.*, t. VI, p. 91. Enfin, cet insecte a été retrouvé en Grèce et une variété *scutellaris* Costa, en Italie (HEYDEN, *Cat. Coléop. Eur.*, 1883, p. 185.)

(1) Planche 4 est une faute d'impression ; dans l'exemplaire que j'ai consulté, l'*O. Nodieri* est représenté pl. 1, fig. E, et pl. 3, fig. 2.

En 1843, Ch. Nodier donnait à la Société entomologique de France, un exemplaire de l'*O. Nodieri*, en témoignage de sa vive satisfaction d'avoir été nommé membre honoraire de cette Association (5 juillet 1843). « Chargé comme secrétaire, écrit Dumarest, de transmettre cette nouvelle à Ch. Nodier, nous nous rappelons qu'il l'accueillit avec une vive reconnaissance et qu'il voulut bien enrichir notre collection d'un insecte de France d'une grande rareté, l'*Oxypleurus Nodieri*, qu'il avait reçu de M. Mulsant. » (*Soc. Entom. Fr.*, 1845, t. 3. p. 19-20).

Ch. Nodier avait écrit au trésorier de la Société entomologique, M. L. Buquet, la lettre suivante dans laquelle il donnait sa démission de membre ordinaire, lettre intéressante, peu connue, que nous avons trouvée dans une note des pages 19 et 20 citées ci-dessus.

Monsieur et cher confrère,

Depuis la fondation de la Société entomologique, j'ai reçu quatre années des *Mémoires*. J'ai payé fort exactement ce qui m'a été demandé pour ma part sociale, c'est-à-dire *vingt-quatre francs* par an, sauf erreur, mais je ne crois pas me tromper. La dernière année (était-ce en 1839, je l'ignore absolument) on ne me demanda que *six francs* et je priai le porteur du mandat de faire observer au caissier qu'il devait y avoir erreur sur la quotité. Il revint en effet avec un mandat de *18 francs* quelques semaines après et je soldai immédiatement. C'était un homme de belle taille, de manières fort honnêtes et à cheveux presque ras *elytris nitidis*.

Depuis lors je n'entendis plus parler de la Société entomologique à laquelle j'étais lié par tant de doux souvenirs. Je pensai avec un profond regret qu'elle n'existait plus : je renonçai douloureusement à ma collection des mémoires dont je fis présent à un jeune adepte que je me flattais d'avoir formé à l'amour de la plus charmante des sciences. Accablé d'infirmités et presque aveugle je n'y pensai plus que dans ces beaux rêves du

passé qui tiennent lieu de bonheur à ceux qui n'en ont plus d'autre.

Je dois à la vérité de dire que j'ai reçu *deux fois cette année* des lettres de convocation qui m'ont un peu consolé. J'en ai conclu que la Société se renouvelait, mais je n'ai pas pensé à la prévenir que je pouvais moins que jamais prendre part à ses travaux. Je suis à un moment de la vie où l'on n'a plus à faire en matière d'entomologie qu'aux *Peltes*, aux *Silphes*, aux *Nitidules* et aux *Nécrophores*.

Ce que j'ai à cœur que la Société sache, Monsieur et cher Confrère, c'est que je n'ai jamais failli à un de ses mandats, que j'ai payé le *solde* exact de toutes les années dont j'ai reçu les *mémoires* ou *annales*.

Ce que je souhaite plus ardemment encore, c'est qu'elle pense que c'est avec une amère tristesse que je renonce à celui de mes titres (il n'y en a guère) dont j'ai été le plus jaloux.

Je suis, etc...

Signé : Ch. NODIER.



Oxypleurus Nodieri

CHAPITRE X

ŒUVRES MANUSCRITES OU PERDUES D'ENTOMOLOGIE

L'œuvre scientifique de Ch. Nodier comprend quelques recherches entomologiques inédites, les unes achevées et conservées manuscrites, d'autres connues seulement par les renseignements qu'il en donne dans ses ouvrages ou sa correspondance. Aux premières appartiennent les *Descriptions succinctes d'insectes*, œuvre de prime jeunesse, conservée à la Bibliothèque de Besançon, et des parties inédites ou mal reproduites de sa correspondance avec Weiss : aux secondes, des ouvrages que Nodier a annoncés comme prêts à paraître, mais dont on n'a pas retrouvé les traces : l'*Histoire des insectes avec un nouveau système de classification*, les *Harmonies de la Botanique et de l'Entomologie*, le *Museum entomologicum* ou *Eleuthérates du Jura et des Alpes*.

§ 1. Œuvres manuscrites.

DESCRIPTIONS SUCCINCTES | *des insectes qui se trouvent aux environs | de Paris que monsieur GEOFFROY a omis dans | sa méthode, traduite en langue vulgaire | de l'Entomologia parisiensis de monsieur | FOURCROY, premier et second article. | — Augmentées de plusieurs espèces nouvellement | reconnues dans la ci-devant FRANCHE-COMTÉ | qui paraissent particulières à ce climat et | dont quelques unes sont absolument ignorées | des entomologistes. | — Par CHARLES NODIER. | Besançon. — 1797.*

(Les mots en petites capitales sont à l'encre rouge dans le manuscrit).

Petit volume cartonné, de 157 sur 198^{mm}, 35 feuillets ; Bibliothèque de Besançon, *msc*, n° 448. Les pages sont encadrées au crayon noir ; la justification du texte est de 90 sur 140^{mm} ; il y a 28 lignes à la page ; les divisions, les noms des genres et des espèces sont écrits à l'encre rouge.

Le t. II, 2^e partie, du Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Besançon (1) n'ayant reproduit que les premières lignes du titre, on pourrait croire que cet ouvrage ne concerne que les environs de Paris ; c'est pourquoi il n'est pas cité, dans certains recueils, parmi les manuscrits intéressant l'histoire naturelle de la Franche-Comté ; mais, conformément aux indications du titre, on trouve dans cet ouvrage plusieurs espèces mentionnées comme nouvelles et observées dans notre région.

Dans la Préface, Nodier annonce qu'il a eu l'occasion de découvrir dans cette province un certain nombre d'insectes inconnus aux entomologistes ; il en a décrit d'autres d'après des exemplaires conservés dans les riches cabinets de M. de Chantrans et de M. Luczot ; son collaborateur s'occupe spécialement des papillons, tandis que Nodier s'est réservé les coléoptères et les hémiptères. Ce manuscrit, rédigé au moment du départ de Luczot, paraît avoir été destiné à l'impression, en attendant un ouvrage plus complet, avec figures des espèces nouvelles, que Nodier « espérait achever en deux ans ».

L'opuscule du jeune Nodier contient deux séries de documents : la traduction des diagnoses de toutes les espèces de coléoptères et d'hémiptères indiquées comme nouvelles, par une astérisque, dans l'*Entomologia parisiensis* de Fourcroy ; les diagnoses d'espèces des mêmes ordres dont Nodier n'avait pas trouvé, dans les ouvrages à sa disposition, une

(1) Catal. gén. des *msc* des Bibliothèques publiques de France. Départements, t. XXXII. — Besançon, t. I, Paris, 1897, p. 260, n° 448. Le titre est reproduit entièrement). — Id., t. XXXIII : Besançon, t. II, 2^e partie, 1904, p. 1320 : « Description des insectes des environs de Paris, 260 ».

description absolument conforme aux individus qu'il avait observés dans les environs de Besançon ou dans quelques autres localités de Franche-Comté.

I. L'*Entomologia parisiensis* de Fourcroy (1) est un petit volume portatif, très commode, qui donne les diagnoses latines des insectes observés dans la région parisienne d'après les ouvrages de Geoffroy (2) ; Fourcroy y a ajouté 300 espèces nouvelles. En voici le titre et le plan général qu'il est intéressant de comparer avec le travail de Nodier.

ENTOMOLOGIA | PARISIENSIS ; | SIVE | CATALOGUS Insectorum
quæ in Agro | Parisiensi reperiuntur ; | SECUNDUM *methodum*
Geoffræanam in | *sectiones, genera et species distributus* : | CUI
addita sunt nomina trivalia et fere trecentes novæ | Species. |
Edente A. F. DE FOURCROY, *Doct. | Med. Paris ; è Reg. Scien-*
tiar. Academ. : | è Reg. Soc. medic., etc. | Parisiis, MDCCLXXXV.
— viij-540 p.

Prima sectio Insectorum : Insecta coleoptera ; characteres....

Articulus primus : characteres....

Ordo primus : characteres.....

I. PLATYCERUS. *LE CERF-VOLANT.*

1. P. cervus. *Le Grand Cerf-volant.*

Long. 21 lignes. Larg. 7 lignes

P. fuscus, cornubus duobus mobilibus, aspice (sic)
bifurco, intus ramo denticulisque instructus.

Locus. Habitat. silvas et præcipue ilices.

Nodier suit pas à pas l'ouvrage de Fourcroy ; il en reproduit la classification générale, emploie le même numérotage des ordres, des articles et des genres ; mais il ne traduit que les genres renfermant des espèces nouvelles de Fourcroy ou celles qu'il a cru reconnaître lui-même ; ces deux catégories d'espèces forment une sériation unique et continue dans chaque genre.

(1), (2) Pour Fourcroy et Geoffroy, voy. plus haut, Chap. V, § 4, p. 60

On remarque cependant que Nodier a quelquefois introduit, probablement par inadvertance, plusieurs espèces de l'*Entomologia* qui n'y sont pas précédées de l'astérisque caractéristique ; par ex. la *Vrillette bleuâtre* (Fourcroy, p. 27, n° 6), la *Mélolonthe cuivreuse* (p. 71, n° 6), les *Capricornes comprimé et nébuleux* (p. 76, 77, n°s 11 et 13), la *Lepture brune* (p. 86, n° 26), la *Galéruque à 4 taches* (p. 104, n° 8), les *Chrysomèles ferrugineuse, géminée, antique, suturée, tulipe* (p. 110, 111, n°s 21, 22, 24, 25, 26), le *Charançon fascié* (p. 133, n° 59), l'*Anthrabe bigarre* (p. 135, n° 12).

Il a oublié, par contre, quelques-unes des nouveautés de Fourcroy : *Grioceris spinosissima* (p. 96, n° 7), *Coccinella testudinaria* (p. 151, n° 27), etc.

Enfin Nodier n'adopte pas les noms français, noms vulgaires ordinairement, donnés par Fourcroy ; il traduit littéralement le nom latin : « *Platycerus*, le Cerf-volant » de Fourcroy devient, par exemple, « Le *Platycère* ».

Pour ces espèces on n'a pas la preuve que Nodier les ait toutes observées lui-même dans la Franche-Comté ou dans les cabinets de Chantrans et de Luczot.

II. Les descriptions des insectes qu'une astérisque du manuscrit de Nodier signale comme « non décrits par Fourcroy », et dont plusieurs sont probablement ceux que notre jeune observateur croyait « absolument ignorés des entomologistes », et par conséquent les espèces qu'il pensait nouvelles et « particulières au climat de la Franche-Comté », ces descriptions ne concernent souvent que de simples variations de taille ou de coloris.

Voici du reste, à titre d'exemple, la reproduction des premières lignes du manuscrit de Nodier qui montrera comment il a suivi fidèlement l'ouvrage de Fourcroy, et donnera, en même temps, une idée de ses descriptions, pour les espèces marquées d'une astérisque

« Coléoptères Article premier Ordre premier⁽¹⁾.

Genre 1^{er}

Le Platycère

* N^o 1 *Le Platycère Chèvre*.

Long. 18 lignes. Larg. 6 lignes.

Brun, deux cornes mobiles, bifurquées à leur sommet, rameuses et dentées intérieurement.

Corselet aussi large que la tête.

Tête peu bordée et peu irrégulière qui ne fait avec les cornes qu'un tiers de la longueur de l'insecte.

Habitation. Les Bois de Chênes.

Cette description du *Platycère Chèvre* est, pour les deux premières lignes, la traduction exacte de la diagnose du *Pl. cervus*, dans Fourcroy (p. 2), reproduite plus haut ; elle ne diffère que pour les dimensions de l'insecte, et par l'addition des caractères particuliers du corselet et de la tête ; elle correspond au *P. capra*, variété du *P. cervus* ; voy. Geoffroy, Olivier (t. I, p. 11), etc.

Pour l'*Escarbot réniforme*, « long 3 lignes, larg. 2 lign. ; noir, une tache rouge réniforme sur chaque étui », cette description est aussi celle de Geoffroy et de Fourcroy : « *niger, elytro singulo macula rubra* », sauf pour le mot « réniforme » et pour les dimensions : « long. 1 à 1 $\frac{1}{2}$, larg. 1 à 1 $\frac{1}{4}$ ».

Les espèces marquées ainsi d'une astérisque dans les *Descriptions succinctes* sont au nombre de 47, soit 44 Coléoptères et 3 Hémiptères ; celles qui ne se trouvent ni dans Geoffroy ni dans Fourcroy, comme le *Hanneton de Frisch*, le *H. farineux*, etc... sont déjà décrites, pour la plupart, dans d'autres ouvrages d'entomologie de l'époque, par ex., dans le *Systema Entomologiae* de Fabricius (1775). J'ai essayé de les identifier, avec l'aide de deux aimables et savants entomologistes de Lyon, M. L. Villard et M. le D^r Robert :

(1) Les mots en italique sont à l'encre rouge dans le msc.

travail qui nous prit plusieurs séances et dont je dois reporter tout le mérite à mes deux obligeants collaborateurs. On trouvera ces déterminations à la suite du texte, dans la 2^e partie de cet ouvrage [= n^o 1].

Voici, cependant, quelques remarques particulièrement intéressantes et qui méritent d'être consignées ici.

Nodier indique les espèces suivantes comme ayant été étudiées par lui dans le « cabinet de M. Luczot » : Le Scarabé Hanneton de la vigne (*Anomala vitis* Fabr.), le Scarabé arrondi (*Bolboceras mobilicornis* Fabr.), le Bupreste à broderie compliqué (*Coræbus rubi* ?), le Ditique ondé (*Agabus maculatus* Fabr.), le D cuivreux (*Ag. chalconotus* ?), le Capricorne gris marbré de noir (*Mesosa nubila* Oliv. ?), la Lepture 11-points (*Saperda tremulæ* Fabr.), le Stencore 6-taches (*Stenocorus 2-fasciatus* Fabr.) ; — et dans « le cabinet de M. de Chantrans » : le Capricorne longues-cornes (*Ædilis montana* Muls.), et le Capricorne peltifer (*Purpuricenius Kœhleri*), création de Nodier, dont il parle, à diverses reprises dans ses ouvrages et sa correspondance (1).

Quelques espèces provenaient « du côté de l'Alsace, sur les limites de la Franche-Comté » : *Coræbus Rubi* ?, *Ædilis montana*, *Purpuricenius Kœhleri* ; — d'autres, des environs de Baume les-Dames : *Hister 2-maculatus*, etc.

Un long paragraphe est consacré à la description détaillée du *Proboscide velouté*, « genre et espèce nouveaux », dit Nodier, qu'il rapproche cependant de l'Antribe de Geoffroy, mais qu'il sépare d'après quelques différences relevées minutieusement ; nous y revenons plus loin.

Si les diagnoses d'espèces que Nodier croyait nouvelles parce qu'il n'en avait pas trouvé de description identique dans les ouvrages qu'il pouvait consulter, n'ont pas un grand

(1) Voy. au sujet de cet insecte, outre les *Descriptions nouvelles*, sa correspondance avec Weiss, lettre XIII (X, p. 27., citée plus haut, Chap. IV, § 1, p. 48 ; les *Suites d'un Mandat d'arrêt*, p. 119 (Chap. IV, § 3, p. 54, 55).

intérêt scientifique, elles renseignent du moins sur les aptitudes déjà remarquables de Nodier pour les sciences d'observation; il ne se borne pas à une détermination superficielle de l'insecte, mais il l'étudie avec soin, note les moindres différences, pousse en un mot l'analyse des caractères bien plus loin que ne saurait le faire un simple collectionneur.

L'histoire de son *Proboscide velouté* (voy. 2^e partie, *Descriptions nouvelles*, p. 22) est particulièrement démonstrative.

Nodier rencontre le curieux coléoptère appelé aujourd'hui *Platyrhinus latirostris* Clair., remarquable par son rostre très développé et formant une sorte de trompe courte, large, aplatie (1); il voit bien qu'il se rapproche beaucoup de l'*Antripe noir strié* de Geoffroy, s'il ne lui est pas identique; mais, constatant quelques différences dans la taille moyenne, dans les caractères de coloration, de pilosité etc., — et pour cela Nodier examine et mesure de nombreux individus, — jugeant, d'autre part, qu'on n'a pas attribué une assez grande importance, une assez grande valeur taxinomique, à la curieuse conformation du rostre de cet insecte, il en fait un genre nouveau, le *Proboscide*, dont le nom rappelle cette singulière particularité (*Proboscis*, trompe), genre « auquel, dit-il, l'*Antripe* de M. Geoffroy doit être rapporté. »

Ces détails caractérisent bien le jeune observateur, encore inexpérimenté, mal outillé surtout, mais possédant l'acuité d'observation du véritable naturaliste.

§ 2. Œuvres manuscrites (ou publiées ?) non retrouvées.

1^o HISTOIRE DES INSECTES AVEC UN NOUVEAU SYSTÈME DE CLASSIFICATION.

Tel est le titre d'un ouvrage qui m'avait été signalé par M. Abeille de Perrin (2) et dont j'ai retrouvé l'indication dans Desmarest et dans Hagen.

(1) Rappelé par le nom de l'insecte : *Platyrhinus latirostris*.

(2) Voy. plus haut, Chap. IV, § 2, p. 52.

Dans sa Notice Desmarest dit, en effet, que deux ans après la publication de la Dissertation sur l'organe de l'ouïe chez les Insectes (1798), Nodier « donna une histoire des insectes dans laquelle il présenta un nouveau système de classification⁽¹⁾ ».

Sur la foi de Desmarest certainement, Hagen, dans la *Bibliotheca entomologica* (1863, t. II, p. 15), indique aussi, comme publié, le même ouvrage, avec le même titre : *Histoire des Insectes avec un nouveau système de classification*, 1800 ».

Dès son jeune âge, Nodier avait eu l'intention de réunir ses observations sur les insectes et le résultat de ses recherches bibliographiques dans un ouvrage didactique, contenant des descriptions et une classification nouvelle.

Dans la préface de ses *Descriptions succinctes* (1797), il annonce déjà un ouvrage de cette nature qu'il espère pouvoir donner « avant l'espace de deux ans », avec « la peinture succincte de tous les insectes inconnus que notre province renferme. »

Les *Eleuthérates* et le *Museum entomologicum* qu'il rédige plus tard à Quintigny (1810-12), ne sont que la continuation, la transformation et l'achèvement de cet ouvrage dont il a modifié plusieurs fois le titre et le plan.

La lettre inédite suivante, adressée de Quintigny, à Weiss, le 16 juillet 1811, est bien explicite. Après avoir énuméré les divers travaux qu'il a sur le chantier, Nodier ajoute : « Cette besogne ne sera pas de longueur et d'importance à me détourner de quelques autres que j'ai plus à cœur. J'espère publier dans le courant de l'été prochain, soit en corps, soit par fascicules, les *Eleuthérates des Alpes et du mont Jura* avec un nouveau système naturel des insectes qui a eu l'approbation des gens versés dans cette puérile science⁽²⁾. On dit que

(1) *Soc. Entomol. de France* 2^e série, 1845. t. 3. p. 18

(2) *Puérile* : avec la signification de science facile, dont peuvent s'occuper les enfants

mes recherches si zélées et si assidues, m'ont au moins fourni quelques observations nouvelles. »

Ces recherches, cette nouvelle classification des insectes étaient donc connues des entomologistes de l'époque, à qui Nodier les avait soumises et qui en avaient donné une appréciation favorable ; mais aucun bibliophile, aucun naturaliste n'a pu me renseigner sur cette *Histoire des Insectes* et je ne crois pas qu'elle ait été publiée.

2^o LES HARMONIES DE L'ENTOMOLOGIE ET DE LA BOTANIQUE.

De même que pour le précédent ouvrage, Nodier avait pensé de bonne heure à décrire les rapports de ces deux sciences, l'Entomologie et la Botanique, c'est à dire les relations que l'on observe entre les insectes, les fleurs qu'ils butinent et les plantes dont leurs larves se nourrissent.

Il en parle déjà dans la *Bibliographie entomologique* de 1801 (p. 36, 37), à propos de l'ouvrage de Linné et Forskal : *Hospita insectorum flora*, Upsal, 1752. « Le sujet de cet ouvrage, dit-il, est extrêmement intéressant ; mais il est loin d'être complet. J'ai essayé d'y suppléer par un autre, que j'ai intitulé : *Hospita florida insectorum, seu, Harmoniæ botano-entomologicæ*. Il est encore manuscrit et j'attends pour l'offrir au public qu'il ait atteint un degré de perfection auquel ma jeunesse ne m'a pas encore permis de le porter. »

Nodier y revient, plus tard, dans sa correspondance avec Weiss (Lettre de Quintigny, probablement de 1811, inédite) : « Ce n'est point par les *Harmonies de l'Entomologie avec la Botanique* que je me propose de me rappeler au souvenir des gens de lettres. Si je finis cet ouvrage peu important, qui n'aura, d'ailleurs, aucun rapport avec ceux dont tu me parles, car il serait purement poétique et pittoresque, ce sera à mes moments perdus et je n'en perds guère ; mais j'ai besoin d'amasser des idées et surtout de me faire un système d'entomologie un peu perfectionné... »

D'après cette lettre, l'ouvrage primitif avait perdu son caractère scientifique; il se transformait en une série de tableaux « poétiques et pittoresques », comme on en trouve en maints passages de ses œuvres, par exemple dans l'alinéa suivant de l'*Examen critique des lettres à Julie* (p. 7).

« Il n'y aurait pas une plante qui perdit ses hôtes et ses ornements, et vous savez s'ils sont gracieux. C'est une *lème* écarlate qui pend comme un bouton de corail aux limbes d'albâtre de la plus belle des Liliacées; c'est un *gribouri* vert qui étincelle comme une prase enchâssée d'or au milieu du réceptacle de la marguerite; c'est un *trichie* à l'habit de velours jaune et aux galons de jais qui s'endort dans une rose comme un homme de cour en bonne fortune. Les cardères et les orties, les jusquiames et les belladones ont elles-mêmes des clients assidus qui viennent se placer sous la sauvegarde de leurs piquants et de leurs poisons. »

3° LE MUSEUM ENTOMOLOGICUM. 1812.

Cet important ouvrage, dans lequel Nodier avait réuni toutes ses observations entomologiques, les souvenirs de ses excursions dans les monts Jura, l'étude des types de ses riches collections, les documents recueillis pour son *Histoire des insectes*, cet ouvrage est ainsi annoncé dans une lettre adressée à Weiss, datée de Quintigny, le 25 avril 1812, qui contient l'énumération des travaux dont il s'occupait à ce moment, et qu'il pensait publier dans l'année.

« 4° Jo. Emm. Car. Nodier, Acad. Ambian. Vesont., etc. membr. *Musæum entomologicum. Eleutherata Juræ et Alpium fere complectens.* »

Ce titre est reproduit inexactement dans l'ouvrage de M. Estignard (X, lettre LVII, p. 124) :

Jo. Emm. Car. Nodier, acad. Ambian. Vesont. de membr. Museum, Entomologicum. Eleutherata Juræ et Alpium fere complecteris.

Les fautes de transcription, — *de pour etc., complecteris* pour *completens*, la virgule après *Museum*, — rendaient ce titre intraduisible.

Or la traduction en est facile :

Jean-Emmanuel-Charles NODIER membre des Académies d'Amiens, de Besançon, etc. — *MUSÉE ENTOMOLOGIQUE contenant presque tous les Eleuthérates du Jura et des Alpes*

Ambian. est l'abréviation d'*Ambiani*, — *orum*, habitants d'Amiens ; les *Eleuthérates* sont les insectes à pièces buccales libres, c'est-à-dire les Coléoptères de nos classifications usuelles (1).

Nodier travailla à cet ouvrage pendant son séjour à Quintigny, en 1811 et 1812 ; dans la lettre du 16 juillet 1811, citée plus haut, il écrit qu'il espère publier, *dans le courant de l'été prochain*, ses *Eleuthérates du Jura et des Alpes* ; dans celle ci-dessus du 25 avril 1812, le *Musée entomologique* est placé en 4^e ligne dans l'énumération des ouvrages qu'il se propose de *publier dans l'année* ; mais le 15 mai suivant, il annonce que son « *Museum entomologicum* ne paraîtra que cet hiver, époque où j'en aurai seulement fini les figures, car je me sens en état de les faire assez proprement, si Luczot les néglige » (2). Enfin, dans une lettre de la même année 1812, adressée à G. Peignot, Nodier parle probablement du *Museum*, sous le nom d'une *Histoire des insectes de France*, — à moins qu'il ne soit revenu à cet ancien projet ?, — en le priant de lui faire obtenir le titre de membre de l'Académie de Vesoul, afin de pouvoir le joindre aux autres sur la couverture de cet ouvrage (3).

(1) Nodier adoptait le terme que Fabricius avait employé dans ses ouvrages, *Systema Entomologiæ* (1775), et *Systema Eleutheratorum* (Kiel, 1801, 2 vol. 8^o) ; voy. plus haut, Chap. V, § 3 ; Chap. VI, p. 79.

(2) « Si on me les néglige » dans X, lettre LVIII, p. 128.

(3) *Bull. du Bibliophile*, 1859, p. 76.

Comme l'indique la lettre du 15 mai 1812, le *Museum* devait non seulement contenir des descriptions d'insectes nouveaux mais de plus être orné de figures ; Nodier les avait demandées à plusieurs de ses amis ou collaborateurs notamment à Prudent et à Luczot : « Je désirerai, écrit-il le 25 avril 1812, pour cet ouvrage, d'nt Béchot a la complaisance de revoir la mauvaise latinité, deux ou trois figures que j'aurais fait faire par Prudent, quoique Luczot me les eût promises (1) ; mais c'est que Luczot est un peu lent. Qu'est devenu Prudent ? ».

Tous les correspondants de Nodier étaient mis à contribution pour aider à l'achèvement du grand ouvrage sur les insectes du Jura, où leurs noms devaient être cités ! Il le promet à notre vieille connaissance Gévril, toujours aussi négligent, mais à condition ; « Dis bien à Gevril qu'il ne sera nommé (souligné dans le texte) là (dans le *Muséum*), qu'autant qu'il me fera un envoi curieux. Il me le promet depuis deux ans, et il doit me faire l'avantage de croire que je lui en témoignerai noblement ma reconnaissance. » (Lettre du 25 avril 1812).

Promesses vaines ! En décembre 1812, Nodier partait pour l'Illyrie où il séjournait une partie de l'année 1813, et le *Museum*, ainsi que les autres travaux entomologiques, restaient à achever et à publier !

Que sont devenus les manuscrits de ces ouvrages dont la rédaction devait être, comme on vient de le voir, très avancée et qu'il eût été si intéressant de retrouver ? Je les ai vainement cherchés, soit à Quintigny, où l'on m'avait signalé des manuscrits de Nodier conservés chez M. Gesse, soit à Fontenay-aux-Roses, chez M^{me} Thècle Mennessier-Nodier, où ces papiers ont été transportés ; mais, nulle part on n'a pu trouver traces des manuscrits entomologiques de notre naturaliste !

(1) « Et qui m'ont été promises », dans X. lettre LVII, p. 124.

§ 3. Parties inédites de la correspondance Nodier-Weiss.

Les lettres adressées par Ch. Nodier à son ami Weiss renferment de nombreux passages, — simples lignes ou longs paragraphes, — intéressant l'entomologiste ; 126 de ces lettres ont été publiées par M. Estignard, en 1876 (voy. X) ; malheureusement, la reproduction en est quelquefois inexacte ou incomplète ; le collationnement que nous en avons fait avec les originaux, libéralement donnés par M. Estignard à la Bibliothèque de Besançon, nous a permis de corriger un certain nombre de lectures fautives, pour des noms propres, comme Luczot, ou pour des noms d'insectes ; — de rétablir plusieurs passages supprimés et qui concernent précisément des entomologistes, comme Luczot, Gevril ou des insectes intéressants ; — de publier des parties de plusieurs lettres non éditées par M. Estignard, et qui intéressent surtout les naturalistes ; — de faire enfin un nouveau classement de cette correspondance, en tenant compte des dates, des timbres de la poste et des renseignements donnés dans les lettres elles-mêmes.

Les passages non publiés et les parties des lettres encore inédites qui intéressent *Nodier naturaliste* ont été utilisés dans le cours des chapitres précédents ; il est donc inutile de les reproduire de nouveau ; rappelons cependant pour les *Lettres inédites*, celles du 2 janvier 1801 (p. 49, 50) ; du 30 août 1808 (p. 37, 60) ; du 31 mars 1809 (p. 58-60, 91) ; du 21 janv. 1811 (p. 74, 79) ; du 16 juillet 1811 (p. 82) ; du 14 octobre 1811 (p. 83) ; de Quintigny, 1812 (p. 80, 82) ; etc.

Voici la nouvelle classification que nous proposons provisoirement, de la correspondance Nodier-Weiss (chiffres arabes), et sa concordance avec celle de M. Estignard (chiffres romains) ; nous appelons particulièrement l'attention sur les *Lettres inédites* 3, 21, 25, 27, 31, 33, 48, 60, 64, 72, — et sur le nouveau classement des lettres 4, 10, 11, 26, 40, 51, 61, etc.

1. — I. — (1799 ?). GIROMAGNY : chez sa nourrice, Thérèse Krist ; excursions botaniques : plantes alpines, Cytises.
2. — II. — Id. Id.
3. — » — 1801. PARIS : 11 nivôse an IX : « Je m'empresse de répondre à ta lettre.... » ; Bibliothèque nationale ; son ouvrage (*Bibl. entom.*) soumis à La Metherie et Lamarck ; Bailly.
4. — XIV. — ID. : 25 nivôse ; *Bibl. entomol.* entre les mains de Lamarck.
5. — IV. — ID. : *Bibl. entom.* à l'impression ; appréciation de Lamarck.
6. — V. — 7. VII.
8. — IX. — 1802. PARIS. Réunions des Philadelphes.
9. — X. — ID. : 21 ventôse ; quelques jours avant *Les Proscrits*.
10. — III. — ID. (Vendémiaire an X) ; avant *Stella !* : projets d'herborisations, de chasse aux insectes.
11. — VI. — ID. Après *Stella !* séjour de l'année précédente à Giromagny ; projet de voyage pour fructidor prochain (herborisations ; Th. Krist) ; Luczot de Thébaudais.
12. — XI. — ID. Souvenirs des Vosges ; — 13. XII.
14. — XIII. — ID. Projets pour Giromagny (le *G. peltifer.*)
15. — XV. — ID. Regnauld, Deis, Pertusier, Daclin, etc.
16. — » — 1804. Paris (20 messidor an XII).
17. — XVI. — 1807. DOLE ; — 18. XVII.
19. — XX. — ID. 14 mars : N. a quitté Besançon il y a 5 mois ; candidat à une place d'Inspecteur de l'Instruction publique.
20. — » — ID. « Tu n'as pas idée des choses que me dit M. de Bry... » ; son cours commencé aujourd'hui.
21. — » — ID. « Tu m'enverras des livres... » ; échange de l'*Hist. des Oiseaux* de Valmont de Bomare.
22. — » — ID. déc. ! « Tu m'accuseras encore... »
23. — » — 1808. DOLE : « Enfin mon ouvrage est achevé... » ; « mon cours se rouvre le 2 janvier ».

24. — » — **1808.** « Je suis bien quand je reçois... »
25. — » — **Id.**, 30 août : « Je reçois une lettre... » ; Luczot l'engage à aller chez lui à Hédé ; projet de cours à Rennes ; N. désire avoir un *Geoffroy* en échange.
26. — XVIII. — Peu de temps avant son mariage (31 août).
27. — » — : « Je ne sais pas encore... » ; après son mariage ; demande d'insectes à Lonjan, Gevril.
28. — XXI. — Peu de temps après la mort de son père (9 oct.) : N. enseigne la Botanique et l'Entomologie ; projet de voyage à Hédé chez Luczot, en attendant son embarquement pour la Louisiane ; Luczot prépare un *Species* très complet.
- 28 bis. — XXII. — **Id.** ; — 29. XXII (après oct. 1808) ; — 30. XIX. (fin 1808 ?)
31. — » — **Id.** « Tu nous joues un mauvais tour... » ; N. demande des insectes, surtout des Coléoptères ; ses boîtes somptueuses, mais un peu vides. — 32. XXXIX.
33. — » — **1809.** DOLE. 31 mars : « Je ne me suis pas empressé... » N. déjà marié (projet d'excursions entomologiques avec sa femme, dans le Jura, du 1^{er} au 15 mai) ; cours d'histoire naturelle depuis 4 mois ; cours à Dijon ; Gevril ; Lonjan.
34. — XXV. — **Id.** Projet de départ pour Amiens ; transport de sa collection ; Gevril.
35. — XXIV. — **Id.** Quintigny, 16 août : « Je pars dimanche pour Amiens. »
36. — XXVI. — **AMIENS** ; demande d'insectes à Gevril.
37. — XXIX. — **Id.** 1^o sept. : Gevril, Delalande.
38. — XXX. — **Id.** : Gevril, Delalande ; demande d'insectes.
39. — XXXI. — **Id.** : 9 oct. ; demande d'insectes à Gevril ; longue note, la Lichénée bleue ; Morey, Duméril.
40. — VIII. — **Id.** : 25 oct. ; (Nodier y parle de sa femme !) ; Gevril.
41. — XXVII et XXVIII. — **Id.** 15 déc. ; longue demande à Gevril.
42. — XLI. — **1810.** AMIENS. 16 janv. : Note sur Gevril ; demande d'insectes, les Spondyles, etc.
- 42 bis. — » — **Id.** Billet concernant Gevril.

43. - XXXIII. — 1810. QUINTIGNY : 18 sept. ; Bruand.
44. - XXXV. — Id. Chateau de Buguet ; chasses entomologiques.
45. — XXXVI. — Id. 9 déc. : Duméril. — 46. LII.
47. — " — 1811. QUINTIGNY (1810-1812) ? « Tu me jettes dans un cruel chagrin... »).
48. — " — Id. 21 janv. « Je m'empresse de t'envoyer... » ; demande de l'ouvrage d'Olivier ; Coste ; Gevril ; voyage à Paris. — 49. 14 avril.
50. — XLIII. — Id. 26 avril ; naissance de sa fille ; Gevril.
51. — XXXVII. — Id. (après la naissance de sa fille !) ; sa belle collection ; demande à Gevril. — 52 : 5 mai.
53. — XXXVIII. — Id. ; demande à Gevril ; refuse un professorat de Belles Lettres.
54. — XLIV. — Id. Duméril ; refuse une nomination dans l'Université.
55. — XL — Id. : « mes insectes, ma femme, ma fille. »
56. — LIII — Id. mardi 1811 ; demande de renseignements sur la chaire d'Histoire naturelle de l'Université de Besançon.
57. — LIV. — Même sujet.
58. — XLVI. — Id. 21 juin : demande de l'ouvrage d'Olivier ; sur sa collection ; Gevril.
59. — " — Id., 13 juillet : « Je suis si harassé... »
60. — " — Id., 16 juillet : « Je ne suis pas éloigné de... » ; sur les *Eleuthérates des Alpes et du Jura* à publier dans le courant de l'été prochain.
61. - XXXII — Id. Demande d'insectes de Bregille ; dessins des *Oberea oculata*, *Prionus coriarius* ; les *Eleutherata* de Fabricius
62. — XLII. — Id. 25 juillet. — 63. XLVII : 29 août : Gevril.
64. — " — Id. 14 octobre : « Je suis certain de l'exactitude... » ; Duméril ; Cuvier. — 65. XLVIII : 18 octobre.
66. — XLIX. — Id. 13 nov. : sur sa collection valant 100 louis à vendre à sa mort.
67. — L. — Id. (19 nov.) : N. malade ; Baron l'emmène dans les monts du Jura. — 68. LI ; 24 déc.

69. — XXXIV. — ? : Deis, Bruand. — 70. XLV : ?
 71. — " — 7 janv. ? « J'ai passé 3 jours sur ta lettre... » ;
 cf. LV.
 72. — " — ? « J'ai reçu ta lettre à Lons... » ; sur ses Etudes
 d'Histoire naturelle ; les *Harmonies de l'Ento-*
mologie et de la Botanique ; demande à Gevril ;
 a reçu Olivier. — 72bis. XLV ; ?.
 73. — LVI. — 1812, QUINTIGNY. 1^{er} fév. : *Hist. natur.* de Ges-
 ner ; projets pour le 31 août.
 74. — LVII. — Id. 25 avril : Sur le *Museum entomologicum*, ses
 figures ; Luczot, Prudent, Béchet, Gevril ; pour-
 parlers avec le recteur Ordinaire ; admis à l'Aca-
 démie de Besançon.
 75. — LVIII. — Id. 15 mai : mêmes sujets.
 76. — LIX, LX. — Id. 20 juin : Luczot (qu'il n'a pas vu depuis
 14 ans) ; Bruand ; refuse d'être professr de rhé-
 torique. — 77. LV (samedi d'août).
 78. — LXI. — Id. 12 sept. ; offres pour Paris.
 79. — LXII. — Id. 27 sept. ; projets de voyage à Paris.
 80. — LXIII. — Id. 27 oct. : annonce sa nomination à Laybach
 (21 sept.) ; — 81. LXIV : 20 nov.
 82. — LXV. — Id. 30 nov. : annonce son départ pour Laybach.
 83. — LXVI. — 1813. LAYBACH. 2 janv. : Genève, collections de
 Jurine. — 84. LXVII. Id., 15 février.

A partir de la LXVIII^e, les lettres de Nodier à Weiss sont datées presque toutes de Paris (1814 et années suivantes) et n'intéressent plus guère le naturaliste, à l'exception cependant des suivantes :

- LXXV, 22 juin 1818 : projet de départ pour Odessa.
 LXX, 6 sept. ? ; départ prochain, avec 5 artistes, pour la Fran-
 che-Comté (Cf. *Voy. pittor. dans l'anc. France* 1820 et suiv.).
 LXXII, 31 mars ? : « j'irai bientôt en Franche-Comté ».
 LXXIII, ? ; N. malade, compare les taches livides de sa peau à
 celles de la Salamandre.
 CIII, 11 janv. 1829 : N. demande à Weiss un ex. de la *Disserta-*
tion de 1797.
 CXVII, 21 juillet 1832 ; sur le naturaliste de Meyraux.

TABLE DE LA CORRESPONDANCE NODIER-WEISS

Collection entomologique : Lettres 27, 31, 34, 38, 51, 58, 66, 72, 83

Cours d'Histoire naturelle : 19, 20, 23, 27, 28, 33, 56.

Etudes d'Hist. naturelle : 28, 42, 55, 72.

Excursions entomologiques : 10, 11, 14, 33, 44, 67, 70 ; — botaniques : 1, 2, 10, 11, 12 ; — géologique : 11.

Insectes cités : *Ædilis montana*, 14, 41 ; *Lamia œdilis*, 14, 61 ; *L. textor*, 61 ; *Leptures*, 61, etc. ; *Lichénée bleue*, 39 ; *Morismus lugubris*, 61 ; *Oberea oculata*, 61 ; *Peltifer*, 14 ; *Prionus coriarius*, 61 ; *Proboscide*, 38 ; *Purpuricen*us *Kœhleri*, 14 ; *Spondyle*, 42, etc.

Naturalistes et autres correspondants : Bailly, 3 ; Baron, 67 ; Bêchet, 74 ; Boissonade, 57 ; Bruand, 43, 69, 76 ; Buguet, 44 ; Coste, 4, 48 ; Cuvier, 64 ; David de St-Georges, 42 ; Deis, 15, 69 ; Delalande, 37, 38 ; Duméril, 39, 45, 54, 64 ; Gevril, 27, 33, 34, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 42 bis, 48, 50, 51 bis, 53, 58, 63, 72, 74 ; Jurine, 83 ; Krist, 1, 2, 11 ; Lamarek, 3, 4, 5 ; La Metherie, 3 ; Lonjan, 27, 33 ; Luczot, 11, 25, 28, 74, 75, 76 ; E. de Milon, 77 ; Meyreaux (de), CXVII ; Morey, 39 ; Ordinaire, 74, 75 ; Prudent, 74 ; Rennes (de), XCI.

Professeur dans l'Université : 19, 20, 23, 25, 28, 33, 53, 54, 56, 57, 76.

CHAPITRE XI

NODIER ZOOLOGUE ET BOTANISTE

L'Entomologie n'est pas la seule branche de l'histoire naturelle dont Nodier se soit occupé, on vient de voir avec quelle passion, sinon avec un succès incontesté. Il s'est aussi intéressé à d'autres parties de la zoologie, à la botanique, à des questions de physiologie et de médecine ; il a été enfin professeur d'histoire naturelle, circonstance importante pour la thèse que nous soutenons dans cet ouvrage ; ces divers côtés de sa vie de naturaliste sont étudiés dans les chapitres XI et XII.

§ 1. Observations zoologiques : les animaux ressuscitants.

1^o On trouve dans les œuvres de Nodier d'assez nombreuses observations sur d'autres animaux que les insectes : nous mentionnerons d'abord celles que P. Lacroix a rappelées dans le *Bulletin du Bibliophile* (1864, p. 1055) sur les *Crapauds centenaires* et millénaires, les crapauds accoucheurs, l'association du crapaud et de l'araignée.

Un jour, en Styrie, au cours d'une chasse entomologique, Nodier introduit la main dans le creux d'un arbre ; il sent quelque chose de visqueux et constate que c'est une partie d'un animal emprisonné dans le bois ; il fend l'arbre avec une hachette et en retire un énorme crapaud qui devait être enfermé, là, depuis de nombreuses années ; cette observation fut, pour Nodier, l'occasion d'une étude sur toutes les histoires connues de crapauds centenaires ou millénaires découverts dans des pierres ou des troncs d'arbres (op. cit., p. 1059).

La description d'un fait de commensalisme entre un crapaud et une araignée avait pour origine une anecdote rapportée par Nodier de son voyage en Normandie (op. cit., p. 1055). Une autre histoire non moins fantastique met en scène un crapaud et un lézard (id., p. 1060) ; Nodier célèbre, au même endroit, les vertus du crapaud... ; mais ce sont là de ces fantaisies dans lesquelles Nodier excellait et non de véritables observations scientifiques.

« Comme dans l'histoire naturelle, raconte plaisamment A. Dumas, Nodier distançait Hérodote, Pline, Marco Polo, Buffon et Lacépède ! Il avait connu des araignées près desquelles l'araignée de Péliesson n'était qu'une drôlesse ; il avait fréquenté des crapauds près desquels Mathusalem n'était qu'un enfant ; enfin il avait été en relations avec des caïmans près desquels la tarasque n'était qu'un lézard »

Cependant à propos des lézards, Nodier a donné dans le *Songe d'Or*, une description très exacte, très vivante, de la démarche du *Kardouon*, « le plus subtil, le plus accort des lézards », un des principaux personnages du conte.

Et le Kardouon se glissa vers le trésor, non directement, parce que ce n'est pas sa manière, mais en traçant de prudents détours ; tantôt la tête levée, le museau en l'air, le corps tout d'une venue, la queue droite et verticale comme un pieu ; tantôt arrêté, indécis, penchant tour à tour chacun de ses yeux vers le sol pour y appliquer sa fine oreille de Kardouon, et chacune de ses oreilles pour en relever son regard ; examinant la droite, la gauche, écoutant partout, voyant partout, se rassurant de plus en plus, filant un trait comme un brave Kardouon, se retirant de lui-même en palpitant de terreur, comme un pauvre Kardouon qui se sent poursuivi loin de son trou ; et puis, tout heureux et tout fier, relevant son dos en cintre, arrondissant ses épaules à tous les jeux de lumière, roulant les plis de son riche carapace, hérissant les écailles dorées de sa cotte de mailles, verdoyant, ondoyant, fuyant, lançant au

vent la poussière sous ses doigts et la fouettant de sa queue. C'était sans contredit le plus beau des Kardouons (1).

2^e Dans son *Excursion aux montagnes d'Ecosse* en 1820 (2), Nodier eut l'occasion de faire, outre les recherches entomologiques rappelées dans un chapitre précédent (chap. VIII, § 3), des observations sur d'autres animaux intéressants de cette région : nous relevons particulièrement ce qu'il dit de la faune des montagnes qui avoisinent le Loch Lomond.

Les landes froides et nues de l'Ecosse sont comme celles du reste des pays septentrionaux, couvertes par le *lichen des rennes* ; mais la nature qui a prodigué dans ces contrées la pâture du précieux domestique des Lapons, n'y a point placé l'animal qui s'en nourrit. Nul grand quadrupède n'anime de sa présence les solitudes de la Calédonie, si ce n'est quelques bêtes fauves fugitives qui doivent même être assez rares. A peine un miaulement féroce indique de temps en temps le chat-pard, que toutefois je n'ai pas entendu ; et parmi les oiseaux, à peine un long sifflement, avec un clappement court et répété comme le cri strident de l'oie sauvage, indique la retraite du *ptarmigan*, espèce de gélinotte ou de *tétras*, fameuse parmi les montagnards, et qui vit au dessus du domaine humide du héron et au-dessous de celui de l'aigle, dans la verdure basse, sombre, sévère des arbustes herbacés ou des herbes arborescentes de la montagne (3).

Dans la description du Loch Lomond, à propos d'une des trois merveilles que les bateliers signalent au touriste, *les poissons sans nageoires*, Nodier constate que ce prétendu poisson est une couleuvre, probablement le *Coluber natrix* (*Id.* p. 184).

(1) Le *Sage d'Or*, éd. Renduel, t. VI, p. 279-318.

(2) Voy. plus haut, Chapitre VII, § 2.

(3) *Promenade de Dieppe aux montagnes de l'Ecosse*, 1821, p. 220.

3^e *Les Animaux ressuscitants*. Les plus curieuses de ses observations zoologiques sont certainement celles que Nodier fit dans sa jeunesse, vers 20 ans probablement, — A. Dumas dit vers sa 18^e année, — sur les *Animaux ressuscitants*. Nodier ne les a pas publiées, mais A. Dumas nous les a conservées dans la préface de son conte *Les mariages du père Olifus*, paru en 1849, et elles ont été reproduites par P. Lacroix dans le *Bulletin du Bibliophile* de 1864 (p. 1041). Vers l'âge donc de 20 ans, Nodier logé, probablement à Paris, au 5^e étage, s'amusa à examiner au microscope, à l'exemple de son premier maître Girod de Chantrans, les infiniment petits qui grouillaient dans les gouttières du toit, voisines de sa fenêtre ; il aperçoit un jour, dans une pincée de sable humide provenant de cette gouttière, un animal étrange, « ayant la forme d'un vélocipède, armé de deux roues qu'il agitait rapidement. Avait-il une rivière à traverser, ses roues lui servaient comme celles d'un bateau à vapeur ; avait-il un terrain sec à franchir, ses roues lui servaient comme celles d'un cabriolet... » Nodier l'étudie, l'analyse, le dessine... puis l'oublie, jusqu'à ce qu'un jour une goutte de pluie le ressuscite : « alors, au contact de cette fraîcheur vivifiante, il semble à Nodier que son *Tarantatello*, — c'est le nom qu'il lui avait donné, — se ranime, qu'il remue une antenne, puis l'autre : qu'il fait tourner une de ses roues, qu'il reprend son centre de gravité, que ses mouvements se régularisent, qu'il vit enfin ».

Dix fois Nodier renouvelle la même expérience ; dix fois le sable sécha et le tarentatello mourut, dix fois le sable fut humecté et dix fois le tarentatello ressuscita.

C'est, à n'en pas douter, d'un *Rotifère* qu'il s'agit dans cette description pleine d'humour, dans ces pages spirituellement écrites que nous rééditons en entier dans la 2^e partie de cet ouvrage : les mouvements de l'animal et les phénomènes de reviviscence y sont décrits très exactement

quoique d'une façon qui paraît d'abord absolument fantaisiste (1).

Ces petits êtres, dont les plus grands atteignent à peine un millimètre, vivent, en effet, dans la mousse des toits ou le sable des gouttières ; dans l'eau, ils nagent au moyen de deux lobes ciliés placés de chaque côté de la bouche et les mouvements de rotation des cils produisent bien l'apparence de deux roues d'engrenage en mouvement ; sur un support humide, ils rampent, se contractent, se roulent de diverses façons, accomplissant les mouvements observés par Nodier et décrits d'une manière si pittoresque par A. Dumas ; enfin, ils ont la propriété de se dessécher sans cesser de vivre (vie latente ou ralentie) et de revenir à la vie active si on les humecte.

Ces phénomènes avaient déjà été observés, à l'insu de Ch. Nodier, par Leeuwenhoeck (1632 † 1723) et Spallanzani (1729 † 1799), décrits aussi par Valmont de Bomare (1731 † 1807), mais mis en doute par Bory de Saint-Vincent (1780 † 1846) ; ils ont été vérifiés et expliqués depuis par Schultz, Doyère, Dujardin et enfin par Broca dans ses belles *Etudes sur les animaux ressuscitants* (Paris, 1860). Des recherches plus récentes ont montré que l'animal ne peut pas résister indéfiniment à une dessiccation réelle de tous ses organes ; il faut qu'il ait pu se préparer à la dessiccation apparente par une évaporation lente, dans le sable ou la mousse par exemple, en se contractant, et en sécrétant autour de lui une enveloppe gélatineuse qui empêche la des-

(1) Dans son *Examen des Lettres à Julie* (Voy. précéd. Chap. IX, § 2), Nodier fait allusion probablement à ces observations dans le paragraphe suivant où il emploie, du reste, le mot *tardigrade rotifère* : « il y a 150 ans qu'un philosophe trouva la dépouille depuis longtemps desséchée du *tardigrade rotifère* dans une pincée de poussière, sous une des vieilles tuiles de son grenier, et depuis cette époque, l'atome vivant a rajeuni trois fois de demi-siècle en demi-siècle, plus agile, plus robuste et plus industrieux, sous une goutte d'eau pluviale. » (p. 5).

sication des tissus intérieurs ; c'est donc, pour les naturalistes actuels, un simple phénomène d'enkystement ¹⁾.

Les observations de Ch. Nodier, remarquables pour l'époque où elles ont été faites, méritaient donc d'être rappelées ; le récit si humoristique en a été écrit par A. Dumas, mais il pourrait être signé de notre naturaliste bisontin et c'est pourquoi nous pouvons lui en attribuer tout le mérite, aussi bien au point de vue littéraire qu'au point de vue scientifique (2).

4° A ce paragraphe se rapportent les observations critiques de Nodier sur diverses définitions de termes zoologiques relevées dans les Dictionnaires de la Langue française ; elles ont paru 1° Dans les *Mélanges de littérature et de critique* (1820, t. I. p. 145) pour le *Dictionnaire de Boiste* (définitions des mots *Gelinotte*, *Millepieds*, *Physeter*) ; 2° Dans son essai *Examen critique des Dictionnaires de la Langue française* (1824).

Dans ce dernier travail, Nodier reprend les articles revisés dans les *Mélanges de littérature* et y ajoute : Algazelle, Amphibène (que les Dictionnaires définissaient *serpent à deux têtes*), Aranéides, Cent-pieds, Cétacé, Chabot, Chauve-souris, Chacal, Connifle, Crapaud, Escargot, Limacon, Mollusque, Poisson, Scorpion, etc. Comme exemple de ces spirituelles critiques, nous reproduisons, avec M. Fabre [XXXVII, p. 8], la note concernant le mot *Connifle*.

(1) Cf. DELAGE et HÉROUARD. *Traité de Zoologie concrète*, V, 1897, p. 206. — A peu près à la même époque (1803), on trouve dans le V^e Rapport de la *Société d'agriculture du Doubs* an XII, p. 29, un mémoire de Thomassin, sur l'*asphyxie* et la *mort apparente* : il y rappelle les observations de Leeuwenhoek sur un animalcule à deux roues, du sable des tuiles et des gouttières, celles de Spallanzani sur les Tardigrades, etc.

(2) On connaît d'autres œuvres de Ch. Nodier écrites par A. Dumas, par exemple, *La Femme au collier de velours* ; cf. LIEFFROY. Le Merveilleux dans Ch. Nodier (*Académie de Besançon*, 1907, p. 45).

CONNIFLE, *grand poisson à coquille, bon à manger*. Monsieur Boiste se trompe quand il croit enrichir notre langue du mot *Connifle*. Monsieur de Wailly le connaissait déjà : mais certainement ils se trompent l'un et l'autre quand ils définissent la *Connifle*, un poisson à coquille. Je n'ai jamais mangé de *connifle*, mais je sais qu'il n'y a point de poissons à coquille. Un dictionnaire de la langue doit contenir des définitions exactes et par conséquent il ne doit pas être en arrière avec les sciences. » (*Examen* , p. 417).

§ 2 Nodier botaniste ; ses herborisations ; ses observations botaniques en Ecosse.

La Botanique est la branche des sciences naturelles dont Ch. Nodier s'est le plus occupé après l'Entomologie ; mais il ne l'a cultivée ni aussi longtemps, ni avec la même passion, et c'est, avec ses années de professorat d'histoire naturelle, une des particularités les moins connues de sa vie scientifique.

1. Nodier herborise d'abord, tout jeune, avec Girod de Chantrans, dans les environs de Besançon, à Novillars particulièrement (1794) ; il analyse les plantes sous sa direction, apprend à les sécher et à les disposer dans un herbier.

C'est là, dit-il dans *Séraphine* (p. 29), que l'on comptait les étamines ou les divisions du stigmate d'un végétal nain de l'empire de Flore ; c'est là qu'après les avoir desséchées, l'on étendait les plantes, avec une minutieuse précaution, sur les blancs feuillets où elles devaient revivre pour la science et qu'on assujettissait leurs pédoncules et leurs rameaux sous de légères bandelettes fixées à la gomme arabique en prenant garde de faire valoir leurs parties les mieux caractérisées et de ne pas altérer leur port et leur physionomie.

Il avait appris ainsi à reconnaître un grand nombre de plantes, si l'on en croit notre jeune naturaliste.

Et j'étais là, comme une autre abeille, caressant du regard toutes les fleurs qu'elles caressaient, et je nommais toutes ces fleurs, car je les connaissais toutes par leur nom, soit qu'elles s'arrondissent en ombelles tremblantes, soit qu'elles s'épanouissent en coupes ou retombassent en grelots, soit qu'elles émaillassent le gazon comme de petites étoiles tombées du firmament. (*Id.*, p. 44).

Le dimanche, « tout en chassant, tout en herborisant », on visitait les voisins et on allait « causer botanique et matière médicale avec un brave chirurgien qui estropiait intrépidement la langue des sciences naturelles ». (*Id.*, p. 45).

Le cours de botanique professé par De Besses à l'Ecole centrale, ses démonstrations au jardin botanique, ses herborisations dans la campagne, où le professeur savait donner tant de charmes à l'étude des plantes⁽¹⁾, développèrent à leur tour, chez le jeune Charles, le goût de l'observation des végétaux. Du reste, à cette époque, il faisait des « *excursions journalières* à la recherche des plantes et des papillons »⁽²⁾.

Aussi, pendant ses séjours de vacances dans les Vosges (1798 et années suivantes), notre jeune naturaliste herborisait-il avec ardeur. Déjà, quelques-uns de ses biographes avaient rappelé ses excursions botaniques dans les environs du Puix, au pied du Ballon d'Alsace. J. Janin, notamment, raconte qu'en revenant d'Alsace, après l'arrestation d'Euloge Schneider⁽³⁾, Nodier rencontre les agents du Directoire à la recherche de mines d'argent et se joint à eux ; mais « il s'inquiète peu des riches découvertes ; Nodier ramasse les belles plantes fièrement épanouies sur le penchant des précipices ; il reconnaît à leur forme, à leur douce odeur, les plus doux produits de la Flore française... Il en rapporte non pas une mine d'or et d'argent, mais un riche herbier ». [III, p. 9, 10].

⁽¹⁾ Voy. plus haut, Chap. III, § 2, p. 42.

⁽²⁾ *Jean-François-les-Bas-Bleus*, XI, p. 164.

⁽³⁾ Cet épisode doit se placer quelques années plus tard, en 1798 ou 1799.

On a mis en doute la réalité de cette participation de Nodier aux recherches de la commission minéralogique de 1798-99, mais ses herborisations dans les Vosges ne peuvent être contestées. Les lettres de Nodier à Weiss [X, lettres 1, 2] nous le montrent, muni des ouvrages de Tournefort et Linné, notamment du *Genera plantarum*, faisant de fréquentes promenades dans les environs de Giromagny et au Ballon d'Alsace et y trouvant des plantes rares des régions alpines.

J'ai fait, écrit-il, tous ces jours-ci, des excursions botaniques assez fructueuses ; j'ai découvert beaucoup de plantes alpines et j'en ai recueilli de superbes individus, entre autres des citises qui ne sont, je crois, pas décrits.

Dans une lettre de 1802, à propos de ses projets de séjour dans les Vosges, il écrit encore à Weiss : « nous cueillerons des plantes, je t'apprendrai à les dessécher ».

Plus tard, il simplifiera son bagage, ne se chargera plus ni de Tournefort ni de Linné : « une petite nomenclature bien simple nous suffira pour reconnaître celles de nos plantes que je verrais pour la première fois ou dont le nom me serait échappé. » [X. lettre VI].

Nous venons de voir que Nodier se servait des ouvrages de Linné et même de Tournefort ; pour prévenir une critique analogue à celle que Ste-Beuve adressait à J.-J. Rousseau botaniste, nous ferons observer que les ouvrages de Linné ont été entre les mains des botanistes pendant longtemps, même au commencement du XIX^e siècle ; l'*Histoire des plantes d'Europe* de Gilibert, parue en 1796 et en 1806 est encore disposée suivant le système linnéen : il en est ainsi du *Flora gallica* de Loiseleur-Deslongchamps publiée en 1828 ; la méthode de De Jussieu, même facilitée par les clefs dichotomiques de Lamarck, a été acceptée avec beaucoup de peine par les botanistes herborisants. On ne peut donc faire un grief à Nodier de se servir d'ouvrages qu'utilisaient encore tous les botanistes de l'époque.

A propos des conceptions scientifiques de Nodier et de sa méthode de travail, Sainte-Beuve émet deux assertions inexactes : « S'il étudie la botanique ou les insectes, dit-il, ... c'est à un point de vue particulier toujours et sans s'inquiéter des classifications générales et des grands systèmes naturels : Jean-Jacques de même en était à la botanique d'avant Jussieu » [I, page 452].

Or, et nous le prouverons plus loin, Nodier s'est au contraire, beaucoup préoccupé des classifications, des systèmes naturels, non seulement en botanique ou en entomologie, mais encore en bibliographie : à Paris, quand tout jeune, il publie cette si originale classification des ouvrages d'Entomologie et prépare son *Histoire des Insectes* « avec un nouveau système de classification » ; plus tard, à Quintigny, quand il rédige son *Museum entomologicum* « avec un nouveau système naturel des insectes qui a eu l'approbation des gens versés dans cette puérile science » (1)

Quant au singulier reproche adressé à Jean-Jacques d'en être resté à la botanique d'avant Jussieu, il aurait été difficile à Rousseau de faire autrement ; la méthode de Jussieu n'avait pas encore vu le jour au moment où le philosophe de Genève s'occupait de botanique !

A Paris, Nodier entre en relations avec le botaniste Lamarck (1800) et, bien que ce fût à l'occasion de la *Bibliographie entomologique* (2), il n'est pas invraisemblable que le savant naturaliste et le jeune adepte ne se soient entretenus des plantes du Jura dont Lamarck s'occupait avec De Candolle

(1) Voy. plus haut, Chap. X, § 2, n^{os} 1 et 3. — On trouvera dans son *Essai Sur les Nomenclatures scientifiques* (Bull. du Bibliophile, 1836, p. 1-10) que nous reproduisons dans la 2^e partie n^o 10, une critique des nomenclatures « barbares, pédontes », qui prouve encore combien Nodier s'intéressait à ces questions de technologie scientifique ; il y rappelle les dénominations poétiques que les anciens, que Linné lui-même, avaient su donner aux plantes et aux insectes.

(2) Voy. Chapitre IV, § 2.

pour la 3^e édition de la *Flore de France* qui devait paraître quelques années plus tard (1805).

On retrouve encore Nodier herborisant pendant qu'il erre en fugitif dans le Jura (1805-1806) : nous l'avons vu se reposer au milieu des prairies, notant les fleurs qui les émaillent, renoncules, leucanthèmes, salicaures, et récoltant des plantes médicinales qu'il donne à ses hôtes en reconnaissance de leur hospitalité(1).

Enfin, fixé à Dole, comme professeur d'histoire naturelle (1807-1808), Nodier herborise encore, particulièrement pour ses démonstrations de botanique ; il continuera à faire un herbier, même pendant son séjour à Saint-Germain, près Paris (1816) : « comme mon père, dit M^{me} Mennessier [VIII, p. 112], je confectionnais un herbier. »

Notons qu'à Quintigny (1809-1812), il avait, d'après Sainte-Beuve [I, 473], rêvé de faire une *Flore du Jura* ; si cette intention n'a pas été réalisée, elle indique du moins que Nodier avait acquis une connaissance suffisante de la flore de nos montagnes pour se croire capable d'en entreprendre la description.

2. *Herborisations en Ecosse*. Le botaniste s'est révélé, une dernière fois, à l'occasion du voyage dans les montagnes de l'Ecosse (1820) dont on a parlé déjà à diverses reprises ² ; Nodier y observa, sur les indications du botaniste anglais, William-Jackson Hooker, les plantes les plus curieuses de ces régions ; il fut aidé, pour leur détermination, par le naturaliste Bory de Saint-Vincent ³, dont il venait de faire la connaissance, et qui représenta, dans deux planches coloriées, les plus intéressantes de ses récoltes : « Il m'a aidé,

(1) Voy. Chapitre IV, § 3.

(2) Voy. Chapitre VII, § 2 ; Chapitre VIII, § 3.

(3) Pour W. J. Hooker et Bory de Saint-Vincent, voy. plus haut, p. 91 Chap. VII, § 2.)

dit Nodier, à débrouiller des notions presque effacées de ma mémoire, en me prêtant cette facilité d'observation et cette clarté d'analyse qui lui assignent un rang si distingué parmi nos premiers naturalistes » (1).

La partie botanique des observations de Nodier dans la région des lacs écossais étant un des plus importants chapitres d'histoire naturelle qu'on puisse trouver dans ses ouvrages littéraires, nous la reproduisons en entier dans la 2^e partie de ce travail ; on y lira, avec intérêt, des remarques très judicieuses sur les analogies de la végétation alpine observée dans les régions de climats très différents : « On se persuade mal à propos, dit-il. quand on n'a pas l'habitude de ce genre d'investigation, que les climats très opposés diffèrent essentiellement dans toutes leurs productions végétales. Les hautes montagnes des pays chauds présentent souvent à l'observateur les mêmes plantes que les pays les plus septentrionaux du globe... Ainsi sur les flancs sauvages du Cobler ou du Ben-Lomond, Bory aurait retrouvé avec moi les tubercules de pourpre du *bæomyce corallifère* (2) que nous avons vu briller dans les landes de l'Europe méridionale et qu'il avait recueillis jusque sur les plateaux élevés de l'île Bourbon (3). » Il en est de même pour l'*Hymenophyllum tunbridgense* : « Des touffes arrondies, d'un vert brunâtre, m'annonçaient plus loin, l'hyménophylle de *Townbridge*, d'abord découverte en Angleterre, observée depuis sur différents points de nos montagnes où elle est extrêmement rare (4), et retrouvée depuis par Bory dans cette île Bourbon qui a été pour lui si fertile en découvertes. » (5).

(1) *Promenade de Dieppe aux montagnes de l'Ecosse* 1821, p. 9-10.

(2) C'est le *Cladonia coccifera* des lichénologues modernes.

(3) *Promenade.*., p. 212 — Nodier fait ici allusion aux observations d'histoire naturelle de Bory de Saint-Vincent dans les îles de France et de la Réunion, en 1800-1802.

(4) L'*Hymenophyllum tunbridgense* Sw. croit, en effet, sur les rochers siliceux des montagnes de l'Europe occidentale, dans l'Ouest de la France, depuis le Finistère jusque dans les Pyrénées.

(5) *Promenade*, p. 214.

Nodier donne de ces plantes intéressantes des descriptions souvent très pittoresques ; il compare, par exemple, les podétions évasés du *Cladonia coccifera* et les belles apothécies rouges qu'ils portent sur leurs bords, à « la coupe en cône allongé où pétille le vin de Champagne, réduite aux proportions d'une miniature élégante, élevée de quelques lignes au dessus du tapis des mousses vulgaires et couronnant sa fraîche verdure d'un petit diadème de rubis » (1) ; et il croit « devoir révéler aux dames qui herborisent dans les environs de Paris l'existence de ce charmant lichénoïde sur quelques points des côtes âpres de Fontainebleau et de Montmorency ».

Nodier décrit de même façon le *lichen vulpin* (2) que ni Bory, ni lui, n'ont jamais rencontré en état de fructification. « quoique nos yeux aient été souvent attirés, en différents pays, par ses coussinets élégants entremêlés de filaments de la plus belle couleur jaune, qui coupent d'une opposition singulière et piquante le ton sombre et le fond monotone des schistes, des gneiss et des basaltes (3) » ; puis, le *lycopode* ; le *bry turbiné* « dont les petites urnes sont balancées sur de très longs pédoncules » ; la *weissie aigue* ; le *splachne mnioïde* « chargé de bouteilles si régulières » ; et l'*encalypte streptocarpe* « dont la coiffe conique rappelle le bonnet pointu de nos gens de loi... » (4).

Ces plantes sont représentées dans les deux planches coloriées dessinées par Bory de Saint-Vincent (5).

(1) *Promenade*, p. 212, 213.

(2) *Lichen vulpinus* L., *Evernia vulpina* Ach. ou *Chlorea vulpina* Nyl. *Prodr.*, p. 45.

(3) Le *Chlorea vulpina* est, en effet, un lichen presque toujours stérile ; Nylander ne cite que deux localités des Alpes où on l'aït rencontré fructifié (*Prodr.* cit., p. 45).

(4) *Lycopodium clavatum* L., *Bryum turbinatum* Schwægr., *Weissia acuta* Hedw. *Blindia acuta* Br.), *Splachnum mnioïdes* Lin. f. (*Tetraplodon mnioïdes* Br.), *Encalypta streptocarpa* Hedw.

(5) La planche 1 (p. 205) représente la Borrère dorée (*Chlorea*), le Béo-mice corallifère, le Trichomane de Townbridge ; la planche 2 (p. 224), les *Splachne mnioïde*, *Encalypte streptocarpe*, *Bry turbiné* et *Weïssie aigüe*.

Enfin dans le passage consacré à la faune on trouve aussi indiqués, avec leur caractère distinctif, les arbrisseaux où se cache le ptarmigan : les *myrtils* « aux baies noires et douces que j'ai si souvent dépouillées de leurs globules de jais dans les forêts de pins de la Carniole » (1) ; l'*oxyccocos* « dont la cerise éclatante appelle de loin le coq de bruyère ; la *daboëcie* dont les fleurs purpurines pendent en grelots à sa tige ; l'*andromède*, liée au rocher comme la vierge dont elle a reçu le nom (2) ; l'*airelle* et quelques bruyères dominant sur la triste *pyrole* aux quatre feuilles et sur le petit genêt anglais dont les frêles rameaux, armés d'aiguillons recourbés, accrochent et retiennent les flocons de la laine d'un moaton errant et libre et confient en échange à sa toison les dépouilles de leurs fleurs d'or » (3).

Nodier devait faire cette herborisation avec W. J. Hooker, « le célèbre docteur Hooker qui a dirigé mes excursions dans le comté de Lennox et qui m'a chargé, à mon départ, d'une riche moisson de plantes rares pour notre ami commun, Bory de Saint-Vincent » (4) ; mais Nodier manqua de dix jours le célèbre botaniste (5) et dut se contenter de son guide habituel qui connaissait du reste très exactement les stations des plantes rares de la région.

3. Plus tard, à Paris, Nodier « a des retours par accès vers les champs, des reprises de tendresse pour l'histoire naturelle » [I, 481] : à l'Arsenal même, « un mot lui rappelait le botaniste qu'il avait été jadis » [XIX, 119.]

(1) Pourquoi Nodier n'a-t-il pas rappelé les myrtils qu'il a dû rencontrer dans les forêts des Vosges et les parties décalcifiées de celles du Jura ?

(2) L'*Andromède* ordinaire (*Andromeda polifolia* L.) croît ordinairement dans les tourbières ; mais d'autres *Ericacées* voisines, rapportées à l'ancien genre *Andromède* par quelques botanistes, sont bien fixées sur les rochers.

(3) *Promenade*, p. 221, 222.

(4) *Id.*, p. 9.

(5) *Id.*, p. 198.

Ces « reprises de tendresse » pour ses anciennes études se manifestent dans beaucoup de passages de ses œuvres littéraires, où il utilise ses connaissances en botanique et ses souvenirs de chercheur de plantes.

Dans l'*Examen critique des Dictionnaires de la Langue française* déjà cité, Nodier examine un certain nombre de définitions de noms de plantes ou de termes de botanique, par exemple : Adragante, Anthère, Aubour, Baguenaudier, Baie, Bon Chrétien, Caïeu, Chanvre, Ciboule, Esparcette, Fougère, Herboriste, Hièble, Ivraie, etc. Les articles consacrés aux mots *Aubour* et *Herboriste* donneront une idée de la « forme à demi-facétieuse » de ses observations.

AUBOUR. Arbre dont les feuilles sont employées contre l'asthme. WAILLY. — Cette définition n'est pas très satisfaisante quand il s'agit de désigner une plante inconnue. Aubour est le nom patois du faux ébénier des Alpes, espèce de cytise, dont on est libre d'employer les feuilles contre l'asthme, au hasard de n'en pas guérir.

HERBORISTE. D'*arbor*, *arboriste*, qui était souverainement ridicule car on ne recueille pas des arbres ; et d'*arboriste*, *herboriste* qui est une violation intolérable de l'étymologie ; car *herbe* ne se dit pas *herbor*.

Le principal personnage d'*Adèle* (1820), Charles, est surtout botaniste ; dès les premiers jours de printemps (c'était le 17 avril), il annonce son retour à l'étude des fleurs : « Comme il est difficile de vivre longtemps sans occupation, ... je suis revenu à la botanique, autrefois ma plus douce étude. Je vais recommencer mes herbiers détruits et renouer connaissance avec ces riches familles de végétaux parmi lesquelles une longue inhabitude m'a rendu presque étranger (1) ». Cette étude sera cependant assez superficielle : « je ne puis me passer de quelque méthode

1) *Adèle*, édition Renduel, II, p. 153 et suivantes.

de botanique ; mais comme la collection de mes espèces ne deviendra jamais fort considérable, je m'en tiens maintenant aux méthodes les plus anciennes et les plus simples » (p. 156). Quand Adèle apparaît, Charles était assis, « comptant scrupuleusement les étamines d'une fleur douteuse » (p. 186) ; il lui apprend le nom de l'Anémone des bois : « c'est Silvie, la fraîche silvie, la douce anémone des bois. Il n'y a point de fleurette, ô Sylvie, qui puisse rivaliser avec toi de grâces et de beauté, quand tu balances au souffle de l'air ta couronne blanche et rose découpée en cinq parties. Toute la pompe des autres fleurs, et l'amour lui-même n'en excepterait pas la rose, ne vaudra jamais ta modeste beauté. Ta tige courbée sur elle-même est l'emblème de la mélancolie et la mobilité de ton calice flottant exprime les agitations d'un jeune cœur » (p. 225).

Dans le *Peintre de Salzbourg* (1803), Nodier avait déjà fait étalage de ses connaissances en botanique : « Là s'échappaient, du milieu des marches rompues, les cylindres veloutés du verbascum, les cloches bleues des campanules, des bouquets d'arabettes et des touffes d'éclaires dorées ; la jusquiame y croissait aussi, avec ses couleurs âcres et ses fleurs meurtries (1) ».

Les solanées vireuses paraissent hanter l'esprit de Nodier, si porté au merveilleux (2) ; on les retrouve dans *Une heure où la vision* (3), où les décombres sont « jonchées de plantes vénéneuses, telles que la jusquiame et l'éclaire » (p. 300) ; on les retrouve encore dans *La Fée aux miettes*, où la Mandragore joue un rôle si mystérieux.

Dans ces pages charmantes, Nodier raconte sa visite à la maison des lunatiques de Glasgow, « à son jardin botanique si riche en plantes rares et merveilleuses » ; il décrit le jardin de la Fée aux miettes, « aux nombreux arbres

(1) Edition Renduel, t. II, p. 28.

(2) Voy. Lieffroy (Académie de Besançon, 1907)

(3) Edition Renduel, 1837, t. II, p. 295.

étrangers qu'il connaissait à peine par leur nom » ; il fait aussi allusion à son cher Quintigny : « les seules distractions que je prenais alors, car j'étais fort affectionné au travail, c'était la recherche des papillons, des jolies plantes de nos parages (p. 81) ». Un passage rappelle son herbier : « ce qui m'étonnerait, Daniel, c'est que familier comme tu l'es avec les plantes de mon herbier dont je t'ai souvent confié le soin, à ma grande satisfaction, tu n'eusses pas trouvé moyen de comparer cette fleur à quelque fleur qui t'es connue, si ses caractères étaient aussi bien déterminés que tu le dis (p. 385) ». Et c'est la *Mandragore qui chante*, épisode si connu, où Nodier fait montre de ses connaissances botaniques : « Il a pour lubie spéciale de s'enquérir à tout venant d'une Mandragore qui chante. Or, monsieur n'est pas sans savoir que cette plante qui est l'*Atropa mandragora* de Linné, est dénuée, comme tous les végétaux, des organes qui servent à la vocalisation. C'est une solanée somnifère et vénéneuse, comme un grand nombre de ses congénères... (p. 374) » ; et plus loin : « il est inutile de vous rappeler, monsieur, que l'analyse la plus scrupuleuse n'a jamais fait découvrir, ni dans le calice monophylle et turbiné, ni dans la corolle pentapétale et campanuliforme de la mandragore, l'ombre d'une glotte... (p. 378) » ; enfin, à propos du *cri* que laisserait échapper la mandragore au moment où on l'arrache, Nodier cite les naturalistes qui en ont parlé : Aristote, Dioscoride, Aldrovande, Geoffroy Linocer, Columna, Gesner, Lobelius, Duret. C'est encore dans ce conte que Nodier propose l'emploi du mot *herbaliste*, au lieu d'*herboriste* « qui est, dit-il, un horrible barbarisme (1) (p. 371) ».

Dans les descriptions de Nodier, toujours quelque détail précis rappelle le botaniste.

« Je recueillais les fleurs que son corps avait froissées, les blancs pétales imbibés de carmin qui décorent le front

(1) Voy. plus haut, *Examen critique des Dictionnaires*, p. 157.

penché de l'Anémone », dit-il dans *Smarra* (1821, p. 71) ; « les fruits de l'If, rouges comme des cerises... attirent de loin tous les oiseaux de la contrée », lit-on dans *Trilby* (1822, p. 282), dans le beau paysage d'automne reproduit plus loin.

Baptiste Montauban (1), cette misérable victime de l'amour, apporte à la maison maternelle « ses livres, ses herbiers, ses ustensiles de science (p. 124).

Dans *La fin prochaine du genre humain* (2), Nodier rappelle les plantes naines obtenues par les Chinois : « Ils apprennent à réduire les géants des bois aux proportions des moindres arbustes : forêts pygmées dont les insectes seuls de la terre ont droit d'obtenir quelque abri contre l'orage ». Il donne enfin souvent des noms de plantes à ses personnages ou les prend comme titres de ses contes : *Trésor des Fèves et Fleur des pois*, *Fanchette ou le Laurier-rose*, etc.

Nodier a fait, dans une de ses notes de Bibliophile, une comparaison ingénieuse de la Bibliographie avec la Botanique.

Si l'on compare, dit-il, la bibliographie à une science naturelle quelconque, à la botanique, par exemple, on verra combien un système de livres est plus difficile à faire qu'un système de plantes : 1^o le nombre des livres surpasse infiniment celui des plantes, puisqu'on ne connaît guère que quinze à vingt mille de ces dernières (3), et que les livres, déjà presque innombrables, augmentent en nombre tous les jours ; 2^o les ouvrages de la nature sont assujétis à des lois ; chacun d'eux, du moins, forme un tout simple et homogène dans ses parties ; mais un livre, fruit de l'imagination et quelquefois de la fantaisie, est souvent composé de parties très disparates et qui n'ont aucun rapport entre elles. D'après quels caractères peut-on les classer (4) ?

1) *Contes en prose et en vers*, édition Renduel, t. XI, p. 109.

(2) *Réveries*, édition Renduel, t. V, p. 323.

(3) Le nombre des plantes connues est aujourd'hui beaucoup plus considérable ; on l'évalue à environ 400.000.

(4) *Bulletin du Bibliophile*, 1864, p. 1189.

De même que la Pervenche est la fleur de J.-J. Rousseau, de même l'Ancolie est la fleur de Ch. Nodier. Il la mentionne déjà, au passage, dans ses fugues à travers les montagnes du Jura (1) ; dans *Adèle*, il la cite parmi ses fleurs préférées : « L'Ancolie n'est pas rare dans les terres légères et sablonneuses à la lisière des forêts, mais Lucie que je pleure toujours l'aimait par dessus toutes les fleurs » (2). On la trouve encore citée dans *Clémentine* (p. 185), dans *Ste-Beuve* (p. 469, 473), dans les *Souvenirs* de D. Monnier, etc. Nodier la chante aussi dans *Le Bengali*, véritable poésie botanique :

Qui me rendra l'aspect des plantes familières

.

Le Houx aux lances meurtrières,
L'Ancolie au front obscurci
Qui se penche sur les bruyères (3).

Un poète franc-comtois, Aîné de Loy, l'a rappelé dans le joli quatrain suivant :

J'y cultive, au pied d'un coteau,
La fleur de Nodier, l'ancolie,
Si chère à sa mélancolie
Et la pervenche de Rousseau (4).

Nodier, disciple en cela de Rousseau, a aussi plusieurs fois rappelé la Pervenche dans ses *Souvenirs*. Il écrit notamment de Paris, à Weiss, en 1802 (X, p. 12) :

J'ai vu de tout, j'ai goûté de tout un peu, j'ai éprouvé à Paris des émotions extrêmement vives que je ne retrouverai nulle part, mais je n'en ai goûté nulle part de plus précieuses que celles que nous recueillîmes ensemble en cueillant la pervenche dans le bois de Messiat.

(1) *Suites d'un mandat d'arrêt*, p. 119.

(2) Edition Renduel, 1832, t II, p. 154.

(3) *Contes en prose et en vers*, éd. Renduel, t. XI, p. 419.

(4) Cité dans Sainte-Beuve, Notice, 1844, p. 469.

Et voici, pour terminer ce paragraphe, ce ravissant paysage botanique d'automne, tiré de *Trilby* (p. 218).

L'hiver n'était point commencé, mais l'été finissait. Les feuilles saisies par le froid matinal, se roulaient à la pointe des branches inclinées, et leurs bouquets bizarres, frappés d'un rouge éclatant ou jaspés d'un fauve doré, semblaient orner la tête des arbres de fleurs plus fraîches ou de fruits plus brillants que les fleurs et les fruits qu'ils ont reçus de la nature. On aurait cru qu'il y avait des bouquets de grenades dans les bouleaux et que des grappes mûres pendaient à la pâle verdure des frênes, surprises de briller entre les fines découpures de leur feuillage léger.

On peut compléter ce paysage d'automne par le paysage botanique de printemps dont Nodier a donné, dans *Thérèse Aubert* (éd. Renduel, t. II, p. 321), le gracieux et exact tableau.

CHAPITRE XII

NODIER MINÉRALOGISTE, PROFESSEUR D'HISTOIRE NATURELLE,
PHYSIOLOGISTE ET CRITIQUE SCIENTIFIQUE

§ 1. Nodier minéralogiste et géologue.

Ce paragraphe sera court : à peine peut-on parler de Nodier géologue et minéralogiste.

Cependant on trouve dans les *Emigrés en 1799* (p. 193, 195, 204) ⁽¹⁾ et dans *Thérèse* (p. 81, 83, 85) ⁽²⁾, d'intéressantes pages sur la participation que Nodier aurait prise aux travaux d'une commission scientifique chargée de rechercher des mines d'argent dans les Vosges : Nodier avoue lui-même qu'il n'entendait pas grand'chose à cette sorte de recherches, bien qu'il eût étudié, copié, analysé Saussure, Bergmann et Wallerius ⁽³⁾.

Le Directoire qui s'était laissé dire que la France étoit extraordinairement riche en mines d'argent, dépêcha sur toutes les anciennes mines du pays des escouades d'explorateurs grassement payés, et qui, bon gré, mal gré, n'ont jamais envoyé une obole à la Monnoie. Je me trouvai colloqué dans l'expédition des Vosges, où l'on cherche de l'argent de temps immémorial,

(1) *Souvenirs de la Révolution*, t. I, p. 193 et suivantes

(2) *Souvenirs de Jeunesse*, édit. Renduel, 1834, p. 81-124.

(3) Les ouvrages de ces minéralogistes étoient, en effet, ceux dont on se servait à cette époque : BERGMANN (Tobern-Olof), naturaliste suédois (Catharineberg 1734 ÷ 1784) qui publie *Sciagraphia regni mineralis* (1782) ; Manuel du minéralogiste ; — WALLERIUS (Jean Gottschalk), chimiste et minéralogiste suédois (1709 ÷ 1785), *Systema mineralogicum* (1772-1775) ; — DE SAUSSURE (Horace-Bénédict), naturaliste suisse (Genève, 1740 ÷ 1799), dont les travaux sont bien connus de tous.

et dont les *ballons*, coupés de routes splendides, attestent d'immenses et inutiles travaux.

Nous étions tous jeunes, tous gens de bonne humeur et d'espérance, tous amis de notre devoir et impatients de découvertes. Nos travaux furent zélés et consciencieux et long-temps même ils ne furent pas sans espoir. Je me souviens qu'il n'y avoit pas un de nous qui, au premier coup de marteau, n'eût découvert un filon ; mais ce filon ne menoit malheureusement à rien, et les moindres frais d'exploitation excédoient toujours d'un grand tiers les plus brillants résultats. C'étoit une succession d'extases et de désappointements pour lesquels je n'avois point alors de termes de comparaison. Je me suis aperçu depuis que cela ressembloit à la vie comme deux gouttes d'eau.

Nous arrivâmes au terme des fausses ambitions, au découragement absolu. Il falloit alors épargner à l'Etat une dépense ridicule ; mais cette défection désintéressée ne pouvoit s'appuyer que sur des calculs exprimés avec clarté. Je n'avois pas dix-huit ans, et toute ma science se réduisoit à quelques bribes de latin, et à la connoissance fort mal approfondie de quelques spécialités d'histoire naturelle, parmi lesquelles la minéralogie tenoit une toute petite place. Mes camarades, qui auroient distingué à la cassure, à l'odeur exhalée par friction, au contact de l'ongle, au happement de la langue, toutes les substances inorganiques alors reconnues en géologie, s'étoient aperçus de bonne heure de mon inaptitude, mais ils ne me contestoient pas un assez joli mérite de rédaction que je rapportois fraîchement d'une école de rhétorique dirigée par le bon et judicieux Droz ; et il est vrai que je traduisais lisiblement leurs pages un peu confuses, quand je parvenois à y comprendre quelque chose. Il fut donc convenu que je résiderois à poste fixe dans un lieu central où me parviendroient tous les documents, et d'où je ferois partir toutes les dépêches. Les employés se répartirent sur les mines ; le chef se réfugia, comme c'est l'usage, dans les délices urbaines d'Epinal, et mon poste fut fixé à Giromagny, près du ballon de ce nom, dont les trésors, trop vite abandonnés peut-être, étoient les principaux objets de nos investigations. Par un élan de dévouement tout particulier, qui me fut avantageusement pointé sur mes notes de service,

je me reportai d'une grande lieue vers le centre, dans un village qu'on appelle le *Puy* parce qu'il est exactement à la base de la montagne ou du *Podium* ; mais ce n'était ni cet avantage de position, ni cette heureuse rencontre d'étymologie qui m'avoient déterminé dans le choix de mon domicile ; je le pense du moins aujourd'hui, car alors je savais à peine ce que c'étoit.

On a mis en doute la réalité de cette participation de Nodier aux recherches de cette commission de minéralogistes⁽¹⁾ ; à tort peut-être. Nodier y fait plusieurs fois allusion, notamment dans sa correspondance avec Weiss ; dans une de ces lettres (X, lettre VI, p. 11), il lui promet, avec son lyrisme habituel, de lui faire voir « les belles mines de Giromagni ».

On trouve, du reste, d'autres preuves de l'intérêt qu'il portait aux recherches géologiques : dans le cours de son voyage aux montagnes d'Ecosse, en 1820 (2), Nodier, frappé de l'aspect particulier des rochers qu'il rencontre, en donne une description pittoresque, bien qu'il reconnaisse de nouveau son inexpérience dans cette branche des sciences naturelles (p. 205 à 207) (3).

Il en profite pour comparer Faujas de Saint-Fond (4) à Pennant (5), dont il avait consulté les ouvrages sur l'Ecosse,

(1) Voy. Michel Salomon, XIX, p. 21.

(2) Voy. *Promenade de Dieppe aux montagnes de l'Ecosse*, 1821, chapitre XXII.

(3) Nous reproduisons ce Chap. XXII dans la 2^e partie.

(4) FAUJAS DE St-FOND (Barthélemy), Montélimart 1741, † St-Fond (Dauphiné) 1819 ; adjoint naturaliste, puis professeur de géologie au Muséum ; nombreux voyages d'exploration ; *Voyages en Angleterre et en Ecosse*, 1797, 2 vol. 8^o

(5) PENNANT (Thomas), naturaliste anglais ; Downing, 1726 † 1798 ; nombreux ouvrages de zoologie ; les relations de ses voyages en Ecosse, de 1759 (publiée en 1771 et réimprimée 2 fois en un an), puis de 1772 (publiée en 2 vol., en 1774 et 1776), eurent un grand retentissement et contribuèrent à faire connaître l'Ecosse mieux qu'elle ne l'était jusqu'alors.

ainsi que ceux de Boué⁽¹⁾ et de Hooker⁽²⁾, pour la préparation de son voyage.

Dans les intéressantes montagnes de l'ouest et du nord de l'Ecosse, le savant Faujas de Saint-Fond, qui ne s'occupait que de géologie, n'y a cherché et n'y a vu que des pierres ;... M. Pennant lui seul a élevé un monument parfait dans toutes ses parties (p. 6).

A propos des rochers basaltiques de Dunbarton, Faujas de Saint-Fond avait écrit : « Je ne sais pourquoi M. Pennant en parlant de ce rocher dit qu'il est d'une hauteur étonnante. J'ai trouvé qu'il a tout au plus 250 pieds » (3). Nodier commente ainsi cette réflexion : « Je crois connaître à merveille les raisons de cette différence. Elle est marquée de toute la distance qu'il y a entre un homme sensible et un académicien. Pennant ne faisait qu'obéir à une impression et Faujas a mesuré (p. 182) ».

Plus loin, à propos de la description de Tarbet, nouvelle citation de Faujas, « du sévère Faujas de Saint-Fond dont le cœur de marbre n'a jamais palpité que pour du marbre (p. 198)⁽⁴⁾ », et qui, cependant, avait senti lui-même la « séduction locale » exercée par la beauté du paysage !

Enfin, dans la belle description du Loch Lomond, Nodier rappelle les trois merveilles que les bateliers signalent au touriste : les îles flottantes, les vagues sans vent et les poissons sans nageoires⁽⁵⁾.

1 BORÉ-AMIS, Hambourg, 1794, † Vienne 1881 ; ancien président de la *Soc. Géolog. de France*.

(2) Sur HOOKER, voy. plus haut, Chap. VII, § 2.

(3) Voyage en Angleterre et en Ecosse, 1797.

(4) Nodier traite cependant Faujas, un peu après (p. 201), de « minéralogiste romantique », à propos de sa description du lac Lomond.

(5) Voy. plus haut, Chap. XI, § 1, pour le poisson sans nageoires ; quant aux *îles flottantes*, c'est une particularité des lacs de tourbières dont nous avons décrit plusieurs exemples dans nos *Lacs du Jura* (1904, p. 358.)

D'autres ouvrages purement littéraires de Nodier renferment des considérations sur diverses questions se rattachant à la géologie.

Dans l'*Examen critique des Dictionnaires* (1828), il signale les définitions défectueuses des termes *Agate*, *Avanturine*, *Escarboucle*, etc.

Dans la *Fin prochaine du genre humain* ⁽¹⁾, Nodier s'aventure dans la géologie, la minéralogie, l'histoire de la terre et même l'anthropologie ; il parle des dendrites, des fossiles, fleurs, insectes de l'ambre, batraciens, nautilus et ammonites : « celui-là, qui se maintient en disques solides et dorés parce qu'il s'est revêtu, comme les courtisans habiles qui savent survivre aux révolutions, de la couche la plus solide des métaux, c'est l'ammonite pyriteuse... » (p. 312, 313) ⁽²⁾ ; il prévoit même qu'on trouvera des restes des anciennes espèces d'hommes disparues (p. 314). On rencontre aussi de curieuses pages sur l'histoire du globe, la transformation de la matière, le règne du minéral, dans la *Palingénésie humaine* (p. 352-356) ⁽³⁾, et, dans *Piranèse* (op. cit., p. 183), une description intéressante de la mer de glace et des glaciers de Cormayeur. (Voy. l'*Appendice*).

A ce paragraphe peut se rattacher encore une discussion toponymique concernant le titre de sa Nouvelle *La Combe de l'homme mort* (1841). *Combe* est un mot local, usité surtout dans le Jura, et adopté par les géologues à la suite de Thurmann ; mais sa signification a échappé à quelques critiques, comme Quérard, qui a cru devoir transformer le titre de la Nouvelle de Nodier en *La Tombe de l'homme mort* ! Cependant, l'auteur avait donné lui-même la signification du mot, dans les spirituelles lignes suivantes :

(1) *Rêveries*, édit. Renduel, t. V, p. 301.

(2) Nodier croit cependant que les dendrites « conservent l'empreinte d'une plante inconnue », erreur que ne commettent pas nos plus jeunes étudiants ; il attribue aussi, à tort, à la pyrite, un rôle conservateur qu'elle ne possède pas !

(3) On y retrouve l'influence des ouvrages du physicien et naturaliste J. C. de La Metherie, dont nous avons parlé plus haut, Chap. IV, § 2.

Combe est un mot très français, qui signifie une vallée étroite et courte, creusée entre deux montagnes, et où l'industrie des hommes est parvenue à introduire quelque culture. Il n'y a pas un village dans tout le royaume où cette expression ne soit parfaitement intelligible ; mais on l'a omise dans le Dictionnaire, parce qu'il n'y a point de *Combe* aux Tuileries, aux Champs-Élysées et au Luxembourg (1).

« Dans tout le royaume » est peut-être de trop.

§ 2. Ch. Nodier professeur d'histoire naturelle.

Ch. Nodier professeur d'histoire naturelle est aussi peu connu que *Nodier botaniste* ; et c'est pour cette raison que j'en parlerai assez longuement.

1. Nodier a manifesté de bonne heure des aptitudes très remarquables pour l'enseignement ; avant d'être professeur à Dole, il aimait déjà à parler de ses études favorites, à raconter ce qu'il savait, ce qu'il avait observé ; il a toujours été un causeur charmant et ce causeur devenait facilement un professeur étincelant de verve et remarquable de clarté (2).

Il est vraisemblable que dans leurs réunions amicales, dans les séances des *Philadelphes* par exemple, les jeunes camarades de Nodier ne se bornaient pas à discuter philosophie littérature ou politique ; les théories scientifiques y avaient leur place et Nodier, Luczot, Deis, notamment, devaient y communiquer leurs observations d'histoire naturelle ; on imagine la part que Nodier prenait à cet enseignement mutuel.

(1) *Contes en prose et en vers*, édit. Renduel, t. XI, p. 226 (note).

(2) M^{me} Mennessier-Nodier avoue cependant « la naïve importance d'un écolier pédant » que Nodier affectait dans son enfance (VIII. p. 49) ; mais il s'agit de Nodier, âgé de 12 ans et notre jeune professeur perdit bien vite toutes traces de pédantisme. M^{me} Mennessier reconnaît, plus tard, combien l'entourage de Nodier prenait goût « à ces études charmantes que le professeur savait rendre plus charmantes encore » (VIII p. 499).

2. Plus tard, dans ses courses à travers le Jura, en fugitif (1805-1806), nous retrouvons Nodier « professeur amateur ». On a rappelé, dans un chapitre précédent (IV, § 3), comment, pendant ses pérégrinations à travers les champs et les bois, trouvant un refuge chez les curés ou les médecins de campagne, il leur laissait en reconnaissance de leur hospitalité, « des plantes rares, des insectes curieux en les engageant à faire des collections. Professeur nomade d'histoire naturelle, ajoute Mérimée (1), il a formé de nombreux élèves dans le Jura qui se rappellent encore ses leçons, rendues plus attrayantes par le charme merveilleux de sa conversation et l'intérêt qu'excitait sa mystérieuse existence ». Quels sont ces élèves naturalistes laissés par Nodier dans le Jura ? Il est difficile de les retrouver cent ans après ; mais le fait est intéressant à retenir ; il explique peut-être certaines vocations de naturalistes jurassiens, observateurs ou amateurs, remontant au commencement du XIX^e siècle ?

3. C'est à Dole, lorsque Nodier trouve enfin un terme à sa vie d'aventures, qu'il devient professeur sédentaire, autorisé d'abord provisoirement par le sous-préfet M. de Roujoux, puis définitivement par l'Université, fonctions qu'il remplit pendant près de deux ans.

Ses cours commencèrent probablement dans les derniers mois de 1806, d'après Sainte-Beuve (I, p. 473) (2). Dans une lettre inédite adressée à Weiss, mais non datée (lettre 20), Nodier écrit qu'il peut payer certaines de ses dettes « sur le produit de son cours commencé aujourd'hui » ; et plus loin : « mon cours est autorisé gratuitement sous le titre de *spécial et perfectionné* par l'Université impériale ».

(1) Discours de réception à l'Académie française, 5 fév. 1845 ; voy. aussi Desmarest dans *Soc. entom. de France*, 1845, p. 18.

(2) D'après M. L. Pingaud, Nodier « ouvrait, le 4 juillet 1808, dans l'ancien couvent des Cordeliers, un cours public de belles-lettres » (*Soc. Emul. du Doubs*, 1886, p. 206.)

Une lettre de 1807 ou 1808 (inédite, lettre 23) précise mieux les dates : « mon cours se rouvre le 2 janvier ».

En réalité, Nodier était arrivé à faire trois cours distincts : un cours de belles-lettres, un cours de grammaire et un cours d'histoire naturelle.

Je passe le printemps à Dole et Lons-le-Saunier, écrit-il fin 1808 (lettre 28 ; X, lettre XXI, p. 38), poursuivant mon cours de belles-lettres et enseignant la botanique et l'entomologie pour m'y fortifier.

Le 31 mars 1809, Nodier écrit à Weiss (lettre 33, inédite) : « j'ai besoin de me reposer un peu des travaux presque incalculables qu'a exigés de moi la composition de *trois cahiers de systèmes différens*, l'un consacré à la grammaire générale, un second aux belles-lettres et un troisième à l'histoire naturelle, *que je professe concurremment depuis quatre mois sans un jour de relâche* ». (Ces mots ne sont pas soulignés dans le *msc.*).

Dans la même lettre, notre jeune professeur annonce que ses élèves l'ayant décidé à leur donner encore un mois, il n'ira que le 15 mai ouvrir ses cours à Dijon, « où l'on me promet un si grand nombre de souscripteurs, qu'il y a de quoi me remettre fort au-dessus de mes affaires ».

Je n'ai pas trouvé d'autres renseignements sur les cours que Nodier devait faire à Dijon ; peut-être en a-t-il été de ce projet comme des cours qu'il pensait ouvrir à Rennes, pendant son séjour à Hédé, chez son ami Luczot : « Luczot m'engage d'une manière si vive à aller passer quelques mois avec lui, que j'y suis tout décidé, surtout si je trouve moyen de donner mon cours à Rennes. Ainsi de Dijon en Bretagne, et de là, j'espère, à la Nouvelle-Orléans, cela s'appelle des voyages ». On sait que le départ de Nodier pour Amiens (août 1809) l'empêcha de mettre ces divers projets à exécution.

L'enseignement de Nodier était très goûté de ses auditeurs ; leur empressement à lui demander une prolongation d'un mois le prouve déjà ; mais le succès de ses cours, « suivis, dit un témoin, par une foule empressée » est aussi constaté par ses biographes. « Ceux qui l'ont entendu, écrit Béchet, se rappellent encore avec délices, et cette éloquence naturelle que l'autre saurait égaler et la manière simple et lucide avec laquelle il expliquait nos classiques... (1) ».

Pour l'histoire naturelle, Nodier mettait aussi tous ses soins à rendre son enseignement aussi clair et aussi intéressant que possible ; il se procurait, pour ses *démonstrations*, des plantes et des insectes qu'il allait chercher dans des excursions spéciales ou qu'il demandait à ses correspondants ; il en réclame à Gevril, à Lonjan, avec d'autant plus d'insistance, certain jour, que « la saison n'est pas assez avancée pour m'en fournir un nombre suffisant à mes démonstrations » (lettre 33, inédite).

Nodier semble faire allusion à ses succès comme professeur, dans la *Fée aux miettes* (p. 247), lorsque, à propos des écoliers de Greenock, il se rend ce témoignage : « Je me flattais au moins de leur avoir inspiré quelque sentiment plus doux par mon empressement à les aider dans leurs études et à leur apprendre le nom des fleurs et des papillons ».

Nodier a toujours eu la vocation de l'enseignement ; poursuivi par une véritable obsession, il espéra, pendant plusieurs années obtenir une place de professeur dans l'Université ; sa correspondance avec son ami Weiss, avec le préfet De Bry, contient de nombreuses traces de ses démarches ; mais jamais on ne lui offrait ce qu'il désirait.

C'est ainsi qu'après avoir demandé les fonctions d'Inspecteur de l'Instruction publique (1808 ; X, lettre XX), il refuse les chaires de professeur de belles-lettres latines et de

(1) Académie de Besançon, 24 août 1845, p. 5.

rhétorique que son ami Ordinaire lui propose (X, lettres XXXVIII, XLIV, LIX-LX) (1).

Nodier voulait être professeur d'Histoire naturelle.

Ici se place un épisode qui nous intéresse d'autant mieux qu'il se rattache au centenaire de la création des Facultés de Besançon.

En 1809, en effet, il y a juste cent ans, une Académie universitaire était organisée dans cette ville, avec deux Facultés, la Faculté des lettres constituée la même année, la Faculté des sciences constituée en octobre 1810.

Aussitôt que la nouvelle lui en parvient, Nodier écrit à son ami Weiss et lui demande :

« N'y a-t-il pas de professeurs spéciaux pour les différentes sciences ? et qui serait professeur d'histoire naturelle à Besançon ? » et il ajoute cette phrase bien significative : « Oh ! pour cela je ne ferai pas le modeste car je serais très capable selon moi. Enfin je m'en rapporte à toi sur le tout ; et je serai ce que vous voudrez. » (Lettre 56 ; X, lettre LIII, p. 113).

Certes, dans bien des circonstances de sa vie, Nodier s'est bercé d'illusions que les événements se chargeaient de détruire cruellement ; mais ici se trompait-il tant sur sa valeur de naturaliste ? Les renseignements que nous avons donnés sur ses travaux scientifiques et sur ses aptitudes pour l'enseignement prouvent qu'il était bien préparé à professer l'histoire naturelle dans notre première Faculté des sciences.

Sa demande ne fut cependant pas accueillie, bien qu'il eût écrit aussi au Recteur de la nouvelle Académie, Jean-Jacques

1. Nodier fait probablement allusion à des propositions de cette nature dans la Préface de l'*Examen critique des Dictionnaires* (p. 10) : « Tout proscrire que j'étais... j'ai vu l'Université impériale me chercher deux fois dans l'exil, pour un emploi de professeur, au moment où je sortais à peine du rang des écoliers ». Observons, à propos de cette dernière allégation, que Nodier avait alors 28 ans ! Voy. aussi M. L. PINGAUD, dans *Soc. Emul. Doubs*, 1886, p. 207, etc.

Ordinaire, son ami, qui lui témoignait beaucoup d'intérêt ; ce fut le frère de Jean-Jacques, Désiré Ordinaire, qui obtint la chaire. Et voilà comment nous ne voyons pas le nom de Ch. Nodier en tête de la liste des professeurs de la première Faculté des sciences de Besançon (1).

Les pourparlers avec le recteur Ordinaire duraient encore en 1812 ; voy. lettres du 25 avril (74 ; X, lettre LVII, p. 123) ; du 20 juin : « je ne veux pas être professeur de rhétorique » (76 ; X, lettre LX) (2).

Ces années de professorat, particulièrement son cours d'histoire naturelle, son désir de devenir professeur de sciences naturelles à l'Université de Besançon, fonctions qu'il se sentait parfaitement capable de bien remplir, sont autant d'épisodes et d'arguments d'une grande importance pour asseoir un jugement définitif sur *Nodier naturaliste*.

§ 3. — Nodier critique scientifique, physiologiste et médecin.

A l'œuvre scientifique de Nodier se rapportent non seulement les recherches d'Histoire naturelle analysées dans les chapitres et les paragraphes qui précèdent, mais encore un certain nombre d'ouvrages, de mémoires ou de notes sur des sujets appartenant à d'autres ordres de sciences ; de plus, beaucoup de ses œuvres purement littéraires, contes, nouvelles, essais, contiennent des pages où Nodier aborde des questions scientifiques autres que des questions d'histoire naturelle : ce sont surtout des notes critiques sur des ouvrages ou des sujets de physiologie ou de médecine. Mais,

(1) Cette première Faculté a été supprimée en 1815 et réorganisée seulement en 1845.

(2) Cependant, on voit dans une lettre de Nodier à De Bry (Amiens, 28 sept. 1809 ; IX ou XII, p. 367), qu'on lui avait offert, vers la même époque, une place de professeur d'histoire naturelle dans une de nos premières Universités ?

notre étude ayant surtout pour objet *Ch. Nodier naturaliste*, nous nous bornerons à donner le plus souvent une simple énumération de ces publications, quelquefois une brève analyse, plus rarement des extraits plus ou moins étendus, renvoyant à plus tard une étude approfondie de ces autres manifestations de l'activité intellectuelle de Nodier.

1. NOTES OU MÉMOIRES DE CRITIQUE SCIENTIFIQUE.

On peut citer se rapportant à ce paragraphe :

Les *Examens critiques du Dictionnaire de Boiste* (1824) et des *Dictionnaires de la Langue française* (1828), dont on a déjà parlé à propos de ses recherches entomologiques, zoologiques et botaniques (Chap. IX, § 3 ; XI, § 2), mais où l'on trouve aussi la critique d'autres définitions de termes scientifiques.

Les analyses de la *Physiologie* de GRIMAUD et des *Expériences sur la digestion* de M. de MONTÈGRE, articles de journaux reproduits dans les *Mélanges de littérature et de critique* (1820, p. 30 et 37).

L'*Essai critique sur le gaz hydrogène*, publié en collaboration avec le Dr Amédée PICHOT (1823).

L'Etude sur LA METTRIE (dans *Réveries*, édition Renduel, 1832, t. V, p. 193), à propos de la persistance des préjugés et des superstitions chez les savants et les philosophes qui se prétendent cependant *entièrement libérés*, « athées de toutes façons », comme La Mettrie (1).

Le travail *Des nomenclatures scientifiques* (Bull. du Bibliopole, 1836, p. 1-11), où Nodier combat l'emploi usuel de ces nomenclatures dans les ouvrages littéraires : lui-même cependant s'en est souvent rendu coupable, mais en enveloppant les termes scientifiques de tant de grâce et de charme qu'on ne peut songer à le lui reprocher (2).

(1) Il s'agit du philosophe La Mettrie et non du naturaliste La Métherie, voy. plus haut Chap. IV. § 2, p. 52.

(2) Nous reproduisons cet Essai dans la 2^e partie.

Sa *Diatribes* du Dr *Neophobus*, contre les fabricateurs de mots (*Revue de Paris*, 1841, n° 12 et *Bull. du Bibliophile*, 4^e série, n° 20).

Son appréciation de l'ouvrage de ROMAIN-JOLY sur la *Franche-Comté*, dans ses lettres adressées à Ch. Weiss [X, lettres LXXVI, p. 158, 159, 164, etc.]

2^o PHYSIOLOGIE ET MÉDECINE.

Dans plusieurs de ses ouvrages Ch. Nodier a fait preuve de connaissances si étendues en physiologie et en médecine, qu'on s'est demandé s'il n'avait pas fait des études médicales, si on ne pouvait pas le considérer comme un médecin. Les Drs Fabre (de Commeny) et L. Baudin (de Besançon) ont discuté cette question dans leurs deux intéressantes Notices [XXXVII et XXXIX].

Si Nodier n'a pas été médecin, s'il n'a pas fait d'études médicales régulières, il avait, ainsi que l'écrit le Dr Fabre, « des notions médicales fort au-dessus de celles des vulgaires profanes et même des littérateurs de profession les plus instruits » (p. 7) ; il a même imaginé des théories qui ont été vérifiées depuis, des hypothèses qui sont devenues des vérités scientifiques.

Ainsi dans son bizarre roman de *Jean Sbogar* ¹⁾, Nodier formule la notion de l'hérédité indirecte de la tuberculose : « La mère d'Antonia, dit-il, a succombé à une maladie de poitrine ; Antonia ne paraissait pas atteinte de cette affection, souvent héréditaire ; mais elle semblait n'avoir puisé dans son sein déjà habité par la mort, qu'une existence fragile et imparfaite » C'est bien là la prédisposition à la maladie pour ceux dont les ascendants ont été atteints d'une tare constitutionnelle, « la tuberculose latente de nos théories médicales actuelles, roman hier, vérité aujourd'hui, mais

(1) Edition Renduel, 1832, p. 44.

qu'aucune preuve scientifique ne venait étayer à l'époque de Ch. Nodier » (1).

Dans sa correspondance avec Weiss, en avril 1832, au moment où le choléra sévissait dans une partie de la France, on trouve une théorie presque complète de cette maladie, depuis la pathogénie jusqu'au traitement : on y voit même préconisées les inhalations d'oxygène, qui n'étaient pas encore employées à ce moment (2).

Précurseur enfin des théories hydriques de la propagation de la fièvre typhoïde, Nodier accusait l'eau des puits de Troyes de produire des fièvres pestilentiellles.

D'autres Essais touchent à la fois à la médecine et à la physiologie, par exemple l'essai intitulé *De quelques phénomènes du sommeil* (3), où Nodier étudie « le monde merveilleux du sommeil, état le plus puissant, le plus lucide de la pensée » (p. 160) ; le cauchemar, « origine du merveilleux » (p. 162) (4) ; le somnambulisme naturel ; la somniloquie spontanée ; les monomanies, etc. ;

De l'Onéirocritie ou l'art de se rendre heureux par les songes (5) ;

Des Livres qui ont été composés par des fous (6).

Dans la *Fée aux miettes* (p. 378), Nodier emploie, à propos de la *Mandragore qui chante*, des termes d'anatomie humaine : « Or, il est inutile de vous rappeler, Monsieur, que l'analyse la plus scrupuleuse n'a jamais fait découvrir, ni

(1) Voy. Dr BOURDIN dans *Notice sur le Dr Baudin* Acad. de Besançon, 1909).

(2) Voy. sur cette intéressante question, Dr Fabre, XXXVII, p. 9 à 12 ; Dr Baudin, XXXIX : *Chronique médicale*, 1897, p. 284.

(3) *Réveries*, éd. Renduel, t. V, p. 159.

(4) Sur le merveilleux dans Ch. Nodier, voy. LIEFFROY, [XVIII].

(5) Dans *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque* Paris, Grapélet, 1829, p. 209 : n° XXVI. *De l'Onéirocritie, des songes et de quelques ouvrages qui en traitent* : analyse d'un ouvrage de 1746.

(6) *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, p. 243, n° XXXII.

dans le calice monophylle et turbiné, ni dans la corolle pentapétale et campanuliforme de la Mandragore, l'ombre d'une glotte et d'un larynx, et qu'elle manque essentiellement de membrane crico-thyroïdienne et de ligaments thyroaryténoïdiens ». Il rappelle aussi les diverses explications qu'ont donné du mécanisme de la glotte et de la production des sons, Gallien, Ferrein, Geoffroy-St-Hilaire, Court de Gébelin.

Citons encore ses observations sur la *monomanie réflexive* dans « *Piranèse, contes psychologiques* » (1) et un curieux exemple de l'utilisation de ses connaissances médicales et zoologiques : dans une de ses lettres adressées de Paris à Weiss [X. lettre LXXIII, p. 153], Nodier malade compare les taches livides de sa peau à celles du ventre de la Salamandre !

3. ANTHROPOLOGIE ET EVOLUTION.

Nodier était un évolutionniste convaincu, croyant aux transformations des êtres depuis le minéral, la plante, l'infusoire, jusqu'à l'homme ; ses idées sur ce sujet, très originales, sont développées dans les Essais suivants : *De la Perfection de l'homme ; La fin prochaine du genre humain ; De la Palingénésie humaine et de la Résurrection* (2).

Dans le deuxième de ces essais, Nodier se transporte plaisamment aux époques géologiques futures, où « des espèces nouvelles s'amuseront à recomposer de débris fossiles le squelette de l'homme actuel... et à lui chercher une place convenable à côté de ceux du singe et de la chauve-souris » (p. 303). Il émet, du reste, des idées très justes sur la *persistance des organismes les plus simples* et le *peu de durée des organismes compliqués* (id.) et il conclut : « les espèces finissent, donc l'homme doit finir » (p. 305).

(1) *Contes en vers et en prose*, éd. Renduel, t. XI, p. 167.

(2) *Réveries*, éd. Renduel, t. V, p. 239, 301, 305, 376.

Mais par quoi sera-t-il remplacé ?

Par un être supérieur à l'homme, l'*Etre compréhensif* dont il donne cette très curieuse description.

L'être compréhensif ressemblera probablement à l'homme comme l'homme ressemble aux animaux, auxquels il ne ressemble que trop, mais avec un développement d'organes dont nous ne pouvons imaginer l'étendue et la portée ; il aura tous les sens que nous avons observés dans le surplus des êtres créés, et une multitude d'autres qui nous échappent et sont réservés pour lui. La matière génératrice n'a besoin que de quelques modifications pour lui soumettre la nature. C'est si peu de choses qu'il n'y a pas le moindre effort d'esprit à faire pour le concevoir. Qu'elle ait la bonté d'entretenir comme cela s'est rencontré dans quelques individus exceptionnels, l'ouverture du trou de Botal ; qu'elle maintienne dans tous, après la naissance, le mode de circulation qu'elle a établi dans la vie intra-utérine — et il lui en coûte bien peu, puisque ce n'est qu'un acte de conservation ; — qu'elle réduise l'usage de l'appareil respiratoire à une fonction facultative, ainsi qu'elle l'a fait dans les amphibiens et les poissons, et voilà une créature nouvelle qui a conquis les profondeurs de la mer. Ne vous embarrassez pas de ses poumons presque inutiles et qui ne seront plus que l'organe d'une jouissance volontaire ; élargissez au contraire l'espace qu'ils occupent dans un torse vaste et solide, qui semble déjà destiné, par sa conformation, à les contenir comme la carcasse d'un navire aérien ; donnez-leur l'ampleur d'un aérostat, calculé sur le faible poids qu'il déplace pour s'élever dans l'atmosphère, et enveloppé, au lieu de son lourd parenchyme, d'une membrane élastique et docile, et l'être que vous venez d'inventer si facilement avec moi, traversera les airs dans toutes les directions qu'il lui plaira de parcourir, non pas à la manière d'Icare, dont l'ajustement d'oiseau répugnait à toutes les possibilités de notre configuration physique, non pas avec les quatre ailes de Mercure, que l'iconographie poétique avait mieux assorties à l'équilibre et au mécanisme de nos forces ; mais en faisant le vide, à son gré, dans son large viscère pneumatique, et en frappant la terre du pied, comme l'instinct de son organisme progressif l'enseigne à l'homme dans ses rêves. » (*Palingénésie humaine*, p. 376).

On retrouve cette fantaisie paradoxale de Nodier sur les effets de la persistance du trou de Botal, dans une lettre qu'il adressait, le 27 juillet 1832, à son beau-frère, le D^r Tourtelle, lettre reproduite dans la *Chronique médicale* du 1^{er} décembre 1909, p. 785.

Le processus même de l'évolution générale des êtres, d'après Nodier, nous paraîtra aujourd'hui aussi singulier : après les transformations du minéral apparaît le lichen, être vivant engendré dans la famille des cryptogames, être indécis entre l'oxyde et la plante⁽¹⁾ ; puis les mousses, la fougère, les champignons et les plantes sensibles, s'animalisant dans les byssus, les conferves, les polypiers⁽²⁾, puis les animaux et l'homme (*De la palingénésie humaine*, p. 357).

Et, affirmation remarquable pour l'époque, « la perfectibilité n'est plus une théorie abandonnée à la discussion, comme le reste du système ; c'est un fait philosophique auquel il manque à peine quelque vernis de mysticité pour être converti en dogme. On ne le démontre plus, on le professe ; et un des talents les plus purs, les plus élevés, les plus consciencieux de notre nouvelle école, lui prête en Sorbonne, la triple autorité de sa raison, de son savoir et de sa bonne foi » (*De la fin prochaine du genre humain*, p. 331).

Le professeur de Sorbonne dont Nodier rappelle ici l'enseignement est évidemment Geoffroy-St-Hilaire⁽³⁾ ; Nodier,

(1) Nodier s'est inspiré certainement des idées bizarres du naturaliste La Metherie qu'il avait connu probablement avec Lamarck, à Paris en 1800 (voy. Chap. IV § 2). Certains lichens crustacés, colorés par l'oxyde de fer, comme les *Lecidea atroalba* Fr. (*Rhizocarpum petreum* var. β *Æderi* Ach.), *Lecidea confluens* forma *oxydata* Krbr., etc., pouvaient, en effet, à cette époque, sembler un passage du minéral à la plante !

(2) Ici, Nodier se souvient des recherches de son ancien maître Girod-Chantrans sur les conferves, qu'il considérait comme des polypiers (voy. Chap. II § 1).

(3) Etienne GEOFFROY SAINT-HILAIRE, né à Etampes en 1772, mort à Paris en 1844, la même année que Nodier, a été professeur de Zoologie au Museum depuis 1794 et à la Faculté des sciences de Paris, de 1809 à 1840.

écrivait, en effet, ces lignes au moment où avait lieu, devant l'Europe savante attentive et aux applaudissements de Goethe, la célèbre discussion entre Cuvier, défenseur de la fixité de l'espèce et Geoffroy-St-Hilaire, partisan de sa variabilité et des idées transformistes. On voit que Nodier approuvait sans réserves l'enseignement de Geoffroy combattu alors, avec tant d'acharnement, par l'école officielle.

On retrouve ces mêmes idées exposées encore dans l'*Examen des Lettres à Julie* (voy. chap. IX, § 2) et dans la *Fée aux miettes*, ouvrages de la même époque ; dans ce dernier conte, Nodier indique ainsi quelles sont, d'après lui, les grandes lignes de l'évolution des êtres :

Il y a de la finesse et presque de la profondeur dans cette idée, Daniel. Nous remarquons en effet que la nature, dans l'enchaînement méthodique des innombrables anneaux de sa création, n'a point laissé d'espace vide. Ainsi le lichen tenace qui s'identifie avec le rocher, unit le minéral à la plante ; le polype aux bras rameux, végétatifs et rédivives, qui se reproduit de bouture, unit la plante à l'animal ; le pongo, qui pourroit bien devenir éduicable, et qui l'est probablement devenu quelque part, unit le quadrupède à l'homme. A l'homme s'arrête la portée de nos classifications naturelles, mais non la portée du principe générateur des créations et des mondes (*La Fée aux miettes*, p. 27).

Nous avons vu plus haut comment Nodier avait complété son système, en imaginant l'être supérieur à l'homme, son *Être compréhensif*, brillante fantaisie qui montre, suivant l'expression du Dr Fabre, « ce que devient la physiologie générale sous la plume magique de Nodier ».

CHAPITRE XIII

LES RAPPORTS DU NATURALISTE ET DU LITTÉRATEUR

Si Nodier a été, de l'avis unanime, un brillant écrivain, — et les fragments de ses œuvres que nous avons reproduits le rappellent au souvenir du lecteur, — il était aussi très heureusement doué pour les recherches scientifiques, comme le prouve l'étude que nous venons de faire de ce qui nous reste de ses productions d'histoire naturelle. Mais avant d'achever cette démonstration, il nous paraît utile d'examiner les rapports des deux personnalités si différentes qu'on trouve dans Nodier, c'est-à-dire de rechercher quelle a été l'influence de l'homme d'imagination sur l'homme de science, et ce que l'écrivain doit à son tour au naturaliste.

§ 1. Ch. Nodier et ses poésies d'histoire naturelle.

Rappelons auparavant que Nodier a mis la poésie au service de l'histoire naturelle et qu'il a chanté ses plantes préférées et ses insectes favoris dans plusieurs morceaux pleins de charme, « de grâce mélodieuse et de clarté facile » (Sainte-Beuve).

Comme exemple de *Poésie botanique*, on peut citer le fragment bien connu du *Bengali* (1).

Qui me rendra l'aspect des plantes familières,
Mes antiques forêts aux coupoles altières,
Des bouquets du printemps mon parterre épaissi,

(1) *Poésies*, 2^e édit., 1829, p. 157, éd. Renduel, t. 11, 1837, p. 420

Le houx aux lances meurtrières,
L'ancolie au front obscurci
Qui se penche sur les bruyères,
Le jonc qui des étangs protège les lisières,
Et la pâle anémone et l'éclatant souci,
L'orme géant des bois que la foudre a noirci,
Le sapin, le mélèze, ombres hospitalières,
Erèbe que le jour n'a jamais éclairci,
Et de franges irrégulières
L'humble toit décoré par les bras des vieux lierres !
Les arbres que j'aimois ne croissent point ici.

Leopoldsrue, 1811.

A cette catégorie appartiennent *le Buisson, la Violette, le Printemps* (1).

Mais ce sont surtout les insectes, leurs mœurs, leurs brillantes parures, qui devaient tenter, de bonne heure, l'âme poétique de Nodier ; d'après Sainte-Beuve, il avait, tout jeune « commencé un poème sur les charmants objets de ses études ; on en citait de jolis vers que quelques mémoires, en le voulant bien, retrouveraient peut-être encore ».

Le fragment suivant, extrait de *Retirez-vous de mon soleil*, s'y rapporte probablement.

Alors, parmi les bois épiant les insectes,
J'observe leurs travaux, leurs mœurs et leurs amours.
Chasseurs ingénieux, innocents architectes,
Hôtels légers des fleurs, créés pour les beaux jours,
J'admire cette main qui soigna vos atours ;
Avec quelle pompe elle étale
Sur les brillants habits dont vous êtes parés,
Et la nacre polie, et la changeante opale,
Et des réseaux d'argent, et des disques dorés !
Quel lustre éblouissant, quelles beautés parfaites

(1) Sur les *Poésies botaniques* faites par Nodier à Quintigny, voy. SAINTE-BEUVE, I, p. 473, D. MONNIER, *Souvenirs*, 1871, p. 201-209.

Elle fait briller à mes yeux
Dans ces panaches glorieux,
Dans ces éclatantes aigrettes
Qui couvrent vos fronts radieux !
Je vous quitte pourtant... Horace ou La Fontaine,
Montaigne ou Platon à la main,
Egarant à plaisir ma démarche incertaine,
A travers le vallon je me fraie un chemin.

§ 2. Influence du naturaliste sur l'écrivain.

I. Il est certain que les études scientifiques auxquelles Nodier a consacré ses années de jeunesse ont eu une grande influence sur le penseur et l'écrivain, en l'exerçant à l'observation minutieuse des faits et en lui donnant cette précision des détails qui caractérise ses descriptions. Ses recherches de botanique et d'entomologie sur le terrain lui ont aussi développé le sentiment des beautés naturelles et on leur doit plusieurs de ses plus charmantes Nouvelles ; suivant la remarque très juste de M. Bouvier [XLII, p. 4], « elles ont été la source d'impressions merveilleusement exprimées... ; croit-on que notre compatriote eût pu donner tant de saveur et d'exquis sentiment à son conte le plus délicieux, le *Chien de Brisquet*, sans un grand amour et une intime fréquentation de la nature ! ».

M. Michel Salomon avait aussi reconnu cette heureuse influence : « L'entomologiste n'est pas le Nodier dont la postérité se souvient. Elle lui sait gré, seulement, comme au botaniste, de ce que leur doit le conteur dont il a plus d'une fois précisé le trait descriptif [XIX, 225] ».

A la vérité, dit encore plus loin M. M. Salomon, il réussissait à toute description. Il plaidait *pro domo* quand il faisait l'apologie du genre descriptif : « Je tremble de penser que, si on enlève ces dernières ressources, empruntées d'une nature phy-

sique invariable, aux nations avancées chez lesquelles les plus précieuses ressources de l'inspiration morale n'existent plus, il faudra bientôt renoncer aux arts et à la poésie. Il est généralement vrai que la poésie descriptive est la dernière qui vienne à briller chez les peuples, mais c'est que chez les peuples vieillis il n'y a plus rien à décrire que la nature, qui ne vieillit jamais ». Il réclama toujours pour lui « le droit de s'égarer sous le *frigus opacum* des poètes paysagistes ». M. Girod de Chantrens lui en avait appris de bonne heure le chemin. A ce gentilhomme, qui lui fut, dans la botanique et l'entomologie, un si aimable initiateur, il ne dut pas seulement le plaisir de se promener avec des curiosités de naturaliste. Il lui dut une précision dans le pittoresque et une vérité vive de détail qui allait se retrouver chez George Sand, sauvée, elle aussi, bien souvent, des généralités vagues et de la banalité par ses souvenirs d'herborisation... Il a quelque part, lui-même caractérisé sa prose. Il y regrettait un peu trop de termes techniques. Il avait raison... Mais c'est là tâche légère. Il dit juste aussi lorsqu'il voit dans son style le produit de sa « singulière éducation ». Disons son heureuse éducation puisqu'il en sortit sensible aux spectacles de la nature, comme Rousseau, après ses étapes de nomade [XIX, p. 300].

L'influence de cette éducation scientifique se manifeste, en effet, par l'emploi fréquent d'expressions techniques, de noms d'insectes ou de plantes, non seulement dans ses brillantes descriptions de paysages, mais dans des œuvres purement littéraires, où l'on s'attend le moins à les trouver.

Nous avons déjà cité, à titre d'exemple, à propos de Nodier entomologiste, botaniste, etc., de nombreux extraits de *Séraphine*, *Thérèse*, *La Fée aux miettes*, etc. ; nous rappellerons particulièrement l'énumération du *Peintre de Salzbourg* : « Là s'échappaient, du milieu des marches rompues, les cylindres veloutés du verbascum, les cloches bleues des campanules, des bouquets d'arabettes et des touffes d'éclaire dorée ; la jusquiame y croissait aussi avec ses couleurs âcres et ses fleurs meurtries ».

Et l'on peut en trouver encore d'autres aussi caractérisés.

Dans *Trilby*, le naturaliste se décèle, à chaque page, surtout au cours d'une description, ou pour trouver les éléments d'une comparaison : c'est la « cellule harmonieuse du grillon dans la chaumière » ; ou « les colonnes d'une chapelle abandonnée semblables aux *fûts blanchâtres des hêtres* ; » ou encore : la soie argentée des sphaignes ; Trilby qui effleure la surface du lac sous la forme d'une mouche ou d'une phalène, etc.

Du reste, Nodier était, pour ainsi dire, tellement imprégné de ses souvenirs de naturaliste, tellement poursuivi par l'obsession des phénomènes intéressants qu'il observait depuis son enfance, que, à chaque instant, les comparaisons les plus imprévues, prises dans l'Histoire naturelle, arrivent sous sa plume.

Dans le *Songe d'Or*, les esprits de Dieu ont « de larges ailes bleues, comme un papillon géant. »

Veut-il montrer combien il est difficile à un parvenu de cacher son origine véritable, Nodier trouvera dans les métamorphoses des insectes cette heureuse comparaison : « tu aurais beau te cacher dans ton faste comme le ver dans son cocon de soie et la chenille dans sa chrysalide dorée », fait-il dire à la *Fée aux miettes* s'adressant à Daniel qu'elle a comblé de ses richesses.

Et lorsque dans *Piranèse*, « conte psychologique », Nodier veut indiquer que le suicide se rattache toujours à quelque cause immédiate, c'est à la botanique, à l'organographie végétale, qu'il empruntera l'épithète caractéristique : « le suicide, écrit-il, n'est pas un acte *sessile*, comme disent les botanistes, c'est-à-dire sans pédoncule, sans tige, sans racines, sans origine sensible » ; l'idée de l'emploi de ce terme technique ne pouvait évidemment venir qu'à l'esprit d'un botaniste de profession !

II. On a souvent observé que la tournure d'esprit de l'homme de lettres n'est pas favorable à l'observation scientifique ; nous devons donc rechercher si, chez Nodier, les brillantes qualités de l'écrivain n'ont pas porté préjudice aux facultés du naturaliste.

D'abord, il ne paraît pas que la vive imagination de Nodier ait nui à ses observations scientifiques ; dans le temps de sa ferveur de naturaliste, il n'en a pas compté avec moins de patience et moins d'exactitude les articles des tarses ou des antennes, et analysé avec moins de soins les diverses parties d'une fleur ; elle n'a pas eu non plus de prise sur son talent de dessinateur d'histoire naturelle : les ébauches qui nous en restent sont la représentation très exacte de ce qu'il observait (1).

Plus tard seulement, le littérateur l'a emporté sur le naturaliste, en ralentissant puis en arrêtant complètement sa passion pour l'entomologie, sans cependant lui en enlever entièrement le goût.

Mais, par contre, on pouvait craindre que l'éducation si exclusivement analytique, de ses années de jeunesse, ne lui donnât cette sécheresse qu'on observe dans trop d'ouvrages scientifiques ; Nodier reconnaît lui même, dans *Séraphine* [p. 37, 38], l'influence de la lecture de ce qu'il appelle « les méthodistes », c'est-à-dire les classificateurs.

..... « Je m'entretenois avec facilité dans le souvenir tout récent de mes études latines par la lecture assidue et passionnée de nos méthodistes, qui avoit pris tant d'empire sur mes pensées que je n'en concevois pas une seule sans qu'elle vint à se formuler subitement en phrases concises et descriptives, hérissées d'ablatifs, comme celle de Linné ; et si je m'étois reconnu depuis ce don caractéristique du talent qu'on appelle le style, je n'aurois pas été embarrassé à en expliquer les qualités et les défauts par ces premières habitudes de ma laborieuse

(1) Voy. précédemment, Chap. VI, p. 77 et Chap. VIII, p. 108.

enfance. Il seroit peut-être plein, précis, pittoresque, propre à faire valoir les idées par leurs aspects saillants, mais trop chargé de termes techniques et de figures verbales ; abondant en épithètes justes, mais qui n'expriment souvent que des nuances ; étranglé comme une proposition arithmétique, toutes les fois que j'essaie d'y faire entrer l'expression sous une forme puissante ; conforme et diffus comme une amplification, quand je sens le besoin de l'étendre et de la développer ; obscur pour être court, et pâle pour être clair, mais rappelant partout l'aphorisme dans le tour, et le latinisme dans la parole ; un mauvais style enfin, si c'étoit un style, et il n'y a pas deux hommes par siècle qui aient un style à eux ; mais un style sorti, tel qu'il est, de ma singulière éducation, et que les circonstances ne m'ont pas permis de modifier depuis.

Nodier apprécie trop modestement les heureuses qualités de son style, manifestées, de bonne heure, dans ses productions, même exclusivement scientifiques, comme la *Dissertation sur le rôle des antennes* ; ce mémoire est déjà écrit d'une plume alerte, dans une langue claire et imagée, avec toutes les qualités de l'écrivain qu'on retrouvera, plus tard, si développées, dans son œuvre scientifique et littéraire.

« Ce qui est certain, dit Sainte-Beuve [I, p. 495], c'est qu'il gardait, jusque dans des sujets en apparence voués au technique et à une sorte de sécheresse, toute la grâce et la fertilité de ses développements » ; observation très juste que M. M. Salomon condense dans cette phrase : « le naturaliste n'étouffait pas en lui l'artiste » [XIX, p. 233].

Nodier négligea du reste, de plus en plus, les termes scientifiques : il en déconseille d'abord l'usage dans les œuvres littéraires⁽¹⁾ ; il s'en moque même, plus tard, dans la *Diatrise du Dr Neophobus*⁽²⁾ ; il en arrive enfin à maudire les

(1) « Des nomenclatures scientifiques », dans *Bull. du Biblioph.*, t. I, 1825, n° 24 ; voy. Chap. XI, § 2, p. 152, note (1).

(2) *Revue de Paris*, mai 1843.

nomenclatures scientifiques et à protester contre les terminologies savantes¹⁾.

Nodier était donc parvenu à un parfait équilibre entre ces deux tendances opposées du naturaliste et de l'écrivain, du savant et du styliste et c'est ainsi qu'il a pu écrire ces pages admirables de *Séraphine*, où il décrit le monde des papillons avec des couleurs si brillantes et en même temps une si étonnante vérité des caractères.

Tout le monde ayant fait, plus ou moins, la chasse aux papillons dans sa jeunesse, tout le monde connaît, — et cela est nécessaire pour goûter toute la saveur de cette description, — quelques-uns au moins des noms qu'on leur a donnés, noms souvent empruntés à des particularités de leurs mœurs, de leur organisation, ou à des personnages de la Mythologie. Voici comment Nodier les caractérise dans cette énumération, chef-d'œuvre de science et de poésie.

Il y a quelque chose de merveilleusement doux dans cette étude de la nature, qui attache un nom à tous les êtres, une pensée à tous les noms, une affection et des souvenirs à toutes les pensées ; et l'homme qui n'a pas pénétré dans la grâce de ces mystères a peut-être manqué d'un sens pour goûter la vie...

...Voyez-vous ces brillantes familles de papillons, qui ne sont que des papillons pour le vulgaire ? C'est une féerie complète...

...Ceux là sont des chevaliers *grecs* et *troyens*. A sa cotte de mailles, échiquetée de jaune et de noir, vous reconnaissez le prudent *Machaon*, fils presque divin du divin Esculape, et fidèle, comme autrefois, au culte des plantes qui recèlent de précieux spécifiques pour les maladies et les blessures : il ne manquera pas de s'arrêter sur le fenouil. Si vous descendez aux paçages, ne vous étonnez pas de la simplicité de leurs habitants. Ces papillons sont des *bergers*, et la nature n'a fait pour eux que les frais d'un vêtement rustique. C'est *Tityre*, c'est *Myrtil*, c'est *Corydon*. Un seul se distingue parmi eux à l'éclat de son manteau d'azur, sous lequel rayonnent des yeux innombrables comme

1) *Bulletin du Bibliophile*, n° 10

les astres de la nuit dans un ciel étoilé ; mais c'est le roi des pâturages, c'est *Argus*, qui veille toujours à la garde des troupeaux. Avez-vous franchi d'un pas curieux la lisière des bois, défendue par *Silène* et les *Satyres* : voici la bande des *sylvains*, qui s'égarent au milieu des solitudes, et les *nymphes*, encore plus légères, qui se jouent de votre poursuite, laissent bientôt un ruisseau entre elles et vous, et disparaissent, comme *Lycoris*, sans redouter d'être vues, derrière les arbrisseaux du rivage opposé. Tentez-vous le sommet des montagnes les plus élevées : vous n'aurez pas de peine à vous y rappeler l'Olympe et le Parnasse ; car vous y trouverez les *héliconiens* et les *dieux* ; *Mars*, qui se distingue à sa cuirasse d'acier bruni, frappé par le soleil de glacis transparents et variés ; *Vulcain* flamboyant de lingots d'un rouge ardent comme le fer dans la fournaise, ou bien *Apollon* dans son plus superbe appareil, livrant aux airs sa robe d'un blanc de neige relevée de bandelettes de pourpre (p. 40-43).

Observez comment chaque espèce est merveilleusement décrite dans cette série de portraits où le caractère distinctif est brossé, en quelques mots, avec la précision du naturaliste et l'élégance, la grâce du styliste le plus délicat.

Et il en est ainsi de nombreuses pages des Nouvelles de Nodier, des moins scientifiques, de celles souvent citées même par les critiques qui se refusent à voir dans Nodier un naturaliste ; mais il faut savoir les lire avec des yeux, sinon prévenus, ce qu'on nous reprochera peut-être, du moins suffisamment avertis. En analysant tous les mots de ces descriptions, on se convainc qu'elles ne pouvaient être écrites que par un naturaliste exercé, sachant observer, décrire, représenter avec les détails scientifiques les plus minutieux, peindre avec leurs couleurs naturelles, les objets de ses études favorites ; le littérateur le plus habile, doué de l'imagination la plus vive, mis en présence de ces êtres si divers, si variés, pourra en donner une description aussi brillante, aussi colorée, mais il ne saura y mettre la précision des caractères distinctifs que seul le naturaliste peut saisir.

Ces pages, si remarquables de vérité scientifique et de charme poétique, ne pouvaient donc être écrites que par un lettré doublé d'un savant ; elles sont une nouvelle preuve de l'alliance possible de la science et du style ; Nodier n'en est pas, en effet, le seul exemple ; il en cite lui-même plusieurs dans le discours qu'il prononça à l'inauguration de la statue de Cuvier à Montbéliard ⁽¹⁾, en rappelant les noms de Descartes, de Buffon, de Laplace, à côté de celui de Cuvier. Ajoutons que J.-J. Rousseau, M^{me} Roland, Goethe, Ampère, G. Sand, Th. Johanneau, Theuriot, de Maupassant, Maurice Donnay et d'autres écrivains, s'adonnèrent aussi à l'histoire naturelle ⁽²⁾ et qu'on peut citer une belle lignée de savants remarquables autant par le mérite littéraire de leurs écrits que par l'importance de leurs découvertes, mérite qui leur a ouvert les portes de l'Académie française, depuis Fontenelle et Buffon jusqu'à Cl. Bernard, Pasteur, Berthelot et récemment M. H. Poincaré. Si on ne peut comparer Nodier, même de loin, à ces savants incontestés, il convient de le placer, non à la suite, mais dans le voisinage de cette brillante pléiade d'esprits distingués qui furent à la fois des hommes de science, amateurs ou savants, et de remarquables écrivains.

§ 3. Nodier peut-il être considéré comme un véritable naturaliste ?

Les faits réunis dans cet ouvrage à l'appui de cette thèse que Nodier a été en même temps qu'un brillant littérateur un véritable naturaliste, nous paraissent tellement probants

(1) Voy. Chap. VII. § 2, p. 92 ; ce discours est reproduit dans la 2^e partie, n^o VII.

(2) Voy. sur J.-J. Rousseau, M^{me} Roland, Ampère, G. Sand, etc., notre *Prodrome d'une Hist. des Botanistes lyonnais*, dans *Soc. botan. de Lyon*, 1906, 1907, 1910, n^{os} 94, 97, etc. ; M. DUVAL, *id.*, 1910, 1^{er} mars ; *Chronique médicale*, 1910, etc.

que nous pourrions conclure de suite, mais il nous semble nécessaire de voir quelle a été l'opinion de nos prédécesseurs sur ce sujet avant de conclure nous-mêmes.

Comme nous l'avons dit au début de ce travail, très peu de biographies de Nodier ont examiné cette question de *Nodier naturaliste* avec le soin nécessaire et des documents suffisants.

Les *Biographies générales* y font à peine allusion ; elles se bornent à citer ses deux ouvrages de jeunesse sur l'Entomologie : la *Dissertation sur l'usage des antennes* de 1797 et la *Bibliographie entomologique* de 1800 ; elles ne mentionnent pas, ou à peine, ses autres mémoires d'histoire naturelle et les traces si nombreuses que le naturaliste a laissées à chaque page de ses œuvres littéraires.

On lit, par exemple, dans la *Biographie universelle* de Michaud, que, depuis les deux ouvrages cités plus haut, Nodier « s'abstint d'écrire sur l'histoire naturelle des insectes » ; elle reconnaît cependant « qu'il leur a, dans quelques-uns de ses romans, consacré des pages charmantes : » et plus loin, à propos seulement des *Mélanges de littérature et de critique*, « en bien des pages, dit-elle, l'attachement de Nodier pour les insectes et pour les livres se montre avec effusion » ; et c'est tout : aucune mention de ses observations d'histoire naturelle en Ecosse, de ses *Essais sur les Sphinx*, sur les Scarabées des Hiéroglyphes, de ses *Contes entomologiques*, comme Sibylle Mérian, et d'autres ouvrages analogues.

La *Grande Encyclopédie* de Berthelot est encore plus laconique ; elle ne cite le goût de Nodier pour l'histoire naturelle que dans cette appréciation générale bien vague : « conteur charmant. . . . , il a mis de la fantaisie dans l'histoire. . . , dans l'entomologie. . . et jusque dans la Bibliographie. » La concision exigée par le plan de l'ouvrage n'excuse pas cette généralisation spirituelle mais insuffisante et inexacte.

Si nous consultons les nombreux ouvrages publiés sur Nodier, nous constaterons que la plupart de ses biographes, depuis Sainte-Beuve jusqu'à M. Michel Salomon, insistent peu sur la partie scientifique de son œuvre et de ses recherches.

« S'il étudie la botanique et les insectes, écrit Sainte-Beuve, c'est à un point de vue particulier, toujours et sans s'inquiéter des classifications générales » [I, 452] : cette dernière assertion est tout à fait inexacte, comme on l'a vu dans un Chapitre précédent (1).

Pour M. Michel Salomon, « l'entomologiste n'est pas le Nodier dont la postérité se souvient » ; c'est vrai ; on le connaît mal, en effet, à ce point de vue : mais l'argument ne porte pas. M. Michel Salomon ajoute encore, plus loin : « En histoire naturelle, Nodier compte pour un amateur précoce et passionné ; herboriseur et chasseur de papillons . . . , il ne reste de lui, en histoire naturelle, que deux minces brochures. » [XIX, 225-227]. On s'étonnera de trouver, dans cet ouvrage récent, ordinairement si bien informé une documentation si incomplète, particulièrement l'oubli des mémoires d'histoire naturelle, des articles de critique, où Nodier se révèle comme un véritable naturaliste !

Cependant, déjà, dans le *Bulletin du Bibliophile*, en 1857, répondant à Quérard qui prétendait que Nodier ne pouvait être l'auteur de la *Dissertation* de 1797, Albert de la Fizelière avait signalé les divers articles d'Histoire naturelle publiés par Nodier après ce premier travail et affirmé sa valeur comme naturaliste : « Il est de notoriété, disait-il, pour ceux qui ont connu Nodier, qu'il était de première force en Entomologie et que les Coléoptères surtout, et les Lépidoptères, n'avaient point de secret pour ses observations ingénieuses et sagaces. J'ai eu, pour ma part, l'extrême bonne fortune de profiter de ses connaissances étendues à ce sujet et je déclare qu'elles étaient de premier ordre. » (N° de mars, p. 131).

(1) Voy. Chap. XI. § 2, p. 152.

Quelques années plus tard, Paul Lacroix (*alias* le Bibliophile Jacob) rappelait aussi, dans le même Recueil, diverses recherches scientifiques peu connues de Nodier, comme ses observations sur les animaux révisiscent, et montrait l'utilité et l'intérêt de la réimpression de ses œuvres d'histoire naturelle (1).

Plus récemment, deux auteurs, l'un et l'autre médecins, se sont particulièrement occupés de *Nodier naturaliste* ; mais ils sont arrivés, à des conclusions absolument différentes.

Le Dr Fabre (de Commeny), dans son Etude sur *Ch. Nodier naturaliste et médecin* [XXXVII], insiste sur l'intérêt et l'importance des productions scientifiques de Nodier ; il en donne une énumération assez complète et paraît bien considérer l'auteur de ces recherches comme un naturaliste dans le sens véritable du mot.

« Si Ch. Nodier, dit-il, n'a eu aucun titre officiel, ni comme naturaliste, ni comme médecin, nous croyons avoir démontré qu'il possédait de vastes connaissances scientifiques. En maintes occasions, non seulement il a abordé en homme instruit des questions de l'ordre biologique, mais il a su les traiter souvent avec originalité et un esprit plein de clairvoyance et de rectitude. et toujours aussi avec une grande largeur de vues ». (p. 16).

Tout autre est l'opinion de notre compatriote, le Dr Baudin, auteur d'un intéressant mémoire, intitulé *Ch. Nodier médecin et malade*, communiqué il y a sept ans à l'Académie de Besançon [XXXIX] ; le distingué confrère et dévoué Président de la Société d'Emulation, dont on déplore la perte récente, ne voit dans Ch. Nodier « qu'un enthousiaste élève de Girod-Chantrans, brillant étudiant de l'Ecole centrale, audacieux théoricien, classificateur érudit et sagace, collectionneur acharné, qui sut, jeune encore, conquérir une place d'hon-

(1) *Bull. du Bibliophile*, 1864, p. 1037 et 1169 ; 1865, p. 158.

neur dans la science entomologique » ; s'il a publié la *Dissertation sur l'usage des antennes* et la *Bibliographie entomologique*, « cela ne suffit pas, ajoute-t-il, pour faire de Nodier un naturaliste au sens élevé et véritablement scientifique du mot. » (p. 207).

Plus loin, notre ancien confrère précise encore mieux son sentiment : « Nodier fut, dit-il, en sciences naturelles, un très bon élève, exceptionnellement doué au point de vue de la mémoire et de l'imagination ; très vite spécialisé dans l'entomologie, il demeure un amateur distingué et un collectionneur hors ligne. Là, se bornent, en réalité, ses titres de savant, de naturaliste. » (p. 208).

Cette appréciation est trop sévère et du reste inexacte ; nous avons vu, en effet, que non seulement Nodier fut « un très bon élève », mais qu'il a été aussi un *excellent professeur* ¹⁾ ; il a été aussi mieux « qu'un amateur distingué et qu'un collectionneur hors ligne » ; le Dr Baudin reconnaît lui-même en Nodier, « un audacieux théoricien et un classificateur érudit et sagace » ; que faut-il de plus pour être un naturaliste dans le sens scientifique du mot ? et si l'on ajoute que Nodier a fait des recherches originales sur la classification et la physiologie des insectes, recherches qui dénotent non seulement de l'observation sagace, mais des idées générales, qu'il est l'auteur de plusieurs autres mémoires, il est vrai moins connus, d'histoire naturelle, on ne peut lui refuser le titre de *naturaliste* qu'on a donné à beaucoup d'autres « amateurs ou collectionneurs », — pour employer l'expression de nos contradicteurs, — moins qualifiés que lui pour le recevoir !

Pour asseoir définitivement notre jugement sur la valeur scientifique de Nodier, on peut encore faire appel au sentiment intime de Nodier lui-même, peu suspect dans les circonstances où il s'est manifesté.

1) Voy. Chap. XII, § 2.

Quand parurent les *Lettres à Julie* de Mulsant (1830), Nodier écrit à l'éditeur, à propos de ses connaissances en entomologie : « Car cette science de fourmis et de cirons est de toutes celles que j'ai étudiées, la plus en rapport avec mes facultés littéraires et *je me flatte de la bien savoir !* »

Déjà, au moment de la création de l'Université de Besançon (1811), Nodier, postulant la chaire d'Histoire naturelle de la Faculté des sciences, avait affirmé sa parfaite compétence : « Oh ! pour cela je ne ferai pas le modeste, car *je serai très capable selon moi.* »

On sait que la chaire fut confiée à Désiré Ordinaire (voy. plus haut, p. 172) et qu'il s'en fallut de bien peu que Nodier ne devint le premier professeur d'histoire naturelle de notre Université bisontine.

Faut-il le regretter ?

Définitivement professeur d'histoire naturelle, l'orientation de la vie et des travaux de Nodier était complètement changée ; les sciences naturelles devenaient l'objet principal de ses préoccupations ; Nodier achevait les ouvrages importants qu'il avait commencés sur les insectes et sur la flore du Jura ; il devenait enfin le naturaliste non contesté qu'il n'est pas encore aujourd'hui ; mais aurait-on vu paraître cette magnifique série de contes et de nouvelles qui charmeront toujours le plus grand nombre des lecteurs, mieux que les plus savants ouvrages d'histoire naturelle, fussent-ils écrits par la plume enchanteresse de Nodier ? le naturaliste serait peut-être mal venu à s'en plaindre, puisqu'il y trouve lui-même autant d'intérêt au point de vue scientifique que le profane y trouve de plaisir au point de vue littéraire.

Le résumé de la vie scientifique de Nodier sera la meilleure démonstration de sa valeur comme naturaliste.

Nodier cultive les sciences naturelles, particulièrement l'Entomologie et la Botanique, d'une façon presque continue, pendant vingt ans, de 1794 à 1814, puis par intermittence,

jusqu'en 1820 ; il les étudie théoriquement et pratiquement, réunissant des collections de plantes et d'insectes, composant des ouvrages, les uns publiés, les autres restés manuscrits ou inachevés ; il professe l'histoire naturelle pendant plusieurs années (1807 à 1810), avec un succès assez brillant pour qu'on lui offre une chaire dans l'Université et pour qu'il ait pu prétendre à la place de professeur de sciences naturelles à la Faculté des sciences de Besançon, lors de sa fondation (1811) ; plus tard, Nodier ne délaisse pas complètement les sciences dont il s'était occupé avec passion pendant la première partie de sa vie ; il saisit toutes les occasions d'y revenir ; un voyage en Ecosse, où il allait vérifier une question de géographie botanique et zoologique, lui permet de faire quelques observations intéressantes sur la flore et la faune de cette contrée ; il publie, presque jusqu'à la fin de sa vie, des *Essais* où il utilise les connaissances très étendues qu'il possédait en histoire naturelle, par exemple, à propos des *Sphinx* de J. Bauhin et des *Scarabées* des hiéroglyphes ; quant à ses deux publications entomologiques principales, la *Bibliographie*, bien qu'elle ait été l'objet de critiques assez justifiées, n'est cependant pas sans valeur et sa *Dissertation* expose très judicieusement, avec les seuls arguments qu'on pouvait donner à cette époque, des théories actuellement adoptées par les biologistes ; on peut seulement regretter que Nodier n'ait pas pu terminer les ouvrages importants qu'il laissait presque achevés à Quintigny et qui l'auraient classé définitivement parmi les naturalistes les plus autorisés.

Mais Nodier avait l'imagination trop vive, l'esprit trop curieux, pour s'attarder longtemps sur les mêmes sujets : il a été toujours et partout, un *observateur* inquiet et un *promeneur* inlassable ; il a observé d'abord les plantes et les insectes, puis les gens et les institutions, il s'est observé lui-même, étudiant sa personnalité intime, ses rêves, ses

maladies (1) ; il s'est promené dans les prairies et dans les bois, dans les sentiers les plus variés de la science, de l'histoire, de la littérature, notant ce qui lui paraissait curieux, original, digne d'être étudié ; et de ces promenades, de ces excursions, il rapporte des collections de plantes ou d'insectes, des collections de faits ; il en établit des systèmes et des classifications ; il en décrit les plus intéressants, d'abord dans des ouvrages didactiques, puis dans des œuvres de forme entièrement littéraire, où il pouvait plus facilement donner libre cours à l'abondance et à la variété de ses souvenirs, aux fantaisies de son imagination, à la poésie qu'il savait mettre partout, même dans les sujets les plus arides, les plus scientifiques.

Nodier a été, en effet, surtout en science, un observateur assurément consciencieux, mais entraîné bientôt à côté par la folle du logis ; c'était un savant doublé d'un poète ; et un savant dans le sens le plus large du mot : ainsi que le disait A. Dumas, paraphrasant ce que déjà on avait dit de Pic de la Mirandole : « Nodier était le savant par excellence ; il savait tout puis encore une foule d'autres choses au delà de ce tout ». Mais sa science était parfois superficielle, n'ayant jamais eu la patience d'approfondir les sujets que son esprit chercheur lui avait fait découvrir.

Ce qui a manqué, en effet, à Nodier, pour devenir un grand naturaliste, c'est le temps, la persévérance, la continuité du travail qui lui auraient permis d'entreprendre des œuvres importantes comme la *Flore du Jura*, en germe dans son esprit, et d'achever les ouvrages d'une véritable valeur scientifique dans lesquels il avait réuni toutes ses observations sur les insectes, comme les *Harmonies de la Botanique et*

(1) Voy. sa curieuse lettre à J. De Bry où il s'est décrit lui même en trois personnes, « trinité mal assortie composée d'un fou bizarre et capricieux, d'un pédant frotté d'érudition et de nomenclature et d'un honnête garçon faible et sensible », L. PINGAUD [XII]. BOYER DE STE-SUZANNE [IX, 399, 400], M. SALOMON [XIX, 307]

de l'*Entomologie* et le *Museum entomologicum* qu'il laissa presque terminés ; on n'eût pas alors discuté sa valeur comme naturaliste. Ce qui nous reste de ses œuvres scientifiques nous suffit cependant pour le considérer comme un naturaliste digne de ce nom. et pour ajouter définitivement ce nouveau fleuron à la couronne déjà si riche du charmant conteur, de l'érudit bibliographe, du philologue, du lexicographe, de celui qui fut, en un mot, un des plus féconds et des plus brillants écrivains de la première moitié du siècle dernier et le plus illustre de nos littérateurs franc-comtois.

DEUXIÈME PARTIE

LES ŒUVRES D'HISTOIRE NATURELLE DE CH. NODIER

Dans la première partie de ce travail sur *Ch. Nodier naturaliste*, nous avons rappelé l'utilité qu'il y aurait à rééditer les œuvres d'histoire naturelle de notre compatriote, œuvres très rares, introuvables même pour quelques-unes, ou disséminées dans des publications peu connues ou peu consultées actuellement ; c'était le sentiment de P. Lacroix, exprimé en divers endroits du *Bulletin du Bibliophile* (cf. 1865, p. 158) etc.

Cette réédition comprend toutes les publications intéressant le naturaliste que nous avons pu retrouver ; nous y avons ajouté une œuvre inédite, les *Descriptions succinctes d'insertes*, analysées dans la première partie (chap. X, § 1) ; mais nous n'avons pas reproduit les passages inédits de sa correspondance utilisés dans cette première partie de notre travail.

Chacune des œuvres de Nodier est accompagnée d'un commentaire, imprimé en caractères différents, à la suite du texte, sous le titre de *Notes explicatives* ; les autres renseignements ou éclaircissements qu'il sera nécessaire d'intercaler dans le texte même seront toujours placés entre crochets.

Voici l'Énumération de ces Œuvres inédites ou rééditées.

I. *Descriptions succinctes des insectes* qui se trouvent aux environs de Paris... et de plusieurs espèces nouvellement reconnues dans la Franche-Comté... 1797 ; msc. de la Bibliothèque de Besançon.

II. *Dissertation sur l'usage des antennes dans les insectes...* ; Besançon, an VI (1798).

III. *Lettres aux auteurs de la « Décade philosophique »...* Paris, 1804.

IV. *Bibliographie entomologique...*, Paris, an IX (1800).

V. *Productions naturelles...* chapitre extrait de *Promenade de Dieppe aux montagnes de l'Ecosse*, Paris, 1821.

VI. Sur le *Traité des animaux ayant aisles* de J. Bauhin et les *Sphinx* des environs de Montbéliard ; dans *Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque*, Paris, 1829.

VII. *Sur les Scarabées des Hiéroglyphes* ; id., 1829.

VIII. *Examen critique des Lettres à Julie sur l'Entomologie de Mulsant* ; journal *Le Temps*, 1832.

IX. Discours prononcé à l'inauguration de la statue de Cuvier à Montbéliard ; 1835.

X. *Des nomenclatures scientifiques* dans *Bull. du Bibliophile*, 1836.

XI. Le *Tarantatello* ; observations de Ch. Nodier (vers 1800), racontées par Al. Dumas ; 1864.

XII. Table des extraits des Contes, Nouvelles, etc. intéressant le naturaliste.

Des analyses de ces ouvrages ou essais ont été données dans les chapitres VIII, IX et X de la première partie.

Descriptione Insectes

Des insectes qui se trouvent aux environs
de Paris que monsieur Geoffroy Louis dans
sa méthode, traduites en langue vulgaire -
de L'Entomologie parisienne de monsieur
Fourcroy. premier et second articles. —

Augmentées de plusieurs espèces nouvellement
reconnues dans la ci-devant franche Comté
qui paraissent particulières à ce climat et
dont quelques unes sont absolument ignorées
des entomologistes.

Par Charles Nodier.



Besançon — 1797 —

[Folio]

I

DESCRIPTIONS SUCCINCTES ⁽¹⁾

des insectes qui se trouvent aux environs de Paris que monsieur GEOFFROY a omis dans sa méthode, traduites en langue vulgaire, de l'*Entomologia parisiensis* de monsieur FOURCROY, premier et second articles.

Augmentées de plusieurs espèces nouvellement reconnues dans la ci-devant *Franche-Comté* qui paraissent particulières à ce climat et dont quelques-unes sont absolument ignorées des entomologistes.

Par CHARLES NODIER

Besançon — 1797

[R^o].

PRÉFACE

Depuis le tems que je m'adonne à l'étude de l'Entomologie, j'ai eu occasion de découvrir un grand nombre d'insectes inconnus aux savans qui ont traité cette partie. Deux riches cabinets, celui de monsieur de CHANTRANS et celui de monsieur LUCZOT m'en ont fourni plusieurs autres. Enfin, je formai le projet de compléter l'ouvrage de Geoffroy en l'augmentant successivement pour mon usage de toutes les descriptions que j'avais occasion de faire. Il fallait commencer par traduire les articles supplémentaires de Fourcroy et ce travail fût de courte durée; mais je vis bientôt que celui que j'avais entrepris surpassait l'étendue de mes forces, dès que j'eus envisagé la quantité innombrable de papillons que nos contrées produisent; M. Luc-

(1) Les mots imprimés en CAPITALES ou en *italiques* dans ces *Descriptions succinctes*, sont écrits à l'encre rouge dans le manuscrit de Nodier.

zor, mon collaborateur et mon ami, ne fut pas découragé par cet obstacle. Il continua à recueillir les portraits et les descriptions des tétraptères à ailes farineuses de ce pays, tandis qu'ef-[verso]frayé par les || difficultés, je m'étais borné aux insectes à étuis, que M. Geoffroy désigne sous le nom de coléoptères et d'hémiptères. En peu de tems, mon cher compagnon de recherches entomologiques eût rassemblé une série de papillons, de sphinx et de phalènes qui outrepassé considérablement les limites de toute nomenclature connue. Mes découvertes quoique moins rapides commençaient à s'étendre, et ainsi notre travail se trouva partagé d'une manière relative à nos goûts. Quoique éloigné de lui, je cherche de plus en plus à compléter un ouvrage qui nous sera commun, et j'espère, avant l'espace de deux ans, pouvoir réunir sous la même forme, la peinture succincte de tous les insectes inconnus des deux premiers articles que notre province renferme; sauf une petite quantité d'exceptions.

Voilà quel est le but que je me propose: puisse-t-il produire des effets avantageux et jeter quelque lumière sur cette intéressante partie de l'histoire naturelle.

[F^o 1]. COLÉOPTÈRES. ARTICLE PREMIER. ORDRE PREMIER.

GENRE 1^{er}

LE PLATYCÈRE.

* N^o 1. *Le Platycère Chèvre*. [A] (1).

Long. 18 lignes. Larg. 6 lignes.

Brun, deux cornes mobiles, bifurquées à leur sommet, rameuses ou dentées intérieurement.

Corselet aussi large que la tête.

[1] Ces lettres majuscules entre crochets renvoient aux *Notes explicatives* placées à la fin de cet Essai, p. 217.

Tête peu bordée et peu irrégulière qui ne fait avec les cornes qu'un tiers de la longueur de l'insecte.

Habitation. Les bois de Chênes.

[Note dans la marge]. Not. les insectes non décrits par Fourcroy sont marqués d'une astérix [sic].

* N° 2. *Le Platycère caraboïde vert*. [B].

Variété n° 1 Geoffroy.

Long. 5 l. Larg. 3 lignes
verd dessus, brun dessous.

Habit. Les arbres pourris.

N° 3. *Le Platycère pygmé*.

Le Cerf volant mignonette. Fourcroy (1).

F. 2].

3° GENRE. LE SCARABÉ.

N° 1. *Le Scarabé sillonné*. Le Sc. à côtes. F. (2).

* N° 2. *Le Sc. hannelon cotonneux* [C].

L. 7 l. L. 3 1/2. — Chatain, parsemé d'un coton roussâtre.
— Habit. Les arbres. Abondant.

* N° 3. *Le Sc. hannelon de Frisch*. [D].

L. 6 l. L. 3 l. — Vert en dessus, cuivreux en dessous,
élytres testacés lavés d'un reflet verdâtre. — Habit. Le
Saule.

* N° 4. *Le Sc. hannelon farineux*. [E].

L. 4 l. L. 2 l. 1/2. — Jaune et sans éclat en dessus, argenté
et brillant en dessous. Ecailleux. — Habit. Les fleurs.
Commun.

* N° 5. *Le Sc. hannelon noirâtre*. [F].

[v.] L. 6 l. L. 3 l. — Couleur brune et enfumée. Poitrine et
corselet couverts d'un duvet noirâtre ou chatain foncé.
— Habit. Les arbres. Commun.

(1) On n'a pas cru devoir reproduire la traduction française que Nodier a donnée des diagnoses latines des espèces nouvelles de Fourcroy; cette traduction ne renfermant rien d'original.]

(2) [Pour abrégér, nous remplacerons désormais le nom de Fourcroy par l'initiale F., et les adjectifs ordinaux des genres (troisième, etc.) par des chiffres; on ne conservera plus la disposition en alinéas du *msc.*, telle que nous l'avons reproduite exactement pour le *Platycère Chèvre*, mais on les fera suivre, en les séparant par des tirets.]

- * N° 6. *Le Sc. hanneton floral*. [G].
L. 4 l. L. 2 l. — Noir bleuâtre en dessus, bleu obscur et plombé dessous. Ecailleux. — Habit. Le Saule. Commun.
- * N° 7. *Le Sc. hanneton de la vigne*. [H].
L. 6 l. L. 3 l. — Verd brillant partout. — Hab. Le Saule, la vigne, les roses.
Obs. Peut-être l'insecte n° 8. Geoffroy?
De la collection de Mons. Luczot.
- * N° 8. *Le Sc. arrondi* (moniliformis Linné) [I].
L. 3 $\frac{1}{4}$ l. L. 2 l. — Brun foncé en dessus, brun clair en dessous. Tête en forme de trèfle, chargée d'une double éminence. Corselet sillonné dans son milieu, ponctué, large, bordé, relevé en devant et garni de quatre légers tubercules. Euis bordés, striés de points, recourbés en dessous; pattes et antennes brun clair, velues ainsi que le dessous du corps.
De la collection de Monsieur Luczot.

[F° 3 v°].

4^e GENRE. LE BOUZIER.

- * N° 1. *Le Bouzier échancré* [J].
Femelle n° 1. Geoffroy. — L. 8 l. L. $4\frac{2}{3}$. — Tête en lunule, relevée sur les bords, une petite corne échancrée. Femelle, un point saillant au lieu de corne. — Habit. Les bouses. Commun.

[F° 4].

5^e GENRE. L'ESCARBOT.

- * N° 1. *L'Escarbot réniforme*. [K].
L. 3 l. L. 2 l. — Noir, une tache rouge, réniforme, sur chaque étui. — Habit. Les bouses.
Commun dans les campagnes de Baume, dép. du Doubs.

[v°]

6^e GENRE. LE DERMESTE.

- N° 1. *Le D. suturé*. Le D. à couture F.
N° 2. *Le D. trois-sillons*. Le D. à tête noire F.
N° 3. *Le D. fascié*. Le D. à bande noire. F.
N° 4. *Le D. huméral*. Le D. à épaulettes F.
N° 5. *Le D. pygmée*. Le D. puce F.

[F° 5]. N° 6. *Le D. thoracique*. Le D. puce à corselet rouge F.

N° 7. *Le D. tortuë*. Le D. tortuë noire. F.

N° 8. *Le D. trois couleurs*. Le D. tortue à tache rouge F.

N° 9. *Le D. damier*. Le D. à l'échiquier F.

N° 10. *Le D. semi-coléoptère*. Le D. noir à étuis courts F.

[v°]. N° 11. *Le D. demi-étuis*. Le D. à demi-étuis F.

7^e GENRE. LA VRILLETTE.

N° 1. *La Vrilette bleuâtre* F.

[F° 6].

8^e GENRE. L'ANTHRÊNE.

* N° 1. *L'A. à trois bandes ondulées*. [L].

L. $\frac{1}{3}$ l. L. $\frac{1}{3}$ l. — Brun roussâtre, trois bandes ondulées grisâtres. — Habit. Les collections d'animaux.

[v°].

11^e GENRE. LE RICHARD.

N° 1. *Le R. âtre*. Le R. noir allongé F.

N° 2. *Le R. denté*. Le R. noir chagriné F.

* N° 3. *Le R. verd aplatti* [M].

L. 2 l. L. 1 l. — Verd bleuâtre en dessus, un peu cuivreux en dessous. Corps comprimé.

A. Var. *a*. Corselet d'un verd doré, bruni et rutilant.

B. Var. *b*. Étuis d'un verd doré, bruni et rutilant.

Habit. Les roses. Fréquent.

* N° 4. *Le R. rutilant*. [N].

L. 7 l. L. 2 l. — Verd d'eau un peu bleuâtre, dessus et dessous. Yeux bruns. Corselet et étuis bordés en dehors d'une large bande dorée, rutilante et parsemés irrégulièrement de points violet noirâtre. — Habit.

[F° 7]. * N° 5. *Le R. neuf taches* [O].

L. $6\frac{1}{2}$ l. L. 2 l. — Violet noirâtre, taché de jaune, une fois à la tête, deux fois au corselet, trois fois sur chaque étui.

A. Var. *a*. Taches rougeâtres. Nuances violettes plus marquées. Dimensions plus petites. Peut-être le mâle? — Habit. Le prunier sauvage.

* N° 6. *Le R. six taches* [P].

Violet noirâtre, taché de jaune, trois fois sur chaque étui.

Tête et corselet immaculés. Même dimension que le précédent ; peut-être variété ? — Habit. Le Prunier sauvage.

[v°].

12^e GENRE. LE TAUPIN.

- N° 1. *Le T. porte-bandes*. Le T. à bandes F.
N° 2. *Le T. yeux noirs*. Le T. fauve aux yeux noirs F.
N° 3. *Le T. brun* F.
N° 4. *Le T. velu*. Le T. brun velouté F.

[F° 8].

13^e GENRE. LE BUPRESTE.

- N° 1. *Le B. longues cornes*. Le B. luisant F.
* N° 2. *Le B. pourpre* [Q].
L. 11 l. ; L. 4 l. — Noirâtre pourpré, lavé d'azur, rebords dorés, stries des étuis ridées et tortueuses, trois bandes de points profonds sur chacun. — Habit.
N° 3. *Le B. épiscopal* F.
N° 4. *Le B. suturé*. Le B. à bandes F.
N° 5. *Le B. marginé*. Le B. bordé F.
[v°]. N° 6. *Le B. à épaulettes*. Le B. taché à corselet rouge F.
N° 7. *Le B. lunulé*. Le B. à lunules F.
N° 8. *Le B. fosselé*. Le B. strié à 4 points enfoncés F.
* N° 9. *Le B. à broderie compliquée* [R].
L. 6 l. L. 2 1/2 l. — Bronzé, obscur et roussâtre, étuis variés de lignes blanches, tortueuses et compliquées. — Habit. Les limites de la Franche-Comté du côté de l'Alsace.

Du Cabinet de Monsieur Luczot.

- N° 10. *Le B. tête noire*. Le B. brun à tête noire F.
[F° 9]. N° 11. *Le B. mâchoires-brunes*. Le B. quadrillé à mâchoires brunes F.
N° 12. *Le B. à plaques* F.
N° 13. *Le B. enfumé*. Le B. noir à pattes brunes F.
N° 14. *Le B. couturé*. Le B. à suture F.
N° 15. *Le B. rouget* F.
[v°]. N° 16. *Le B. rustique*. Le B. brunet F.
N° 17. *Le B. huméral*. Le B. à nœud d'épaule F.
* N° 18. *Le B. scarité* [S].
L. 8 l. L. 3 l. — Noir, lisse, allongé, de même largeur partout, corselet profondément sillonné dans son milieu,

antennes et tarses un peu ferrugineux et légèrement velus. — Habit. Le sable sec.

[F° 10 v°].

14^e GENRE. LA BRUCHE.

N° 1. *La B. cruciée*. Le B. à croix de Saint-André F.

[F° 11 v°].

19^e GENRE. LE DITIQUE.

N° 1. *Le D. hébraïque* F.

N° 2. *Le D. picoté* F.

N° 3. *Le D. marbré* F.

* N° 4. *Le D. ondé* [T].

L. 5 l. L. 2 $\frac{1}{2}$. — Noir, pieds fauves, tête et corselet fauves, variés de noir. Rebord des étuis blonds. Elytres ceints en devant et par derrière de lignes jaunes très irrégulières et ondées. — Habit. Les eaux stagnantes.

Du Cabinet de Monsieur Luczot.

[F° 12]. * N° 5. *Le D. cuivreur* [U].

L. 3 $\frac{1}{2}$. L. 2 l. — Cuivreur, yeux blonds. — Habit. Les eaux stagnantes.

Du Cabinet de Monsieur Luczot.

* N° 6. *Le D. quatre points* [V].

L. 4 l. L. 2 l. — Noirs, yeux blonds, étuis marqués vers les $\frac{2}{3}$ et à l'extrémité de 4 points aqueux et diaphanes. Habit. Les eaux stagnantes.

Obs. Les deux ditiques que je viens de citer ne sont peut-être l'un et l'autre que des variétés du ditique en deuil?

[F° 14].

SECOND ORDRE DU PREMIER ARTICLE

DES COLÉOPTÈRES.

21^e GENRE. LA MÉLOLONTHE.

N° 1. *La Melolontha cuivreuse* F.

[v°].

23^e GENRE. LE CAPRICORNE.

N° 1. *Le C. denté*. Le C. à pointes F.

- * N° 2. *Le C. gris marbré de noir* [X].
L. 6 $\frac{1}{2}$ l. L. 3 l. — Grisâtre, granité de points noirs serrés, étuis marbrés de 3 taches noires chacun. — Habit Les Buissons. Peut-être variété du n° 8?
Du Cabinet de Monsieur Luczot.
- * N° 3. *Le C. longues cornes* [Y].
L. 6 l. L. 2 $\frac{1}{2}$ l. — Grisâtre, antennes qui débordent considérablement le corps. — Habit. Les montagnes des Vosges sur les confins de la Franche-Comté.
Du Cabinet de Monsieur de Chantrans.
- * N° 4. *Le Capricorne peltifère* [Z].
L. 12 l. L. 4 l. — Noir, étuis rouges, chargés vers leur milieu d'une large tache peltiforme noire qui s'étend de chaque côté de la suture jusque vers les $\frac{2}{3}$ de leur largeur. —
F° 15]. Habit. Les montagnes des Vosges sur les confins de la Franche-Comté.
Du Cabinet de Monsieur de Chantrans.
- N° 5. *Le U. comprimé.* Le C. applati F.
- N° 6. *Le C. nébuleux* F.

[v*].

24^e GENRE. LA LEPTURE.

- N° 1. *La L. nébuleuse* F.
- N° 2. *La L. pieds fauves.* La L. à pattes fauves F.
- * N° 3. *La L. chagrin noir* [AA].
L. 12 l. L. 6 l. — Noire, pointillée de gris, corselet cylindrique. — Habit. — [En marge] Not. peut être seulement variété de la Lepture chagrinée?
- N° 4. *La L. trois couleurs* [BB].
L. 8 $\frac{1}{2}$ l. L. 2 $\frac{1}{2}$ l. — Fauve, tête noire, corselet marqué de 3 points noirs lucides, placés transversalement. Etuis bleuâtres, finement pointillés de noir. — Habit. Le Saule.
- * N° 5. *La L. suturée* [CC].
L. 8 l. L. 2 $\frac{1}{2}$ l. — Jaune, tête chargée d'une marque triangulaire noire, une bande noire tracée longitudinalement sur le corselet, un point noir à chaque côté de cette bande. Etuis noirs, suture jaune qui s'étend cinq fois jusque vers la $\frac{1}{2}$ des étuis, sous des formes variées, plusieurs points jaunes dispersés régulièrement sur chaque élytre, plusieurs de ces points géminés. — Habit.

[F° 16].

N° 6. *La L. onze points* [DD].

L. 8 $\frac{1}{2}$ l. L. 2 $\frac{2}{3}$ l. — Verd pâle, velouté, corselet marqué de trois points noirs placés transversalement, quatre points noirs longitudinalement rangés sur chaque étui. Habit.

Du Cabinet de Monsieur Luczot.

* N° 7. *La L. huit points* [EE].

L. 8 l. L. 2 l. — Noire, légèrement veloutée en dessous d'un duvet grisâtre, corselet et étuis jaunes veloutés, trois taches longitudinalement rangées sur chaque étui, la première transversalement géminée, toutes les taches noires. — Habit. Les plantes.

N° 8. *La L. veuve* F.

[v°]. N° 9. *La L. ponctuée*. *La L. maroquinée* F.

N° 10. *La L. ottomane*. *La L. au croissant d'argent* F.

N° 11. *La L. brune* F.

[F° 17 v°].

25^e GENRE. LE STENCORE.

N° 1. *Le S. rouge* F.

N° 2. *Le S. enflammé*. *Le S. noir à étuis rouges* F.

N° 3. *Le S. funéraire*. *Le S. en deuil* F.

* N° 4. *Le S. six taches* [FF].

L. 4 $\frac{1}{2}$ l. L. 1 l. — Noirâtre, étuis peints de six taches jaunâtres dont deux réunies, corps parsemé en dessous d'un duvet cendré. — Habit.

Du Cabinet de Monsieur Luczot.

[F° 18].

26^e GENRE. LE LUPÈRE.

* N° 1. *Le L. fascié* [GG].

L. 2 l. L. $\frac{3}{4}$ l. — Noir, corselet jaune en devant, étuis jaunes, suture et bords noirs. — Habit. Les prairies.

[v°].

27^e GENRE. LE GRIBOURI.

N° 1. *Le G. dix taches*. *Le G. rouge à 10 taches noires* F.

N° 2. *Le G. bordé*. *Le G. rouge à corselet jaune* F.

N° 3. *Le G. chermés*. *Le G. couleur de feu* F.

N° 4. *Le G. fuscipède*. *Le G. à pattes brunes* F.

* N° 5. *Le G. bimaculé.*

L. 3 l. L. 2 l. — Noir, étuis jaunes à la base.

A. variété *a.* Bleuâtre, étuis jaunes à la base. Dimension F° 19]. plus petite. Peut-être le mâle ? — Habit. Le Bouleau.

* N° 6. *Le G. tête jaune.*

L. 3 l. L. 2 l. — Noir, tête, bords du corselet et de la partie antérieure des étuis, antennes et pattes fauves. — Habit. Le Coudrier.

[v°].

28^e GENRE. LE CRIOCÈRE.

N° 1. *Le C. thoracique.* Le C. noir à corselet rouge F.

N° 2. *Le C. âtre.* Le C. noir strié F.

N° 3. *Le C. paillet* F.

* N° 4. *Le C. ridé.*

L. 1 1/2 l. L. 3/4 l. — Fauve, yeux noirs, étuis âtres très chagrinés. — Habit. Le Saule.

[F° 20].

29^e GENRE. L'ALTISE.

N° 1. *L'A. bronzée* F.

[v°].

30^e GENRE. LA GALÈRUQUE.

N° 1. *La G. verte* F.

* N° 2. *La G. drap d'or.*

L. 4 l. L. 1 1/2 l. — Brune, corselet maculé de noir, le corps tout couvert en dessus d'un duvet doré. — Habit. Le Réséda.

N° 3. *La G. quatre taches.* La G. quadrille F.

[F° 21].

31^e GENRE. LA CHRISOMÈLE.

N° 1. *La C. ferrugineuse.* La C. brunie F.

N° 2. *La C. géminée.* La C. à stries jumelles F.

N° 3. *La C. raboteuse.* La C. grevillée F.

N° 4. *La C. antique* F.

N° 5. *La C. suturée.* La C. couturée F.

[v°]. N° 6. *La C. tulipe* F.

[F° 22].

GENRE NON DÉCRIT.

LE PROBOSCIDE.

CARACTÈRES. *Antennes* en masse composée de 3 articles.

Trompe courte et large.

Tarses garnis de pelottes.

Corselet raboteux.

EXPOSITION des caractères du genre. Ce genre tient de l'antripe par les antennes et les pelottes. Il ressemble au mylabre par la trompe et diffère de tous deux par le corselet. On peut même ajouter comme caractères accessoires : que ses étuis se replient pour couvrir l'abdomen, ce qui l'éloigne beaucoup des mylabres et des antripes dont l'abdomen dépasse presque toujours les étuis ; que le corselet est non seulement raboteux et ridé comme celui des capricornes, mais encor armé comme le leur de tubercules épineux, ce qui le caractérise aussi suffisamment. J'ai tiré son nom du latin, *proboscis*, une trompe, et j'ai cru devoir le placer parmi les insectes avec qui cette particularité lui est commune.

* N° 1. *Le Proboscide velouté* [HH].

[En marge] : *Inconnu à tous les entomologistes.*

[v°] L. 5 1/2 l. L. 2 1/2 l. — *Noir grisâtre*, veloute partout. Le corselet raboteux, irrégulièrement varié de taches plus noires que le fond légèrement bordées || de gris, et armé de tubercules latéraux. Etuis chargés chacun de neuf ou dix stries de points, variés de trois bandes irrégulièrement ondées de taches fauves qui ont l'aspect d'écailles et qui sont accompagnées d'autres plus noires que le fond. Le quart postérieur des étuis recourbé sur l'abdomen, fauve ainsi que le devant de la trompe, le milieu du ventre en dessous, gris. Les pattes ornées de légères bandes grises, ondées. Toutes ces différentes nuances, causées par la diversité des couleurs de petits poils dont ce bel animal est tout couvert.

OBSERVATION. L'antripe de monsieur Geoffroy qu'il a placé sous le numéro trois doit être probablement rapporté à ce genre du proboscide. Il paraît même que cet insecte que je n'ai

jamais vu, a des rapports très marqués de couleur, de formes et de dimension avec celui que je viens de décrire. Suivant la description qu'en fait Monsieur Geoffroy et qui ne saurait être fautive, il en diffère cependant : parce qu'un antribe noir strié de grandeur moyenne a une ligne de plus en longueur que le plus grand proboscide que je connaisse ; parce qu'il a la trompe noire et que le proboscide velouté l'a fauve, || comme le derrière des étuis ; parce qu'il n'est pas ceint de ces lignes écailleuses et onnées qu'on observe dans le nôtre ; parce qu'il est noir tout autre part qu'à l'extrémité des élytres, tandis que celui-ci outre sa trompe, a encore la moitié du ventre par dessous et des lignes nombreuses autour des pattes d'une couleur grise fort apparente ; enfin parce que l'antribe noir strié n'est nullement couvert de ce velours épais qui enveloppe tout le proboscide ; et que ses stries, qui lui ont valu l'épithète de strié, doivent être plus apparentes que celles de notre insecte dans lequel on ne les distingue que difficilement, à l'aide d'une forte loupe.

33^e GENRE. LE BECMARE.

- N^o 1. *Le B. strié*. Le B. noir à trompe fauve F.
[v^e]. N^o 2. *Le B. éclatant*. Le B. rouge F.
N^o 3. *Le B. cramoisy* [II].
L. 3 l. L. 2 l. — Rouge foncé cuivreux en dessus, lavé en dessous d'un reflet bleuâtre, antennes, trompe et pieds noirs, tête, corselet et étuis chagrinés de points nombreux, irréguliers, serrés, tout le corps légèrement velu, toutes les parties noires plus ou moins nuancées d'une teinte bleuâtre ou cuivreuse. — Habit. Les hayes.

[v^e 34]. 34^e GENRE. LE CHARANSON.

- N^o 1. *Le C. scabreux*. Le C. noir chagriné F.
N^o 2. *Le C. oblong*. Le C. lévrier F.
N^o 3. *Le C. pieds bruns*. Le C. noir à pattes brunes F.
N^o 4. *Le C. picoté*. Le C. noir picoté F.
N^o 5. *Le C. porte cœur*. Le C. à cœur F.
N^o 6. *Le C. fuscie* F.
[v^e].

[F° 25]. 35^e GENRE. LE BOSTRICHE.

N° 1. *Le B. brun* F.

[v°]. 36^e GENRE. LE CLAIRON.

N° 1. *Le C. fascié*. Le C. porte livrée F.

N° 2. *Le C. maculé*. Le C. à taches jaunes F.

* A. OBSERVATION. *J'ai un clairon qui ne diffère de celui-ci qu'en ce qu'il a l'extrémité des étuis de même couleur que les taches. Je n'ai pas cru devoir en faire une espèce.*

[F° 26]. 37^e GENRE. L'ANTRIBE.

N° 1. *L'A. panaché* F.

N° 2. *L'A. éclatant*. L'A. perlé F.

N° 3. *L'A. à bandes* F.

N° 4. *L'A. paillet* F.

[v°]. N° 5. *L'A. bigarré* F.

[F° 27]. 39^e GENRE. LA CASSIDE.

* N° 1. *La C. rose*.

L. 2 $\frac{1}{2}$ l. L. 2 l. — Noire, pattes fauves, étuis roses striés de points, bords des étuis et corselet jaunes verdâtres. — Habit. Les prés.

[F° 28]. TROISIÈME ORDRE DU PREMIER ARTICLE
DES COLÉOPTÈRES.

41^e GENRE. LA COCCINELLE.

N° 1. *La C. seize points*. La C. à 16 points blancs F.

N° 2. *La C. douze points*. La C. à 12 points blancs F.

[v°]. QUATRIÈME ORDRE DU PREMIER ARTICLE
DES COLÉOPTÈRES.

45^e GENRE. LA CANTHARIDE.

N° 1. *La C. bigarrée*. La C. fourmi panachée F.

46^e GENRE. LE TÉNÉBRION.

N^o 1. *Le T. étuis fauves* F.

N^o 2. *Le T. arrondi* F.

[v^o]. N^o 3. *Le T. corselet arrondi* F.

N^o 4. *Le T. bleu* F.

* N^o 5. *Le T. tarsi fauves.*

L. 8 l. L. 3 $\frac{1}{2}$ l. — Âtre, stries ponctuées, chagrinées, raboteuses, tarsi ferrugineux. — Habit.

N^o 6. *Le T. ovale.*

L. 5 $\frac{1}{3}$ l. L. 3 l. — Ovale allongé, âtre, étuis striés et ponctués. — Habit. Les vieux bois.

[F^o 30 v^o].

ARTICLE 2^{me}.

ORDRE PREMIER.

50^e GENRE. LE STAPHYLIN.

N^o 1. *Le S. yeux noirs.* Le S. fauve aux yeux noirs F.

N^o 2. *Le S. allongé.* Le S. noir à bandes de points F.

N^o 3. *Le S. étranglé.* Le S. à corselet étranglé F.

N^o 4. *Le S. bigarré.* Le S. aplati à étuis bigarrés F.

[F^o 31]. N^o 5. *Le S. deux couleurs.* Le S. à étuis jaunes au milieu F.

N^o 6. *Le S. tête noire* F.

N^o 7. *Le S. noir et blond.* Le S. arlequin à longues mâchoires F.

N^o 8. *Le S. cuivreux* F.

[F^o 32].

ORDRE SECOND DU SECOND ARTICLE

DES COLÉOPTÈRES.

51^e GENRE. LA NÉCYDALE.

N^o 1. *La N. grande* F.

* N^o 2. *La N. immaculée.*

L. 3 l. L. 1 l. — Étuis ferrugineux immaculés, antennes plus courtes que le corps, tête, corselet, antennes et pattes noires, ailes irisées. — Habit. Les hayes.

* N^o 3. *La N. veuve.* — L. 2 l. L. $\frac{2}{3}$ l. — Toute noire. — Habit. L'Orme.

[F° 33 v°] CLASSE SECONDE DES INSECTES. HÉMIPTÈRES.

60^e GENRE. LA CIGALE.

N° 1. *La C. veinée*. La C. à nervures F.

N° 2. *La C. sans tête*. La C. verte à tête renfoncée F.

N° 3. *La C. triste*. La C. à bandes blanches F.

N° 4. *La C. à grande tête*. La C. à tête allongée F.

[F° 34]. N° 5. *La C. renflée* F.

* N° 6. *La C. sanglante*.

L. 2 l. L. 1 $\frac{1}{2}$ l. — Atre, deux points sanglants placés transversalement sur le corselet. — Habit. La Ronce.

* N° 7. *La C. gazée*.

L. 2 $\frac{1}{2}$ l. L. 1 $\frac{2}{3}$ l. — Grise, diaphane, nervures blanches, yeux et front noirs, écusson et partie du corselet jaune. — Habit.

* N° 8. *La C. flambée*.

L. 3 l. L. 1 $\frac{1}{4}$ l. — Jaune, vertex et yeux noirs, corselet noir bordé de jaune, étuis noirs, suture jaune jusqu'aux deux tiers de sa longueur, bords des étuis larges, jaunes, irréguliers, antennes longues très fines. — Habit. Les Charmilles.

[F° 35].

61^e GENRE. LA PUNAISE.

N° 1. *La P. porte trident*. La P. à trois cornes F.

N° 2. *La P. deux-masses*. La P. à double masse F.

[v°]. FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE de l'*Entomologia* de Fourcroy et de tout cet ouvrage.

[Notes explicatives]

[I. Le manuscrit de Nodier comprend : 1° La traduction française des diagnoses latines des espèces nouvelles que Fourcroy a ajoutées dans son *Entomologia parisiensis* (1787) aux espèces décrites par Geoffroy dans l'*Histoire des insectes des*

environs de Paris (1762) : cette traduction ne présente aucun intérêt ; nous nous sommes bornés à indiquer, pour chacune de ces espèces, le nom donné par Nodier et celui de Fourcroy, sans en reproduire la diagnose française ; 2^o les diagnoses des espèces qui ne se trouvent ni dans Geoffroy, ni dans Fourcroy ; celles-ci sont marquées d'une astérisque dans le manuscrit ; nous les avons reproduites intégralement. On trouvera du reste, une description et une analyse de ces *Descriptions succinctes*, dans le chapitre X, § 1, de la première partie.

II. Grâce à l'obligeance de deux entomologistes de Lyon, MM. Robert et Villard, on a pu identifier, avec plus ou moins de certitude, la plupart des espèces marquées d'une astérisque dans le *msc.* de Nodier ; en voici l'énumération, en suivant les lettres A, B, C... placées, entre crochets, à la suite de leur nom, dans la reproduction qui précède.

A. Le Platycère chèvre = *Lucanus capreolus* Sulzer, *L. capra* Oliv., *L. cervus* var. *microcephalus* Muls. (Lamellicornes, 1842, p. 586).

B. Le Pl. caraboïde vert = variété verte du *Pl. caraboïdes* Fourcroy ; ne diffère de la description de Fourcroy que par la largeur un peu plus grande, 3 lignes au lieu de 1 ³/₄ à 2 ¹/₄ ; cf. sa var. A : *tatior, superne viridis, inferne fuscus*.

C. Le Scarabé Hanneton tomenteux = cf. *Melolontha solstitialis* Fabr. *Syst. Entom.*

D. Le Sc. Hanneton de Frisch = *Melolontha Frischii* Fabr. *Syst. Ent.* p. 37 ; *Euclora Julii* var. *Frischii* Casteln.

E. Le Sc. Hanneton farineux = *Scarabæus farinosus* Schranck ; *Mel. farinosa* et *argentea* Fabr. ; *Hoplia farinosa* Duftsch.

F. Le Sc. Hanneton noirâtre = *Mel. atra* Fabr. ; *Amphimatus* (Rhizotrogus) *ater* (Heer) De Casteln.

G. Le Sc. Hanneton floral = *Scarabæus philanthus* Sulz., *Mel. philantha* Herbst., *Hoplia pulverulenta* Illig.

H. Le Sc. Hann. de la vigne = *Mel. vitis* Fabr. S. E. ; *Anomala vitis* Heer ; *Euclora Julii* var. *vitis* Muls.

I. Le Scarabé arrondi = *Sc. mobilicornis* Fabr., *Bolboreros mobilicornis* ♀ Latr. ; la ♀ a, en effet, le front muni d'un relief transversal, tuberculeux à ses extrémités.

J. Le Bouzier échancré = *Scarabæus emarginatus* Fabr. *Entom. Syst.* I, 46 ; *Sc. lunaris* Fabr. *Syst. Ent.* ; *Copris lunaris* Fourcroy ; traduction de Fourcroy ! ; une petite différence avec Geoffroy dans les caractères de l'insecte femelle « un point saillant au lieu de corne », tandis que Geoffroy dit « corne petite, courte ».

K. Escarbot réniforme = *Hister 2-maculatus* Fabr. ; traduction de Fourcroy, moins le mot « réniforme » ; différence dans les dimensions : longueur 3 l., larg. 2 lignes, au lieu de 1-1 1/2 et 1-1 1/4 dans Fourcroy.

L. L'Anthrène à 3 bandes fasciées = *Attagenus 3-fasciatus* Latr. ? ; cependant dimensions différentes !

M. Le Richard vert aplati = *Anthaxia nitidula*.

N. Le Richard rutilant = *Lampra rutilans* Fabr. ; *Pœcilonota rut.* Fabr.

O. Le R. à 9 taches = *Ptosima flavoguttata* Illig. ; *Pt. 9-maculata* (Fabr.) Casteln.

P. Le R. à 6 taches = *Id.*, var. *6-maculata* Herbst.

Q. Le Bupreste pourpre = *Dicerca! alni?* Fisch., Mars.

R. 1e B. à broderie compliquée = *Coræbus rubi?* Mars., mais différences de taille !

S. Le B. scarite = *Brosicus cephalotes?* Schaum.

T. Le Ditique ondé = *Agabus maculatus* Lin.

U. Le D. cuivreux = *Ag. chalconotus?* Panz.

V. Le D. 4 points = *Ag. 2-guttatus* Oliv.

X. Le Capricorne gris marbré de noir = *Lamia curculionoides* Fabr. ? (*Mesosa curc.* Mulsant) ; ou *Lamia nebulosa* Fabr. (*Mesosa nubila* Muls.) ?

Y. Le C. longues cornes = *Cerambyx ædilis* Lin., *Lamia ædilis* Fabr., *Ædilis montana* Serv. C'est le beau capricorne que Nodier recherche ensuite dans les Vosges (voy. chap. IV, § 1).

Z. Le C. peltifère = *Cerambyx Kœhleri* Lin., *Lamia* K. Fabr., *Purpuricenus* K. Steph. ; Nodier en parle aussi plusieurs fois dans sa correspondance et ses ouvrages (voy. chap. IV, § 3 ; X, § 1, etc.)

AA. La Lepture chagrin noir = *Cerambyx*, *Saperda carcharias* Lin. Fabr. ; *Lepture chagrinée* Geoffroy ! ; *Anærea carch.* Muls.

BB. La L. à 3 couleurs = *Cerambyx*, *Saperda*, *Oberea oculata* Lin., Fabr., Muls. ; c'est la Lepture que Nodier demande à Weiss de lui récolter à Bregille (voy. chap. VI) ; les dimensions indiquées par Nodier (long. 8 lignes $\frac{1}{2}$, largeur 2 l. $\frac{1}{2}$) sont un peu plus fortes que les moyennes données par Mulsant : 7-8 l. sur 1 $\frac{2}{3}$ -1 $\frac{7}{8}$.

CC. La L. suturée = *Saperda scalaris* Fabr. ; taille aussi un peu plus forte : long. 8 l. ; larg. 2 l. $\frac{1}{2}$; dans Mulsant : long. 6-8 l., larg. 1 $\frac{1}{2}$ -2 l.

DD. La L. 11 points = *Saperda tremulæ* Fabr. ; dimensions données par Nodier un peu fortes : long. 8 l. $\frac{1}{2}$, larg. 2 l. $\frac{2}{3}$; Mulsant : 6-7 l. sur 2-2 l. $\frac{1}{2}$.

EE. La L. 8 points = *Clytus 4-punctatus* Fabr. ; *Lepture velours jaune* de Geoffroy (mais description fautive, ainsi que celle de Fourcroy, voy. Mulsant, 174) ; les dimensions données par Nodier ne concordent pas parfaitement : 8 l. sur 2 l., au lieu de 6 $\frac{1}{2}$ sur 1 $\frac{1}{2}$.

FF. Le Stencore 6 taches = *Rhagium 2-fasciatum* Fabr. ; mais dimensions différentes : 4 l. $\frac{1}{2}$ sur 1 l., au lieu de 7-9 l. sur $\frac{1}{4}$ -2 l. $\frac{1}{2}$.

GG. Le Lupère fascié = *Grammoptera lævis*? : cf. *Leptura lævis* Fabr. ?

HH. Le Proboscide velouté = *L'Antribe noir strié* de Geoffroy, *Platyrhinus latirostris* Clairv., dont il ne diffère que par quelques légères variations, minutieusement étudiées par Nodier, dans la taille, la coloration de la trompe, la villosité, etc. (voy. notre Chap. X, § 1).

II. Le Boemare cramoisy = *Rhynchites auratus* Scop.

II.

DISSERTATION
SUR L'USAGE
DES ANTENNES DANS LES INSECTES,
ET
SUR L'ORGANE DE L'OUÏE
DANS LES MÊMES ANIMAUX.

PAR F. M. J. LUCZOT ET CHARLES NODIER.



A BESANÇON,
DE L'IMPRIMERIE DE BRIOT.
6^e ANNÉE RÉPUBLICAINE.

[P. 3.]

DISSERTATION

SUR L'USAGE

DES ANTENNES DANS LES INSECTES,

ET

SUR L'ORGANE DE L'OUÏE

DANS LES MÊMES ANIMAUX.

—

Les Entomologistes n'ont encore avancé sur l'usage des *antennes* que de faibles conjectures dénuées de toute vraisemblance. La plus plausible à notre avis est celle tant de fois répétée, que ces organes sont destinés à tâter au devant de l'insecte les corps qui pourraient s'opposer à son passage, et contre lesquels il se heurterait souvent si le tact exquis dont ils sont donés ne l'avertissait pas du danger avant qu'il devint inévitable. Tant de probabilités s'élèvent d'abord à l'appui de cette supposition, qu'on serait volontiers porté à l'admettre si elle n'était pas détruite par l'observation.

En effet, et nous nous en rapportons aux auteurs même de cette conjecture, à quoi serviraient au *cerf-volant* (1), au *scarabée hercule* (2), au *scarabée chorinée* (3) et à la nombreuse [P. 4] famille des insectes cornus, les petites *antennes*, dont leurs têtes sont ornées, quand il est vrai que les longues excroissances qui les précèdent pourraient se briser cent fois

(1) Cerf-volant, *Platycerus cervus* Geoffroy 1^{er} genre. *Lucanus cervus* Lin. Fáb.

(2) Scarabée hercule, Olivier et Lin, genre scarabée.

(3) Scarabée chorinée, *idem*.

avant que la délicatesse de ces organes se trouvât offensée par le moindre choc ? A cette première remarque il s'en joint une foule d'autres, toutes aussi irrésistibles, que nous allons rapidement parcourir.

S'il était une situation d'habitude où les insectes eussent besoin d'une espèce de main qui les précédât et leur annonçât les obstacles qu'ils ont à éviter, ce serait sans doute pendant le vol. On observe cependant communément que les insectes à longues *antennes* tels que les *capricornes* ⁽¹⁾, les *leptures* ⁽²⁾, les *stencores* ⁽³⁾ etc., les portent couchées en arrière dans ce temps-là. et en général tous les insectes ne les dirigent presque jamais en avant. mais les tiennent de part et d'autre sur les côtés, dans quelque situation que ce soit.

D'ailleurs pourquoi la nature, qui ne fait rien en vain, aurait-elle pourvu la *lepture* agile d'*antennes* si longues, et les lourds scarabées ⁽⁴⁾ d'*antennes* si courtes ? Il semble que la première qui vole, dès qu'elle aperçoit le péril, n'a pas besoin d'organes si allongés, et qu'il en eût fallu de moins courts aux autres, qui ont besoin d'un espace de tems considérable pour se préparer à fuir.

A quoi serviraient les *antennes* aux insectes solitaires qui n'abandonnent que rarement le lieu où ils se sont fixés ? L'ouïe qui les avertirait de l'approche de leurs ennemis, ne leur serait-elle pas plus essentielle que ce tact délicat destiné à leur annoncer un danger auquel ils ne s'exposent presque jamais ?

Enfin, que l'on observe l'organisation et la structure intérieure des *antennes*, on verra qu'elles sont creuses, percées d'un grand nombre de pores, garnies de poils plus ou moins apparens et évasées par leur partie inférieure qui commu-

(1) Capricorne, *Cerambyx* Geoff. genre 23.

(2) Lepture, *Leptura* Geoff. genre 24.

(3) Stencore, *Stenecorus* Geoff. genre 25.

(4) Scarabée, *Scarabeus* Geoff. genre 3.

[P 5] nique à la cervelle. „ Tout cela semble fort inutile pour constituer l'organe du tact ; et encore une fois la nature ne fait rien d'inutile. Cet organe est en quelque sorte tout extérieur, il ne lui faut pour exercer sa propriété qu'une surface assez considérable, comme celle des mains ; et presque toutes les *antennes* sont de la ténuité et de l'épaisseur d'un cheveu ou d'un fil. Il lui faut une matière flexible, et les *antennes* de presque tous les insectes sont d'une matière cornée, dure et cassante.

Il n'est donc pas probable que les *antennes* soient destinées uniquement à tâter les corps qui se trouvent au devant de l'insecte. Il ne les agiterait jamais dans l'état de repos, comme cela arrive presque toujours ; elles ne lui serviraient que dans la marche ou dans son vol, comme cela arrive rarement. Remarquons cependant ici que cet usage qu'attribuent aux *antennes* des insectes plusieurs naturalistes, ne semble pas incompatible avec un autre plus essentiel. Ainsi on ne peut pas nier que quelques-uns de ces petits animaux ne les emploient quelquefois à sonder le terrain ; mais induire de là que ces *antennes* leur servent seulement à cet usage, c'est comme avancer que les mains d'un aveugle lui servent d'yeux, et ne lui servent que dans ce sens, parce qu'on le voit les porter au devant de lui dans sa marche pour éviter les dangers.

Il nous semble que cet organe d'un genre nouveau n'aurait pas dû être particulier aux insectes ; ils ont une vue qui est reconnue assez avantageuse pour distinguer au loin les obstacles, et l'usage les a sans doute instruits, comme les autres animaux, à mesurer les distances. Pourquoi donc la nature eût-elle été si libérale envers eux, que de leur accorder des faveurs presque inutiles, tandis qu'il semblerait par le silence des naturalistes, qu'elle leur eût refusé l'organe de l'ouïe.

Après avoir détruit des probabilités qui nous ont paru dénuées de fondement, et avoir en quelque sorte ravi aux insectes un sens qui leur était approprié par plusieurs écrivains naturalistes, il paraît assez juste que nous cherchions

les moyens de leur en restituer un autre que ces mêmes écrivains ont méconnu : ce sens est celui de l'*ouïe* dont nous venons de parler.

[P. 6] Nous croyons inutile d'élever ici une foule de preuves pour démontrer l'existence de ce sens dans les insectes ; il suffit de l'observation d'un moment pour acquérir la certitude qu'ils en jouissent tous. Si l'on a donné dans quelques erreurs dans cette intéressante partie de l'histoire naturelle, c'est que sans doute on ne l'a point encore assez étudiée ; c'est que d'une science d'observation, on a fait une connaissance toute théorique, et que l'on a passé sans examen sur des assertions accréditées par le mérite de leurs auteurs.

Nous devons le remarquer ici : on a trop étudié les insectes dans les collections, et trop peu observé dans la nature. On apprend plus de choses nouvelles en une heure, au sein de la campagne, que pendant des années dans ces immenses tombeaux ; et essayer de faire l'histoire des choses sur ces tristes restes de leur vie passée, c'est comme si l'on entreprenait l'histoire des grands hommes, parce qu'on a sous les yeux leurs portraits

Qu'on nous pardonne cette digression, elle était amenée naturellement par ce qu'ont avancé quelques écrivains, qui ont dit que les insectes n'entendent pas, parce qu'ils n'avaient pas cru voir leurs oreilles. Sûrement ils n'avaient pas vu aussi le *cloporte armadille* (1) se replier sur lui-même quand on l'approche, ni la *cistelle* (2) imiter l'état de mort par son immobilité subite, ni le *gribouri* (3) se laisser tomber des feuilles sur lesquelles il est posé, dans l'épaisseur du gazon. Les amateurs savent que quelque précaution qu'on prenne pour se dérober à la vue de ces petits insectes et les approcher par derrière, ils emploient sur-le-champ leur ruse

(1) Cloporte armadille, *Oniscus*, Geoff. genre 116.

(2) Cistelle, *Cistela*, Geoff. genre 9.

(3) Gribouri, *Cryptocephalus*, Geoff. genre 27.

accoutumée et échappent au danger sans avoir pu en être prévenus que par l'organe de l'ouïe.

Il est donc hors de tout doute que les insectes entendent comme tous les autres animaux ; mais l'usage des *antennes* étant inconnu dans ceux-ci, on ignore de même quelles sont [P. 7] les parties extérieures || affectées en eux à l'organe de l'ouïe ; et comme aussi les *antennes* sont les seules parties généralement répandues sur tous les insectes sans exception, dont l'usage soit ignoré, de même l'ouïe est le seul organe essentiel qui n'ait pas encore été reconnu, depuis les observations dernièrement consignées dans les journaux de la Société philomatique, où l'on indique d'une manière plausible le siège de l'odorat.

On avait prétendu cependant que ce dernier organe résidait dans les *antennes* ; et le savant auteur des *papillons d'Europe* (1) avait fondé cette conjecture sur ce qu'on voit les papillons dresser et agiter les leurs quand ils sont posés sur des fleurs, comme pour recueillir le parfum des plantes qui les environnent. L'auteur de l'intéressante découverte dont nous venons de parler plus haut, ne s'est pas arrêté à ces observations ; il a jugé par analogie qu'il serait trop extraordinaire de voir dans un animal quelconque deux nés différens portés à droite et à gauche sur de longs pédicules mobiles ; et il a pu révoquer en doute un système établi sur ce simple mouvement, que nous observerons ici être commun à une grande partie des quadrupèdes à longues oreilles, tels que le cheval et l'âne, qui les dressent et les agitent lorsqu'ils approchent de la crèche ou de l'abreuvoir, et dans plusieurs autres circonstances ; enfin quelque déférence qu'on doive à un naturaliste distingué, il ne faut pas hésiter à proclamer une découverte intéressante, fût-elle en contradiction avec ses observations particulières.

(1) *Papillons d'Europe* peints d'après nature par Ernst. *Discours préliminaire sur les insectes*, Tome 1^{er}, page 29.

Il est donc certain que l'organe de l'*ouïe* est le seul dont on n'a pas trouvé dans les insectes les parties évidentes et externes. Avant d'exposer nos doutes sur les parties de l'insecte que nous lui croyons consacrées, examinons rapidement quelles doivent en être la forme, la structure et la consistance, d'après le témoignage des anatomistes et de l'analogie ; nous verrons ensuite si les insectes ont quelques instrumens [P. 8] extérieurs auxquels cette description soit applicable, et dans le cas de l'affirmative, nous n'aurons plus aucun doute sur le lieu où cet organe réside.

MUSSCHENBROCK, dans son *Essai de physique* (1), explique le but de la nature d'une manière si évidente et si sensée, qu'il est impossible d'hésiter sur ce point : il dit qu'elle a revêtu le cartilage élastique de l'oreille de l'homme, d'une membrane, pour empêcher que le son ne soit ni trop éclatant, ni de trop longue durée. La nature, qui a dispensé libéralement ses dons à tous les êtres avec tant de sagesse et de prévoyance, n'a refusé l'*ouïe* à aucun animal connu ; mais elle a varié par quelques nuances, la forme du membre extérieur destiné à étouffer le son et à le transmettre au nerf auditif, après en avoir diminué la violence. Elle a revêtu le dehors de cet organe d'une touffe de poils plus ou moins considérable dans presque tous les oiseaux ; elle a rendu cette touffe plus épaisse, plus prolongée, plus propre enfin à affaiblir les sons dans plusieurs oiseaux de nuit, qui, accoutumés au calme profond et au silence éternel de leurs rochers, seraient vivement affectés s'ils recevaient des sons trop violents. Elle n'a point donné de ces poils au *casoar*, au *coq d'inde*, à la *pintade*, à la *poule*, parce qu'il fallait que ces lourds animaux fussent avertis longtems à l'avance des dangers qu'ils avaient à courir et de l'approche de leurs ennemis. Peut être aussi la délicatesse de cet organe les rend-ils plus propres à l'état de domesticité auquel la nature les a destinés en les rendant moins sensibles

1) *Essai de physique*, Tome 2, chap. 37. Du Son.

au bruit par l'habitude de l'entendre, si elle a refusé aux poissons, aux tortues, à plusieurs animaux amphibies et aquatiques, les membres extérieurs de l'*ouïe* propres à diminuer la violence des sons, c'est parce que l'élément qu'ils habitent en fait pour eux l'office et ne les leur transmet que très affaiblis. Si on ne trouve pas non plus d'oreilles externes dans les lézards et les serpens, c'est que ces animaux qui habitent non loin des sentiers et des chemins battus, courraient risque à [P. 9] chaque instant d'être écrasés par les || voyageurs. D'ailleurs les sentimens d'horreur qu'inspire la plus grande partie de ces animaux, dont quelques-uns sont dangereux, leur ayant fait de tous les hommes presque autant d'ennemis, la nature a dû par tous les moyens les rendre habiles à veiller à leur conservation. Enfin, si les *taupes* qui passent leur vie dans la terre, ont le conduit de l'oreille fermé, c'est que s'il était ouvert, il ne manquerait pas d'être bientôt obstrué par des amas de poussière et de terre, au travers desquels ces petits quadrupèdes s'ouvrent un passage.

Voilà sans doute quels motifs ont dirigé la nature dans la répartition variée des formes de l'oreille. Voyons maintenant quelle structure devraient avoir celles des insectes, pour s'accorder parfaitement avec leurs besoins, et quelle est la forme essentielle qui devrait la caractériser.

Les insectes sont les plus petits animaux et les plus répandus de la nature ; ils sont entourés sans cesse d'hommes, d'oiseaux, de quadrupèdes ; il faut donc, pour les rendre moins sensibles au bruit qui les environne et qui ne peut manquer d'être fort violent relativement à la ténuité de leurs organes, qu'ils aient des oreilles ou des instrumens externes de l'*ouïe*, comme on voudra les appeler, qui affaiblissent le son et ne le transmettent au nerf auditif qu'autant qu'il le faut pour prévenir l'animal des dangers qu'il peut courir. On supposera que la forme de ces instrumens sera déterminée d'après les besoins de l'insecte, et que par conséquent elle sera variée dans tous ; il faudra qu'elle soit différente dans

le *hanneton*, qui se laisse approcher sans éviter son ennemi, de ce qu'elle est dans le *gribouri* qui se laisse, comme nous l'avons dit, tomber de la feuille où il est posé, dès que le moindre bruit vient offenser le tact exquis de ses organes auditifs (1).

[P. 10]. Après avoir déterminé ce premier point que les insectes doivent avoir des oreilles externes propres à recevoir, affaiblir et transmettre à la conque les ondes de l'air agité par le son ; et cet autre non moins intéressant que la forme de ces oreilles doit être variée et différente dans tous, examinons brièvement quelle est la structure générale qui doit être commune à ces organes dans toutes les espèces, et nous passerons de là aux différences plus ou moins nuancées qui doivent les caractériser en particulier.

D'abord ils doivent être fermés en dehors, puisque les insectes sont comme les taupes, sujets à habiter la terre, la poussière et les ordures. Pour suppléer à cette ouverture, il paraît que les oreilles de l'insecte ne pourraient avoir aucune forme plus convenable que celle d'un canal long composé de plusieurs anneaux qui feraient l'office des petites cavités et éminences que l'on remarque dans l'oreille de l'homme, ramasseraient et se réfléchiraient le son, qui, affaibli dans l'espace qu'il aurait à parcourir, ne viendrait frapper le nerf auditif que d'un choc peu violent. La nature, féconde en moyens, aurait sans doute percé ce canal de petits pores imperceptibles, trop étroits pour donner passage aux atomes les plus déliés de la poussière, mais qui recevant facilement l'air agité dans leurs ouvertures microscopiques, l'eussent propagé dans le tube vuide de l'oreille externe ; elle l'aurait aussi probablement tapissé de petits poils fins et soyeux qui seraient

1 Qu'il nous soit permis d'observer ici que la nature semble n'avoir donné au *hanneton* tant d'imperfection dans l'ouïe, que parce qu'il fallait qu'un animal aussi multiplié, et contraire au progrès de la végétation des plantes qu'il habite, eût peu de moyens de se préserver du danger et d'éviter ses ennemis

autant de canaux destinés au même usage que les pores, et également propres à affaiblir et à propager les vibrations de l'air. Si après avoir reconnu ces vérités, on cherche dans l'insecte la partie que nous venons de décrire ; si porté par l'analogie, on jette les yeux sur le même endroit où les oreilles sont ordinairement placées dans tous les animaux ; si dans les *antennes* qui y sont attachées on voit en effet une espèce de cylindre creux, composé d'anneaux, percé de pores, garni de poils, évasé vers la cervelle, qui pourra douter que les *antennes* sont l'organe externe de l'ouïe dans les insectes ?

Si l'on passe ensuite à l'examen des *antennes* en particulier, [P. 11] loin de concevoir encore quelques doutes sur leur usage, on aura mille fois lieu d'admirer la prévoyance ingénieuse de la nature, qui a varié les formes des organes d'après les besoins de l'individu.

On observera que généralement les *antennes* les plus courtes et les plus simples dans leur organisation, appartiennent aux espèces qui jouissent plus pleinement de la faculté auditive, et qui reçoivent le son moins affaibli. Le *becmare* (1), qui ne diffère du *charançon* (2) que parce que ses *antennes* sont droites, et que celles de ce dernier sont coudées, entend beaucoup mieux ; c'est pourquoi il est plus difficile à un amateur d'insectes de saisir le premier que le second. Il semble que le son, obligé de parcourir successivement deux canaux différemment dirigés, perde de sa force, en même tems qu'il est réfléchi par le coude de l'*antenne* contre le conduit auditif et les organes de l'oreille interne.

Par la même raison, les insectes qui ont les *antennes* composées d'un grand nombre de papilles, comme les *platicères*, les *scarabées* et beaucoup d'autres, ne reçoivent qu'un son affaibli par le grand nombre de chocs qu'il a éprouvés ; tandis que les *gribouris*, les *leptures* et les *papillons*, etc , dont les

(1) Le Becmare, *Rhinomacer* Geoff. genre 33. *Antenna clavata integra*

(2) Le Charançon, *Curculio* Geoff. genre 34. *Antennæ clavata fractæ.*

antennes sont droites et composées d'un canal non interrompu, jouissent d'une *ouïe* délicate (1) : il est inutile d'observer qu'aucun insecte ne doit jouir d'une *ouïe* plus parfaite que la mouche (2) et la cigale (3), dans lesquelles les *antennes*, à peine apparentes, ne servent qu'à enlever à l'air agité ce qu'il a de trop rude pour les organes internes.

Enfin la nature, pour donner encore plus d'efficacité à la [P. 12] vertu || auditive des insectes dans ceux à qui ce sens, paraît le plus essentiel, a employé plusieurs moyens aussi admirables les uns que les autres, parmi lesquels nous nous contenterons de remarquer ce qu'on observe dans les *antennes* de *Paraignée*. On sait qu'elle a placé à l'extrémité de celles du mâle de ce genre d'aptères, les organes de la génération, sans doute pour que l'ébranlement de l'air, en contact avec ces organes délicats, l'avertit doublement et comme par un choc répété de l'enlacement de sa proie dans ses filets, ou des périls qu'il peut courir. Peut-être n'a-t-elle employé ce moyen dans le mâle, qui porte seul au bout de ses antennes les organes générateurs, que parce que, moins intéressé que la femelle à la conservation de son espèce, et peut être moins doué de cette industrie et de cette vivacité dont elle est pourvue, il avait besoin d'un stimulant plus actif et d'une monition plus prompte. Peut-être aussi le mâle n'approchant pas la femelle sans danger, était-il nécessaire que ces parties fussent portées en avant, afin qu'il pût courir moins de risques auprès d'elle et s'en éloigner plus promptement après l'accouplement. Au surplus, si le but de la nature ne nous est pas

(1) Il est à remarquer que les *antennes* des papillons de nuit ou *phalènes*, étant composées d'un grand nombre de papilles ou d'anneaux, sont beaucoup plus propres à affaiblir le son que celles des autres papillons : ce qui s'accorde parfaitement avec ce que nous avons dit pour les oiseaux de nuit.

(2) La Mouche, *Musca*. Si l'on ne voit pas que l'espèce commune de ce genre évite beaucoup le bruit, malgré l'*ouïe* délicate que nous lui attribuons, c'est que l'habitude l'y rend moins sensible.

(3) La Cigale, *Cicada*, Geoff. genre 6). *Antennæ capite breviores*.

évidemment connu dans la réunion de ces deux organes aux *antennes* du mâle de l'araignée, qui peut pour cela nier la possibilité de son existence !

On voit que ces observations peuvent être appliquées à tous les insectes, tant individuellement qu'en général, et nous croyons pouvoir affirmer, tant d'après ces présomptions importantes qu'ensuite de nos propres expériences, que les *antennes* sont dans les insectes l'organe externe de l'ouïe.

[Notes explicatives]

[Cette *Dissertation*, rédigée par Ch. Nodier et son ami l'ingénieur Luczot (voy. Chap. III, § 1), en 1797, a été étudiée et analysée dans le Chap. VIII, § 1, de la 1^{re} partie.

Duméril, n'ayant pas adopté, dans son *Traité élémentaire d'Histoire naturelle* publié en 1804, la théorie de nos jeunes entomologistes, Nodier crut devoir protester par la lettre suivante adressée aux rédacteurs de la *Décade philosophique* ; cette lettre a été reproduite dans le *Bulletin du Bibliophile* (1865, p. 157) ; elle y est précédée de renseignements sur les conditions dans lesquelles Nodier y avait fait cette publication.]



Oberon oculata

LETTRE AUX AUTEURS DE LA DÉCADE PHILOSOPHIQUE

1804

[Charles Nodier signoit de l'initiale de son nom les articles de critique littéraire qu'il faisoit paraître dans la *Décade*. Mais les souscripteurs de cette revue si estimée, tout en remarquant ces articles, pouvoient ignorer le nom de l'auteur ; aussi bien, celui-ci étoit-il à peine incorporé dans la rédaction, qui avoit conservé d'ailleurs la plupart des écrivains connus, à qui elle devoit son succès et son autorité, non seulement en littérature, mais encore en philosophie et en politique, Nodier imagina donc, pour dégager sa personnalité des voiles de l'anonyme, d'adresser aux rédacteurs de la *Décade*, une lettre qu'il signeroit de son nom et qui trahiroit ainsi, le plus naturellement du monde, le secret de son initiale, aux yeux des lecteurs ordinaires de ce recueil. Ce fut de sa part un calcul d'amour-propre, qui tourna malheureusement contre lui.

Il chercha le sujet de sa lettre en dehors de ses attributions et de son rôle de rédacteur, car on n'eût pas admis un article littéraire signé de lui, l'usage des initiales étant rigoureusement adopté depuis la création de la revue, dans laquelle un grand nombre d'articles paroissoient même sans aucune signature. Nodier se garda bien de faire rouler sa lettre sur la poésie françoise, qui sembloit dès lors être réservée exclusivement à son examen, il éprouva sans doute un certain sentiment de vanité à montrer à ses collaborateurs, qu'il s'était occupé des sciences autant que des lettres, et qu'il avoit fait des découvertes importantes en entomologie.

Personne, à coup sûr, dans la rédaction de la *Décade*, ne soupçonnoit que le premier ouvrage de Charles Nodier avoit été un essai d'histoire naturelle. Il n'avoit fait tirer, il est vrai, qu'à cinquante exemplaires, sa *Dissertation sur l'usage des antennes dans les insectes, et sur l'organe de l'ouïe dans ces mêmes animaux* (Besançon, an VII, in-4°), mais sa *Bibliographie entomologique*, imprimée à Paris et publiée chez Moutardier, an IX, in-8° de 64 pages, avoit attiré l'attention des savants françois et étrangers sur le jeune naturaliste, qui renonçoit maintenant à l'entomologie pour la littérature. La

lettre de Charles Nodier, signée de son nom, parut dans le cahier du 20 mai 1804. Cette lettre, qu'on ne négligera pas de réunir aux ouvrages d'histoire naturelle de l'auteur si on les réimprime jamais, expose succinctement le système aussi neuf qu'original dont Nodier étoit l'ingénieux créateur.

Il ne faut pas oublier que Charles Nodier s'étoit senti bibliographe en étudiant l'entomologie, car la science des livres est un puissant auxiliaire pour acquérir toutes les sciences. Nous recueillerons donc cette lettre intéressante, qui n'étoit au fond qu'une ruse de guerre pour forcer les rédacteurs de la *Décade* à le nommer dans leur recueil. (*Bull. du Bibliophile*, 1865, p. 157)].

« AUX AUTEURS DE LA « DÉCADE PHILOSOPHIQUE. »

« Citoyens, la sollicitude avec laquelle vous recueillez tout ce qui peut contribuer au progrès des sciences, me fait espérer que vous ne dédaignerez pas d'admettre dans votre estimable journal des observations que je crois dignes de l'attention des naturalistes et qui peuvent jeter sur une partie de leurs études, de nouvelles notions et de nouvelles clartés.

« Quand les *Eléments d'histoire naturelle*, rédigés par M. Constant Duméril, à l'usage des lycées, me tombèrent entre les mains, je présimai que cet observateur distingué s'étoit attaché à ne présenter, dans la série de propositions dont ils sont composés, qu'une suite de vérités exactes et généralement reconnues. Cependant je ne m'étonnai point, quand j'y remarquai, à la classe d'*entomologie*, que M. Duméril donnoit pour probable et à deux reprises différentes, l'existence de l'organe de l'odorat des insectes, à l'orifice des trachées, quoique cette découverte dont il est l'auteur, ne fût appuyée que de simples conjectures. Mais j'ai eu lieu d'être surpris, quand j'y ai lu que le siège de l'organe de l'ouïe n'avoit pas encore été reconnu dans les mêmes animaux, quoiqu'il fût démontré cependant qu'ils jouissent de la faculté d'entendre. M. Duméril a été personnellement instruit que M. Luczot de Thébaudais, et moi, nous avons indiqué le siège de cet organe, d'une manière assez plausible, dès le courant

de l'an VI : et si toutefois les raisonnements dont nous lui fîmes part à cette époque, et qui ont obtenu le suffrage de plusieurs savants distingués, et entre autres celui de l'illustre Fabricius, n'étoient pas de nature à lui paraître assez concluants pour établir une conviction parfaite, ils meritoient du moins quelque égard, et, conjecture pour conjecture, ils n'étaient pas tout à fait à rebuter.

« Croit-on, en effet, avoir donné une idée juste d'une partie aussi importante de l'organisation des insectes, que celle qu'on appelle les *antennes*, quand on a dit que c'est une corne articulée qui affecte différentes formes ? Ou cette partie est inutile, et ce seroit une chose sans exemple dans la Nature, ou il y a en elle un but, et quel est-il ?

« Si vous répondez, avec Réaumur et quelques autres, que les antennes servent à tâter devant l'insecte les corps qui pourroient s'opposer à son passage, le dernier écolier vous observera qu'il n'a jamais vu d'insecte les employer à cet usage ; qu'elles seraient inutiles à tous dans l'état de vol ; qu'elles ne serviroient, en aucun cas, à l'innombrable famille des insectes cornus, tels que les scarabées *hercule* et *chorinée* et presque tous les *lucanus* ; qu'il ne voit pas pourquoi tant d'insectes agiles, comme les *cerambix*, seroient doués d'antennes si longues, tandis que les lourds les ont à peine apparentes ; qu'elles ne seroient bonnes à rien aux insectes sédentaires ; que l'organe du tact a besoin, pour s'exercer, d'une surface considérable et molle jusqu'à un certain point, et que les antennes sont généralement ténues, déliées, cornées et cassantes.

« Mais si l'on cherche quel peut être l'emploi des antennes, et qu'on se détermine d'abord sur le rapport de l'analogie, on verra que cet organe ne peut servir qu'à la transmission des sons, et je le prouve à la fois par sa position et par sa conformation. Les antennes occupent dans les insectes la place des oreilles.

« Elles sont creuses, évasées vers le bas, implantées en quelque manière sur la cervelle.

« Elles sont composées d'anneaux, percées de pores, garnies de poils, autant de moyens de recevoir et de communiquer les sons.

« On a remarqué que l'organe de l'ouïe était plus ou moins parfait dans les insectes, suivant que cet instrument auditif y étoit modifié, comme on l'a remarqué dans les autres animaux. La plupart des papillons nocturnes l'ont enveloppé de papilles et chargé de panaches, comme les oiseaux de nuit ; la mouche et la cigale, dans lesquelles on distingue une ouïe extraordinairement sensible, ont l'oreille interne à peine prolongée dans une antenne imperceptible, et cet organe est presque à nu dans ces espèces, comme dans les serpents. Le hanneton, dont l'état est une espèce de domesticité, a les antennes lamellées et articulées grossièrement. Tous les insectes que la mollesse de leurs élytres, ou la délicatesse de leurs ailes, expose à des dangers plus fréquents, ont l'organe de l'ouïe plus parfait et les antennes conséquemment filiformes, le plus souvent sans nœuds et sans articulations, comme les *cicindèles* et les *papillons diurnes*. Mais des expériences fréquemment répétées ont assez confirmé ce système, pour qu'il ne soit plus besoin de l'appuyer de nouvelles preuves.

« Je vous prie donc, Citoyens, de ne pas me refuser la satisfaction de le voir consigné dans un de vos premiers numéros. C'est le tribunal où je le sou mets de nouveau à l'examen des entomologistes, et en particulier de M. Duméril, dont je respecte infiniment l'opinion sur cette matière. Je me propose, d'ailleurs, d'exposer cette idée avec de nouveaux développements dans une seconde édition de ma *Bibliographie entomologique*. Je souhaite que mes recherches ne soient pas inutiles à l'avancement d'une science qui a fait presque tout le charme de ma vie et qui est encore liée aux plus doux de mes souvenirs.

« Je suis, avec considération, votre très-dévoué,

« CHARLES NODIER. »

BIBLIOGRAPHIE
ENTOMOLOGIQUE,

O U

CATALOGUE raisonné des Ouvrages relatifs à l'Entomologie et aux Insectes,

A V E C

Des Notes critiques et l'exposition des méthodes,

Par CHARLES NODIER.

A P A R I S,

Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire,
Quai des Augustins, n°. 28.

A N I X.

IV

BIBLIOGRAPHIE ENTOMOLOGIQUE

[P. iij].

OBSERVATIONS

PRÉLIMINAIRES.

L'HISTOIRE Naturelle est une science si vaste, qu'il est donné à peu d'hommes d'en embrasser toutes les parties.

Voilà pourquoi tant de savans distingués se sont bornés à des travaux partiels. Cependant le but n'en est pas moins rempli, et de ces matériaux divers, combinés avec justesse, résulte un monument parfait.

Mais. qui en règlera le choix et la disposition ? quel sera [p. iv] le guide du || commençant dans ce dédale d'idées confuses et de jugemens contradictoires ? qui lui apprendra à discerner le vrai d'avec le faux, et d'après quel sentiment pourra-t-il se former une méthode ?

C'est l'ouvrage du Bibliographe. Celui-ci recueille les arrêts de l'observation et du goût, élague les erreurs, concilie les opinions, et tient le fil d'Ariane dans le labyrinthe des sciences.

M. de *Haller* a rendu ce service à la botanique, et si je prétends à l'indulgence, il faut laisser oublier que je marche sur ses traces.

Muller, et les auteurs de l'Encyclopédie méthodique, l'ont [p. v] essayé || avant moi ; mais ces écrivains estimables, distraits par des soins plus importants, n'ont produit que des nomenclatures incomplètes, et l'ouvrage était à faire.

Je l'ai entrepris, sans autres ressources que dans mon zèle et mon amour pour l'étude : sans autre but que d'être utile.

Si je n'ai point réussi, mon motif sera mon excuse.

[P. vij].

DIVISION MÉTHODIQUE
DES AUTEURS

ENTOMOLOGIE DESCRIPTIVE, PREMIÈRE CLASSE, qui contient les <i>Historiens</i> ,	pag. 1
SECTION PREMIÈRE, qui contient les <i>Archéographes</i> , ou ceux qui ont traité des <i>éléments de la science</i> ,	ibid.
SECONDE SECTION, qui contient les <i>Pangraphes</i> , ou ceux qui ont traité des <i>insectes en général</i> ,	2
TROISIÈME SECTION, qui contient les <i>Poligraphes</i> ou ceux qui ont traité de <i>plusieurs espèces</i> ,	14
QUATRIÈME SECTION, qui contient les <i>Monographes</i> , ou ceux qui n'ont traité que d'une <i>seule espèce</i> ,	19
CINQUIÈME SECTION, qui contient les auteurs <i>nationaux</i> , ou ceux qui n'ont traité que des <i>insectes d'un pays particulier</i> ,	21
[P. vij] SIXIÈME SECTION, qui contient les <i>Iconographes</i> , ou ceux qui se sont bornés à donner des <i>peintures d'insectes</i> ,	30
SEPTIÈME SECTION, qui contient les <i>Muséographes</i> , ou ceux qui ont donné l' <i>histoire d'une collection seulement</i> , et ceux qui ont considéré les <i>insectes sous le rapport de leurs valeurs commerciales</i> ,	34
ENTOMOLOGIE PHILOSOPHIQUE, SECONDE CLASSE, qui contient les <i>Observateurs</i> ,	35
SECTION PREMIÈRE, qui contient les <i>Philosophes</i> ; ou ceux qui ont considéré les <i>insectes sous un point de vue moral</i> , et qui ont traité de leurs <i>habitudes</i> ,	ibid.
SECONDE SECTION, qui contient les <i>Physiciens</i> , ou ceux qui ont observé les <i>insectes microscopiques</i> ,	37
TROISIÈME SECTION, qui contient les <i>Anatomistes</i> et les <i>Physiologistes</i> , ou ceux qui ont traité des <i>organes des insectes et de leurs facultés</i> ,	39

QUATRIÈME SECTION, qui contient les Economistes, ou ceux qui ont [p. viij] considéré les insectes sous le rapport de leur utilité et de leur nuisibilité — PREMIER PARAGRAPHE, qui contient les insectes utiles dans les arts,	42
§ II. qui contient les insectes utiles dans l'économie rurale,	51
§ III. qui contient les insectes utiles en médecine,	56
§ IV. qui contient les insectes nuisibles,	57
CINQUIÈME SECTION, qui contient les Philologues, ou ceux qui ont écrit sur les insectes, sous des rapports critiques et littéraires,	62

[P. 1]. ENTOMOLOGIE

DESCRIPTIVE

PREMIÈRE CLASSE

Qui contient les Historiens,

SECTION PREMIÈRE,

*Qui contient les Archéographes, ou ceux qui ont
traité des élémens de la science.*

JAC. CHRIST. SCHÆFFER. *Elementa Entomologica*, 135 tabulæ
ære excusæ floridisque coloribus distinctæ, Regensburg. Schris-
ten. 1766, in-4º.

Jacobi Christiani Schaëffer. Elementorum Entomologicorum
appendix, quinque insectorum nova genera Exhibens. Ratis-
bonæ. 1777, in-4º.

« Cet ouvrage fait suite aux *Elementa Entomologica* du même
» auteur ».

[P. 2]. *Fundamenta Entomologiæ, per A. J. Bladh*, 1767.

« Cet auteur donne une liste d'écrivains sur l'entomologie,
» depuis Mouffet à Schaëffer, mais elle n'en renferme que trente-
» deux. »

« L'ouvrage suivant de Curtis est traduit de celui-ci. »

Fundamenta Entomologiæ, or an instruction to the Knowledge of insects, by *W. Curtis*, cum figuris.

« Journaux des Savans, de 1772. »

Manuel pour les amateurs d'insectologie, par *M. Schmiedlein*.

SECONDE SECTION,

*Qui contient les Pangraphes, ou ceux qui
ont traité des insectes en général,*

C. Gesneri, *Serpentium historia et insectorum libellus* qui est de Scorpione. Tiguri. 1580, in-folio.

« Cet ouvrage a été traduit en allemand sous ce titre : »

Schlangen Buch ; Zurich. 1589, in-fol.

« Il fait partie de la collection des ouvrages célèbres de *Gessner*, et il s'en trouve rarement séparé. »

[P. 3]. *Uliss Aldrovandi* de animalibus insectis, libri 7. Bononiæ, 1602, in-folio.

« Cet ouvrage dont les figures sont très élégantes et très-expressives, quoique gravées en bois, a été réimprimé à Bologne, en 1638, in-folio. Pour ce qui est du fond de l'ouvrage, il y a du bon et du mauvais. — *Aldrovande* s'était laissé prévenir du sentiment que les insectes peuvent s'engendrer de la corruption, et il s'est souvent écarté de son principal but en traitant plusieurs sujets purement phylologiques. Mais on lui doit diverses observations très-utiles et d'autant plus précieuses qu'il y règne beaucoup de droiture et de bonne-foi. »

« Je ne place ici ce livre que comme détaché de la collection des œuvres d'*Aldrovande*. Je me suis décidé à ne charger ce Catalogue d'aucun de ces ouvrages considérables, où les insectes ne sont aperçus que comme un faible accessoire et n'occupent que quelques pages. Je me suis restreint à ceux dont ils font l'objet principal. Je renvoie pour le reste aux histoires complètes de la nature, aux dictionnaires d'histoire naturelle, aux voyages, aux journaux consacrés aux sciences, etc. qui m'ont paru sortir de mon plan. »

[P. 4]. Insectorum sive minimorum animalium theatrum, olim ab *Edoardo Wottono*, *Conrado gessnero*, *Thomaque Pennio* inchoatum, tandem *tho. Mouffeti*, opera sumptibusque maximis concinnatum, auctum, perfectum et ad vivum expressis iconibus suprâ quingentis (ligno incis.) Illustratum Londini. Thomas Cottes, 1634, in-fol. fig.

« Les figures sont très ressemblantes : on trouve quelques » erreurs d'Aristote, conservées dans cet ouvrage, d'ailleurs » curieux et bien fait. »

J. Jonston, *historiæ naturalis de insectis*, libri 3. Francofurti ad Mœnum. 1653, in-folio.

« Les figures, qui sont du fameux Mathien Merian, ne sont pas » si correctes et si ressemblantes que celles d'Aldrovande : » elles sont cependant très-estimées. L'ouvrage de Jonston » n'est qu'une compilation de ce que cet auteur a trouvé de » relatif à son projet dans Aldrovande et Mouffet. Il a été réim- » primé. »

Metamorphosis et historia naturalis insectorum, autore *Joanne Goedartio*, cum commentariis *D. Joannis de Mey*, med. et duplici ejusdem appendice ; una de hemerobiis ; altera de natura cometarum et variis ex iis divinationibus, cum auctuario notarum [p. 5] sive appendice de insectorum origine, || utilitate et usu, à *Paulo Veezaerds*. (cum 121 iconibus æri incis.) Mediob. Jacobus Fierensius. 1662 et 1667, 2 vol. in-8°. fig.

« Les figures sont assez mauvaises. Les commentaires de » M. de Mey ne sont qu'une compilation de ce qu'il a lu dans » Pline, Aristote, Aldrovande, Jonston et autres, sans y avoir » rien ajouté du sien. Il traduisit encore le troisième livre de » cet ouvrage. Le tout fut publié et mis en ordre par M. Lister, » sous le titre suivant :

Joh. Goedartius in methodum redactus cum notularum additione, opera *M. Lister*. Item appendicis ad historiam animalium Angliæ ejusd. *M. Lister*. Una cum scarabæorum anglicanorum quibusdam tabulis. Londini, 1683, in-4°. et 1685. in 8°.

« Enfin cet ouvrage fut traduit en français et imprimé à » Amsterdam, en 3 volumes in-8°, dont les figures, encore plus » mauvaises que celles de l'édition latine, se voyent souvent » coloriées. »

Histoire générale des insectes, par *Jean Swamerdam*, traduite en français. Utrecht, 1682, in-4°, fig.

Réimprimé à Utrecht, en 1685, in-4°.

« L'original hollandois fut imprimé à Utrecht en 1669, in-4°. »
« La traduction que nous citons est fort mauvaise. Il y en »
« [p. 6] a une autre en latin, qui est de H. Ch. Henninius, et qui »
« a été imprimée aussi à Utrecht, en 1693. »

J. Swamerdami biblia naturæ, sive historia insectorum in classes certas redacta, nec non exemplis et anatomico variorum animalculorum examine, æneisque tabulis illustrata, insertis numerosis rariorum naturæ observationibus, omnia lingua batava, conscripta. Accedit prefatio in quâ vitam auctoris descripsit Herm. Boërahave medicinæ professor, latinam versionem adscripsit Hier. David. Gaubius, medicinæ et chimie professor. Leydæ, Isaacus Severinus, 1737-1738, 2 volumes in-folio, et 3, quand les figures sont reliées à part.

« Les figures sont fort belles. Il est inutile de dire que cet »
« ouvrage est un des meilleurs en ce genre. Cependant, quoiqu'il »
« porte par-tout des caractères de l'habileté de son auteur, on »
« ne peut s'empêcher, quand on le lit de suite, de remarquer »
« que sur la fin son génie commençait à s'affaiblir et à se res- »
« sentir par-ci par-là des impressions qu'une dévotion mêlée »
« de fanatisme, peut faire sur un esprit épuisé par l'étude. »
« (Swamerdam avait été entraîné dans les erreurs mystiques »
« de la Bourignon). Son titre est trop général, et promet une »
« histoire complète de la nature »

[P. 7]. The Book of nature ; or, the history of insects ; reduced to distinct classes, and illustrated With Copper-plates, including the generation of the frog, the history of the ephemerus, etc. By *John Swamerdam*, translated from the dutch and latin original edition, by *Thomas Flloyd*, revised by *John Hill*. London, Seyffert, 1758, in-fol.

« Bonne traduction de l'excellent ouvrage de Swamerdam. »

Joannis Raii methodus insectorum, Londini 1705, in-8°.

Joannis Raii historia insectorum : opus posthumum cui subjungitur appendix de scarabaeis britannicis, autore Martino Lister. Londini, Churchill, 1710, in-4°. cum figuris.

« Martin Lister a traité aussi des araignées d'Angleterre, dans
» un recueil principalement consacré aux coquillages du même
» pays, qui a été imprimé à Londres, en 1678, in-4^o. avec
» figures. »

Mémoires pour servir à l'histoire des insectes, par M. de Réaumur. Paris, imprimerie royale, 1734, 6 vol. in-4^o. fig.

« Excellent ouvrage, parfaitement exécuté et enrichi de
» figures magnifiques. Ce ne sont, à la vérité, que des mémoires ;
[p. 8] » mais ces mémoires pleins d'éru || dition, d'exactitude, d'é-
» légance et de recherches agréables, sont à eux seuls aussi ins-
» tructifs que les livres les plus étendus qu'on a sur cette partie.
» Ils ont été contrefaits en Hollande, in-12. l'année d'après la
» publication du premier volume. Le caractère de cette contre-
» façon est assez petit, et les figures bien imitées. Je ne crois
» pas qu'elle ait eu de suites. »

Abrégé de l'histoire des insectes, pour servir de suite à l'histoire naturelle des abeilles. (Par M. Gilles-Augustin Bazin). Paris, Guérin, 1748 et suiv. 4 volumes in-12. fig.

Abrégé de l'histoire des insectes. Paris, Pankouke, 1764, 2 volumes in-12. fig.

« Ouvrage sans méthode ; compilation mal choisie »

Mémoires pour servir à l'histoire des insectes, par Charles de Geer. Stockolm, Grefing, 1754, 7 volumes in-4^o. fig.

« Excellent ouvrage, plein de recherches précieuses qui pla-
» cent son auteur sur le même rang que Réaumur et Charles
» Bonnet. »

« M. de Geer divise les insectes en deux grandes classes, ceux
» qui ont des ailes, et ceux qui n'en ont point. La première
[p. 9] » classe se subdivise en trois ordres. Le premier contient
» les insectes qui ont quatre ailes découvertes, ou sans enve-
» loppe ni couverture. Le second, ceux qui ont deux ailes cou-
» vertes par deux étuis coriace ou écailleux ; le troisième, ceux
» qui ont deux ailes découvertes. La seconde classe se subdi-
» vise en deux ordres : le premier contient les insectes qui
» passent par des métamorphoses ; le second, ceux qui ne se
» transforment point. »

Caroli J. B. de Geer genera et species insectorum, editio *Retzii*. Lipsiæ, 1783, in-8°.

Histoire naturelle des insectes, avec le supplément, par *Aug. Jean Roësell*. Nuremberg, Fleischmann, 1746-1761, 5 vol. in-4°, avec des figures quelquefois coloriées. (En allemand).

« Le graveur Muller avait entrepris de donner à cet ouvrage » une suite, dont il parut six planches; mais elle fut interrom- » pue par des réclamations de Kléman dont j'ignore l'objet, » et le peu qui en a paru est entre les mains d'un petit nombre » de personnes. »

Histoire naturelle des insectes, rangés suivant leur différens genre, en anglais et en français, par *Drury*, Londres, White, 1770, 2 vol. in-4°. figures coloriées.

[P. 10] *Entomologia sistens insectorum tabulas*, per *D. Brunnich*. Hafniæ 1764, in-8°.

« Cet ouvrage est traduit en danois dans le même volume. » M. Brunnich s'est attaché à donner une division des auteurs » qui traitent de l'entomologie, et on s'apercevra que j'en ai » fait usage. Voici comment il les classe. »

Entomologi. Ceux qui ont traité de la science.

Collectores. Ceux qui ont fait des collections.

Patres. Les anciens.

Commentatores. Leurs commentateurs.

Ichniographi. Les figuristes.

Métamorphosii. Ceux qui se sont occupés des métamorphoses.

Descriptores. Ceux qui ont décrit des insectes

Monographi. Ceux qui ont décrit un seul genre.

Curiosi. Ceux qui ont parlé d'une seule espèce.

Museographi. Ceux qui ont fait l'histoire d'une collection.

Peregrinatores. Ceux qui ont recueilli des insectes dans leurs voyages.

Methodici. Ceux qui ont donné des systèmes; et il les divise en *Systematici*, proprement dits, *Philosophici*, *Nomenclatores*, [p. 11] *Entomophili*, *Medici*, et *Miscellanei*.

Caroli Linnæi entomologia, faunæ suecicæ descriptionibus aucta, nova editio, curante et augente Carolo de Villers. Lugduni, 1789, 4 vol. in-8°. fig.

« Cette méthode contient sept classes, établies d'après la
» forme, le nombre et la position des ailes. »

Classe I. Quatre ailes, dont les deux supérieures
coriacées. Coleoptera.

Classe II. Quatre ailes. Les ailes supérieures à
demi coriacées et en recouvrement Hemiptera.

Classe III. Quatre ailes membraneuses, couver-
tes de petites écailles. Lepidoptera.

Classe IV. Quatre ailes membraneuses; anus
sans aiguillon Neuroptera.

Classe V. Quatre ailes membraneuses; ventre
armé d'un aiguillon Hymenoptera.

Classe VI. Deux ailes, à la base desquelles sont
placés deux balanciers Diptera.

Classe VII. Point d'ailes Aptera.

« La première et la septième classe sont sous-divisées cha-
cune en trois ordres. »

[P. 12] « Les caractères des trois ordres de la première classe
» sont déduits de la forme des antennes; ceux des trois ordres
» de la septième sont déduits du nombre des pieds. »

*Joan. Christ. Fabricii systema entomologiæ sistens insec-
torum classes, ordines, genera, species, etc. Lipsiæ, 1775,
in-8°.*

« Cet ouvrage a obtenu une juste célébrité. Je ne le propose
» pas aux commençans. Fabricius est malheureusement trop
» savant pour être utile. Il faut l'étudier, quand on sait bien,
» et quand on sait peu, se borner à l'admirer de loin. »

EXPOSITION DE LA MÉTHODE

*Bouche armée de mâchoires et de quatre
ou six antennules.*

Classe I. Mâchoire nue et libre Eleuterata.

Classe II. Mâchoire couverte d'un casque obtus Ulonata.

Classe III. Mâchoire unie avec la lèvre Synistata.

Classe IV. Point de mâchoire inférieure. Agonata.

*Bouche armée de mâchoires et de deux
antennules.*

Classe V. Mâchoire inférieure souvent armée
d'un onglet. Unogata.

[P. 13] Classe VI. Bouche munie d'antennules et
d'une langue en spirale. Glossata.

Classe VII. Bouche munie d'une trompe renfer-
mée dans une gaine articulée. Ryngota.

Classe VIII. Bouche munie d'un suçoir renfermé
dans une gaine inarticulée Antliata.

« Les subdivisions sont fondées sur des carac-
tères pris des antennes, de la trompe et de la langue. »

Fabricii generum insectorum Mantissa, 1776, in-8°.

Joan. Christ. Fabricii, species insectorum. Hamburgi, 1781,
in-8°. 2 vol.

Entomologie, ou histoire naturelle des insectes, avec leurs
caractères génériques et spécifiques, leurs descriptions, leurs
synonymies et leurs figures enluminées, par M. *Olivier*. Paris,
Baudoin, 1789, 2 vol. grand in-4°.

« Ouvrage bien fait et somptueusement exécuté. Ces deux
» volumes qui ne contiennent qu'une partie des Coléoptérés,
» sont les seuls que je connaisse jusqu'à ce jour. On nous en
» fait espérer la continuation. »

[P. 14 .

TROISIÈME SECTION

*Qui contient les Polygraphes ou ceux qui
ont traité de plusieurs espèces.*

Catalogue raisonné ou systématique des insectes qu'on appelle
Coléoptérés, par *Voët*. La Haye, in-folio.

Josephi Gottlieb Koël Reutter de insectis colepteris dissertatio,
et de plantis quibusdam rarioribus. Tubingæ, 1755, in-4°.

Dominici Vandelli dissertationes de aponi thermis, de nonnu-
lis insectis terrestribus et zoophitis marinis. Patavii, 1758, in-4°.

Jacobi Barrelieri plantarum per Galliam, etc. observatarum. Accedit ejusdem authoris specimen de insectis quibusdam marinis, mollibus, crustaceis et testaceis. Parisiis, 1714, in-fol. fig.

Histoire des cigales, punaises, népas et notonectas, par M. *Stoll* (Hollandais et français.) Amsterdam, 1780 et années suivantes, in-4°. figures coloriées.

« Il y avait dix fascicules de cet ouvrage en 1786. Il peut aller de pair avec l'histoire des papillons de Cramer, dont M. *Stoll* a été le collaborateur. »

[P. 15] Le Théâtre des chenilles, par *E. Blancart*.

« Cet ouvrage est en hollandais sous ce titre : »

Schourburg der rupsen, Wormen, Maden en Vliegende dierskens. Amsterdam, 1688, in-8°. fig.

« Il a été traduit en allemand sous celui-ci : »

Schauplatz derer raupen, Würm und maden. Leipzig, 1690, in-8°.

« Le titre fastueux de ce livre ferait croire que *Blancart* a traité la matière avec bien plus d'étendue qu'il n'a fait. Dirait-on que tout son ouvrage se réduit à la description historique, souvent peu complète, de dix-sept chenilles, d'une fausse chenille, de douze vers qui se changent en mouches, de quatre sortes de vers des galles, de trois scarabées, d'une éphémère, de six sortes de pucerons, d'une araignée, d'un limaçon et d'une limace ; ce qui fait en tout quarante-sept animaux différens ! Le tout est terminé par une méthode assez bonne, pour attraper et conserver les insectes. La plus grande partie de ceux dont il traite dans son livre est particulière à son pays. Les figures sont excellentes. »

[P. 16] *Erucarum Ortus, alimentum et para-doxa metamorphysis, per Mariam Sybillam Merian descripta.* Amstelodami, 1717, in-4°, fig.

« Il y a des exemplaires où les figures sont coloriées. Ce livre avait d'abord paru en Flamand. Amsterdam, trois parties en un volume in-4°. fig. »

Almanach de chenilles, par *Klëeman* et *Mader*.

Index des papillons, par *Jung*.

Histoire naturelle des papillons (en allemand), par *Eug. Jean Christ Esper*. Erlangen, W. Walthers, 1777, in-4°. fig. coloriées.

« Bon ouvrage, qui a beaucoup servi à MM. Ernst et Engras melle, pour la composition du leur. »

Les insectes de *Teil*, 3 vol. in-4°. fig.

« Je n'ai aucun renseignement sur cet auteur, qui n'est probablement qu'un figuriste. »

Histoire naturelle de différens insectes, par *Eleazar Albin*, (en anglais) Londres, 1736, in-4°. figures.

Histoire naturelle de différentes sortes d'insectes, publiée sur les mémoires de *Linnaeus* et *Sulzer*, avec une préface de *J. Gessner* (en allemand). Zurich, Heidegger, 1761, in-4°. figures coloriées.

Décade d'insectes très-curieux, non encore décrits, représentés dans leurs couleurs naturelles, vus au microscope, par *J. Hill* (en anglais). Londres, Baldwin, 1773, in-4°. fig.

Centuriæ insectorum, auctore *B. Johansson* (Anno 1763).

Bigæ insectorum, *Andr. Dahl*, 1775, cum icone. Upsaliæ, in-4°.

« Description de deux insectes dont les antennes paraissent différer pour la forme de toutes celles que nous connaissons. »

J. G. D. Schreberi novæ species insectorum, cum figuris æneis coloribus pictis. Halæmagdeburgicæ, Schneider, 1759, in-4°.

Joan. Reinol. Forsteri novæ species insectorum. Londini, 1771.

Uddmanni dissertationes de novis specieb. insectorum.

Supplementum Entomologiæ, à pastore *Goëze*.

Knoch, supplementum entomologiæ.

P. 18] *Dr. Sulzers* abgekürzte geschichte der || insekten nach dem linnaïsschen system. Vintertur, Steiner, 1776, in-4°. fig. enluminées.

Joh. Casp. Fuessly magasin für die liebhaber der entomologie. Zurich und Winterthur. Steiner, en cahiers, in-8°. 1778 à 1779.

Joh. Casp. Fuessly Neues magasin für die liebhaber der entomologie Zurich, 1781 à 1786, cahiers, in-8°. au nombre de 8.

Archives de l'histoire des insectes, publiées en allemand, par *Jean Gaspard Fuessly*, traduites en français. Winterthour, Ziegler, 1794, in-4°. avec figures enluminées, fort belle exécution.

Nevestes magasin für die libhaber der entomologie, herausgegeben von *D. H. Schneider*.

« Ouvrage périodique qui se continuait encore en 1794, et qui est, ainsi que le suivant, fort estimé des entomologistes. »

Journal für die liebhaber der entomologie, herausgegeben von *L. G. Scriba*.

« Cet ouvrage se continuait encore en 1794. »

[P. 19]

QUATRIÈME SECTION

*Qui contient les Monographes, ou ceux
qui n'ont traité que d'une seule espèce.*

Traité d'insectologie, par *Charles Bonnet*. Paris, Durand, 1745, 2 vol. in-8°.

« Observations curieuses sur les pucerons. — Ouvrage exact, intéressant et bien fait, comme tous ceux qui sont sortis de la plume de cet illustre écrivain. »

Augerii Clutii de nuce medica et de hemerobio sive ephemero insecto. Amstelodami, 1634, in-4°.

« Ouvrage de peu d'importance. »

Joh. Swamerdam historie van het haft. Amsterd. 1675, in-8°. Latinè. Londin. 1681, in-4°.

« C'est un traité du tétraptère éphémère. Il se trouve dans la collection des œuvres de Swamerdam. »

Giovanni Targioni lettere sopra una numerosissima specie de farfalle (Ephémère.) Firenze, 1741, in-4°.

Jeremias Wilde, de formica. Ambergæ, 1615, in-8°.

[P. 20] *Laurentii Robergitii* opus de natura formicarum. Upsaliæ, 1709, in-4°.

Mémoires pour servir à l'histoire de quelques insectes connus sous le nom de termés, ou fourmis blanches, par *M. Smeathman*, traduits par *M. Rigaud*. Paris, 1787, in-12 fig.

Histoire de la mouche commune de nos appartemens, avec quatre planches enluminées, donnée au public par *Jean Christophe Keller*. Nuremberg, 1766, in-folio.

« Combien il serait à souhaiter que tous les Naturalistes » moins appliqués à obtenir de la gloire qu'à applanir les che- » mins de la science, se fussent consacrés comme Keller, à la » connaissance d'une seule espèce, ou d'un petit nombre de » familles ! On aurait de moins beaucoup de redites ennuyeuses, » et on y gagnerait d'excellens mémoires pour l'histoire géné- » rale de la nature. Il ne faut pas croire que leur tâche serait » alors trop facile et qu'elle exigerait trop peu d'observations. » Il n'y a pas un individu dans la chaîne immense des êtres » dont l'examen ne puisse occuper toute la vie. »

Mémoire pour servir à commencer l'histoire des araignées aquatiques. Paris, Pissot, 1749, in-12.

[P. 21]. *Joannis Dan. Majoris*, epistolica dissertatio de cancris et serpentibus petrefactis. Jenæ, 1664, in-8°.

Phil. Jac. Sachs gammarologia sive gammarorum vulgò cancrorum consideratio. Lipsiæ, 1665, in-8°.

De la Scolopendre qui rend la mer Adriatique lumineuse, par *Griselini* (en italien), avec une figure gravée. Venise, 1750, in-8°.

Noctiluca marina quam sub præsidio Caroli Linnæi publicè sistit *Car. Frider. Adler*. Upsaliæ, 1752, in-4°, cum icone.

« Thèse fort courte. »

Zannichelli de quodam insecto aquatili. Venetiis, Corona, 1737, in-8°.

Jac. Christ. Schaëffer, pisciformis insecti aquatici species noviter detecta. Ratisbonæ, 1757, in-4°.

CINQUIÈME SECTION,

*Qui contient les auteurs nationaux, ou ceux
qui n'ont traité que des insectes d'un pays
particulier.*

Les insectes de France, décrits et classés, selon la méthode [p. 22] de Linnæus, par M. de || *Villiers*. Lyon, 1780, 4 volumes in-4°. avec figures.

« Cet ouvrage est indiqué dans les journaux des savans, de » 1780, comme commencé et prêt à paraître. Je suis porté à » croire qu'il a paru en effet ; mais il doit être fort rare dans le » commerce, car je ne le trouve cité sur aucun catalogue. »

Histoire abrégée des insectes des environs de Paris, dans laquelle ces animaux sont rangés suivant un ordre méthodique par M. *Geoffroi*. Paris, Durand, 1762 (ou 1764), 2 volumes in-4. figures.

« Ouvrage excellent ; méthode claire ; figures correctes. Les » exemplaires datés 1762 et 1764, ceux qui portent le nom d'auteur et ceux qui ne le portent pas, sont d'une seule et même » édition. »

EXPOSITION DE LA MÉTHODE

1^o. Les coléoptères ou insectes à étuis.

Ailes couvertes d'étuis ou de fourreaux : bouche armée de mâchoires dures.

2^o. Les hémiptères, ou insectes à demi-étuis.

Ailes supérieures presque semblables à des étuis : bouche armée d'une trompe aiguë, repliée en dessous le long du corps.

3^o. Les tétraptères à ailes farineuses.

Quatre ailes chargées de poussière écailleuse.

[P. 23] 4^o. Les tétraptères à ailes nues, ou insectes à quatre ailes nues.

Quatre ailes membraneuses, nues et sans poussière.

5^o. Les diptères, ou insectes à deux ailes.

Deux ailes ; un petit balancier sous l'origine de chacune.

6^o. Les aptères.

Point d'ailes.

Entomologia Parisiensis, sive catalogus insectorum quæ in agro Parisiensi reperiuntur, edente A. F. de *Fourcroy*, Parisiis, viæ et ædibus Serpentineis, 1785, 2 vol. in-18.

« Cet ouvrage est l'abrégé de celui de M. Geoffroy, avec quelques additions. »

Histoire naturelle des insectes d'Angleterre. par *Eleazar Albin* (en anglais). Londres, 1720, in-4^e. fig.

« Il a des exemplaires enluminés. Cet ouvrage a été traduit
» en latin sous ce titre : »

Insectorum Angliæ naturalis historia, ab *Eleazare Albin*.
Londini, 1731, in-4°. majore, cum figuris variis coloribus depictis.

« Enfin, il a été réimprimé en anglais, augmenté de plusieurs
» remarques et observations curieuses, par *W. Derham*. Lon-
» dres, 1749, gr. in-4°. fig. coloriées. »

[P. 24] *The Aureliam, or, natural history of English insects*
namely moths and buttherflies, bi *Moses Harris*. London, printed
for the author, 1766, in-folio, figures coloriées.

« Je ne sais si ce livre est différent des deux suivans, ou s'il
» n'est pas plutôt une première édition de l'un d'eux. »

Histoire naturelle des insectes anglais, nommément les pha-
lenes et papillons, avec les plantes sur lesquelles ils se nour-
rissent, et une relation de leurs changemens respectifs ; leur
repaire commun dans l'état ailé ; et leurs noms vulgaires ou de
genre, donnés et établis par la société ingénieuse des Auréliens ;
par *M. Moyse Harris*. Londres, 1778, in-folio (anglais et français),
figures enluminées.

Exposition des insectes anglais, avec des observations et des
remarques curieuses, dans lesquelles chaque insecte est par-
ticulièrement décrit, ses parties et ses propriétés sont consi-
dérées, leur sexe distingué et leur histoire naturelle fidèlement
récitée par *M. Moyse Harris* (anglais et français). Londres,
1776, in-4°. figures enluminées.

Mémoires sur les fourmis d'Angleterre, où l'on traite 1°. de
[p. 25] leurs espèces et de leur || mécanisme ; 2°. de leur gou-
vernement et de leur reine ; 3°. de leurs œufs et de leurs petits ;
4°. des travaux des ouvrières, par *M. Gould*. Oxford, 1746, in-8°.

Description des insectes qui se trouvent en Hollande, par
Christ. Sepp (en hollandais). Amsterdam, 1762, in-4°. fig.

« Les figures sont quelquefois coloriées. »

Joh. Casp. Füsslins Verzeichniss der ihm bekauteun schwit-
zerischen insekten, mit einer ausgemahlten kupfertafel. Zurich
und Vinterthur. Steiner, 1775, in-4°.

« Insectes de Suisse. »

Entomologie helvétique, ou Catalogue des insectes de la Suisse, rangés d'après une nouvelle méthode, avec descriptions et figures. Zurich, Orell et Fussly, 1798, grand in-8°, papier vélin, avec 16 figures très bien enluminées : tome premier.

« Ouvrage bien fait dont on ne saurait trop désirer la suite, » et dont l'exécution typographique rivalise tout ce que les » presses de Didot ont produit de plus beau. »

Joh. Nep. Edl. Laicharting verzeichniss und beschreibung der tyroler-insekten. Zurich, Fussly, 1781 et 1784, 2 vol. in-8°. [P. 26] Histoire naturelle des insectes d'Alle || magne par *Jean Leonhard Frisch* (en allemand). Berlin. Nicolaï, 1730, 13 parties en un volume in-4°. figures.

« Excellent ouvrage. L'auteur n'entre dans aucun détail ana- » tomique ; mais il est fort exact dans la description des par- » ties extérieures. Ses planches sont assez bien faites, et les » animaux qu'elles représentent, généralement ressemblans. » Cet ouvrage traite de trois cents insectes. Il a été commencé » en 1720 et fini en 1738. Il se publiait par fascicules. »

« Point de classification ni de méthode quelconque. »

Jo. Ant. Scopoli entomologia carniolica, exhibens insecta carniolæ indigena et distributa in ordines, genera, species, varietates methodo Linnæana. Vindobonæ, Trattner, 1763, in-8°.

Franc. D. P. Schrankii enumeratio insectorum Austriæ indigenarum, cum figuris. Augustæ Vindelicorum. Klett, 1781, in-8°.

Catalogue systématique des papillons des environs de Vienne, par M. l'abbé *Schiffermuler* et M. *Denis*.

Jacobi Christiani Schæffer icones insectorum circà Ratisbonam indigenorum coloribus naturam referentibus expressæ. Ratis- [p. 27] bonnæ, 1766, 3 tomes en 2 volumes in-4°.

Specimen faunæ insectorum Lipsiæ, auctore Doct. *Schmiedlin*. Lipsiæ, 1790, in-8°, pp. 150.

Fauna insectorum fridrichsdalina, sive methodica descriptio insectorum agri fridrichsdalensis, cum characteribus genericis et specificis, nominibus trivialibus, locis natalibus, iconibus allegatis, novisque pluribus speciebus additis (cum indice auctorum qui de insectis tractarunt, ac quorum icones huc affe-

runtur et divisione methodica equitis à Linnè, cum divisione methodica domini Geoffroy collata.) Hafniæ et Lipsiæ Jo. Frid. Gledischins, 1764, in-8º.

« Cet ouvrage est de *Muller*. »

Catalogue des papillons des environs de Holzminde.

Catalogue des papillons des envirens d'Aug par *Lang*.

Hydrachnæ quæ in aquis Daniæ palustribus detexit, descripsit, pinxit et tabulis 12, æneis curavit, *Otho Fridericus Muller*. Lipsiæ, 1781, in-4º. fig.

[P. 28] *Dan. Guilelmi Molleri* meditatio de ¹ insectis quibusdam hungaricis. Francofurti, 1673, in-12.

Caroli Clerck regiæ societatis sicut upsal. memb., aranei sueciei, descriptionibus et figuris æneis illustrati, ad genera subalterna redacti, speciebus ultra-60-determinati. Stockolmiæ, Salvius, 1757, in-4º. figures coloriées.

« Livre très rare et d'une exécution magnifique. »

Mariæ Sybillæ Merian dissertatio de generatione et metamorphosis insectorum Surinamensium Amstelodami. 1705, in-folio magn. cum 60 figuris.

« Il y a des exemplaires où les figures sont coloriées. Ce » livre a été réimprimé de nouveau en latin et en français avec » un appendice sur la transformation des poissons en grenouilles, et des grenouilles en poissons, et en outre, douze » planches nouvelles. Hagæ Comitum, Gosse. 1726, in-folio » mag. fig. — Ces figures sont aussi quelquefois coloriées ; » mais les curieux préfèrent la première édition, quoique » moins complète, pour la qualité des épreuves. »

Histoire générale des insectes de Surinam et de toute l'Europe, contenant leurs descriptions, leurs figures, leurs différentes [p. 29] métamorphoses, par *Mariæ Sybille Mérian*, Paris, Desnos, 1771, 3 volumes grand in-folio, figures.

« Cette édition a été donnée par M. Buchoz, qui y a joint des » notes et un troisième volume tout entier, contenant les descriptions et les portraits de diverses espèces de plantes. Quelques exemplaires ont été enluminés par les soins de la dame » Desnos. »

Histoire des insectes de l'Europe, dessinés d'après nature et expliqués par *Marie Sybille Merian*. Ouvrage traduit du hollandais par *Jean Marret*. Amsterdam, 1730, in-folio, gr. format. fig.

« On trouve quelques exemplaires de cet ouvrage, enluminés. Il est fort estimé, comme tous ceux de la savante Sybille Mérian. »

Insectes de l'Europe, peints d'après nature par *M. Ernst*, décrits par le P. *Engramelle*. Paris, 1769 et années suivantes. Plusieurs cahiers qui forment 5 vol. in-4°. figures coloriées.

« Cette histoire des insectes de l'Europe ne contient que ceux » que M. Geoffroy appelle tétrapteres à ailes farineuses. Nous » ne savons pas si le dessein des auteurs était d'embrasser » [p. 30] toutes les parties de l'entomologie. Quelle qu'ait été » leur entreprise, elle n'a pas été entièrement achevée, car la » partie des tétrapteres à ailes farineuses nous a semblé en- » core fort éloignée de sa fin dans les exemplaires les plus » complets. Il serait fort à désirer que des naturalistes aussi » habiles ne laissassent pas imparfait un travail aussi précieux » et qui pourra passer pour le plus étendu comme pour le » mieux fait qui ait paru sur cette branche de l'histoire des » insectes. »

Papillons exotiques des trois parties du monde, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, rassemblés et décrits par *Pierre Cramer*, Amsterdam, Baalde, 1775, in-4°. fig.

« Réimprimé, même format et même lieu, 4 volumes, fig. » en 1779.

» Il y a des exemplaires de l'une et l'autre édition où les » figures sont coloriées ».

SIXIÈME SECTION,

*Qui contient les Iconographes, ou ceux
qui se sont bornés à donner des pein-
tures d'insectes.*

Diversæ insectorum volatiliū icones, ad vivum accuratis-
[p. 31] simè depictæ per cele | berrimū pictorem *D. J. Hoëff-
nagel*, typisque mandatæ à *Nic. Job. Visscher*, 1630.

« Cet ouvrage ne contient que la simple représentation d'un » bon nombre d'insectes, sans aucune description. Les planches » en sont gravées avec goût ; plusieurs figures imitent assez » bien le naturel ; d'autres n'ont qu'une ressemblance impar- » faite, et en général, les différences spécifiques y sont peu » observées. Ce recueil ne saurait être de grande utilité aux » naturalistes, parce que Hoëffnagel n'a pas suivi les insectes » dans leurs changemens ; mais qu'il s'est contenté de les » représenter dans l'état où le hasard les lui a fait trouver, » sans observer ni ordre ni méthode ».

Hoëffnagelli (Georg.) archetypa studiaeque, insectorum et plantarum icones, partes 4, volum. unum, in-4°.

Insectorum aligerorum, vermiumque diversæ figuræ ad naturam delineatæ, à *Wenceslao Hollar*, in-4°. oblong fig.

« Ces peintures qui sont d'une vraie beauté et d'une grande » exactitude, ont été faites d'après nature, sur les insectes » dont on avait enrichi le cabinet d'Arundel ».

P. 32. *Georg. Dion. Ehret*, plantæ selectæ et papilionæ, 1748, in-folio.

Planches coloriées de papillons et insectes, par *Daubenton* le jeune, avec les noms triviaux Paris, 1760, in-folio et in-4°.

Figures de papillons, par *Jacob l'Admiral*. Amsterdam, 1762, in-folio, planches coloriées (en hollandais).

« Ouvrage d'une belle exécution, mais non achevé ».

One hundred and twenty copper-plates of English moths and Butterflies, representing their changes into the caterpillar, chrysalis, and sly states, and the plants, flowers, etc. Whereon they feed, by *B. Wilkes*, London, B. Whitte, 1773, in-4°. fig.

« On voit des exemplaires où les figures sont coloriées. La » première édition est de 1747, in-folio ».

Benigni Bergstræsser icones papilionum.

« Ce sont des figures de papillons diurnes d'Europe, rangés » suivant le système de Linné et celui de Fabricius ».

Caroli Clerik regie societatis sieut. Upsal. membri, icones [p. 33] insectorum variorum, cum nominibus eorum trivialibus,

locisque à C. Linnæi system. nat. allegatis. Holmiæ, 1759, in-4º. fig. coloriées.

« Livre supérieurement exécuté et fort rare ».

Les genres des insectes de Linné, constatés par divers échantillons d'insectes d'Angleterre, copiés d'après nature, par *Jean Barbut*. Londres, Jaques Dixwel, 1781, in-4º. fig.

« Très-précieux quand les figures sont coloriées. »

Icones insectorum, præsertim Russiæ Sibirique peculiarium, autore D. *Pallas*, Erlangæ, 1781, in-4º. figures coloriées.

Genera insectorum Linnæi et Fabricii, iconibus illustrata à *Joanne Jacobo Roemer*, Vitoduri Helvetorum. Steiner, 1789, in-fol. cum figuris depictis.

« Ouvrage bien exécuté. — Les figures sont les mêmes que » celles de l'ouvrage de Sulzers, imprimé à Zurich, en 1776. »

Poissons, *écrévisses et crabes* de diverses couleurs et figures extraordinaires que l'on trouve autour des isles Moluques et sur les côtes des terres australes, peints d'après nature, le premier tome d'après les originaux de M. *Balthazar Coyet* ; [p. 34] le second, sur les recueils de M. *Adrien Vander Stell*, avec une courte description et des figures peintes et enluminées au naturel, par *Samuel Fallours*, Amsterdam, Louis, Renard, 1718, 2 tomes en 1 vol. in-fol.

Ib. 1754, in-folio.

SEPTIÈME SECTION,

*Qui contient les Muséographes, ou ceux
qui ont donné l'histoire d'une collection
seulement, et ceux qui ont considéré les
insectes sous le rapport de leurs valeurs
commerciales.*

Nicolaï Poda insecta musæi græcensis, 1761, in-8º.

Prix courant d'insectes. par Gladbach.

[P 35]

ENTOMOLOGIE

PHILOSOPHIQUE.

SECONDE CLASSE.

Qui contient les observateurs.

SECTION PREMIÈRE,

*Qui contient les Philosophes, ou ceux qui
ont considéré les insectes sous un point
de vue moral, et qui ont traité de leurs
habitudes.*

JOHANNIS NYDER formicarius, editio antiqua Parisiensis.

« Cet ouvrage a été traduit en français. C'est un dialogue
» d'exhortation à la vie chrétienne par l'exemple de la fourmi.
» Il y a des éditions, de Paris, 1519, Douay, 1602, etc. »

Théologie des insectes, par M. Lesser (en allemand). Francfort, 1738, in-8°.

[P. 36] Traduite en français, par M. Lyonnet, avec des remarques. La Haye, 1743, ou Paris, Chaubert, 1745, 2 vol. in-8°.

« Ouvrage curieux et intéressant, enrichi de notes fort instructives, qui en font la principale partie, et qui justifient la
» réputation de l'infatigable Lyonnet. »

Joan. Christ. Fabricii philosophia entomologica. Lipsiæ, 1778, in-8°.

Gabriel Emmanuel. Avelin miracula, insectorum. Upsaliæ, 1752, in-4°.

Caroli Linnæi oratio de memorabilibus insectis. Holmiæ, in-8° (Suecicé.)

« Cet ouvrage a été imprimé en mauvais hollandais. Holmiæ,
» 1739, in-8°.

» En suédois, augmenté. Lugduni Batavorum, 1741, in-12,
» Holmiæ, 1747, in-8°. »

Linnæi et Forskahl hospita insectorum flora Upsaliæ, 1752, in-4°.

« Le sujet de cet ouvrage est extrêmement intéressant ; mais » il est loin d'être complet. J'ai essayé d'y suppléer par un » autre, que j'ai intitulé : *Hospita florida insectorum, seu, harmoniæ botano-entomologicæ*. Il est encore manuscrit, et j'attends pour l'offrir au public qu'il ait atteint un degré de [p. 37] » perfection auquel || ma jeunesse ne m'a pas encore » permis de le porter. »

Caroli Linnæi pandora insectorum. Upsaliæ, 1758, in-4°.

« Cet ouvrage n'est, je crois, qu'une édition nouvelle de celui » intitulé, *Hospita insectorum flora*. »

Observations sur les plantes et sur leur analogie avec les insectes, par *Bazin*. Strasbourg, 1741, in-8°.

SECONDE SECTION,

*Qui contient les Physiciens, ou ceux qui
ont observé les insectes microscopiques.*

R. Hook micrographia, seu phisico-logica descriptio minutiorum corporum microscopii ope observatorum. Anglice Londini, 1667, in-folio, fig.

« Observations fort exactes sur les insectes, dont *M. Hook* » est un des plus patients examinateurs. »

Antonii Van-Leeven Hoëck arcana naturæ detecta ope microscopiorum variisque experimentis confirmata, è belgico latine facta cum continuatione. Delphis, 1695, 96, 97, et 1719, 4 vol. in-4°.

[P. 38] « Il y a une édition, même lieu et même format, de 1722, » aussi en quatre volumes. *Leevenhoëck* est un des plus excellents observateurs en ce genre. Quoique je n'aye cité qu'un » petit nombre de ces savans, il en est beaucoup, tels que » *Bonnani*, *Campani*, *Hertelius*, *Zahnius*, *Bonomus*, *Borelli*, » *Griendel de Ach*, etc., qui ont les droits les mieux assurés à » l'estime des savans ; mais je me suis restreint à ceux dont » les ouvrages traitaient plus particulièrement des insectes.

» J'aurais été contraint, autrement, de surcharger mon Catalogue d'une infinité de livres peu intéressans pour les naturalistes, et qui auraient dû y paraître fort déplacés. »

Observations d'histoire naturelle, faites avec un microscope sur un grand nombre d'insectes, par M. *Joblot*. Paris, 1754, in-4°. fig.

« Bon ouvrage. »

Frid. Schraderi de microscopiorum usu in naturali scientia. Gottingæ, 1681, in-8°.

Découvertes les plus nouvelles dans le règne végétal, ou observations microscopiques sur les parties de la génération des plantes enfermées dans les fleurs et sur les insectes qui [p. 39] s'y trouvent, traduit de *Guillaume Frédéric*, baron de *Gleichen*, dit *Russworm*, par *Jac. Fred. Isemflamm*. Nuremberg, veuve Delannoy, 1770, in-fol. fig.

TROISIÈME SECTION,

Qui contient les Anatomistes et les Physiologistes, ou ceux qui ont traité des organes des insectes et de leurs facultés.

Esperienze intorno alla generazione de gl'insetti fatte da *Francesco Redi* (cum 39 iconibus æri incisis). Firenze, all'insegna della Stella, 1668, in-4°. fig.

« Ce naturaliste est le premier qui ait prouvé d'une manière irrésistible que les insectes ne s'engendrent pas de la corruption. Son livre a été réimprimé plusieurs fois, entr'autres à Florence, chez François Onofri, en 1674, in-4° avec figures. » Il parut en latin sous le titre suivant. »

Fr. Redi experimenta circa generationem insectorum, accedit *J. Frid. Lachmund* de ave Diomedea. Amstelodami, Westenius, 1686, in-12.

[P. 40] « Il fut traduit en français plus nouvelle || ment, et imprimé à Amsterdam, en 1761, in-12.

» La collection complète des ouvrages de Redi a été imprimée plus d'une fois. »

Dialogi delli sviluppi e di costumi dell insetti (par *Valisnieri*.) Padoua, 1700, in-8°.

Nuove esperienze ed osservazioni intorno all origine, sviluppi e costumi di varii insetti, del medesimo *Valisnieri*. Padoua, 1713, in-4°.

« Tous les ouvrages de ce savant naturaliste ont été imprimés à Venise, en 3 vol. in-fol. »

Joan. Swamerdam specialia experimenta et artificia, circa insecta, iconibus expressa, in-folio.

« Livre de la plus grande rareté, dont on n'a tiré que deux exemplaires, ce qui fait qu'il est peu connu. »

Joan. Florent. Martinet de respiratione insectorum. Lugduni-Batavorum, 1753, in-4°.

J. B. Hodierna dell'occhio della mosca. Panormi, 1644, in-4°.

Abbat. *Catelani* observationes quædam de oculis insectorum. Lipsiæ, 1682, in-4°.

[P. 41] Observations sur la structure des yeux de divers insectes et sur la trompe des papillons, par *Puget*. Lyon, Plaignard, 1706, in-8°. fig.

Dissertation sur l'usage des antennes dans les insectes et sur l'organe de l'ouïe dans les mêmes animaux, par *F. M. J. Luczot* et *Charles Nodier*. Besançon, Briot, an 6, in-4°.

« On a pour but, dans cet ouvrage, de démontrer l'existence » de l'organe de l'ouïe dans les antennes des insectes. Cette » idée apperçue par M. de Réaumur, et par le savant Fabricius, » est exposée avec quelque développement, et appuyée de » preuves d'analogie, d'une certaine importance. »

Traité anatomique de la chenille qui ronge le bois de saule, par *Pierre Lyonet*. La Haye, Pierre Dehondt, 1760, in-4° fig.

« Bon ouvrage, tellement circonstancié qu'on l'a accusé d'être » superficiel. »

[P. 42]

QUATRIÈME SECTION,

*Qui contient les Economistes, ou ceux qui
ont considéré les insectes sous le rapport
de leur utilité, et de leur nuisibilité.*

PREMIER PARAGRAPHE,

Qui contient les insectes utiles dans les arts.

Marcus Hyeronimus Vida de Bombyce.

Romæ, 1537, in-4^o.

Lugduni, 1537, in-8^o.

Antuerpiæ, 1585, in-12.

Cremonæ, 1592, in-8^o.

Il Vermicello della seta, del *Corsuccio da Sascorbaro*. Rimino. Gio. Simbeni. 1581, in-4^o.

La Cueillette de la soie pour la nourriture des vers qui la font, par *Olivier de Serres*, sieur de Pradel. Paris, 1599, in-8^o.

La Sérodocimasie, ou histoire des vers qui filent la soie, poëme par *François de Beroalde*, sieur de Verville. Tours, 1601, in-12.

Brief discours, contenant la manière de nourrir les vers à soie, par *Jean Baptiste Le Tellier*, Paris, 1602, in-12.

[P. 43] La seconde richesse du mûrier blanc, par *Olivier de Serres*, Paris, 1603, in-8^o.

Mémoires et instructions pour l'établissement des mûriers et art de faire la soie en France. Paris, 1603, in-4^o.

La façon de faire et semer la graine de mûrier, les élever et replanter, gouverner les vers à soie au climat de la France, par *Barthélemi de la Flémas*. Paris, Pantonnier, 1604, in-12.

Instruction du plantage et propriété des mûriers, avec les figures pour apprendre à nourrir les vers, par *Benigne Le Roy* et autres. Paris, 1605, in-4^o.

« Il y a une seconde édition de cet ouvrage, publiée par le
» même auteur, en société avec *Chabot, Vander Vekene* et *Moullet*.
» Paris, 1615, in-4^o ».

Polfrancesco Polfranceschi della cura dei vermi della seta, e come si posse haver in diversi modi gran quantita di mori bianchi. Veronæ, 1626, in-4°.

Mémoires et instructions pour le plant des mûriers blancs, nourriture des vers à soie, par M. *Cristophe Isnard*. Paris, 1665, in-8° fig.

Paris, 1670, in-8°.

[P. 44] *Joannis Coleri* de bombyce dissertatio. Giessæ, 1665, in-4°.

Manière de nourrir les vers à soie. Paris, 1668, in-folio oblong.

« Je trouve un ouvrage imprimé sous le même titre, Paris, » 1602, in-4°.

» M. Haller (Bibliotheca Botanica, tom. I, pag. 538) attribue » le premier à *Jean Galle*. »

Marcelli Malpighi dissertatio epistolica de bombyce. Londini, Martyn, 1669, in-4° fig.

« Ouvrage excellent, comme tous ceux du célèbre Malpighi ».

La structure du ver à soie, et la formation du poulet dans l'œuf, traduit de *Marcel Malpighi*. Paris, Villery, 1686, in-12.

Instructions du plantage et des propriétés des mûriers et du gouvernement des vers à soie. Lyon, 1695, in-12, figures.

— Selon M. Haller (Bib. Botan. tom. 2, pag. 28) in-8°.

An essay upon the Silk Worm, etc., id est dissertatio de Bombycibus et ratione serici conficiendi, auctore *Henrico Barham*. Londini, Bettenham et Bikert. 1717, in-8°.

[P. 45] Mémoire instructif sur les pépinières et les manufactures des vers à soie, dont le Conseil a ordonné l'établissement dans le Poitou, par M. *Le Nam*, intendant de Poitou. Poitiers, 1742, in-12.

— Nouvelle édition augmentée, Poitiers, 1754, in-12.

« Imprimé en allemand sous ce titre : »

Mit anmerkungen uber die franzosischen grande zu fortsetzung des scidenbaues auf hiesige lande. Berlin, 1745 et 1746, in-4°.

Bombix, ou le ver à soie, poème en six livres, avec les observations nécessaires sur les mûriers, les vers et la soie, par M. de *Franchville*. Berlin, Schütze, 1745, in-4°.

G. Francesco il filugello o sia il baco da Seta lib. III. Venezia, 1752, in-4°.

Phalæna bombyx, preside Car. Linnæo, proposita à *Joanne Lyman*. Upsaliæ, 1756, in-4°.

L'art de cultiver les mûriers blancs, d'élever les vers à soie et de tirer la soie des cocons. Paris, 1757, in-8°. fig.

Gottfried Dan. Hofmann observationes circa bombyces sericum et morosi von der geschichte und dem recht der sciden Wurmer, dersciden und der maulburbaume. Tubingæ, 1757, in-4°.

[P. 46] Lettre de M. *Déon de Beaumont*, pour servir de réfutation aux Mémoires sur l'utilité de la culture des mûriers et de l'éducation des vers à soie en France. Paris, 1758, 2 volumes in-12.

Mémoires sur l'éducation des vers à soie, par M. l'abbé *Boissier de Sauvages*. Nîmes, Gaude, 1763, 3 vol. in-8°.

Précis sur l'éducation des vers à soie. Tours, Lambert, 1763, in-8°. fig.

« Cet ouvrage est de M. l'*Escaleprier* ».

Traité sur la culture des mûriers blancs, la manière d'élever les vers à soie et l'usage qu'on doit faire des cocons. Orléans, 1763, in-8°. fig.

« Cet ouvrage est de M. *Pommiers* ».

Betti, il bacco di seta, ou le ver à soie, avec une histoire de la soie et quatre lettres sur le même sujet. Verona, 1765, in-4°.

Essai sur la culture du mûrier blanc et du peuplier d'Italie, et les moyens les plus sûrs d'établir solidement et en peu de tems le commerce des soies. Paris, Desventes de la Doué 1766, in-12, ou petit in-8°.

« Cet ouvrage est de *Louis Magdeleine Bollet* ».

[P. 47] Mémoire sur la manière d'élever les vers à soie et sur la culture du mûrier blanc. Paris, Vallat-la-Chapelle, 1767, in-12.

« Il y a un ouvrage sous le même titre : Lyon, 1767, in-8°.
» Il fait suite à un autre intitulé : Mémoire sur la culture du
» mûrier blanc. Lyon, 1763, in-8° et tous les deux sont de
» M. *Thomé*. Je ne sais si le mémoire qui fait l'objet de cet article
» doit en être distingué ».

Manuel sur l'éducation du ver à soie, par *Rigaud de L'isle*. Grenoble, 1779, in 8^o.

« Excellent ouvrage : le meilleur, peut-être, qu'il y ait sur » cette partie. »

Essai sur les moulins à soie, et description d'un moulin propre à servir seul à l'organsinage et à toutes les opérations du tord de la soie et à la culture du mûrier, par M. le *Payen*. Metz, Antoine. Paris, Barbou, 1768, in-4^o.

Traité des mûriers, ou règles nouvelles, sûres et faciles, pour les semer et faire croître promptement en les rendant très-abondans en feuilles, suivi d'une excellente méthode pour faire éclore les vers à soie, par l'auteur du traité de la garance (M. *Lesbros*). Paris, veuve Pierre, 1769, in-8^o.

[P. 48]. La Muriographie, instruction nouvelle || sur les vers à soie, sur les plantations de mûriers blancs, les filations et le moulinage des soies, par M. A. *Dubet*. Grenoble (et Paris, Saillant et Nyon), 1770, in-8^o.

Georg. Friderici Gleditsch anleitung zum seidenbave : id est, de Bombyce, moris et seta dissertatio. Iena, 1770, in-8^o.

Lettres sur la soie des chenilles, par *Jos. Fabre et Ant. Franc. de la Messengère*. Montpellier, Pech. 1710, in-12.

Dissertation sur l'araignée, par M. *Bon*, avec une lettre sur le même sujet, écrite par M. *Pouget*. Paris, 1710, in-8^o.

— En italien, Siena, 1710, in-12.

« Je trouve un ouvrage qui est peut-être le même, indiqué » ainsi : »

Dissertation sur la soie des araignées, par M. *Bon*. Montpellier, 1710, in-8^o.

Dissertation sur l'utilité de la soie des araignées, en latin et en français, par M. *Bon*. Avignon, Girard, 1748, in-12.

Mémoire sur une espèce de chenilles (du pays de Gex) qui produisent de la soie, par M. de la *Rouvière d'Eyssantier*. Béziers, Barbut, 1762, in-12.

[P. 49]. J. Stephani Strobelberger græcensis, de || cocco baphica et confectione alkermès. Jenæ, 1620, in-4^o.

« Cet ouvrage ne trouve place ici qu'à cause de son titre, car il n'y est fait nulle mention de l'insecte. »

Tractatus physicus de cochinilla, ejusque natura atque indole, autore *Christophoro Friederico Richtero*. (cum fig. ænea plantæ cui cochinilla innascitur, ipsiusque cochinillae nativis coloribus depictæ unica tabella excusa. Lipsiæ, Fleischerianus, 1701, in-8°. majori, seu in-4°

« Cet ouvrage a paru en allemand sous le titre suivant. »

Physicalicher tractat von der raran couzenille. Leipzick, 1703, in-8°.

Marsilli, osservazioni naturali intorno al mare ed alla grana detta Kermès. Venezia, Poletti, 1711, in-4°.

Histoire naturelle de la cochenille, justifiée par des documents authentiques, par *Melchior de Ruuscher*. Amsterdam, Witwerf, 1729 (hollandais et français), in-8°.

« Le titre hollandais est comme il suit : »

Melchior de Ruuscher natuerlyke historie van de conchenille beweezen met autentique documenten. Amsterdam, etc.

[P. 50]. *Jo. Phil. Breynii* historia naturalis cocci || radicum tinctorii, quod polonicum vulgo audit. Gedani, 1731, in-4°. fig colorières.

Georgii Mathiæ Bose dissertatio de cochenilla, etc. Wirtemberg, 1739, in-4°.

J. Henrici Schulze de granorum Kermès, et coccinellae convenientia, viribus et usu. Hallæ, 1743, in-4°.

Caroli Augusti à Bergen, de alchimilla supina ejusque cocco, epistola. Francofurti ad viadrum, 1748, in-4°.

Friderici Augusti Cartheuser vermichte stücke am der arzneyvissenschaff (Scilicet : de cocco tinctorio, de melle nectariorum, etc. tractatus). Francofurti ad viadrum, 1759, in-8°.

J. Pauli Canals dissertacion de la grana Kermès. Madrit, 1768, in-4°.

J. S. Kerner. Naturgeschichte der coccus bromelia oder des anasschildes. Stuttgart, 1778, in-8°.

Traité de la culture du Nopale et de l'éducation de la cochenille, par M. *Thierry de Monville*, 2 volumes in-8°. fig. enluminées.

[P. 51].

§ II,

Qui contient les insectes utiles dans l'économie rurale.

Les plaisirs innocens et amoureux de la campagne, contenant un traité des mouches à miel et des vers à soie. Amsterdam, Marret, 1699, in-12.

Les abeilles et leur état royal, par *Pierre Constant*. Paris, Dupré, 1600, in-8°.

Fabii Uimi de mellis opportuna quantitate pro theriaca mithridatoque componendis. Venetiis, 1617, in-4°.

Tratado de las abejas, por *Jaime Gill*. Zaragoza, Gel, 1621, in-8°.

Thomæ Cantipratani [*Thomas de Cantimpré*], opus de apibus. Ex editione *Georgi Colveneri*. Duaci, 1627, in-8°.

Francisci Mandar ergò mel senibus. Parisiis, 1630.

Portrait de la mouche à miel, ses vertus, forme et instruction pour en tirer profit, par *Al. de Montfort*. Liège, 1646, in-8°. fig.

Political insects, by *Samuël Purchas*. London, 1657, in-4°.

« C'est un traité des abeilles »

[P. 52]. *Car. Butleri* monarchia foeminina, sive apum historia. Londini, 1673, in-8°.

Jo. Jac. Harderi apiarium observation. medicis et physicis experimentis illustratum. Basileæ, 1687, in-4°.

Georg. Christop. Moeller de melle. Jenæ, 1691, in-4°.

Traité des mouches à miel, ou les règles pour les bien gouverner, et le moyen d'en tirer un profit considérable par la récolte de la cire et du miel, augmenté de plusieurs avis touchant les vers à soie. Paris, Musier, 1697, in-12.

Traité des abeilles, où l'on voit la véritable manière de les gouverner et d'en tirer profit par M. *D. L. F.*, prêtre. Paris, Jombert, 1720, in-12.

« Cet ouvrage a été réimprimé, in-18, avec le nom de l'auteur, »
» qui est *M. de la Ferrière*. »

Jac. Vanierii apes Tolosæ, 1727, in-12.

Histoire naturelle des abeilles, par *Bazin*. Paris, Guérin, 1744,
2 volumes in-12, fig.

Dissertatio de jure imp. circa mellifodinas quas vocant
majorales. Argentorati, 1745, in-4°.]

[P. 53]. Nouvelle construction de ruches de bois, avec la façon
d'y gouverner les abeilles, inventée par *M. Palteau*, et histoire
naturelle de ces insectes, le tout arrangé et mis en ordre, par
M. . . Metz., Collignon, 1756, in-12, fig.

Ruches collatérales, ou méthode nouvelle, aisée et avanta-
geuse, de gouverner les abeilles, par le moyen de laquelle on
peut tirer le miel des ruches sans peine et sans troubler beau-
coup les abeilles ni les détruire ; et en encourager, si l'on veut,
les premiers essaims en prévenant le départ des derniers, par
Etienne Withe (en anglais), in-8°.

« Journaux des Savans, de 1756. »

Mich. Sebastian. Schober de melle. Vindobonæ, 1757, in-8°.

Le gouvernement admirable ou la république des abeilles, et
les moyens d'en tirer une grande utilité, par *M. J. Simon*, avo-
cat au Parlement. Paris, Nyon, 1758, in-12.

— Imprimé antérieurement, sans nom d'auteur. La Haye,
Dehondt, 1740, in-12.

Traité économique sur les abeilles, par un curé comtois
(*J. B. Lapoutre*). Besançon, Couché, 1763, in-12.

[P. 54]. Observations sur l'origine du miel, par *M. Boissier de
Sauvages*. Nîmes, 1763, in-8°.

Mémoire sur la manière d'élever les abeilles, par *Massac*.
1766, in-12.

Essai sur la manière de gouverner les abeilles par *Jean Mills*.
Londres, Wilkie, 1767, in-8°.

Les Abeilles, poëme traduit de l'italien de *Jean Rucellai*, en-
richi de notes historiques et critiques, et suivi d'un traité de

l'éducation de ces insectes, par M. *Pingeron*. Paris, Gogné et Delalain, 1770, in-12 (Italien et français).

« Traduction peu fidèle ; mais l'original n'y perd pas. »

Nouveau traité des abeilles et nouvelles ruches de paille, par M. de *Bois-Jugan*. Caën, Poisson, 1771, in-8°.

Traité de l'éducation économique des abeilles, par M. *Ducarne de Blangy*. Paris, Gueffier, 1771, deux parties en un volume in-12, avec figures.

« Cet ouvrage a eu une suite imprimée dans le même lieu, » 1776, in-12. »

Culture des abeilles ou méthode expérimentale et raisonnée [p. 55] sur les moyens de || tirer meilleur parti des abeilles, par une construction de ruches mieux assorties à leur instinct, avec une dissertation nouvelle sur l'origine de la cire, par M. *Duchet*, de Fribourg en Suisse. Vevey. P. A. Chenebié, 1771, in-8°.

Trattato sopra la cura delle api, del S. *Tomaso Wildmann*. Torino, Reyccends, 1771, in-8°. con figur.

Guide complet pour le gouvernement des abeilles pendant toute l'année, par *Daniel Wildmann*, traduit de l'anglais, par M. *Schwartz*. Paris, Prault, 1774, in-8°. fig.

« L'édition anglaise a paru sous ce titre : »

A complete guide for the management of bees, by *Wildman*. London, 1773, in-8°.

Observations sur les abeilles, adressées à M. Charles Bonnet, par *F. Huber*, suivies d'un manuel pratique de la culture des abeilles, par D. . . , cultivateur, in-12.

Mémoires sur la question proposée par l'Académie des Sciences de Bruxelles : Quels seraient les meilleurs moyens d'élever les abeilles dans les Pays Bas et d'en tirer le plus grand avantage par rapport au commerce et à l'économie : le premier traduit du flamand de M. *Zégus* ; le second, du P. *Norton* ; le troisième, d'un anonyme. Bruxelles. 1780, in-4°.

L'art de gouverner les abeilles et de fabriquer le miel et la cire sans méprises, ou courtes instructions propres aux gens de la campagne pour tirer des abeilles tout le profit possible, avec

un abrégé de ce que ces insectes ont de plus curieux. Paris, Lamy, 1783, in-12 de 142 pages.

Traité complet sur les abeilles, avec une méthode de les gouverner, par l'abbé *Della Rocca*. Paris, 1790, 3 vol. in-8°.

Manuel pratique du laboureur, suivi d'un traité sur les abeilles, par *Chabouillé*. Paris, 1795, in-8°. fig.

Manuel de l'éducation des abeilles, ou manière sûre et facile de les conserver, de les multiplier, et d'en tirer un grand profit, par *Augustine Chambon*. Paris, an 6, in-8°.

§ III.

Qui contient les insectes utiles en médecine.

Dissertation sur la cigale, dont l'esprit est un remède spécifique contre la peste, par *Bernard Segonne*. Toulouse, le Camus, in-8°.

[P. 57] *Joh. Danielis Geyeri*, Ratisbonæ doctoris, medici tractatus physico-medicus de cantharidibus. Lipsiæ et Francofurti, Georgius-Heinricus Oehrlingius, 1687, in-4°.

Georgii Franci dissertatio de aselis seu millepedibus. Heidelbergæ, 1672, in-4°.

Dissertation sur les propriétés en médecine des mille-pieds, fourmis, lombris, etc., par *Jean Frédéric de Pré* (en latin) Erford, 1722, in-4°.

§ IV,

Qui contient les insectes nuisibles.

Michaëlis Andræ Backneri, de noxa insectorum. Upsaliæ, 1752, in-4°.

Traité de la nuisibilité des insectes, par *Biwald*, 2 vol.

« C'est un ouvrage de Linné, que Biwald n'a fait qu'augmenter » dans cette édition. »

Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage, par M. *Buch'oz*. Paris, 1784, in-12.

« Cet ouvrage a été nouvellement réimprimé avec un second » volume qui contient l'histoire des insectes utiles. »

[P. 58] Notice des insectes de la France réputés venimeux, tirée des écrits des naturalistes, des médecins, et de l'observation, par M. *Amoreux*. Paris, 1789, in-8°.

Traité des animaux ayant ailes, qui nuisent par leurs piqûres ou morsures, avec les remèdes. Plus une histoire de quelques mouches ou papillons non vulgaires, apparues l'an 1590, qu'on a estimées fort venimeuses, le tout composé par *Jean Bauhin*. Montbeliard, 1593, in-12.

« Livre rare, qui n'est guères recherché que des bibliomanes. »

Jo. Matt. Barthii de culice dissertatio. Ratishonae, 1737, in-4°.

I tre dialogi del *Vicenzo Bruno Melfi*, nel primo de quali si tratta delle tarantole, etc. Napoli, Tarquinio Longo, 1602, in-4°.

Wolferdi Senguerdii tractatus phisicus de tarantula. Lugduni Batavorum, Gaësbeckius, 1668, in-12 minore, cum figuris.

Herm. Grube de icu tarantulae, vi musices in ejus curatione conjecturae. Francofurti, 1679. in-8°.

Georgi Baglivi dissertatio de anatome, morsu et effectibus tarantulae. Anno, 1695.

Ludov. Valleta de phalangio apulo opusculum. Neapoli, 1706, in-8°.

[P. 59]. Mémoire et Journal d'observations, d'expériences, sur les moyens de garantir les olives de la piqûre des insectes, par *Sieuve*. Paris, 1769, in-8°.

Histoire d'un insecte qui dévore les grains de l'Angoumois, avec les moyens qu'on peut employer pour le détruire, par MM. *Duhamel du Monceau* et *Tillet*. Paris, Guérin, 1762, in-12.

« Les éditeurs de la nouvelle édition de la Bibliothèque historique de France, par le Père le Long, disent que cet insecte » pernicieux est de la classe des Phalènes. »

Conr. Tiburt. Rangonis von denen *circulionibus* oder komwürmen. Schneeberg, Fulden, 1746, in-8°.

Histoire des charençons, avec le moyen de les détruire. Avignon, Chambeau, 1768, in-12.

Discours sur le dégât que les sauterelles firent en Provence en 1613 et 1614, par *Antoine Bersandier*. Paris, 1614, in-12.

Tratado de las langostas, por el dotor *Juan de Quinones*. En Madrid, Sanchez, 1620, in-4^o.

« Cet ouvrage traite des sauterelles ; *langostas*, de *locusta*, » [p. 60] sauterelle. Je ne || lui connais d'autre mérite qu'une » rareté prodigieuse qui le rend fort précieux aux yeux des » bibliomanes, mais qui est regardée comme une faible recom- » mandation en faveur d'un livre, par les vrais savaus. Quand » au fond, c'est une collection bizarre de choses ridicules, parmi » lesquelles on distingue sur-tout force prières, invocations » mystérieuses et offices pieux auxquels les Espagnols du tems » de Quinones attribuaient le pouvoir de chasser les saute- » relles. Cet écrit devient, sous ce rapport, très-inutile aux » naturalistes et assez indifférent à tout le monde. »

J. Daniel. Majoris de myrrha et locustis. Kiel, 1668, in 4^o.

Particularités remarquables des sauterelles qui sont venues en Russie, par *S. Ussans*. Paris, 1690, in-4^o.

Tractatus de nubibus locustarum in Germania apparitis, anno 1693, auctore *Georgio Volf gangio Eberlino*. Altossi, 1693, in-4^o.

De Nubibus locustarum in Germania apparitis, anno 1693, liber, auctore *Joanne Paulo Hebeinstreitio*. 1693, in-4^o cum icone.

[P. 61] « On cite encore du même auteur une || autre dissertation » sur les moyens à employer contre les sauterelles, même » année et même format. Ce doit être le même ouvrage que » celui-ci. »

Jobi Ludolphi dissertatio de locustis anno præterito immensa copia in Germania visis, cum diatriba, qua sententia auctoris nova de selavis, sive locustis, cibo Israëlitarum in deserto defenditur et argumentis contrariis viri docti respondetur. Francofurti ad Morum, Johannes David. Zunnerus, 1694, in-fol. fig.

Lettere di *Cosmo Bonuomo* intorno a pellicelli del corpo umano. 1687, in 4^o.

« Description de l'insecte microscopique duquel la gale » provient, suivant plusieurs auteurs. Cet animalcule, dont

» l'existence est encore douteuse, a été placé dans le genre des
» tiques par M. Geoffroy. »

Système d'un Médecin anglais sur la cause de toutes les espèces de maladies, avec les surprenantes configurations des différentes espèces de petits insectes qu'on voit par le moyen d'un bon microscope dans le sang et dans les urines de différents malades et même de tous ceux qui doivent le devenir, recueilli par M. A. C. D. Paris, Mesnier, 1726, in-8°.

« Voyez Journal des Savans, 1727.

[P. 62]. Recherches intéressantes sur l'origine, la formation, le développement, la structure des diverses espèces de vers à tuyau qui infestent les vaisseaux, les digues, etc. de quelques-unes des Provinces Unies, par P. Massuët. Amsterdam, Changuion, 1733, in-8°. fig.

Observations sur l'origine, la constitution et la nature des vers de mer qui percent les vaisseaux, les piliers, les jettées et les estacades, par M. Rousset. La Haye, Moëtgens, 1733, in-8°.

« Je ne place ici ces deux ouvrages que parce que dans le
» grand nombre d'espèces connues et décrites de ces vers ronds,
» il en est une qui rentre dans la classe des scolopendres marines. »

CINQUIÈME SECTION,

Qui contient les Philologues, ou ceux qui ont écrit sur les insectes, sous des rapports critiques et littéraires.

Joannis du Choul, dialogus formicæ, muscæ, aranæi et papilionis. Lugduni, Rovillius, 1556, in-8°.

[P. 63]. La fourmi de *Ronsard*, et le papillon de || *Belleau*, traduits en vers latins par *Estienne Tabourot*. Paris, Antoine Houie, 1572, in-8°.

Divers insectes, la puce, le moucheron, le papillon, la fourmi, le grillet, le ver à soie, l'abeille, pièces de poésie, par *Perrin*. Paris, Duval, 1645, in-12.

Réimprimé en 1661. »

La Puce, qui est un recueil de divers poèmes, grecs, latins et français, composés par divers doctes personnages aux grands

jours tenus à Poitiers, en faveur des dames Desroches. Paris, Abel l'Angelier, 1583, in-4°.

« On sait que cet ouvrage n'est que fort indirectement relatif » à l'entomologie. Du Verdier se trompe quand il cite une édition de 1520, tems auquel Pasquier, un des auteurs de ce » recueil, n'était pas encore né.

Tractatus varii de publicibus. Utopiae, in-12, fig.

« Cet ouvrage est purement philologique. J'en dis autant de celui intitulé : »

L'origine des pucés. Londres, 1749, in-16.

[P. 64]. Lampiris ou ver luisant, églogue latine et française, par P. Dan Huet, Paris, 1709, in-12.

« Il y a un grand nombre de poèmes sur les insectes. Je les » place à leurs classes respectives, autant qu'ils contiennent » des préceptes, et qu'ils appartiennent à l'entomologie, plus » particulièrement que par le titre. »

FIN.

[Note]

[La *Bibliographie entomologique* est analysée dans le Chap. VIII, § 2 ; on l'a reproduite ici, d'après l'exemplaire que M. le Dr Fabre (de Commeny) a bien voulu nous confier, aussi exactement que possible, notamment pour les analyses sommaires que Nodier a données d'un certain nombre d'ouvrages ; nous avons respecté même les erreurs de transcription et les fautes d'impression assez nombreuses ; on aurait pu, en comparant cette *Bibliographie* avec d'autres ouvrages de même nature, comme la *Bibliographia entomologica* de Hagen, signaler les inexactitudes, les omissions, etc. qu'on peut y relever ; mais ces rectifications auraient démesurément et sans grande utilité augmenté cette publication.]

PROMENADE DE DIEPPE AUX MONTAGNES D'ECOSSE

(1821)

CHAP. XXII. Productions naturelles.

[P. 205] Les parties des comtés d'Argyle et de Dunbarton que je parcourais appartiennent à la division des terrains de mica-schiste de M. Boué [A] dans son *Essai géologique sur l'Ecosse*, et c'est de carrières analogues qu'ont dû être tirés les matériaux des maisons resplendissantes d'Edimbourg. Il est ques-
 [P. 206] tion dans l'histoire de la conquête du Mexique || d'une petite ville bâtie en pierres si brillantes que les compagnons de Fernand Cortez s'imaginèrent de loin qu'elle était d'argent; mais Fernand Cortez n'avait pas de minéralogistes avec lui, et il serait un peu hasarde d'avancer qu'il entrât du mica-schiste dans sa construction. Quoiqu'il en soit, cette illusion se renouvelle soûvent aux bords du lac Lomond, et particulièrement au cap pittoresque de Firkin, remarquable par la nature et la physionomie des rochers qui descendent vers le rivage. Ce sont de grandes masses de schistes onduleux dont les écailles d'un blanc nacré imitent de loin l'écume des eaux
 [P. 207] agitées par || le vent et blanchies par les brisants de la côte. On dirait des vagues surprises et pétrifiées au moment où elles retombent parmi les vagues du lac, et dont l'éternelle immobilité contraste avec la mobilité sans fin de celles qui viennent expirer à leurs pieds. Il résulte des mesures prises par l'exact et savant géologue que j'ai nommé au commence-

ment de ce paragraphe. que le lac Lomond et le lac Katrine sont les plus profonds de l'Ecosse, observation qui peut expliquer l'opacité ténébreuse de leur couleur habituelle. Le premier a six cents pieds de profondeur près de Tarbet où le [P. 208] lecteur m'a laissé, et le second quatre cent || quatre-vingt sur presque toute son étendue.

Un des motifs qui m'avait déterminé à circonscrire ma solitude, c'était le désir de reconnaître avec un peu de soin les productions naturelles des montagnes d'Ecosse, préoccupé que j'étais de la persuasion qu'elles devaient être plus caractérisées, et s'il est permis de s'exprimer ainsi plus spécialement locales qu'elles ne le sont en effet. La géologie seule a ce caractère distinctif que j'aurais voulu trouver dans les autres catégories, et c'est précisément celle que j'entends le moins. Quant aux plantes j'étais dirigé par l'excellente *Flora* [P. 209] *Scotica* || de l'aimable et profond docteur Hooker [B], je l'étais par ses conseils, je l'étais enfin par l'admirable instinct de son guide ordinaire, vieillard vif, agile, ingénieux, pénétrant, comme le sont généralement ces montagnards, et qui ne manquait nulle part de retrouver la plante curieuse qui avait excité dans le savant professeur un sentiment de simple plaisir, de surprise, d'enthousiasme ou de ravissement, et de figurer sa sensation par des exclamations ou par des gestes qui ne m'ont pas trompé une fois sur l'importance de ma découverte. Enfin je me contentais de recueillir les [P. 210] espèces qui me frappaient le plus par || la nouveauté de leur aspect ; heureux d'en ajouter quelques-unes au riche envoi dont M. Hooker m'avait chargé pour Bory de Saint-Vincent [C], et certain de trouver auprès de celui ci des notions claires et brillantes qui prolongeraient long-temps le charme de mes explorations et le plaisir de mon voyage. C'est presque sous ses yeux que j'écris ces pages où rien ne m'est absolument propre que l'avantage d'avoir vu par moi-même en courant, dans une contrée peu connue, ce que je ne pouvais décrire que d'après les autres.

On se persuade mal à propos, quand on n'a pas l'habitude [P. 211] de ce || genre d'investigation. que les climats très-opposés diffèrent essentiellement dans toutes leurs productions végétales. Les hautes montagnes des pays chauds présentent souvent à l'observateur les mêmes plantes que les pays les plus septentrionaux du globe. Le voyageur qui vient de recueillir à leur base l'épais veloutier couleur d'argent, la laiteuse scévole, le manguier dont les rameaux plongés dans la mer par leur extrémité s'y chargent d'huîtres groupées comme les baies du pampre, s'étonne de changer de zone à mesure qu'il s'élève au-dessus du niveau de l'Océan, et de voir se succéder les plantes plus humbles qui naissent sous [P. 212] l'équateur, et même les plantes austères de l'Ecosse ou de la Laponie. Ainsi sur les flancs sauvages du Cobler et du Ben-Lomond, Bory aurait retrouvé avec moi les tubercules de pourpre du *boëmyce corallifère* [D] que nous avons vus briller dans les landes de l'Europe méridionale, et qu'il avait recueillis jusque sur les plateaux élevés de l'île Bourbon. Qu'on s'imagine la coupe en cône allongé où pétille le vin de Champagne, réduite aux proportions d'une miniature élégante, élevée de quelques lignes au-dessus du tapis des mousses vulgaires, et couronnant sa fraîche verdure d'un [P. 213] petit diadème de rubis, on se formera || quelque image de cet ornement des solitudes alpines. Comme je ne connais point de figure coloriée qui en donne une idée exacte, ce qui est loin de prouver qu'il n'en existe pas, j'ai cru devoir révéler aux dames qui herborisent dans les environs de Paris l'existence de ce charmant lichenoïde sur quelques points des côtes après de Fontainebleau et de Montmorency. en leur présentant un échantillon du *boëmyce corallifère* du Ben-Lomond (1). Il leur prouvera que la cryptogamie a aussi son [P. 214] luxe et ses bijoux, et que la || nature, qui a prodigué tous les trésors de son écrin sur les insectes, les plus méprisés,

(1) Voyez la figure 2. pl. I.

n'a pas traité les mousses avec plus de parcimonie que les scarabées et les chenilles.

Des touffes arrondies, d'un vert brunâtre, m'annonçaient plus loin, l'*hymenophylle de Townbridge* (1), d'abord découverte en Angleterre, observée depuis sur différents points de nos montagnes où elle est extrêmement rare, et retrouvée depuis par Bory dans cette île Bourbon qui a été pour lui si fertile en découvertes. Elle est remarquable par un aspect [P. 215] particulier qui rend compte de son nom grec. Ses frondes transparentes n'ont rien de la verdure compacte et de la consistance succulente des végétaux ; ce sont en effet des *feuilles membraneuses* qui affectent plutôt l'apparence de certains tissus soyeux ; car la Providence qui, suivant les termes de l'Écriture, a revêtu le lis d'une robe plus éclatante que celle des rois, n'a refusé ni la soie ni le corail aux derniers de ses sujets.

Une autre espèce de cryptogame très-digne d'attention est [P. 216] la *borrère dorée* (2) que M. Lichtfoot, auteur || d'une Flore d'Ecosse, et prédécesseur du docteur Hooker avait déjà trouvée au Ben-Lomond, mais qu'il avait prise mal à propos pour une plante connue en la rapportant au *lichen vulpin* de Linné. Nous ne l'avons jamais rencontrée, ni Bory, ni moi, en état de fructification, quoique nos yeux aient été souvent attirés, en différents pays, par ses coussinets élégants entremêlés de filaments de la plus belle couleur jaune, qui coupent d'une opposition singulière et piquante le ton sombre et le fond monotone des schistes, des gneiss et des basaltes.

La cryptogamie fait presque tous les frais de la parure des [P. 217] montagnes || à une certaine hauteur. Sur la multitude des mousses qui leur tient lieu des pointes courtes et déliées du gazon, rampe ce *lycopode* dont le pollen est plus connu pour fournir des éclairs à l'Opéra, que pour donner un asyle

(1) Voyez la figure 3, pl. I.

(2) Voy. la figure 1, pl. I.

à quelques jolis *mycétophages* recherchés de l'entomologiste. Qui croirait que le dernier comme le premier de nos spectacles mit à contribution jusqu'aux plus misérables cryptogames des régions qui se rapprochent du pôle, et que l'un des revenus de l'Europe septentrionale se fondât sur les flambeaux de nos furies et les feux follets de nos revenants ? C'est au mélodrame surtout qu'il est vrai de dire que la lumière [P. 218] vient du Nord : grand sujet de méditation pour les philosophes spéculatifs et pour les économistes politiques !

Comme ce n'est pas ici un journal d'histoire naturelle, il faut bien que je m'excuse encore une fois, auprès du lecteur, de l'insipidité de cette nomenclature obligée, et qu'il me pardonne de ne lui montrer que des mousses dans un pays dont les points élevés ne produisent guère autre chose. Parmi celles que le docteur Hooker y a observées et qu'il mentionne dans son inappréciable livre, j'ai reconnu avec un plaisir extrêmement vif, dont on ne peut donner d'idée aux personnes [P. 219] qui ne sont point accoutumées à ce genre de recherches, le *bry turbiné* (1) dont les petites urnes sont balancées sur de très-longes péduncules ; la *wessie aiguë* (2) qui s'amasse sur des fragments de rochers ; le *splachnum mniode* (3) chargé de bouteilles si régulières, et l'*encalypte streptocarpe* (4) dont la coiffe conique rappelle le bonnet pointu de nos gens de loi, ou cet instrument destiné à étouffer la lumière duquel une [P. 220] philosophie peut être plus éclairée que modeste a décoré autrefois notre ignorance (5).

Les landes froides et nues de l'Ecosse sont comme celles du reste des pays septentrionaux, couvertes par le *lichen des rennes* ; mais la nature qui a prodigué dans ces contrées la

(1) Voy. la figure 3, pl. II.

(2) Voy. la figure 4, *ibid.*

(3) Voy. la figure 1, *ibid.*

(4) Voy. la figure 2, *ibid.*

(5) On a longtemps confondu cette Mousse avec le *bry éteignoir* (*Bryum extingtorium* L.)

pâturer du précieux domestique des Lapons, n'y a point placé l'animal qui s'en nourrit. Nul grand quadrupède n'anime de sa présence les solitudes de la Calédonie, si ce n'est quelques bêtes fauves fugitives qui doivent même être assez rares. A [P. 221] peine un miaulement féroce indique || de temps en temps le chat-par-l, que toutefois je n'ai pas entendu ; et parmi les oiseaux, à peine un long sifflement, ou un clappement court et répété comme le cri strident de l'oie sauvage, indique la retraite du *ptarmigan*, espèce de gelinotte ou de *tétras*, fameuse parmi les montagnards, et qui vit au-dessus du domaine humide du héron et au-dessous de celui de l'aigle, dans la verdure basse, sombre, sévère, des arbustes herbacés ou des herbes arborescentes de la montagne, au milieu des *myrtils* aux baies noires et douces que j'ai si souvent dépoilées de leurs globules de jais dans les forêts de pins de la [P. 222] Carniole || et de la Croatie ; de l'*oxycoccus* dont la cerise éclatante appelle de loin le coq de bruyère, de la *daboëcie*, dont les fleurs purpurines pendent en grelots à sa tige. L'*andromède*, liée au rocher comme la vierge dont elle a reçu le nom, l'*airelle* et quelques bruyères dominant sur la triste *pyrole* aux quatre feuilles et sur le petit genêt anglais dont les frêles rameaux, armés d'aiguillons recourbés, accrochent et retiennent les flocons de la laine d'un mouton errant et libre, et confient en échange à sa toison les dépouilles de leurs fleurs d'or.

Mes recherches entomologiques [E] ont été infiniment [P. 223] moins fructueuses || que je ne me l'étais promis. Quoique nous fussions parvenus au commencement de Juillet, époque assez avancée de la saison même pour l'Ecosse, et que le temps fût aussi favorable qu'on pouvait le désirer, peu d'insectes encore s'étaient confiés aux douces promesses de la température ; ou plutôt la constitution de cette humide et froide atmosphère ne permet jamais qu'à un très-petit nombre d'espèces de subir leurs métamorphoses et d'arriver au dernier terme de leurs développements. L'attention la plus scru-

puleuse et l'habitude la plus exercée ne m'ont fait observer dans les montagnes d'Ecosse, que deux ou trois espèces de [P. 224] teignes et de pyrales assez vulgaires, et une dizaine de coléoptères frileux qui se tenaient cachés sous les pierres ou enveloppés des couches épaisses des sphaignes, comme d'un vêtement d'hiver. Encore appartenaient-ils presque tous à la famille des *carabiques*, que je soupçonne devoir être fort riche dans ce pays rarement exploré, puisqu'il m'a offert, entre autres espèces très rares, quatre espèces entièrement nouvelles, dont l'une que je dois à la bienveillance du docteur Hooker, et que je me suis fait un agréable devoir de lui dédier (1).

[P. 225] Je me hâte de sortir de ces détails, dont je me suis occupé moins longtemps sur le Ben-Lomond qu'il ne m'en a fallu pour les écrire. Le goût le plus vif pour quelques études spéciales, dont on a contracté l'habitude et le besoin, ne balance pas longtemps cependant les plus fortes émotions qu'il ait été donné au cœur de l'homme de connaître ; et comment trouver de la place pour une manie quand on cède à la puissance d'un sentiment qui contient tous les [P. 226] sentiments à la fois ? Il n'y a pas là une faculté de l'âme qui ne soit occupée, pas une qui ne s'agrandisse, qui ne reçoive la révélation assurée de tout ce qui lui reste de forces. Il faudrait renoncer à un homme que le hasard placerait tout seul au sommet d'une haute montagne, entre le ciel et les abîmes, et qui ne découvrirait pas en soi une âme d'homme. L'air des montagnes est trop généreux pour les organisations communes. Les reptiles n'y vivent plus.

(1) *Carabus Hookeri*. *Affinis certe C. Auronitenti, sed duplo minor. Apteris, elytris sulcatis viridibus, lineis elevatis externis apice tricrenatis, N.*

[Notes explicatives]

[Cet intéressant chapitre d'histoire naturelle a été analysé dans plusieurs endroits de la première partie, notamment pour les renvois A, B, C, D, E placés dans le texte :

A. Chapitre XII, § 1 : Renseignements sur les géologues qui ont étudié l'Ecosse.

B et C. Chapitre VII, § 2 : Renseignements sur les botanistes Hooker et Bory de Saint-Vincent.

D. Chapitre XI, § 2 : Sur les plantes observées par Nodier et dessinées par Bory de Saint-Vincent.

E. Chapitre VIII, § 3 : Pour la partie entomologique de ses observations.]

SUR DES SPHINX DES ENVIRONS DE MONTBÉLIARD

(1829)

[P. 213].

QUELQUES GRAVES ERREURS EN HISTOIRE NATURELLE, COMBATTUES DEPUIS LONGTEMPS PAR LES VRAIS SAVANTS. — COMMENT ELLES SE SONT ÉTENDUES A TOUS LES PAYS, ET PROLONGÉES DANS TOUS LES AGES.

TRAITÉ DES ANIMAUX AIAINT AISLES, *qui noisent par leurs piquevres ou morsures, avec les remèdes.* — *Outre plus une histoire de quelques mouches ou papillons non vulgaires apparues l'an 1590, qu'on a estimées fort venimeuses; le tout composé par Jean Bauhin. Imprimé à Mont-Béliard, 1593; petit in-8, fig.; mar. bleu, rel. par Simier.*

Ce livre, qui est extrêmement rare, surtout avec la figure, peut être regardé comme un des plus curieux monumens des progrès de l'observation philosophique au seizième siècle. Une certaine espèce de papillons, que Bauhin décrit avec une grande exactitude, s'étant étrangement multipliée en l'année 1590, qui fut fort remarquable par ses chaleurs inaccoutumées, le peuple attribua généralement à cet animal, qui avoit été fort rare, et par conséquent fort peu observé jusqu'alors, une foule d'accidens dont il auroit été facile de trouver ailleurs [p. 214] l'origine naturelle, s'il n'étoit pas de l'absence de l'esprit de l'homme de se saisir avidement des premières hypothèses qui s'offrent à son esprit et de ne s'en départir qu'avec peine. Cette apparition ayant concouru

avec une épizootie qui frappa une quantité considérable de bestiaux, on ne douta pas que ces bestiaux n'eussent été piqués par l'aiguillon de ces mouches, c'est-à-dire par la trompe de ces papillons, bien que cet aiguillon soit « trop mol, comme le remarque judicieusement le sage Bauhin, pour percer la peau du bestial ou de l'homme ». C'est cette question que Bauhin examine avec un esprit de critique et une force de raisonnement qui feroient honneur aux observateurs d'un siècle plus perfectionné, et que Félix Platner, excellent médecin de Bâle, décide avec encore plus d'autorité dans une lettre dont Bauhin, son ami, a enrichi son excellent petit livre. La planche en taille douce qui accompagne ce volume, et dans laquelle cet insecte est représenté avec quelques autres de la même famille, offre le portrait fort ressemblant du *sphinx du liseron* de Geoffroy, innocent objet de ces ridicules inquiétudes du peuple et de ses superstitieuses cruautés. Tous ceux de ces malheureux papillons que l'on parvenoit à saisir étoient brûlés impitoyablement, comme des émissaires du mauvais esprit. J'ai remarqué depuis, dans le même pays, que le *sphinx du liseron*, qui n'y est pas absolument rare en quelque année que ce soit, se montre effectivement en bien plus [p. 215] grand nombre à la fin des années où la température a été très chaude, et qu'il devient alors aussi vulgaire que les espèces les plus connues, surtout au coucher du soleil. J'ajouterai, au reste, comme une preuve assez curieuse de la persistance des préjugés populaires, que ce bel insecte n'a pas perdu, depuis deux siècles et demi, sa mauvaise réputation, et que l'on croit encore à Montbéliard, comme au temps de Bauhin, que la trompe souple et mobile qu'il a reçue de la nature pour aspirer

le nectar des fleurs, est pour les bestiaux un instrument d'empoisonnement et de mort. Comme il n'y a point d'erreur si grossière qui n'ait son explication dans quelque faux rapprochement d'idées, il faut avouer, à l'honneur de l'intelligence humaine, que cette méprise peut être fondée sur le rapport qu'on a remarqué entre l'époque de l'apparition de ces insectes et celle du développement des maladies épizootiques ; mais si on se rappelle ce que j'ai remarqué ci-devant, que les années où le *sphinx du liseron* apparoissoit en grand nombre étoient précisément celles où le thermomètre s'étoit élevé et maintenu au plus haut degré, on comprendra facilement que les accidens des contagions pestilentiellles se reproduisent comme simultanément avec ce phénomène, sans en être le résultat. Ce sont deux effets très divers et très indépendans d'une même cause.

Le peuple nourrit dans tous les pays des préjugés [p. 216] de la même espèce contre des animaux très innocens, qu'il poursuit avec cruauté, sans s'aviser qu'ils ont une destination utile dans l'ordre de la nature, et à laquelle le bien-être même de l'homme est quelquefois intéressé. Je citerai, parmi ces espèces proscrites, le lézard vert, la plupart des couleuvres, et surtout cet orvet, si impuissant pour le mal et si essentiellement inoffensif, dont le seul aspect cause des attaques de nerfs à une petite maîtresse. Il faut dire ici que ces préventions sont universelles, et que je n'ai vu aucun peuple qui en fût exempt. En Dalmatie, où il y a beaucoup d'hommes éclairés, personne ne doute que le *typhus* contagieux qui désole souvent les belles campagnes de Narente, et qui en décime presque tous les ans la population, ne soit produit par le seul contact d'une mouche

extrêmement vulgaire, qui porte des germes de mort partout où elle se repose. J'ai fait tous mes efforts pour reconnoître bien distinctement l'espèce de cette mouche, sans pouvoir y parvenir, soit parce que les habitans ne sont pas exactement d'accord sur ses caractères, soit parce qu'ils attribuent indistinctement la même influence à beaucoup d'espèces différentes : ainsi, on m'a indiqué tour à tour des *culex*, des *tipules*, des *diptolèpes*, etc., c'est-à-dire des insectes qui n'ont pas le même caractère générique commun. Comme la contagion dont on la croit l'agent ne se communique pas par la pipûre, mais par [p. 217] l'attouchement, on suppose qu'elle résulte des sucs de quelques plantes vénéneuses dont ces petits animaux se nourrissent, et qu'elles déposent sur les corps auxquelles elles viennent s'attacher. Mais quel est cet arbre poison, ce mancenillier d'Europe, dont la funeste puissance ne se manifeste que par l'intermédiaire d'un petit insecte ? N'est-il pas plus probable que le développement de ces mouches, dont la larve habite probablement les marais de Narente, favorisé dans les années de chaleur par la température qui dessèche leurs eaux, concourt nécessairement avec celui des exhalaisons méphitiques de ces marais, et que l'on prend encore ici un effet simultané pour une cause. Ainsi, à supposer qu'on dessèche jamais les marais de Narente, le *typhus* et les mouches disparoissant à la fois, le préjugé restera.

Jean Bauhin est aussi l'auteur d'une *Histoire notable de la rage des loups, advenue en 1590*, imprimée à Montbéliart en 1591, petit in-8, et que je n'ai jamais eu le bonheur de trouver ; elle n'est pas moins rare que le *Traité des animaux aians aisles*. La planche presque introuvable de ce dernier ouvrage est un grand feuillet

plié, composé de deux parties réunies sur un onglet, et où sont représentées en 17 figures, sous les lettres ABCD, quatre series de sphinx vus dans tous les sens. La première est certainement, comme je l'ai dit, le *sphinx du* [p. 218] *liseron* ; je suis porté à croire que la seconde est le *sphinx de la vigne*, et la troisième le *moro sphinx* de Geoffroy. Mais Bauhin n'a décrit soigneusement que la première ; et, quoique les portraits soient excellens pour le temps, il seroit difficile d'y reconnoître parfaitement des espèces dont la différence spécifique consiste le plus souvent dans un caractère presque insaisissable à la vue. Cette gravure a cela de très curieux qu'elle contient, je crois, les premières figures passables d'insectes qui aient été données, le volume d'Aldrovande n'ayant paru que neuf ans après, en 1682. Platner dit toutefois, dans sa lettre, qu'il a l'image d'un tel papillon, « prins plusieurs » ans y a, à Milan, taillée en cuivre et imprimée, avec » une longue trompe, plusieurs pieds, comme une beste » horrible et dangereuse, et qu'on tenoit pour un » monstre ». Mais ce livre n'est point connu, et il est fâcheux que Platner ne l'ait pas cité.

[Cet essai est extrait des *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, parus en 1822, paragraphe XXVII.

Il a été analysé dans la 1^{re} partie, chap. IX, § 1^{er}.



Prionus coriarius.

SUR LES SCARABÉES DES HIÉROGLYPHES

(1829)

[P. 408].

INTERPRÉTATION DES HIÉROGLYPHES. — RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES ET ENTOMOLOGIQUES SUR LE SCARABÉE SACRÉ DES ÉGYPTIENS, SES SIGNIFICATIONS, SES ATTRIBUTS, SES ESPÈCES ET SES VARIÉTÉS (EXTRAITS).

ΩΡΟΥ ΑΠΟΛΛΩΝΟΣ Ιερογλυφικα. — ORI APOLLINIS de sacris notis et sculpturis libri. Parisiis, Kerver, 1551, in-8, x, 242, et un feuillet pour l'enseigne du libraire, qui représente un terme.

[P. 410] ...Le *scarabée sacré* est un des hiéroglyphes les plus multipliés de l'écriture monumentale. Il n'est pas moins abondant comme amulette ou comme momie, et c'est un fait très naturel, car il exprime, suivant Orus Apollo, des idées qui, bien que fort imposantes, se reproduisent souvent : la naissance, le père, l'homme, le monde, le soleil, l'immortalité. Le *scarabée sacré* vaudroit donc la peine d'être reconnu par son nom véritable et désigné par les caractères propres de son espèce, s'il constituoit une espèce caractérisée. C'est ce que M. Caillaud avait entrepris et sa découverte est, je crois, devenue classique en archéologie. Je n'ai certainement aucun intérêt à en contester l'importance, mais on va voir qu'elle se réduit à bien peu de chose.

1° L'insecte que M. Caillaud a rapporté de Nubie n'étoit point totalement inconnu des modernes, comme on l'a publié et sa consécration hétérodoxe n'est pas même chose nouvelle. [P. 411] Il en existoit un exemplaire dans le cabinet d'Isert, et || le rapport frappant de sa stature avec celle de l'*ateuchus*

sacer de Fabricius, déterminâ ce savant méthodiste à lui imposer le surnom de *profanus*. Voyez *Systema Eleutheratorum*, tome I, page 56, édition de 1801.

2° Le passage d'Orus Apollo qui a déterminé l'hypothèse de M. Caillaud sur l'individualité spéciale du vrai *scarabée sacré*, ne me paroît pas concluant. Le voici dans la traduction de Régulier : « cette espèce rayonnante est ressemblante » au chat ; elle est consacrée au soleil, tant à cause des rayons » qui semblent sortir d'elle, que parce que la prunelle du » chat, à laquelle elle ressemble, change avec le cours diurne » de cet astre, s'allongeant à son lever, devenant ronde vers » son midi, et si petite lorsqu'il est près de se coucher, qu'elle » se réduit presque à rien. C'est en conséquence de tout cela » que la statue du soleil dans Héliopolis, avoit la figure » d'un chat ». Or, rien ne ressemble moins à un chat que l'*ateuchus profanus*, et je ne sais ce que le prétendu Orus Apollo entendroit par les rayons qui sortent de lui, car c'est peut-être le plus mat des coléoptères à reflets métalliques. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que le pédant qui recueilloit avec peu de savoir ces bribes inintelligibles dans quelques manuscrits fort suspects, ne se comprenoit pas lui-même en écrivant cette étrange définition, et cela lui est arrivé fort souvent.

[P. 412] 3° La seconde autorité de M. Caillaud est celle qu'il tire des *scarabées* amulettes, parmi lesquels il s'en trouve quelques uns de dorés. De là cette conséquence : le *scarabée sacré* étoit donc doré. Mais il y a des *scarabées* amulettes, verts, il y en a des bleus, il y en a des rouges, il y en a des fauves, il y en a qui n'ont que la couleur naturelle à la terre du potier, et le plus grand nombre d'entre eux n'ont point d'analogues en couleurs parmi les espèces naturelles. Il faut donc renoncer à cet argument, qui ne prouve rien parce qu'il prouveroit trop. Nos églises regorgent de saints dorés, et personne n'imagine que saint Roch ou saint Maclou ait eu la cuisse d'or de Pythagore.

4° Si M. Caillaud avoit pris la peine de relire cet endroit d'Orus Apollo, il y auroit vu qu'Orus Apollo lui-même étoit très contraire à la théorie du *scarabée sacré* individualisé dans une espèce, puisqu'il désignoit trois espèces fort distinctes de *scarabées sacrés*, ce qui, au point où nous sommes parvenus, feroit perdre à la découverte dont il s'agit les deux tiers de son importance s'il lui en restoit encore. Régnier observe naïvement là-dessus que Pline reconnoissoit plus de trois espèces de scarabées, et il est prouvé par les hiéroglyphes, les amulettes et les momies, que les Egyptiens en avoient consacré plus de douze. Nous voilà bien loin du VÉRITABLE *scarabée sacré*.

[P. 413] La question étoit mal posée. Ce n'est pas une couleur que les Egyptiens ont honorée dans la consécration de leur sublime emblème du *scarabée*; ce sont des faits d'observation qui exprimoient intelligiblement des croyances solennelles. Le *scarabée sacré*, suivant les Egyptiens, s'engendrait d'un seul être, ce qui est, dans toutes les théories religieuses des peuples, le signe du plus haut degré d'organisation. Il n'étoit pas porté dans le ventre d'une femelle, et toutes les générations qui devoient procéder de lui résidoient dans une masse qu'il rouloit avec puissance, d'abord de l'orient à l'occident, et puis de l'occident à l'orient pour lui faire prendre la figure du monde ou celle du soleil. Ceci étoit un double emblème de la création, celle de tous les êtres par l'androgynie, et puis celle du globe, destiné à devenir à lui seul l'habitation de tous les êtres produits. On me dispensera de dire que c'étoit là de la mauvaise physique, de la détestable zoologie. Les plus hautes philosophies qui aient éclairé les peuples, se sont appuyées quelquefois sur des systèmes plus absurdes encore.

Le VÉRITABLE *scarabée sacré*, ce n'est donc pas une espèce particulière, choisie en raison de sa ressemblance fort éloignée avec des animaux d'un autre genre, ou en raison de sa couleur; ce qui a été *sanctifié* en lui, c'est une faculté ou un *habitus* que possèdent en commun beaucoup d'espèces de

[P. 414] *scarabées*, et qui consiste à enfermer leurs œufs dans une masse de matière stercorale roulée en boule, qu'ils conduisent sans de grands efforts aux endroits les plus propres à favoriser le développement de leurs larves, ou à leur fournir une retraite. Le *scarabée sacré*, c'est donc, quel qu'il soit, le *scarabée orbivolve*, et les Egyptiens en reconnoissoient, comme je l'ai dit, une douzaine d'espèces qu'ils ont figurées en amulettes ou conservées en momies.

De tous les *scarabées orbivolves*, il n'y en a point de plus commun dans ces régions transméditerranéennes que *l'ateuchus sacer* et *l'ateuchus laticollis* de Fabricius, qui ne diffèrent l'un de l'autre que par une particularité très sensible dans les amulettes ; c'est que le premier a les élytres lisses, et tout au plus marqués de quelques points rares, tandis que l'autre les a régulièrement sillonnées. Ces deux espèces, que l'on voit perpétuellement occupées à rouler dans les sables un globe d'un noir opaque, ont dû frapper les premières l'attention du peuple, et prêter avant aucune autre, aux philosophes de ces âges poétiques, le sujet d'un de leurs emblèmes. C'est cette considération qui a déterminé les méthodistes à imposer au premier des deux le nom de *sacer*, non comme individualité spéciale et absolue du *scarabée sacré*, mais comme son type le [P. 415] plus vulgaire. Il n'est pas || naturel de penser en effet que les Egyptiens soient allés recueillir bien loin d'eux un insecte très rare, pour figurer une idée qu'il importoit de faire tomber sous les sens de tous les hommes quand ils en avoient l'équivalent multiplié par millions sur les bords de leur fleuve, et sur les grèves de leur mer. Or *l'ateuchus profanus* est peut-être l'espèce la plus rare de cette famille. L'exemplaire d'Isert ne venoit pas d'Egypte ; il venoit de la côte de Guinée.

Que si l'on objecte qu'il est naturel au peuple d'honorer et de diviniser les objets en raison de leur rareté, je répondrai que tel n'étoit pas du moins le caractère de la religion égyptienne, où tous les emblèmes sont figurés sur les êtres les plus fréquens, et d'après les notions les plus répandues. Nos

antiquaires n'ont pas été réduits à chercher au fond de la Nubie le type du chien, du chat, de la cigogne, de l'ibis et du crocodile.

Après ces deux espèces, il y en a dix autres, je le reconnois, qui ont offert le même caractère ou auxquelles on l'a attribué, et qui figurent parmi les momies et les amulettes. M. Passalacqua n'avoit qu'un *scarabée* momie, qui étoit annoncé comme *scarabée* sacré. C'étoit la femelle du *copris emarginatus*, qui est bien une espèce analogue aux *ateuches*, mais qui ne leur est pas congénère. Les *scarabées* momies du [P. 416] Musée Charles X que j'ai vus jusqu'ici, sont des femelles de *copris emarginatus* et de *copris lunaris*.

Les *scarabées* amulettes diffèrent entre eux comme les *scarabées* chiographiés des hiéroglyphes et comme les *scarabées* momies destombeaux. Le plus grand nombre offre des formes assez précises pour qu'on puisse y reconnaître distinctement l'espèce, car l'artiste égyptien se piquoit d'exactitude, et ses figures l'emportoient quelquefois en précision sur celles des insectes factices si malheureusement inventés en Angleterre ou en Allemagne, à la honte de la science. Il est donc de toute évidence qu'il y avoit autant de *scarabées sacrés* reconnus en Egypte, qu'il y a de figures diverses dans les amulettes ; car il faudroit supposer, pour établir le contraire, que leurs variétés sont le fruit d'un simple caprice de l'ouvrier, et c'est ce qui est insoutenable, puisque tous les caractères spéciaux ont été soigneusement conservés dans ces fidèles imitations. Il n'y a pas de foible étudiant en entomologie, qui ne puisse reconnoître dans les *scarabées* amulettes, outre ceux que j'ai nommés, l'*ateuchus pillularius*, l'*ateuchus flagellatus*, l'*ateuchus rotens*, le *geotrupes punctatus*, et au moins un *onitis*. Les traits spécifiques sont si marqués qu'Orus Apollo en a tiré par hasard une induction fort singulière qui se trouve [P. 417] juste. « Cette espèce de *scarabée*, dit-il, en parlant » de sa première espèce des *scarabées sacrés*, a trente doigts, » symbole des trente jours du mois, que le soleil emploie à

» parcourir les douze signes du zodiaque. » Orus Apollo est à coup sûr le premier écrivain qui ait remarqué que les insectes de cet ordre ont cinq articles aux tarses.

Une chose qu'il faut ajouter à propos du premier *scarabée sacré* d'Orus Apollo, c'est que je n'oserois assurer que tous ceux que j'ai vus figurés en amulettes fussent orbivolves ; mais on comprend qu'une grande analogie de configuration et d'habitudes ait trompé quelquefois la dévotion populaire, et que certaines consécrationns ont pu être fondées sur des apparences. Cela n'est pas rare dans l'histoire des idolâtries.

La seconde espèce d'Orus Apollo a deux cornes et la ressemblance du taureau. C'est bien le *copris taurus* de Linné, de Geoffroi, d'Olivier, de Fabricius, d'Illiger, de Panzer ; et il n'est pas étonnant que les Egyptiens l'aient consacré à la lune ; car le croissant de la lune est pittoresquement exprimé par la fine découpeure et le jeu mobile du cimier de son chaperon.

La dernière a une corne et la figure de l'ibis. On auroit bien de la peine à trouver un coléoptère de cette famille qui eût la figure de l'ibis. Je présume que le faux Orus Apollo a [P. 418] mal com || pris ses autorités, et qu'il a voulu parler d'un insecte dont la tête est armée d'une pointe longue, menue, un peu arquée comme le bec de l'ibis. Ce seroit le *copris lunaris*, qu'on rencontre fréquemment en Egypte, et dont la femelle, que nous avons remarquée plusieurs fois parmi les momies, n'est pas moins commune sous la forme d'amulette. Ce troisième *scarabée* étoit consacré à Hermès.

[Cet essai, très remarquable par la précision des détails entomologiques, est aussi extrait des *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque* (paragr. LII), parus en 1829 et analysé dans notre chapitre IX, § 1 ; on trouvera dans ce chapitre des renseignements sur le voyageur Cailliaud.]

VIII.

EXAMEN CRITIQUE

Par

M. Ch. Nodier,

DES

LETTRES A JULIE

SUR

L'ENTOMOLOGIE*,

PAR M. E. MULSANT.



* A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON-MARVIS, RUE DU JARDINET, N° 13.

A LYON,

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

—
1833.

[Le titre de la page précédente n'est que la reproduction approchée
de l'original].

EXTRAIT

Du Journal le Temps,

(26 Février et 8 Mars 1832.)



PREMIER ARTICLE.

Je disais l'autre jour ici, je ne sais à quel propos, que la création des insectes était le produit d'une Genèse particulière, plus élégante, plus complète, plus heureuse que l'autre, à laquelle il y a bien quelque chose à reprendre. Je disais qu'il n'y avait presque point de phénomène et de fantaisie qui ne s'appuyât de quelque exemple dans ce monde merveilleux, où la puissance productrice a semé abondamment tous les types de ses imaginations. Demandez à Raphaël une arabesque capricieuse, riche en griffons et en chimères ; demandez à Callot l'idéal grotesque de quelque ménagerie fantastique ; demandez aux Pêris et aux fées les privilèges les plus incroyables dont elles aient jamais doué un prince favori ; et puis, prenez cette loupe ou ce microscope, et je vais vous faire voir tout cela dans les insectes et dans les infusoires !

Ceci pourrait suggérer un petit roman d'histoire naturelle dont la composition coûterait peu de chose aux études de l'auteur, et qui vous égarerait pourtant dans un monde bien plus extraordinaire que celui des *Mille et une Nuits*, quoiqu'il fût aussi vrai que l'autre est faux ; je réunirais seulement dans mon héros quelques facultés dispersées dans ses congénères. Dieu l'aurait fait tel, sans doute, s'il ne lui avait convenu de maintenir, pendant quelques siècles, l'équilibre des espèces, et il le fera probablement ainsi un jour, s'il ne s'ennuie de son ouvrage. Le droit que je vous demande, au reste, c'est tout au plus celui que vous avez accordé à l'auteur du *Télémaque* et à celui du *Grandisson* qui n'ont réellement pas abusé de la permission d'inventer.

Voici donc mon *Grandisson* qui vient de sortir de l'œuf comme

[P. 2.] Castor et Pollux. La nature saura pour lui que les jours aimables et glorieux de la vie sont d'une courte durée, et qu'on n'en jouit pas sans y être préparé par un long et laborieux apprentissage. Il quitte peu les lieux où il est né, ou ne parcourt les environs qu'à un faible rayon de distance, pour reconnaître son empire héréditaire de la terre et du ciel. Que ferait-il plus loin ? Il n'a ni beauté pour plaire, ni organes pour aimer. Avant d'éprouver le besoin de dépouiller sa robe obscure, il n'éprouve que celui de vivre, destinée peu digne d'envie si elle était achevée, mais qui est au moins sans douleur !

Le temps arrive. *Grandisson* travaille pour la première fois. Il se tresse une forte nasse de bourre, ou se file un cocon de soie, ou se construit avec une matière plus fine, plus souple et plus solide que le vélin, quelque magnifique étui de momie ou masque bizarre, et tout bigarré par dehors de brandebourgs et de chevrons dorés d'une admirable symétrie, qu'il suspend par un fil tenace aux rameaux mouvans d'un arbuste ; ou bien il incruste son tombeau provisoire dans l'interstice presque invisible de deux pierres ; ou bien il s'emprisonne dans une gondole étroite et fermée, composée de sable, de glaise et de brins de joncs, et il livre au cours des eaux l'espérance de sa résurrection prochaine. Il ressuscitera, et la fable du Phénix ne manque pas de se réaliser cent mille fois, à toutes les matinées du printemps, dans la promenade d'un naturaliste.

Il est ressuscité. Ce n'est pas lui, et c'est lui : c'est l'être de la vie passée sous une forme nouvelle, avec tous les avantages qu'il a conquis dans sa métamorphose. Voyez plutôt ! Dans l'eau il plonge avec des ailes cachées ; dans l'air, il vole en laissant pendre derrière lui des rames inutiles. Toute la terre lui appartient, mais elle n'est pour lui qu'un point de repos entre les empyrées et les océans qui lui appartiennent comme elle. Ces ailes qu'il déploie ne ressemblent à aucune autre aile. La nature plus favorable a entrecoupé leurs membranes de nervures agiles et vigoureuses ; elle les a inondées d'une multitude d'atomes qui surpassent l'or et les diamans, et dont le moindre étale sous la lentille de l'observateur la fine découpeure de la plume d'un oiseau ; elle les a revêtues enfin dans le plus grand nombre de ses espèces de cuirasses resplendissantes devant lesquelles pâlirait tout le luxe de l'Asie, au jour du triomphe d'un sultan.

[P. 3] Il est ressuscité, beau, puissant et passionné, car il ne ressuscite que pour des jours de gloire et d'amour. — Pauvre insecte, si méprisé du vulgaire, et qui réunit dans sa vie tout ce que vous demanderiez à l'éternité ! — Il est parvenu de métamorphose en métamorphose à la dernière de ses formes qui tombe sous le sens de l'homme, et qui n'est peut-être elle même qu'un faible essai de celles que lui préparent les éternelles transformations de la matière. — Mais la providence de l'insecte ne l'a pas laissé nu et sans défense, comme vous. Elle lui a donné avec sa riche armure tous les outils de l'industrie, toutes les armes de la guerre, et tous les instincts de la prudence la plus consommée. Il porte des tarières pour percer, des pieux pour fouir, des scies pour couper, des tenailles pour arracher et pour rompre. Il presse sur sa poitrine une épée acérée et mobile, traîne après lui un sabre tranchant, renferme dans des gaines rétractiles un poignard invisible et empoisonné, fait jouer des pistons qui lancent au loin des liqueurs âcres et dévorantes, et long-temps avant l'invention de la poudre, il était déjà muni de l'appareil d'une foudroyante artillerie, qui a, comme l'autre, l'explosion, le feu et la fumée.

N'allez pas vous imaginer qu'il manque d'une seule des ressources que la civilisation cède si lentement à vos efforts. Il construit des casernes, il élève des cités, il creuse des *tunnels* de cinq cents lieues sous les villes, sous les fleuves, sous les montagnes ; il arbore sur les points élevés des télégraphes lumineux ; il sème des clartés vivantes à la lisière des bois ; il inonde la nuit d'escadrons aériens et flamboyans qui s'abattent à la cime des arbres comme une pluie d'étoiles. Il n'ignore aucune de vos voluptés. Sa nourriture se compose d'ambrosies délicieuses, que vous êtes quelquefois trop heureux de lui dérober ; il s'entoure de parfums si doux ou si enivrans, que vous les calomniez en les comparant au musc, à l'ambre et à la rose. Quant à la pompe de ses vêtements, rien ne peut en donner une idée à ceux qui n'ont vu que les cours de l'Orient dans leur plus magnifique splendeur. La pourpre et la soie, l'azur et le vermillon, l'émeraude et le rubis ne sont que le faste de l'homme ; je vous montrerai dix mille insectes qui perdraient tout à échanger leur toilette contre celle de Cléopâtre. On croirait que la nature émerveillée de son ouvrage, quand elle eut produit les pierres précieuses, regretta de ne les avoir pas animées, et que c'est pour réparer sa distraction qu'elle inventa les insectes.

[P. 4] Je suis obligé d'avouer en toute humilité que je ne crois pas sans restriction aux prodiges dont il est parlé dans Ovide et dans la *Bibliothèque bleue*. Ce n'est pas ma faute ; c'est mon malheur. Je n'ai jamais pu comprendre le mystère qui est attaché à l'anneau de Gygès, au chapeau de Fortunatus, et au talisman du prince Lutin, quoiqu'il soit bien difficile de contester l'existence de ces grands personnages de l'admirable secret de l'invisibilité. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Créateur des insectes y a suppléé en leur faveur par d'ingénieux artifices qui ne laissent presque rien à désirer. La plupart des phalènes qui vivent appliquées au tronc des arbres se confondent à l'œil de l'observateur avec leurs mousses et leurs lichens. Il y en a une qui se dérobe aux regards, sous ses ailes fauves et frangées, dans un bouquet de feuilles sèches, et quand un coup de vent emporte feuilles et phalènes, on ne sait si c'est le papillon qui a perdu sa tige, ou la feuille qui a gagné des ailes. Ne vous réjouissez pas trop vite de la conquête d'un *elater* d'espèce rare ; vous comptez sans le ressort qu'il fait jouer à propos, et qui l'emporte à dix pie ls de vous dans son lit de gazon. Les *cryptocéphales* et les *eumolpes* qui vous entendent par tous leurs sens, se laissent tomber au moindre bruit de la branche qui les balance, et disparaissent immobiles entre les grânes mûres dont la terre est jonchée ; vous ne les retrouverez plus. La famille des *anobies* doit ce nom à l'art prestigieux avec lequel elle contrefait la mort, et qu'elle porte à un tel degré d'obstination et de courage, que les mutilations les plus barbares ne lui arracheraient pas un mouvement de douleur, un symptôme d'existence et de sensibilité. C'est que les *anobies*, qui savent tant de choses, croient que la mort est un état respectable pour tous les êtres vivans. Dieu a probablement oublié de leur révéler l'hyène, le vautour et l'homme.

Il a pu se dispenser aussi, en dotant les insectes de la faculté des métamorphoses, et de la faculté plus extraordinaire encore de se perpétuer sans le concours des sexes dans une multitude de générations, de les faire participer eux seuls, ses favoris de la création, au privilège exclusif de son immortalité ; mais il se réserve certainement le droit de l'emprunter, quand le temps sera venu, à un obscur animalcule qu'il a semé, un jour de caprice ou d'ironie, dans le sable des gouttières. Il y a cent cinquante ans qu'un

[P. 5] philosophe trouva la dépouille depuis long-temps dessé || chée du *tardigrade rotifère* dans une pincée de poussière, sous une des vieilles tuiles de son grenier ; et depuis cette époque, l'atome vivant a rajeuni trois fois de demi-siècle en demi-siècle, plus agile, plus robuste et plus industriel, sous une goutte d'eau pluviale.

Ce sont là, si je ne me trompe, de belles histoires fantastiques, et je me reprocherais amèrement de n'en pas tirer quelque induction orthodoxe dans une occasion si favorable ; mais l'attrait de l'habitude l'emporte, et j'aime mieux vous faire un conte qu'une homélie, soit que cela m'amuse davantage, soit que j'aie quelque motif à moi connu de redouter de plus en plus les avis de *Gil-Blas*.

Mon père avait à Paris un ami, né le même jour que lui, et dont vous avez peut-être entendu parler, quoiqu'il fut de l'académie : il s'appelait Naigeon. C'était le type incarné de la philosophie du 18^e siècle, un fanatique d'intolérance de fort bonne compagnie, une espèce d'athée coquet possédé de prosélytisme, qui passait sa vie à faire des conquêtes au néant, et qui était enchanté dans son cœur que le polythéisme se fût réduit à une seule tête, pour avoir plus de facilité à la couper ; savant homme, du reste, en grec et en latin, mais ne sachant de l'histoire des productions de la nature qu'autant qu'il en faut pour distinguer le vélin du *papyrus* et le maroquin d'Alep du maroquin de Lisbonne, car c'était aussi un bibliomane déterminé.

Un jour que nous nous promenions aux environs de Paris, je ne sais quel fâcheux hasard nous rendit témoins de l'autopsie d'un cadavre exhumé par autorité de justice. A cet horrible aspect, Naigeon triomphant me saisit par le bras, en s'écriant d'un ton d'amère dérision : Cherche là-dedans les élémens d'un corps glorieux ! — Je ne répondis point, d'abord parce que j'aurais été fort embarrassé de répondre, et puis par ce que j'étais extrêmement pressé de rentrer chez moi pour y ouvrir une boîte de chrysalides qui devait m'être arrivée le matin de la plus australe de nos provinces. Une heure après, nous étions assis dans mon cabinet, et Naigeon prenait, comme on peut le croire, une part très-passive à ma joyeuse exploration. Une idée me frappa. Je rompis une de mes chrysalides par le milieu, et je dis, en lui montrant cette sanie bourbeuse, sans vie, sans fermentation et sans formes : Cherchez là-dedans, M. Naigeon, les élémens d'un corps

[P. 6] glorieux ! — Il me regarde sans parler. Je continuai. — Je viens pourtant de tuer la plus belle des créatures de Dieu, le sphinx du laurier-rose. Trois mois plus tard, il aurait fait le charme de vos yeux et la gloire de la nature. — Il hésita un moment. — Je connais cette objection, reprit-il en affectant de sourire, mais le mystère de cette transformation tombe sous nos sens. — Et le mystère de la nôtre n'y tombe pas, j'en conviens, répondis-je avec plus d'assurance. L'esprit des créations éternelles a probablement pensé que la résurrection de Platon valait bien la peine d'être distinguée en quelque chose de celle d'une chenille.

Je ne me lasserai pas de le dire : l'insecte est le roi du monde, et c'est au perfectionnement de cette race que tend l'œuvre de la création, si elle est intelligente. Du temps de ses essais imparfaits elle a prodigué la matière aux dépens de l'art et du goût dans ses baleines et dans ses éléphants, comme l'homme dans ses tours et dans ses pyramides ; elle l'a ménagée pour l'exquis, comme un Benvenuto Cellini qui a rêvé mille merveilles supérieures au temple de Delphes, et qui passa sa vie à ciseler des patères ; mais Benvenuto Cellini est mort, et la création vit toujours. Elle a commencé par les sauriens et les pythons ; elle se lasse de l'homme, en quoi je la trouve très-judicieuse ; et je me trompe fort, ou l'insecte arrivera. Si la perfectibilité n'est pas un mensonge impertinent dans l'histoire progressive des espèces, j'en prends acte pour les abeilles et pour les scarabées. Quand elle en sera là, sa besogne ne sera pas longue à s'accomplir. La semaine de la fin ne sera pas plus difficile à remplir que celle du commencement : Dieu se contentera de donner à quelques-unes des mouches agiles et dorées que nous foulons sous nos pieds la proportion des grands quadrupèdes ; et, je l'ai entendu dire souvent à mon illustre maître Jean-Chrétien Fabricius, il ne faudra pas plus de six jours à cinquante *cicindèles champêtres* pour dépeupler la terre de ses habitants, à cinquante *nécrophores fossoyeurs* pour les faire disparaître sous sa surface, et à cinquante *termites géants* pour la labourer.

Le septième jour la mort se reposera.

Ce qui peut paraître singulier aux philosophes optimistes, si bonnes gens d'ailleurs, c'est que la nature n'y perdrait pas une seule de ses harmonies. Les insectes ont des oréades pour toutes

[P. 7] les montagnes, des sylvains pour tous les bois, des nymphes pour toutes les sources, des naïades pour tous les ruisseaux. Il n'y aurait pas une plante qui perdit ses hôtes et ses ornemens, et vous savez s'ils sont gracieux. C'est une *lème* écarlate qui pend comme un bouton de corail aux limbes d'albâtre de la plus belle des liliacées ; c'est un *gribouri* vert qui étincelle comme une prase enchâssée d'or au milieu du réceptacle de la marguerite ; c'est un *trichie* à l'habit de velours jaune et aux galons de jais qui s'endort dans une rose comme un homme de cour en bonne fortune. Les cardères et les orties, les jusquiames et les belladones, ont elles-mêmes des cliens assidus qui viennent se placer sous la sauvegarde de leurs piquans et de leurs poisons. On se croirait encore dans le monde ; mais le plus grand charme que je trouvais dans l'étude des insectes, c'est qu'elle le fait oublier.

Voilà pourquoi je m'étais mis en tête que la création des insectes n'avait pas été faite pour nous, et qu'elle pourrait bien n'être que l'essai d'une syngenésie plus vaste, plus puissante et plus gracieuse, où il ne restera de l'ancien univers que les anges, les esprits de l'air, de la terre et des eaux, les arbres, les fleurs, les femmes et peut-être les poètes et les amans. Je ne sais si l'aimable et savant écrivain qui m'a fourni le sujet de cet article a pensé la même chose, mais on le croirait au zèle avec lequel il cherche à éveiller ces délicieuses sympathies, qui seront l'âme d'un monde à venir. Il trouvera que je me suis égaré en bien longs détours pour revenir à lui, et cependant il ne m'en voudra pas si j'ai servi son projet. Il me reste à rendre compte de son ouvrage sous le rapport littéraire. Je deviens tous les jours plus économe de mes plaisirs.

Mais ma conscience ou ma moralité, comme le disait, je ne sais où, le plus parfait de nos comédiens, me fait un devoir de prévenir mes lecteurs que ceux d'entre eux qui ne prennent pas plaisir à mon histoire naturelle, s'ennuieront mortellement de ma littérature.



DEUXIÈME ARTICLE.

Quand Louis-Sebastien Mercier mourut, il y avait vingt ans qu'il ne lui était arrivé d'ouvrir un livre. Il ne lisait que les journaux, et ne connaissait la littérature contemporaine que par ana-

[P. 8] lyse. La raison qu'il en donnait vaut la peine d'être conservée : « Selon que la pensée d'un ouvrage nouveau me rebute ou « m'agréee, disait-il, je l'adopte ou je la laisse-là. Si elle ne vaut « rien, que m'importe la main d'œuvre, fouillis d'artiste ou d'ouvrier qui s'est sottement adonné à badigeonner des turpitudes ? « Si elle est bonne, c'est-à-dire, émouvante ou profonde, je la « prends à mon compte ; je la développe dans mon esprit ; je la « fais palpiter, vibrer, courir ; je la fouette comme une toupie ; « je m'en amuse pendant un quart-d'heure, et il existe réellement alors pour moi un excellent livre de plus, non pas vraiment celui qui est en vente chez Nicolle ou chez Maradan, mais « celui qu'a composé en se jouant Louis-Sébastien Mercier, dans « le trajet de l'hôtel de la Rochefoucauld à l'Institut. L'autre me « fait pitié d'y penser. Les gens qui lisent ce que l'on compose « aujourd'hui ont une immense obligation aux auteurs, celle de « n'être pas tout-à-fait les plus grands sots de la terre ».

Je n'écris pas mes articles pour des lecteurs d'un amour-propre aussi intrépide et aussi robuste ; j'imagine qu'ils attachent aussi peu d'importance que moi à la sèche anatomie d'une conception toute vivante de détails, et qu'ils ne seront jamais tentés d'aller chercher des linéamens de la beauté sur la tête blanchie d'un squelette. Je compterais avec une exactitude capable de faire envie au savant M. Dupin tous les pétales et toutes les étamines d'une rose, que je ne me flatterais pas d'avoir donné une juste idée de la rose à celui qui ne l'a pas vue : il faut jouir des fleurs sur leur tige, et des livres dans les livres. Voilà pourquoi j'ai si peu parlé dans mon premier article du livre de M. Mulsant, dont je parlerai fort peu dans le second. C'est cependant une production délicieuse, pleine d'un intérêt doux et gracieux, animée de sentimens tendres et purs, revêtue d'un style toujours clair, presque toujours élégant, et qui se fait remarquer par une correction plus rare maintenant à Paris qu'en province. C'est l'*utile dulci* du poète, c'est la leçon qui instruit en amusant, dont parle Fénelon ; et, sous le rapport matériel, c'est encore un ouvrage charmant, essentiel aux bonnes bibliothèques de campagne, mais qui fera honneur aux belles bibliothèques de luxe. Les presses de M. Rossary de Lyon ne le cèdent en rien à celles de la capitale, et les dessins parfaits de M. Lanvin à nos meilleures iconographies. Ils révèlent un genre de mérite fort rare dans les peintres d'his-

[P. 9] toire naturelle, une connaissance approfondie de la science. On ne reproduit pas ainsi les insectes avec leurs caractères distinctifs, leur port et leur physionomie, sans les connaître et les aimer.

Ici finit la part d'une critique sans amertume, je pense, mais pour laquelle je proteste aussi contre le reproche d'une bienveillance exagérée. C'est tout simplement l'expression de ce que j'ai senti en lisant ces aimables pages, qui me ramenaient avec une douceur infinie aux premières études et au premier bonheur de ma jeunesse. Maintenant, je reprends mon élan, et je remonte à plaisir le califourchon de Tristram, sans me soucier autrement de la logique et de la méthode, les deux mortelles ennemies de l'imagination et du sens commun.

M. Mulsant a pensé que l'Entomologie était ce que l'on pouvait enseigner de plus agréable aux femmes, et il est bien entendu que c'est de science que je parle. Il est parti de cette idée, qui est le principe, l'âme, le but de son livre, et qui me sourit beaucoup. Cependant j'ai besoin d'air, d'espace et d'ébats, et j'espère qu'en faveur de mes concessions sur le fond il me pardonnera de n'être pas tout à fait d'accord avec lui sur la forme.

S'il y a quelque chose de disparate et de choquant dans une civilisation qui se flatte d'être éminemment perfectionnée, ce ne sont pas les femmes; Dieu me préserve de le croire, c'est leur éducation; et, chose déplorable à imaginer, cette éducation faussée, factice, bâtarde, sacrilège, qui altère et dénature le chef-d'œuvre de Dieu, ce sont les hommes d'esprit qui l'ont faite, comme presque toutes les sottises qui se font au monde. Je ne puis me soustraire au besoin d'en dire ouvertement mon avis, qui commence à ne plus tirer à conséquence en pareille matière. J'en suis bien fâché.

On croit généralement sur toute la terre, et particulièrement en France, qu'une femme est un être aimable, ingénieux et sensible, organisé pour des émotions tendres et délicates, et qui porte presque toujours plus loin que nous la finesse des perceptions et l'excitabilité des sentimens. Sous ce rapport, nous ne sommes que justes, et c'était là qu'il fallait s'en tenir pour être juste. Par quel malheur se fait-il que toutes les institutions relatives à l'éducation des femmes, et tous les discours qu'on leur adresse, et tous les livres qu'on fait pour elles, manifestent si explicitement, je rougis de l'avouer, l'insolent dédain que nous professons dans

[P. 10] notre orgueil pour leur intelligence et leur raison ? Ne semble-t-il pas que nous ayons voulu leur faire expier ces avantages extérieurs qui en font presque une espèce au-dessus de l'homme, en réprimant l'essor de leur pensée et en coupant les ailes à leur âme ? N'aurions-nous pas agi à leur égard comme ce pêcheur des *Mille et une Nuits* dont tout le monde a lu l'histoire, ce qui ne m'empêchera certainement pas de la raconter ?

Il venait de tirer de son filet un vase fermé du sceau de Salomon, et qui renfermait un génie, comme la bouteille brisée par D. Cléophas dans le cabinet de l'alchimiste. Le pêcheur, lui, n'avait pas brisé son vase, et bien lui en prit, car à l'aspect de ce dieu nouveau qu'irritait le souvenir d'un long esclavage, et qui menaçait de s'en venger sur son libérateur lui-même, il sentit la moëlle se geler de terreur dans ses os, en comprenant qu'il ne pouvait s'affranchir de son redoutable maître que par adresse et par prudence. Heureusement les génies sont naïfs, confians, crédules, Jéfauts ou qualités qui se concilient très-bien avec la force. Notre pêcheur décida facilement ce géant de la terre, dont la tête se perdait au ciel, à lui prouver qu'il avait pu être contenu quelque trentaine de siècles dans un espace si étroit. Une fois rentré on devine qu'il ne sortit plus. Pandore nous aurait épargné bien des malheurs en s'avisant de ce moyen ; mais, comme une jeune fille étourdie et sans connaissance du monde (il y avait alors d'excellentes raisons pour cela), elle ne retint rien, absolument rien des illusions et des fléaux de sa boîte fatale, car je ne suis plus du nombre de ceux qui croient qu'elle y a gardé l'esperance.

Me voilà si loin de mon sujet, qu'on penserait volontiers que je n'y rentrerais jamais, si je n'emprunte les ailes de chauve-souris d'un afrite ou les bottes de sept lieues d'un ogre : j'y retourne cependant plus vite, soit dit sans vanité, que ces courriers intrépides des immortels qui ont fourni à M. Boileau le plus poétique et le mieux coupé de ses hémistiches. Au moment où je vous parle, je n'en suis plus qu'à la distance d'un alinéa qui est le plus court relais d'un conteur.

Le vase du pêcheur des *Mille et une Nuits*, c'est l'éducation des femmes.

Les femmes émancipées par le christianisme étaient rentrées dans les privilèges de leur admirable nature. Elles apparurent à l'horizon du moyen-âge comme des astres tutélaires. Le druidisme

[P. II] les avait élevées au sacerdoce ; la chevalerie leur conféra la souveraineté. L'aveu unanime des peuples les plus éclairés remit entre leurs mains les balances de la justice dans les occasions solennelles où il s'agissait de récompenser la vertu, d'honorer le courage, de couronner le génie. Elles firent les héros et les poètes. Elles auraient fait les dieux. Cette belle période de l'histoire du genre humain aboutit, comme toutes choses, à l'époque de décomposition et de marasme moral où la société, corrompue et abrutiée par de sottes inventions, reprit les chaînes de la force. L'empire des femmes finissait. Il ne s'en fallait pas de si longtemps qu'on le pense que la société finit aussi.

Chose étrange ! elles se réfugièrent peu à peu, et, je crois, par quelque malin esprit de dérision qui leur est propre, dans les études les plus sérieuses de l'homme, comme pour défier la portée de sa pensée de s'y élever jusqu'à elles, depuis Olympia Fulvia Morata, dont Curion, Théodore de Bèze et de Thou respectaient le savoir ; depuis Marie le Jars de Gournay, la fille adoptive de Montaigne, et quelquefois son égale ; depuis Anne-Marie Schurmann, devant qui se prosterna la science orgueilleuse de Spanheim, et qui fut peut-être l'Egérie de Guillaume Penn ; depuis Anne Lefèvre, la plus belle des illustrations littéraires qui se rattachent au nom du savant Dacier ; depuis ma parfaite amie, Marie Sibylle Mérian, morte le 13 janvier 1717, et dont je préfère les études exactes et pittoresques à toutes les vaines et mystiques élucubrations de Swammerdam, jusqu'à Mad. de Staël, qui a tranché assez nettement la question, et qui fut, dans un peuple de Titans remué par une révolution, le plus grand homme de son siècle.

M. de Fontenelle, qui a vécu cent ans, aurait vécu cent ans de plus, que vous ne lui auriez pas fait entendre un mot de tout cela. Il regardait la femme comme une créature assez jolie, et il avait raison ; mais il ne pensait pas qu'elle valût la peine d'être noblement initiée dans de nobles mystères, dont il n'avait lui-même pénétré que la superficie. M. de Fontenelle s'avisa que pour élever l'esprit des femmes à quelques idées solennelles, il fallait mettre du fard à la science, et il inventa cette déplaisante *Uranie des mondes*, avec tout son attirail de mouches, de pompons et de vertugadins, muse tombée de l'Observatoire dans la ruelle, et dont les leçons alambiquées tiennent un assez juste milieu entre les énigmes de l'abbé Cottin et les madrigaux de Mascarille.

[P. 12] Les mauvais exemples sont aussi contagieux en littérature que sur le vaisseau de Panurge. Le bonhomme Pluche ne manqua pas de sauter après l'académicien bas-normand, et nous eûmes l'histoire naturelle toute entière en dialogues naïvement marquetés de toutes les misères d'une mauvaise conversation de salon, qui court après le savoir et après l'esprit sans atteindre ni l'un ni l'autre. La honteuse métamorphose d'Hipparque et d'Aristote n'était pas de bon augure pour Newton. Il fut obligé de se rapetisser à son tour comme les anges déchus du *Pandæmonium* sous la plume d'oiseau mouche, qui transportait les miniatures optiques du galant Algarotti sur l'aile d'une phalène. Enfin Demoustier vint, et la vieille théogonie d'Orphée, d'Hésiode et d'Homère, armée du trait emmiellé qui aiguise mollement les couplets de fêtes, emprisonna ses conceptions épiques, plus grandes et plus belles que la nature, dans le cadre coquet du triolet de Ranchin et de l'impromptu de Saint-Aulaire. Les *Hymnes*, les *Hyades* et les *Métamorphoses* descendirent de l'Olympe antique à la hauteur des Parnasses confits du *Fidèle Berger*, et vous les verriez encore émailler d'innocens rébus à rimes redoublées leurs jolis sentiers de sucre.

Ceci me conduirait naturellement à un homme dont je chéris le talent élégant et varié, et qui a suivi les mêmes voies avec bien plus d'adresse et de goût dans des *Lettres charmantes sur l'Entomologie*. Il avait vingt ans alors, âge de grâce et de déception, qui n'est, comme les premières transformations de nos insectes, qu'une préparation de la vie, et ses ailes ont poussé. Je l'attends avec une conviction imperturbable à des succès d'un autre genre qui auront selon toute apparence moins d'éclat que celui-ci, mais pour lesquels je me sens d'avance un peu plus de sympathie.

M. Mulsant sait déjà, peut-être, à n'en pas douter, s'il me fait la grâce de lire mon article, que son livre, inappréciable dans les détails, me laisse quelque chose à désirer sous le rapport de la forme. L'opinion que j'ai des femmes me porte à les croire appelées à une destination immense que cette méthode de composition ne suppose pas, et dignes de s'associer aux essors les plus passionnés de notre âme par un attrait plus énergique et plus généreux que celui de la vanité. Ce n'est pas, au reste, un arrêt que je prononce, mais une fin de non-recevoir qui attend le jugement ; et s'il m'est défavorable, je ne m'en étonnerai point. Je conviendrai même volon-

[P. 13] tiers que je connais fort peu les femmes, surtout depuis quelque temps. Passe encore pour plaider, mais il faut être de bonne foi.

Je croyais donc, et, si on ne se hâte pas de me désabuser, je suis homme à mourir avant d'avoir changé d'avis, que la sensibilité des femmes, touchée par une main puissante et quelque peu exercée à la faire mouvoir, ne rendrait pas des harmonies moins touchantes et moins délicieuses que cette coquetterie de boudoir sous laquelle on a jusqu'ici cherché à surprendre leur âme. Je crois savoir qu'elles sentent mieux que nous tout ce qu'il y a de beau dans la création, car je ne l'ai souvent senti que par elles ; et je me suis bien trompé si on ne peut parvenir de leur esprit à leur cœur, ou de leur cœur à leur esprit, qu'en les comparant aux roses et aux papillons. Cela doit être fort joli dans un bal ou dans une veillée ; mais au milieu de la nature vivante, il y a une autre manière de les entraîner avec soi, et de les soulever jusqu'à des espaces où elles finissent par nous entraîner elles-mêmes, parce qu'ils leur appartiennent bien plus qu'à nous. Alors elles deviennent nos guides, nos phares, nos étoiles ; elles ont reconnu leurs domaines. Cette sottise et enrouée pédante de Cirey, dont le soulier de satin n'avait jamais quitté le parquet que pour marquer la mesure du menuet de la cour, n'a-t-elle pas failli faire de Voltaire lui-même une espèce de mauvais physicien.

Un jour que j'étais descendu dans le caveau de Sainte-Marthe, à Marseille, j'y trouvai une jeune et jolie femme qui méditait devant le tombeau, et je ne me rappelle plus si j'y étais descendu pour la jolie femme ou pour la sainte. Je frappai le tombeau de la sainte du goupillon béni et je ne dis rien à la jolie femme. C'était ma manière de commencer les conversations sérieuses quand je devenais amoureux. J'éprouvais cependant quelque embarras, et je ne fus pas fâché d'en être distrait par le mouvement furtif d'un insecte obscur qui fuyait devant mon flambeau. Je le saisis, je le reconnus, et je me hâtai de le replacer dans l'embrasure la plus humide et la plus étroite de ces souterrains. — Va, mon ami, lui dis-je, il y a trop de feux et de lumière ici pour toi. — Quel est cet insecte ? me dit l'étrangère. Et elle l'était en effet : elle était anglaise. — Madame, lui répondis-je, c'est un pauvre animal dont le nom est effrayant, mais dont les mœurs sont douces et solitaires. Quoiqu'il ne vive pas des débris de la mort, il aime la demeure des morts,

[P. 14] parce qu'elle est obscure et mélancolique comme lui. Quand on le voit au jour, il est de mauvais aspect, parce qu'il a l'instinct des funérailles, et qu'il les suit volontiers pour chercher un asile sous une pelletée de terre qui lui laisse un peu d'air et d'espace pour marcher. Il appartient à une famille innombrable d'insectes ailés, et cependant la nature ne lui a pas donné des ailes qui lui seraient inutiles comme à nous, destinés à vivre comme lui au milieu des sépultures de tant d'amis que nous ne voudrions pas quitter. Elle a fait plus, elle a cousu ses étuis d'un point serré comme un suaire, et dans une certaine de ses métamorphoses, je l'ai vu traîner des étuis vides comme un cénotaphe, sans cœur, sans viscères, sans organisme sensible; emblème, caché au sépulcre, de la résurrection qui en sortira. Les naturalistes l'appellent *le blaps*, *présage de mort*.

Je reconduisis cette dame à l'hôtel Beauveau. Elle a fait depuis un livre merveilleux de poésie et d'imagination sur l'Entomologie, mais on ne l'a pas encore traduit; et tant qu'on ne l'aura pas traduit, M. Mulsant est maître de modifier son excellent travail d'après mes inspirations, si elles valent quelque chose. Un fait qui me paraît démontré, c'est que pour initier les femmes à une science, il faut beaucoup aimer la science et surtout les femmes.

En parlant d'elles avec un enthousiasme dont je ne suis pas guéri, j'ai bien quelque pudeur de laisser percer la plus rebutante prétention des vieillards, celle de passer pour un jeune homme, et, ce qui est pis encore, pour un joli homme, comme ce bon Delille de Salles qui avait rêvé l'idéal de sa Palmyre à vingt ans, et qui eut le bonheur de la trouver à quatre-vingts, si ce fut un bonheur. Ce n'est pas mon opinion. Je n'ai pensé à rien de pareil, mais je crois profondément que l'amour passionné du beau est le signe d'une organisation d'espérance qui ne rêve plus en vain. Et pour en revenir à mon thème, voyez comme les chenilles aiment les fleurs, mais n'en riez pas, je vous prie. Les jolies femmes deviennent vieilles, et les chenilles papillons.

[Notes explicatives; voy. p. 342].

Discours prononcé à l'inauguration de la statue de Cuvier

à Montbéliard, le 23 août 1835

MESSIEURS,

Quand l'Académie française nous a chargés de la représenter dans cette cérémonie, elle n'ignorait point qu'au moment où nous prendrions la parole, CUVIER aurait été déjà dignement apprécié devant vous par l'orateur de l'Académie des sciences. C'est aux savants émules de cet homme immortel qu'il appartenait de vous tracer le tableau de ses laborieuses conquêtes, de le suivre pas à pas dans ses sublimes découvertes, de vous le montrer observateur assidu et patient architecte sur les ruines du vieux monde, ressuscitant les créations passées avec la Genèse et la nature, génie immense et complet dont la Providence avait marqué la place à la suite de nos philosophies ambitieuses et insensées, pour éclaircir tout ce qu'elles avaient obscurci, et pour démontrer tout ce qu'elles avaient nié !

Ce n'était point à ce titre, Messieurs, que l'Académie française crut devoir décorer son front glorieux d'une nouvelle couronne. Juge de la parole, de cette magnifique puissance qui est aussi une des plus belles créations de Dieu, elle honora, en CUVIER, la faculté d'exprimer, avec une élégante correction, et souvent avec une éloquente énergie, les idées et les détails, qui semblent se prêter le moins aux combinaisons du style et aux ornements du langage. L'Académie française avait admiré en lui, avec l'Europe entière, l'homme de savoir et de génie qui donnait un autre univers à la pensée ; elle s'associa l'écrivain qui assouplissait notre langue à ses notions nouvelles, sans l'appauvrir d'un faux luxe, comme l'aurait fait la médiocrité, si la médiocrité découvrait quelque chose. Cette double illustration du savant et de l'écrivain n'a jamais été fort commune dans nos fastes littéraires ;

c'est que le privilège de rendre sensibles à toutes les intelligences les conceptions d'une intelligence élevée, comme CUVIER l'a fait dans ses ouvrages techniques, c'est que la propriété de raconter des faits vulgaires avec un charme entraînant, et d'exposer des théories sévères et profondes avec une lumineuse simplicité, comme CUVIER l'a fait dans ses excellents éloges académiques : c'est que l'alliance du talent qui embrasse une méthode avec puissance, et du talent qui la développe avec les grâces vigoureuses d'un bon style, ne se trouve que chez ces esprits d'élite, qui comprennent leur pensée dans tous ses éléments, qui la possèdent dans toute son étendue, qui la suivent dans toutes ses applications et qui l'épenchent comme ils l'ont reçue avec ordre et avec clarté. Bien concevoir et bien juger, dit le plus sage des poètes anciens, c'est l'art même de bien écrire. Descartes, Malebranche, Buffon, La Place, CUVIER, sont les modèles du langage, comme les maîtres de la science. Un exemple tout récent a pu vous prouver que leur précieux secret n'était point perdu.

Il nous resterait une tâche bien difficile à remplir, Messieurs, si nous avions entrepris de peindre nos impressions dans cette noble ville, qui s'enorgueillit si justement d'avoir vu naître CUVIER ; au pied de cette statue, qui nous rappelle des traits, si chers à notre mémoire, et, oserais-je le dire, à notre amitié ; devant ce concours de citoyens pour lesquels sa perte, hélas ! est d'un souvenir si récent ! — Ah ! nos discours n'ajouteraient rien à la pompe de cette inauguration ! Le nom de CUVIER en dit assez. Il est plus éloquent que nous !

Conservez bien, Messieurs, ce digne monument de la reconnaissance et de l'admiration d'un peuple éclairé et sensible ! Monument durable, sans doute, et qui verra de longs siècles s'écouler sans subir les outrages du temps ; mais moins durable cependant que la haute et pure renommée de CUVIER, qui se maintiendra vénérée dans la mémoire des hommes, quand tous les monuments des arts seront retombés, sans forme, dans ce monde matériel dont il a exhumé les débris.

DES NOMENCLATURES SCIENTIFIQUES

1836

J'ai souvent parlé des nomenclatures sans le moindre respect, et, toute vanité mise à part, je dois me défendre contre l'induction fort naturelle qu'on pourroit tirer de mon obstination. Elle ne tient réellement pas au dépit de l'ignorance. Je sais infiniment peu, mais je sais les nomenclatures qui sont moins que rien. J'ai passé la meilleure, la plus regrettable partie de ma vie à étudier des nomenclatures. J'ai fait de la nomenclature comme tout le monde, comme le moindre grimaud qui a mis le nez dans les sciences, et j'ai l'orgueil de croire que ma nomenclature étoit même assez supportable pour de la nomenclature, parce que j'avois au moins un avantage que tous les nomenclateurs n'ont pas, celui de savoir ce que je disois en deux ou trois langues. Il ne tient qu'à moi d'écrire avec toute l'impénétrable obscurité d'un professeur sur les matières les plus stupides, d'obscurcir par l'expression les questions les plus claires, de déconcerter les fabricants de nomenclatures eux-mêmes, en leur jetant au visage une nomenclature qu'ils n'ont point faite et qu'ils ne comprendront peut-être jamais. Je m'en garderai bien, ce genre de succès ne peut convenir qu'à la licence effrénée du néologue, et qu'à l'intrépide aplomb du charlatan.

Ce qui m'indigne contre les nomenclatures, ce n'est donc pas la difficulté de les apprendre et de recommencer à les apprendre toujours. Tant que le nomenclateur n'aura pas épuisé tout à fait les radicaux qu'il épuise avec une si dévorante impatience, il me trouvera en mesure de débrouiller son hyéroglyphe et d'appeler son fantôme du nom qu'il avoit sur terre, avant de devenir *ce je ne sais quoi* de Tertullien

qui n'a plus de nom dans aucune langue. Je l'attends de pied ferme au patois et à l'argot, et j'irai s'il le faut le retrouver dans le sanscrit. Je ne crains nullement, pour mon usage particulier, d'être mis en défaut par la physionomie baroque et saugrenue d'un mot composé. Tout cet artifice se réduit à une charade assez niaise dont j'ai ramassé la clef au collège.

Ce que je reproche à la nomenclature, c'est de pervertir et de fausser l'étude de la science pour en faire un monopole ; c'est de dérober l'univers à l'homme, pour le livrer en apanage à une poignée de pédants et de cuistres ; c'est d'inféoder à des ignares, vernis de mauvais grec et de mauvais latin, ces riches domaines de la nature qui appartiennent à tous. C'est d'avoir mis à la place des magnifiques images du ciel qu'avoient tracé des bergers, des chiffres et des logogripes ; c'est d'avoir substitué dans la description des choses naturelles un jargon barbare et inintelligible aux métaphores gracieuses et pittoresques du peuple ; c'est d'avoir fermé d'une barrière insurmontable aux femmes et aux enfants l'accès de ces connaissances charmantes qui semblent faites pour eux. C'est surtout d'étouffer les langues sous un odieux fatras de mots hétéroclites que les langues n'ont pas portés, et qui n'ont aucune harmonie, aucun écho dans la parole naïve que Dieu avoit donné à chaque pays, à chaque aggrégation d'hommes, pour ses perceptions, pour ses besoins, pour ses jouissances. C'est de s'obstiner à bâtir une Babel confuse et impie au milieu de la création du Seigneur. La philosophie du dix-huitième siècle avait tué le grand principe, la pensée souveraine des choses. La science du dix-neuvième siècle ne s'est pas prise si haut, mais elle a frappé les sociétés humaines plus avant dans le cœur. Elle a tué le *verbe*.

Qu'est-ce aujourd'hui que nos vocabulaires à côté du progrès toujours croissant de ses conquêtes ? Un pauvre patois à peine débarrassé de ses langues, le bégayement maladroit de l'esprit et du cœur, de l'éloquence et de la poésie, du génie et de la nature. Oh ! que Pascal reculeroit devant l'idiosyncrasie, Mallebranche devant la phrénologie, et Fénelon devant l'esthétique !

Grands mots que Pradon croit des termes de chimie et que le Dictionnaire va être obligé d'arborer à chaque page comme de hideux épouvantails ! Dante ne resta pas plus surpris quand il eut déchiffré la formidable inscription de l'enfer, et nous voilà réduits à nous écrier comme lui :

Queste parole di colore oscuro
Vid'io scritte al sommo d'una porta :
Perch'ì, maestro, il senso lor m'è duro !

Je ne dis pas qu'une science puisse se passer absolument d'un langage, ou, si l'on veut, d'une technologie qui lui est propre. Je conviendrais même qu'il y a telle science spéciale dont la nomenclature a besoin d'être dissimulée au vulgaire, pour ne pas trop favoriser la pernicieuse industrie des jongleurs, et surtout de ceux qu'Horace appelle :

Ambubaiarum collegia, pharmacopoeae.

Encore est-il bon de remarquer que les inconvénients de ce système en balancent au moins les avantages. Les charlatans ne sont jamais les derniers à pénétrer les faciles arcanes d'une méthode. Ce sont presque toujours eux qui les inventent.

Je ne suis pas non plus de ceux qui s'offensent de quelque défaut de parure et même de correction dans des pages scientifiques, d'ailleurs claires et instructives. Uranie est la plus chaste des muses, mais je voudrais qu'elle fut peu vêtue, et je lui défendrais rigoureusement l'oripeau et les falbalas ; *stylum oratorium in descriptionibus, nihil est magis abominabile*, dit le bon chevalier Linnée, et cette citation suffit pour caractériser la modestie bourgeoise de sa latinité. Protester ainsi contre le beau langage, c'est joindre l'exemple au précepte. Plût à Dieu, pourtant, que nous en fussions là.

Oui, sans doute, il faut que les sciences aient une langue : il faut que cette langue n'ait rien de l'abandon insouciant, des molles circonlocutions de la langue familière ; il faut qu'elle soit concise, mais qu'elle dise tout ce qu'elle doit dire ; il faut qu'elle soit rapide, mais qu'elle sache où elle

va ; il faut qu'elle soit technique, au besoin, pour échapper au danger d'être vague, mais qu'elle soit positive dans ses acceptions et invariable dans son usage. Il faut surtout qu'elle soit formée d'éléments intelligibles à la pensée, de notions accessibles à l'étude. Les nomenclatures n'ont pas une de ces qualités.

Duclos s'étoit mis dans la tête l'idée à jamais ridicule que les mots avoient été appliqués fortuitement à leur signification ; qu'ils n'avoient point de propriété, point de valeur qui ne fût le résultat d'une convention, et que la plus universelle de ces conventions étoit l'effet d'un caprice. Il suffit d'avoir étudié pendant une heure la philosophie des langues pour être bien convaincu que cette théorie est la plus absurde que les philosophes se soient jamais avisés d'écrire, et si l'absurde peut aller plus loin qu'il n'est allé dans les écrits des philosophes, il n'a de mesure que l'infini. Eh bien ! cette rêverie fantasque de Duclos, c'est le secret des nomenclatures scientifiques. Définir le fait naturel par un barbarisme révoltant de non sens et d'étrangeté, que tout le monde a le droit de faire sans esprit, sans lecture, sans notions de la manière dont les mots se composent, que tout le monde a le droit d'appliquer sans égard à l'espèce et au caractère de l'objet dénommé, que tout le monde a le droit de transporter à d'autres acceptions, sans tenir le moindre compte des harmonies, des analogies, des apparences qui rendroient cette mutation tolérable, c'est l'art du nomenclateur. Ne lui demandez pas ce que sa parole signifie : il se soucie peu qu'on le sache, et il ne le sait pas lui-même.

Les choses ont un nom véritable, un nom qui leur appartient, celui que tout homme est appelé à leur imposer quand elles frappent ses yeux pour la première fois, et cela en vertu d'une faculté innée qui est le sceau distinctif de son espèce. Comment ce nom s'est-il formé dans la sensation avant de se manifester par la parole ? par quelles affinités s'est-il lié si intimement aux affections les plus sympathiques, les plus tendres, les plus élevées de l'humanité ? d'où résulte le rapprochement merveilleux qui le rattache avec tant de charme

à nos premières croyances religieuses, à nos premières fables poétiques ? Je n'entreprendrai pas de l'expliquer. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est ainsi qu'il jaillit toujours de la pensée du nomenclateur ingénu qui a présidé à la formation des langues, et qui seul avoit reçu mission de les faire, car ce privilège est interdit aux savants. Chez les anciens, un arbuste, c'étoit Daphné, un roseau, c'étoit Syrinx, une fleur Hyacinthe ou Narcisse, Clytie ou Caltha. La rose elle-même ne devoit son coloris qu'aux gouttes du sang d'Adonis. Chez nous, c'est le même sentiment qui anime encore une fois la nature. Pour ne parler que de la botanique, le nom de la plante étoit déterminé tantôt par l'époque de sa floraison, comme dans la *perce-neige*, la *primevère*, la jolie *pasquerette*, si hâtive, qui remplit déjà les corbeilles des fêtes de Pâques ; tantôt par la configuration d'une de ses parties, comme dans le *musle de veau*, la *barbe de bouc*, la *dent du lion*, la *clochette* ou *campanule*, la *bourse à pasteur* ; tantôt par les usages auxquels elle étoit propre dans la médecine ou dans l'industrie, comme la *scabieuse* et la *pulmonaire*, comme le *fusain des peintres* dont le fruit s'appeloit *bonnet de prêtre* et le *cardère des foulons* ; tantôt par quelque beau souvenir emblématique, ou par quelque allusion remplie de grâces comme le *sceau de Salomon*, l'*herbe de Saint-Jacques*, les *yeux de la Sainte-Vierge*, les *gants de Notre-Dame*, le *bon Henri* ; cours de poésie vivante et naïve qui captivoit l'attention par le cœur, et qui fixoit la mémoire de la chose par la vivacité pittoresque du nom, jusques dans l'esprit des petits enfants. J'écris vite, je n'ai pas le moment de choisir ; et voilà cependant le modèle d'une nomenclature délicieuse, d'une nomenclature sublime qu'il faudroit inventer si elle n'existoit pas.

Mais elle n'est pas universellement intelligible ? Belle raison ! Racine et Fénelon ne le sont pas non plus. Etes-vous si savants qu'il faille absolument que votre science déborde ? Eh bien ! donnez-nous des synonymies. Plus vous nous en donnerez, plus nous aurons de noms excellents, comme le peuple en fait partout et comme vous n'en ferez jamais. Les *yeux de la Sainte-Vierge* s'appellent *Souvenez-vous de moi* en

Italie, ne M'oubliez pas, en Allemagne, Plus je vous vois, plus je vous aime, au pied des Alpes suisses. Je serois désolé de l'ignorer et je plaindrois la science qui auroit dédaigné de me l'apprendre. Linnée qui n'écrivoit point le latin fort élégamment, comme nous venons de le voir, mais qui étoit votre maître à tous, n'avoit point dédaigné ces ravissantes combinaisons de la mnémonique naturelle, qui éternisent un souvenir par une image, et qui, à chaque pas de l'observateur, éveillent un sentiment à côté d'une conquête. Ses papillons de jour étoient divisés en castes comme un grand peuple. L'Argus aux cent yeux gardoit les pâturages, comme du temps de Mercure ; tous les bergers de Théocrite et de Virgile voltigeoient autour de lui dans leurs vêtements rustiques. Les *Sylvains* habitoient la lisière des bois. Les *Satyres* fréquentoient les antres les plus reculés, les lieux les plus âpres et les plus sauvages, le bord des sources dont ils épioient la nymphe timide. Les *chevaliers grecs et troyens* se disputoient comme autrefois quelques rochers stériles, ainsi que des fortifications ou des retranchements. On remarquoit parmi eux le sage et savant *Machaon*, fidèle au culte des plantes médicinales dont son père lui avoit enseigné les mystères, et composant encore probablement des dictames précieux sur l'origan, la fraxinelle et le fenouil. Vers le sommet des monts, commençoit l'empire des *Héliconiens* et des dieux. C'est là que *Mars* étaloit les reflets de son armure d'acier poli, et qu'*Apollon* déployoit avec magnificence les pans de sa robe blanche brodée de pourpre. Quand la science fait des langues, voilà comment il faut qu'elle les fasse. Celle-ci est presque aussi belle que la nature.

Je vous conjure d'y prendre garde, messieurs ; lorsqu'on est bien décidé à écrire sur les sciences, et à faire des nomenclatures, il n'y a pas de milieu. Il faut de toute nécessité avoir la naïveté du peuple ou l'esprit de Linnée.

Que nous donne-t-on au lieu de ces merveilles dont la poésie s'enrichiroit avec un si juste orgueil ? Du grec qui n'est pas grec, du latin qui n'est pas latin, un amalgame hybride de grec et de latin dont le moindre défaut est de

n'être pas françois, des mots insignifiants et stupides en toute langue, et que toutes les langues répudient. Ah ! si à force d'études, la pensée ou l'imagination pouvoient arracher un sens au gryphe impénétrable qui les enveloppe ! Mais comment cacher un sens dans ce qu'on dit ? Si ce n'est pas là le cas de tous ceux qui composent des nomenclatures, c'est le cas du moins de la plupart de ceux qui les copient, qui les scindent, qui les transportent d'un genre à un autre, qui les bourrent maladroitement de faits contradictoires avec le signe dénominateur, avec le caractère de leur type. Quand on me parloit autrefois d'un insecte appelé *pyrochre* ou *lampyre* par les Grecs, et *cicindèle* par les Latins, je savois bien, avec un peu de latin et de grec, qu'il s'agissoit d'un insecte brillant, enflammé, comme incandescent. Maintenant on me montre sur le bout du doigt un insecte pâle, ou, comme on dit, luride ou chlorotique, et je sais positivement que la nomenclature a menti. Mais pourquoi la nomenclature s'amuse-t-elle à mentir au sens des idées et à la nature des choses par le nom qu'elle leur donne ? Il y a là-dessous un mystère effrayant qui est plus difficile à nommer que tous les êtres de la création pris les uns après les autres. C'est une question infiniment délicate à laquelle un ami que j'ai par le monde, et qui n'y fera pas fortune, se contentoit de répondre, par une question moins chanceuse : Pourquoi les prêtres d'Egypte ont-ils inventé la langue impénétrable des sphinx et des obélisques.

O prêtres d'Egypte ! jusques à quand abuserez-vous de la sotte confiance et de l'aveugle crédulité des hommes ?

Depuis trois cents ans, l'étude de la nature étoit en France la plus révéree comme la plus douce de toutes les études. Voyez quel enchantement elle a répandu sur les écrits du vieux Dupinet, du savant et modeste Belon, du sage et profond Bauhin, de Charlevoix, de Du Tertre, de Labat, de Tournefort, de Réaumur, de Bonnet. de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre ! Je ne parle pas de Buffon, parce que je suis assez disposé à partager l'opinion de Linnée : *Nihil est magis abominabile quam stylum oratorium*. N'y

a-t-il pas de quoi pleurer de douleur et d'indignation, en voyant ces charmantes révélations du monde naturel qui faisoient le bonheur de nos pères et qui avoient fait celui de leurs ayeux, remplacés par d'infâmes catalogues en français macaronique ou en latin iroquois, dans lesquels on seroit fort en peine de dire ce qu'il y a de plus odieux, de la sécheresse du sentiment ou de la dépravation du langage? Quel effet ne produiroient pas aujourd'hui des livres à la hauteur de la science, comme celui que prépare, dit-on, un jeune et docte botaniste, M. Lemaout, et qui daigneroient nous enseigner en françois ce qu'on prend tant de soins à nous déguiser depuis quelques années sous des argots monstrueux? Cette belle langue françoise, si vantée et si méconnue, a-t-elle perdu le privilège de tout nommer et de tout peindre? Faut-il qu'elle le dérobe, pour exprimer des faits nouveaux, à des langues mortes depuis deux mille ans, qui ne les ont probablement pas observés avant elle? A quel peuple, à quel siècle s'est-on promis de faire adopter une idée aussi absurde?

Il y auroit des volumes à grossoyer sur les bévues, sur les turpitudes, sur la nullité, sur le scandale et l'ignominie des nouvelles nomenclatures scientifiques, sur des préjudices bien plus funestes, bien plus irréparables que ceux qu'elles ont portés à la langue et à l'enseignement et qu'elles entraînent tous les jours dans toutes leurs applications. Je ne serois pas embarrassé de citer (mais je n'ose) un mot de nouvelle nomenclature médicale, qui a coûté plus de sang à l'humanité que la terreur de Robespierre et les guerres de Bonaparte, un mot de nouvelle nomenclature chimique qui a mis au tombeau plus de pauvres enfans que les proscriptions d'Hérode. Etrange progrès de l'intelligence et de la parole que celui qui ramène la Société à l'époque barbare où Galaad égorgeoit Ephraïm pour la mauvaise prononciation de leur fatal *Sibboleth*!

Montaigne a dit quelque part qu'il n'hésiteroit pas à mettre un clou à notre roue, s'il en étoit capable, pour empêcher notre croulement. Personne n'a mis ce clou préservateur à la roue de la civilisation, et il n'est pas difficile de voir où

elle nous mène. Je voudrais bien pouvoir aussi enrayer le char de la science sur la pente de l'abîme où il est entraîné par l'élan dévergondé des nomenclatures ; mais ce droit ne m'est pas même acquis à titre de conseil, et Dieu sait de quelle fin de non-recevoir seroit accueilli mon pauvre *vernacule gallicque* par les écoliers limousins de nos jours de progrès, qui font rage de *despumer los verbocinations hellène et latiale*, si ces pages tomboient jamais sous leurs yeux. Il faudroit pour cette mission un Rabelais ou un Molière, que je vous souhaite de toute mon ame.

L'Académie des sciences, si grande, si puissante, si universellement honorée, l'Académie des sciences qui s'est déjà signalée par tant de bienfaits à la reconnaissance des générations à venir est seule capable de porter la sape au pied de cette Babel verbale, plus impie et plus ridicule que l'autre. S'en occupera-t-elle un jour ? Je n'oserois pas vous le promettre.

Ch. NODIER.

[*Bulletin du Bibliophile*, 1835, p. 1-11, à la suite du n° 24].

[Notes explicatives]

[A propos des idées de Ch. Nodier sur les *Nomenclatures scientifiques*, voyez notre *Première partie*, Chapitre XI, § 2, p. 152 et Chapitre XIII, § 2, p. 187.

Page 321 : à propos de cette énumération de plantes, voyez dans la *Première partie*, le Chapitre XI, § 2, p. 149, où nous étudions *Ch. Nodier botaniste*.

Page 322 : cette énumération de papillons rappelle les pages admirables de *Séraphine*, où Nodier fait, presque dans les mêmes termes, un tableau pittoresque des principaux groupes des papillons de jour, pages que nous avons reproduites dans la *Première partie*, Chapitre XIII, § 2, p. 188.

Page 324 : LE MAOUT (Emmanuel), professeur à Paris, né à Guingamp, en 1800, a en effet, publié à Paris, en 1844, des *Leçons élémentaires de botanique fondées sur l'analyse de 50 plantes vulgaires et formant un traité d'organographie et de physiologie végétale* : 2 vol., 8°, de xv et 888 p., avec atlas de 50 pl. ; Le Maout est l'auteur de plusieurs autres ouvrages de botanique, quelques-uns en collaboration avec DECAISNE, comme son *Traité général de botanique descriptive* bien connu (Paris, 1868).]

UN ANIMAL RESSUSCITANT : LE TARENTATELLO ;

OBSERVATIONS DE NODIER (1800, ?)

Racontées par A. DUMAS

(1864)

Mais ce n'étoient pas seulement des créatures humaines, ce n'étoient pas seulement des filles d'Eve et des fils d'Adam que Nodier animoit de son souffle créateur. Nodier avoit inventé un animal, il l'avoit baptisé. Puis il l'avoit, de sa propre autorité, sans s'inquiéter de ce que Dieu en disoit, doté de la vie éternelle.

Cet animal, c'étoit le tarantatello.

Vous ne connoissez point le tarantatello, n'est-ce pas ? Ni moi non plus ; mais Nodier le connoissoit, lui, Nodier le savoit par cœur. Il vous racontoit les mœurs, les caprices du tarantatello. Il vous eût raconté ses amours, si, du moment où il s'étoit aperçu que le tarantatello portoit en lui le principe de la vie éternelle, il ne l'eût condamné au célibat, la reproduction étant inutile là où existe la résurrection.

Comment Nodier avoit-il découvert le tarantatello ?

Je vais vous le dire.

A dix-huit ans, Nodier s'occupait d'entomologie. La vie de Nodier s'est divisée en six phases différentes :

D'abord, il fit de l'histoire naturelle : *La Bibliothèque entomologique* ;

Puis de la linguistique : *Le Dictionnaire des Onomatopées* ;

Puis de la politique : *La Napoleone* ;

Puis de la philosophie religieuse : *Les Méditations du Cloître* ;

Puis des poésies : *Les Essais d'un jeune Barde* ;

Puis du roman : *Jean Sbogar* ; *Smarra* ; *Trilby* ; *le Peintre de Salzbourg* ; *Mademoiselle de Marsan* ; *Adèle* ; *le Vampire* ; *le Songe d'Or* ; *les Souvenirs de Jeunesse* ; *le Roi de Bohême et ses sept Châteaux* ; *les Fantaisies du docteur Néophobus*, et mille choses encore que vous connoissez, que je connois et dont le nom ne se retrouve pas sous ma plume.

Nodier en étoit donc à la première phase de ses travaux : Nodier s'occupoit d'entomologie. Nodier demouroit au sixième, — un étage plus haut que Béranger ne loge le poète. Il faisoit des expériences au microscope sur les infiniment petits, et, bien avant Raspail, il avoit découvert tout un monde d'animalcules invisibles. Un jour, après avoir soumis à l'examen l'eau, le vin, le vinaigre, le fromage, le pain, tous les objets enfin sur lesquels on fait habituellement des expériences, il prit un peu de sable mouillé dans la gouttière et le posa dans la cage de son microscope ; puis, il appliqua son œil sur la lentille.

Alors, il vit se mouvoir un animal étrange, ayant la forme d'un vélocipède, armé de deux roues qu'il agitoit rapidement. Avait-il une rivière à traverser, ses roues lui servoient comme celles d'un bateau à vapeur ; avait-il un terrain sec à franchir, ses roues lui servoient comme celles d'un cabriolet. Nodier le regarda, le détailla, le dessina, l'analysa si longtemps qu'il se souvint tout à coup qu'il oublioit un rendez-vous et qu'il se sauva, laissant là son microscope, sa pincée de sable et le tarantatello dont elle étoit le monde.

Quand Nodier rentra, il étoit tard ; il étoit fatigué, il se coucha et dormit comme on dort à dix-huit ans. Ce fut donc le lendemain seulement, en ouvrant les yeux, qu'il pensa à la pincée de sable, au microscope et au tarantatello.

Hélas ! pendant la nuit, le sable avoit séché et le pauvre tarantatello, qui, sans doute, avoit besoin d'humidité pour

vivre, étoit mort. Son petit cadavre étoit couché sur le côté, ses roues étoient immobiles. Le bateau à vapeur n'alloit plus ; le vélodipède étoit arrêté.

Mais, tout mort qu'il étoit, l'animal n'en étoit pas moins une curieuse variété des éphémères, et son cadavre méritoit d'être conservé aussi bien que celui d'un mahmouth ou d'un mastodonte ; seulement, il falloit prendre, on le comprend, des précautions bien autrement grandes pour manier un animal cent fois plus petit qu'un ciron qu'il n'en faut prendre pour changer de place un animal dix fois gros comme un éléphant.

Ce fut donc avec la barbe d'une plume que Nodier transporta sa pincée de sable de la cage de son microscope dans une petite boîte de carton destinée à devenir le sépulcre du tarantatello.

Il se promettoit de faire voir ce cadavre au premier savant qui se hasarderait à monter ses six étages.

Il y a tant de choses auxquelles on pense à dix-huit ans qu'il est bien permis d'oublier le cadavre d'un éphémère. Nodier oublia, pendant trois mois, dix mois, un an peut-être, le cadavre du tarantatello.

Puis, un jour, la boîte lui tomba sous la main. Il voulut voir quel changement un an avoit produit sur son animal. Le temps étoit couvert, il tomboit une grosse pluie d'orage. Pour mieux voir, il approcha le microscope de la fenêtre et vida dans la cage le contenu de la petite boîte.

Le cadavre étoit toujours immobile et couché sur le sable ; seulement, le temps, qui a tant de prise sur les colosses, sembloit avoir oublié l'infiniment petit.

Nodier regardoit donc son éphémère, quand tout à coup une goutte de pluie, chassée par le vent, tombe dans la cage du microscope et humecte la pincée de sable.

Alors, au contact de cette fraîcheur vivifiante, il semble à Nodier que son tarantatello se ranime, qu'il remue une antenne, puis l'autre ; qu'il fait tourner une de ses roues,

qu'il fait tourner ses deux roues, qu'il reprend son centre de gravité, que ses mouvements se régularisent, qu'il vit enfin.

Le miracle de la résurrection vient de s'accomplir, non pas au bout de trois jours, mais au bout d'un an.

Dix fois Nodier renouvela la même épreuve, dix fois le sable sécha et le tarantatello mourut, dix fois le sable fut humecté et le tarantatello ressuscita.

Ce n'étoit pas un éphémère que Nodier avoit découvert, c'étoit un immortel. Selon toute probabilité, son tarantatello avoit vu le Déluge, et devoit assister au Jugement dernier.

Malheureusement, un jour que Nodier, pour la vingtième fois peut-être, s'apprêtoit à renouveler son expérience, un coup de vent emporta le sable séché et, avec le sable, le cadavre du phénoménal tarantatello.

Nodier reprit bien des pincées de sable mouillé sur sa gouttière et ailleurs, mais ce fut inutilement ; jamais il ne retrouva l'équivalent de ce qu'il avoit perdu : le tarantatello étoit le seul de son espèce, et, perdu pour les hommes, il ne vivoit plus que dans les souvenirs de Nodier.

Al. DUMAS.

[Extrait d'un article du bibliophile Jacob dans le *Bulletin du Bibliophile*, 1864, p. 1041 : — voy. 1^{re} partie, chap. XI, § 1, où l'on trouvera des renseignements sur les animaux dits *ressuscitants* et l'explication des phénomènes singuliers qu'ils présentent.]

XII

TABLE DES EXTRAITS DES CONTES, NOUVELLES, ESSAIS

REPRODUITS

DANS LA PREMIÈRE PARTIE DE CET OUVRAGE

Aux productions d'Histoire naturelle de Ch. Nodier, on peut rattacher de nombreux passages de ses œuvres littéraires inspirés par le souvenir des observations scientifiques qui avaient été la passion de sa jeunesse.

Les plus importants et les plus caractéristiques de ces passages ont été reproduits dans la première partie de cet ouvrage (p. 18 à 195) ; on les retrouvera aux pages indiquées dans l'énumération suivante :

Le Peintre de Salzbourg (1803) : p. 158, 184.

Le Bengali (1813) : p. 68, 161, 181.

Jean Sbogar (1813) : p. 175.

Adèle (1820) : p. 157.

Smarra (1821) : p. 120.

Trilby (1822) : p. 120, 162, 185.

Retirez-vous de mon soleil (1827) : p. 182.

Examen critique des Dictionnaires (1828) : p. 117, 148, 157, 167.

Mademoiselle de Marsan (1830) : p. 87.

Les Emigrés (1831) : p. 163.

Suites d'un mandat d'arrêt (1831) : p. 119.

La Fée aux miettes (1831) : p. 120, 158, 171, 176, 180, 185.

Marie-Sybille Mérian (1832) : p. 118.

Thérèse (1832) : p. 163.

Le Songe d'Or (1832) : p. 144, 185.

La Fin prochaine du genre humain (1832) : p. 160, 167, 177, 179.

Palingénésie humaine (1832) : p. 167, 178, 179.

De quelques phénomènes du sommeil (1832) : p. 170.

Séraphine (1833) : p. 12, 18, 21, 27, 29; 149, 150; 186, 188.

Baptiste Montauban (1833) : p. 160.

La Combe de l'Homme mort (1833) : p. 167, 168.

L'Homme et la Fourmi (1837) : p. 119.

Une heure ou la vision (1837) : p. 158.

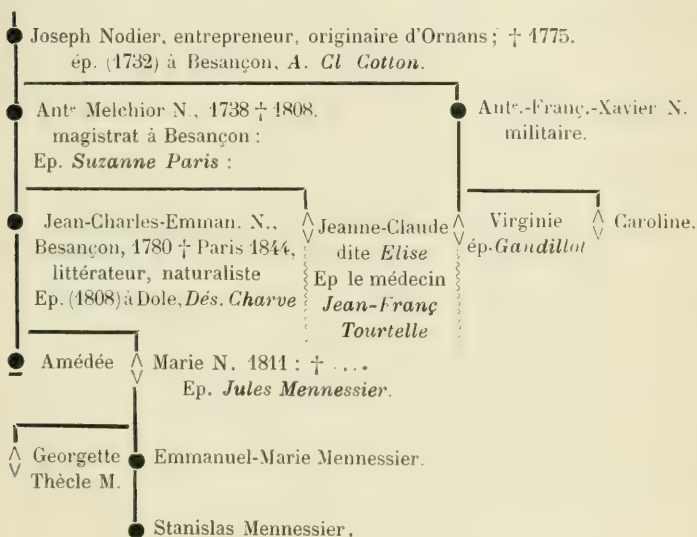
Piranèse (1837) : p. 119, 167, 185.

Lettres de Ch. Nodier à Ch. Weiss (1798-1829) : p. 46, 47, 48, 50, 58, 59, 63, 64, 65, 66, 75, 76, 77, 79, 83, 100, 137, 151, 161, 170, 172.

APPENDICE

I. Aperçu généalogique de la famille Nodier.

Chapitre I et II ; VI, p. 71.



(D'après des communications de M. L. Pingaud.)

II. Les Philadelphes.

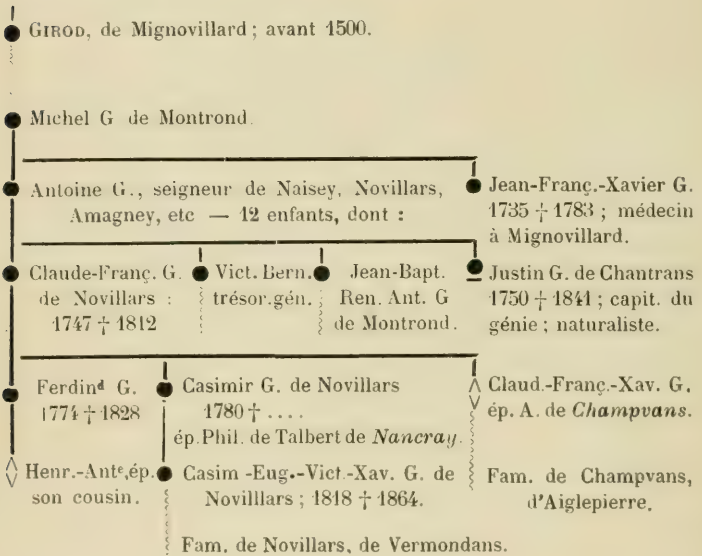
Chapitres III, § 1, p. 35 ; IV, § 2, p. 53.

Les *Philadelphes*, société de jeunes gens fondée en 1796 par Ch. Nodier et quatre de ses camarades, était une sorte d'association fraternelle, « de société d'assurance contre l'oubli » (L. Pingaud) ; ils la réorganisèrent en 1800, en y adjoignant plusieurs autres de leurs jeunes amis ; elle disparut, « tomba

en sommeil », en 1804 ; voy. correspondance Nodier-Weiss [X, lettres VI (et une partie inédite), IX, XV, LXVIII] ; *Histoire des sociétés secrètes*, 1815 ; M^{me} Mennessier-Nodier, VIII, 44, 238, 239 ; L. Pingaud, *Jean De Bry*, 1909, p. 429.

III. Extrait de la Généalogie de la famille Girod.

Chapitre II, § 1, p. 49.



(D'après les renseignements de M. Eugène de Novillars ; nous donnerons une généalogie plus détaillée dans notre *Etude sur Girod-Chantrans*, et dans nos *Botanistes franc-comtois*).

IV. Le Château de Buguet.

Chapitre VI, p. 80.

Nous avons recherché, avec l'aide de M. L.-A. Girardot, de Lons-le-Saunier, quel était le château situé « à une petite lieue

de Quintigny, au milieu d'un bois charmant », où Nodier allait chaque jour, en été, chez son ami Buguet, « dans un pays de chasse entomologique le plus riche du Jura ». Cette situation s'applique à plusieurs châteaux ou maisons de plaisance de la région, par exemple aux châteaux de Persanges et de Pise (sur la commune de l'Etoile), de Montarbey (commune de Saint-Didier), mais aucun ne figure au nom de Buguet, sur le cadastre, en 1812. Cependant des familles de ce nom existent encore, dans la région, mais à une distance un peu plus grande de Quintigny, par exemple, à Chille (6 kilom.) et à Fontainebru (9 kilom.) ; à Chille, M. Buguet, officier en retraite, se rappelle bien avoir entendu, dans son enfance, son grand-père parler de Ch. Nodier.

V. Jean De Bry, naturaliste.

Chapitres IV, § 3, p. 54 ; V et note (1) p. 56.

Jean De Bry, l'ancien préfet du Doubs, le protecteur de Ch. Nodier, dont il a été question dans les chapitres IV et V et dont le nom revient souvent dans sa correspondance et ses ouvrages (1), paraît s'être aussi intéressé beaucoup aux sciences naturelles, au moins dans sa jeunesse. Nous relevons, en effet, dans la remarquable étude que M. L. Pingaud lui a consacrée récemment (*Jean De Bry*, Paris, 1909), les renseignements suivants.

« Jeune, il s'était plu à herboriser à la suite du « promeneur solitaire » (p. vi) ; ... à Paris, J. De Bry achève ses études au collège du cardinal Lemoine ; il puisa dans les leçons du célèbre abbé Haüy un goût non moins vif pour la botanique et l'histoire naturelle » (p. 2). On le voit encore s'occuper d'histoire naturelle et d'agriculture, en 1786-1789 (p. 4) ; rédiger, en 1791, un programme pédagogique encyclopédique, comprenant la botanique à côté de la bienfaisance (p. 6) ; comme préfet du Doubs, s'occuper d'améliorations pastorales et forestières (p. 206), etc.

(1) Voy. particulièrement : Boyer de Sainte-Suzanne, IX ; Estignard, X, Pingaud, XII a, XII b, XII c, etc.

Cette communauté de goûts pour l'histoire naturelle, ainsi que d'autres affinités littéraires, ont certainement contribué à rapprocher De Bry et Ch. Nodier, à transformer et à rendre de plus en plus amicales les relations de l'administrateur et du suspect qu'il avait d'abord été chargé de surveiller.

VI. Les voyages de Ch. Nodier.

Outre ses excursions dans les environs de Besançon, de Dole, de Quintigny, dans les montagnes du Doubs, du Jura (chap. II, IV, VI, VII) et des Vosges (chap. IV, § 1; XI, § 2; XII, § 1), dans les environs de Paris (chap. IV, § 2; VII, § 2), son séjour en Illyrie, en 1813 (chap. VII, § 1, XI, § 1), et son voyage de deux mois, en Ecosse, en 1820 (chap. VII, § 2; VIII, § 4; XI, § 2; XII, § 1), d'où il a rapporté des observations d'histoire naturelle résumées dans les chapitres que nous venons de rappeler, Ch. Nodier a fait quelques autres voyages en France ou à l'étranger.

Les mieux connus sont les suivants :

Voyage en Suisse, dans la Savoie et le Bugey, en 1825, avec Victor Hugo et M^{me} V. Hugo : voy. M^{me} Mennessier, VIII, 206, 269, 276, 282; M. Salomon, XIX, 129.

Voyage en Franche-Comté, en 1826, avec cinq artistes, Taylor, Cailleux, etc. : F. Wey, II, 26; Estignard, X..., lettres LXX, LXXII p. 147, 151 (1).

Voyage dans le Languedoc et les Pyrénées, en 1827; voy. M^{me} Mennessier, VIII, 286.

Il ne semble pas que ces voyages aient donné à Ch. Nodier l'occasion de faire des constatations scientifiques, du moins je n'en ai pas trouvé traces dans ses ouvrages, sauf pour la description de la Mer de glace et des glaciers de Cormayeur (dans *Piranèse*, p. 183). souvenir évident du voyage en Savoie, de 1825 (voy. chap. XII, § 1, p. 167).

(1) Depuis 1815, Ch. Nodier ne paraît être revenu à Besançon, qu'en 1823 et en 1833; en août 1823 pour régler la succession de sa mère; en 1833 26 août, à son retour de l'inauguration de la statue de Cuvier, à Montbéliard (chap. VII, § 2, p. 92); en 1817-1818, il avait passé un an à Quintigny, en attendant sa nomination au lycée projeté d'Odessa (voy. M^{me} Mennessier, VIII, 237).

VII. La Combe de l'Homme mort.

Chap. XII, § 1, p. 167.

Il existe une combe de ce nom sur le territoire de Besançon, dans la forêt de Chailluz, coupe 13, bord du chemin de Vieilley (renseignements de M. Jacoulet, chef de service à la mairie de Besançon) ; c'est très probablement l'origine du titre donné par Nodier à sa Nouvelle, qu'il a cru devoir dépayser, pour dérouter le lecteur, suivant son habitude, en la plaçant dans le Périgord, entre Périgueux et Bergerac.

VIII. — Divers : Une statue à Nodier ; ses collections entomologiques ; Nodier et la Société entomologique de France.

Une statue à Ch. Nodier. — On lit dans la *Biographie Michaud*, p. 683 : « L'Académie de Besançon mit son éloge au concours ; une statue, votée par le Conseil général du Doubs, lui fut élevée dans la même ville. » Nous n'avons pas trouvé de délibération de cette nature dans les Archives du Conseil général, de 1844 à 1846, et nous ne connaissons, en fait de statue de Ch. Nodier, qu'un buste placé à la Bibliothèque de Besançon.

Les collections entomologiques de Ch. Nodier. — Ces collections commencées pendant son enfance, dans les environs de Besançon, dès 1793 (voy. chap. III, § 1), augmentées de 1794 à 1800, ne prirent une véritable importance qu'à partir de son séjour à Dole, à Amiens et Quintigny, de 1808 à 1812 (voy. chap. V, VI et VII) ; transportées à Paris en 1814, Nodier continua à les enrichir, puis en 1817, au moment de partir dans le Jura, où il allait attendre sa nomination au Lycée projeté d'Odessa, il les donna au jeune naturaliste Aimé Martin (chap. VII, § 2) ; on ignore ce qu'elles sont devenues.

Nodier et la Société entomologique de France. — On a vu, chap. VII, § 2, que Nodier avait été un des premiers adhérents à la Société entomologique de France, lors de sa fondation en

1832 ; il ne paraît pas avoir participé très activement à ses travaux ; aussi donna-t-il sa démission de membre titulaire en 1843 ; mais la Société lui décerna, le 5 juillet de la même année, le titre de *membre honoraire* (voy. chap. IX, § 4) ; en 1845, le secrétaire Desmarets a publié dans le CR. des travaux de l'année 1844, une notice sur Nodier et ses œuvres entomologiques (*Bull.*, t. 3, 1845, p. 18).

ADDITIONS ET CORRECTIONS

- Page 12 ; aj. à XII : « XII c. Jean de Bry, Paris, 1909. »
- 13 ; entre XXX et XXXI, intercalez : « XXX^{bis}, DESMAREST. Courte Notice dans Résumé des travaux de la *Soc. entom. de France* pendant l'année 1844 (Séance du 12 mars 1845, sér. 2^e, t. 3, p. 18-20).
- 14 ; à XXXVIII, aj. 1903, 1^{er} mars, p. 165 ; 15 avril, p. 267.
- — : aj. XLII. E. OLIVIER. Ch. Nodier et ses travaux entomologiques (dans *Centre médical*, 1^{er} mai 1908.)
- — ligne 18 ; lire : paragr. 3 (au lieu de 2).
- 47, ligne 12 ; aj. : « en vendémiaire an X. »
- 49, lignes 16 à 19 : la lettre 3 est inédite ; la lettre 4 = XIV, 5 = IV, dans éd. Estignard [X].
- 50, note (2) ; lettre 3, inédite.
- 52, ligne 30 ; cette *Histoire des Insectes* est citée par Desmarest [XXX^{bis}, p. 18] et dans Hagen (*Bibl. entomol.*, 1863, t. II, p. 15.)
- 54, note (2) ; lire : p. 118 (Curlans), 119 (Ancolie. Lamie de Kœhler).
- 61, ligne 3 ; lettre 25, inédite ; 28 = XXI.
- — note (2) ; lettre 20, 26 ?
- 71, tableau généalogique : changer, devant Emmanuel-Marie, $\frac{1}{2}$ en ● ; voy. du reste le tableau généalogique de la famille Nodier dans l'*Appendice*, n° I.
- 75, ligne 21 : lettre n° 72.
- 76, ligne 13 : lire : de 1811 ou 1812.
- 78, ligne 17 ; lire *Prionus coriarius* ; voir aussi Chap. VIII, § 3, p. 108.
- 79, ligne 4 ; lire Treutell ; — ligne 15 : lire : 48.
- — ; à propos de l'entomologiste Guillaume-Antoine OLIVIER (1756 † 1814), nous rappellerons que son petit-fils, M. Ernest Olivier (Moulins, 1844), naturaliste distingué, directeur de la *Revue scientifique du Bourbonnais*, tient à notre région par des alliances de famille ; M. Olivier a aussi publié dans le *Centre médical* du 1^{er} mai 1908, un article sur *Ch. Nodier et ses travaux entomologiques*.
- 80, ligne 25 ; lire : Buguet.
- 82, ligne 2 ; lire : 13 nov. 1811, lettre XLIX.
- — ligne 29 ; lire : lettre inédite 59.

Page 83. ligne 3 ; lettre 45 = XXXVI.

— — ligne 7 ; lire 14 oct. 1811 ?

— 84, ligne 3 ; lire : « DE NODIER (*fin.*) »

— — ligne 16 ; aj. ; X, lettre LXVI.

— 89 : Nodier allait à Odessa non seulement comme professeur mais aussi comme chargé d'une mission scientifique ; il devait poursuivre des recherches d'histoire naturelle dans cette partie de la Russie méridionale ; cette mission est mentionnée dans une lettre de Nodier au *Journal des Débats* que le *Journal msc.* de Weiss signale à la date du 20 juin 1818. (Communication L. Pingaud.)

— — ; Sur Aimé MARTIN et BERNARDIN DE ST-PIERRE, voy. l'ouvrage de M. SOURIEAU, analysé dans *Chron. médic.*, 1^{er} fév. 1905, p. 88.

— 92 ; A propos de l'inauguration de la statue de Cuvier à Monthéliard, voy. le C.R. de la séance du 26 août 1835 de l'Académie de Besançon, à laquelle Ch. Nodier assista.

— 107 ; Nodier avait eu l'intention de donner une deuxième édition de la *Bibliographie entomologique* (voy. *Lettre aux auteurs de la Décade philosophique*, 1804, *in fine*) ; il l'aurait certainement modifiée en tenant compte des critiques qu'on en avait fait ; mais sa vie vagabonde des années 1804-1806 l'empêcha de réaliser ce projet.

— — ligne 12 : lire Hagen (au lieu de Hayen).

— 108 : Le § 3 du Chap. VIII. *Nodier, dessinateur d'Histoire naturelle* doit être transporté, p. 131, entre les § 1 et 2 du Chap. X.

— 130 ; Il est question encore du *Purpuricenus Kœhleri* dans le passage suivant d'une lettre écrite de Lons-le-Saunier, par Nodier à Weiss, malheureusement non datée : « Je me suis remis à l'entomologie pour toi. J'ai retrouvé ce rarissime *Cerambyx peltifer* qui devait nous mener dans les Vosges C'est le plus rare des Capricornes et je te le porte bien en-châssé dans une petite boîte de sapin. » (Com^{on} L. Pingaud.)

— 132 : Nodier n'est pas cité dans la *Bibliographie entomologique* de A. PERCHERON (2 vol., 8°, 1837), suivant le Dr Fabre, p. 4.

— 138-141 : les guillemets mis à la place du n° d'ordre de la classification Estignard indiquent que ces lettres inédites n'ont pas été publiées dans son ouvrage.

— 148 ; aj. à ce § 3 le curieux badinage de Nodier sur l'*enseignement mutuel*, à propos des mœurs et de l'industrie des castors, des fourmis, des chèvres du Psammithé, etc ; dans Estignard, X, p. 175.

— 152 : à propos de J.-J. Rousseau et de la méthode de Jussieu, nous savons bien qu'au moment où J.-J. Rousseau s'occupait de botanique (1764-1773), Bernard de Jussieu avait déjà rédigé

ses *Ordines naturales*... (1759) et qu'Ant.-Laurent publiait son *Examen de la famille des Renoncules* (1773) : mais ces recherches étaient peu connues et ce ne fut qu'à partir de la publication du *Genera plantarum*, en 1789, soit 11 ans après la mort de Jean-Jacques, que la méthode de Jussieu s'imposa à l'attention des botanistes.

Page 175 : aj. à la *Bibliographie*, plusieurs articles de la *Chron. médic.*, notamment dans X, p. 165, 267.

— 192 : l'auteur de la consciencieuse et très intéressante étude sur *Nodier et l'Ecole romantique* voudra bien excuser la forme un peu vive de notre critique ; l'origine de la documentation de M. Salomon est, du reste, expliquée dans la bienveillante préface que M. Bouvier nous a fait l'honneur de placer en tête de cet ouvrage.

— 194 : aj. *Chron. médic.*, 16 avril 1903, p. 267.

- 196 : On peut encore ajouter aux *titres de naturaliste* de Nodier, la *mission scientifique* dont on l'avait chargé en le nommant professeur au Lycée d'Odessa, en 1818 ; voy. plus haut additions à la page 89.

Notes explicatives de l'Essai n° VIII.

L'examen critique par Ch. Nodier des *Lettres à Julie sur l'Entomologie* de Mulsant a paru, en deux articles, dans le journal *Le Temps*, des 26 février et 8 mars 1832. Mulsant les fit réimprimer à Lyon, en 1833, en une plaquette de 14 pages, reproduite exactement ci-dessus (p. 299).

MM. Mansion et Virieux ayant eu l'obligeance de copier et collationner les articles du *Temps*, j'ai pu ainsi comparer le texte primitif de Nodier avec la réédition du naturaliste lyonnais ; je n'y ai relevé que les légères différences suivantes :

TEMPS	MULSANT
P. 3, l. 5 : sous les sens de l'homme : . . .	sous le sens ;
P. 4, l. 7 : grands personnages et l'admirable secret :	personnages de l'admirable ;
P. 4, l. 26 : ne lui arrachent pas :	ne lui arracheraient pas ;
P. 8, l. 3 : me disait-il :	disait-il ;
— l. 21 : les linéaments de la beauté : . .	des linéaments ;
P. 10, l. 30 : ces coursiers intrépides : . . .	ces courriers ;
P. 11, l. 25 : M ^{me} de Staël :	Mme de Staël ;
P. 12, l. 22 : <i>lettres</i> d'ailleurs charmantes sur la <i>botanique</i> :	sur l'entomologie ;

(Les pages indiquées sont celles de la réimpression de Mulsant).

Un exemplaire de l'Examen critique conservé à la Bibliothèque nationale (Inventaire S. 32028) porte sur le verso du premier feuillet, ces mots écrits à la plume, non signés : « M. Mulsant m'a remis cet article, c'est lui qui l'a fait réimprimer. » (Communication de M. Mansion).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Préface de M. E. L. BOUVIER, membre de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle	v
INTRODUCTION.	1
Première Partie : LA VIE ET L'ŒUVRE SCIENTIFIQUE DE CH. NODIER	5
CHAPITRE PREMIER. — <i>Résumé de la vie scientifique de Ch. Nodier ; Bibliographie</i>	7
Principales dates	7
Carte des localités citées (fig. 1)	9
Bibliographie générale.	12
Bibliographie spéciale	13
CHAP. II. — <i>La jeunesse de Ch. Nodier et ses débuts dans l'étude des sciences naturelles : Girod de Chantrans</i>	15
§ 1. Nodier et Girod de Chantrans	17
§ 2. Girod-Chantrans et Nodier à Novillars	22
Plan de Novillars (fig. 2)	25
§ 3. Dernières relations de Nodier et de Girod-Chantrans	31
CHAP. III. — <i>La jeunesse de Nodier (suite) ; Besançon : Luczot, l'Ecole Centrale et De Besses</i>	34
§ 1. Nodier et Luczot de la Thébaudais.	34
§ 2. Nodier et l'Ecole centrale ; De Besses	40
CHAP. IV. — <i>La jeunesse scientifique de Nodier (fin) : Voyages à Paris, dans les Vosges et le Jura</i>	45
§ 1. Observations d'histoire naturelle dans les Vosges.	45
§ 2. Recherches entomologiques à Paris	49
§ 3. Nodier fugitif dans les monts du Jura	54

	Pages.
CHAP. V. — <i>La dernière période de la vie scientifique de Nodier : Dole, Amiens, Quintigny, Paris</i>	56
§ 1. Nodier à Dole (1807-1809)	57
§ 2. Nodier à Amiens (1809-1810)	62
CHAP. VI. — <i>La dernière période de la vie scientifique de Nodier (suite) : Nodier à Quintigny (1810-1812)</i> . . .	68
Généalogie des familles Charve et Nodier.	71
Vue de la maison Charve à Quintigny.	72
Plan du premier étage.	73
Dessins des <i>Oberea oculata</i> , <i>Prionus coriarius</i> . . .	77
CHAP. VII. — <i>Dernière période de la vie scientifique de Nodier (fin) : Illyrie, Paris (1813-1814)</i>	84
§ 1. Nodier naturaliste en Illyrie.	84
Le <i>Carabus cælatus</i>	85
§ 2. Nodier à Paris ; dernières années de sa vie de naturaliste (1814-1820)	88
CHAP. VIII. — <i>L'œuvre scientifique de Nodier : ses publications entomologiques</i>	95
Recherches entomologiques publiées.	96
§ 1. Dissertation sur l'usage des antennes dans les insectes (1798)	96
§ 2. La Bibliographie entomologique (1800)	102
§ 3. Nodier, dessinateur d'histoire naturelle (1812). .	108
§ 4. Observations entomologiques en Ecosse (1820) : le <i>Carabus Hookeri</i>	109
CHAP. IX. — <i>Œuvres entomologiques publiées (suite)</i> . .	111
§ 1. Mémoires sur les <i>Sphinx</i> des environs de Montbéliard et les <i>Scarabées</i> des Hiéroglyphes (1829)	111
§ 2. Diverses analyses et notes critiques entomologiques	114
1 ^o Examen critique des <i>Lettres à Julie sur l'Entomologie</i> de Mulsant.	114
2 ^o Analyses et notes diverses	117

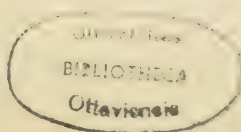
	Pages.
§ 3. Observations, descriptions et souvenirs entomologiques disséminés dans les œuvres littéraires de Nodier	118
§ 4. <i>L'Oxypleurus Nodieri</i> (avec fig.) et la Soc. entomologique de France	121
CHAP. X. — <i>Œuvres manuscrites ou perdues d'entomologie</i>	125
§ 1. Œuvres manuscrites	125
Descriptions succinctes (1797).	125
§ 2. Œuvres non retrouvées	131
1 ^o Histoire des insectes (1800-1811)	131
2 ^o Harmonies de l'Entomologie et de la Botanique (1800-1811).	133
3 ^o Le <i>Museum entomologicum</i> (1812).	134
§ 3. Parties inédites de la correspondance Nodier Weiss.	137
Nouvelle classification de ces lettres.	138
CHAP. XI. — <i>Nodier zoologue et botaniste</i>	143
§ 1. Observations zoologiques	143
Les animaux ressuscitants	146
§ 2. Nodier botaniste ; ses herborisations.	149
Observations botaniques en Ecosse	153
Souvenirs botaniques dans ses œuvres littéraires	156
L'Ancolie, la fleur de Nodier	161
CHAP. XII. — <i>Nodier minéralogiste, professeur d'histoire naturelle, physiologiste et critique scientifique</i>	163
§ 1. Nodier minéralogiste et géologue	163
§ 2. Nodier, professeur d'histoire naturelle.	168
§ 3. Nodier, critique scientifique, physiologiste et médecin	173
1 ^o Notes et mémoires de critique scientifique.	174
2 ^o Physiologie et médecine	175
3 ^o Anthropologie et Evolution.	177

	Pages.
CHAP. XIII. — <i>Rapports du naturaliste et du littérateur.</i>	181
§ 1. Nodier, poète d'histoire naturelle	181
§ 2. Influence du naturaliste sur l'écrivain	183
Influence du littérateur sur l'homme de science	186
§ 3. Nodier peut-il être considéré comme un véritable naturaliste ?	190

Deuxième Partie : LES ŒUVRES D'HISTOIRE NATURELLE DE CHARLES NODIER

Énumération de ces œuvres	200
I. <i>Descriptions succinctes des insectes.</i> . (1797).	201
II. <i>Dissertation sur l'usage des antennes dans les insectes</i> (1798)	221
III. <i>Lettre aux auteurs de la Décade philosophique</i> (1804)	235
IV. <i>Bibliographie entomologique</i> (1800)	239
V. <i>Promenade de Dieppe aux montagnes de l'Escoffe</i> : Chap. des <i>Productions naturelles</i> (1821)	279
VI. Sur le <i>Traité des animaux ayant ailes</i> de J. Bauhin et des <i>Sphinx des environs de Montbéliard</i> (1829)	287
VII. <i>Sur les Scarabées des Hiéroglyphes</i> (1829)	293
VIII. <i>Examen critique des lettres à Julie sur l'Entomologie de Mulsant</i> (1832).	299
IX. Discours prononcé à l'inauguration de la statue de Cuvier à Montbéliard (1835)	315
X. <i>Des Nomenclatures scientifiques</i> (1836).	317
XI. <i>Le Tarentatello</i> (1800, ?), d'après A. Dumas (1864).	327
XII. Table des extraits des Contes, Nouvelles, etc.	331

	Pages.
APPENDICE :	
I. Aperçu généalogique de la famille Nodier. .	333
II. Les Philadelphes.	333
III. Extrait de la généalogie de la famille Girod .	334
IV. Le Château de Buguet	334
V. Jean De Bry, naturaliste.	335
VI. Les Voyages de Ch. Nodier.	336
VII. La Combe de l'Homme mort	337
VIII. Divers : Une statue à Cuvier ; ses collections entomologiques , Nodier et la Société ento- mologique de France	337
Additions et Corrections.	339



Extrait des *Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs*
(tome IV, 1909 et tome V, 1910),
et du *Bulletin de la Société d'Histoire naturelle du Doubs* (n° 20).

1128 4

241

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

NOV 25 1977

1573

511.074-532

CE



a39003



002134863b

CE PQ 2376

.N6Z64 1911

COO MAGNIN, ANTO CHARLES NODI

ACC# 1225899

